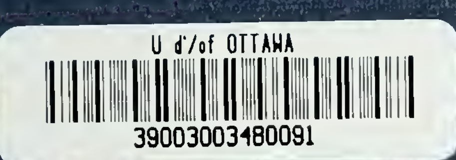


GALERIE

DE

FEMMES CÉLÈBRES

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7



GALERIE

DE

FEMMES CÉLÈBRES

TIRÉE DES CAUSERIES DU LUNDI

PAR M. SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ILLUSTRÉE

DE 12 PORTRAITS GRAVÉS AU BURIN

PAR MM. GOUTTIÈRE, OUTHWAITE, GEOFFROY, GIRARDET, DELANNOY, GERVAIS, ETC., ETC.

D'APRÈS LES DESSINS DE M. G. STAAL





PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

M DCCC LXII

Parmi les ouvrages du jour qu'on peut proposer en lecture aux jeunes personnes, rien n'est plus rare que d'en trouver qui réunissent au caractère de convenance et de moralité la véritable distinction et les qualités littéraires. Dans la vue de remplir cette double condition si désirable, nous avons pensé à faire un choix de Portraits de femmes dans les *Causeries du Lundi,* dont nous sommes les éditeurs-propriétaires. Nous avons, de concert avec l'auteur, fait ce choix le plus varié qu'il nous a été possible, en nous attachant aux noms les plus connus et qui réveillent des idées de vertu, de mérite, de convenance ou de grâce. De beaux portraits, dessinés et gravés par nos meilleurs artistes, mettent sous les yeux quelques-unes de ces physionomies de rangs divers et de tout âge. En un mot, nous n'avons rien négligé pour rendre ce volume digne et de celles qui en ont fourni la matière, et du public à qui nous l'offrons.

GARNIER FRÈRES,
ÉDITEURS.

1

MARGUERITE

REINE DE NAVARRE.

La reine de Navarre, sœur de François Ier, a fort occupé depuis quelques années les littérateurs et les érudits. On a publié ses Lettres avec beaucoup de soin (1) ; dans l'édition qu'on a donnée des Poésies de François Ier (2), elle s'est trouvée mêlée presque autant que son frère, et elle a contribué pour sa bonne part au volume. Aujourd'hui, la Société des Bibliophiles, considérant qu'il n'y avait jusqu'à présent aucune édition exacte des Contes et Nouvelles de cette princesse, que dès l'origine les premiers éditeurs en avaient usé avec le royal auteur très-librement, et qu'on ne savait où trouver le vrai texte de ce curieux ouvrage beaucoup plus célébré que lu, a pris à tâche de remplir cette lacune littéraire : elle a chargé un de ses membres les plus consciencieux, M. Le Roux de Lincy, d'en

(1) M. Génin a publié un volume de *Lettres* de Marguerite en 1841, et l'année suivante un nouveau volume de *Lettres* d'elle, adressées particulièrement à François Ier.

(2) Les *Poésies* de François Ier, jointes à d'autres pièces de vers de sa sœur et de sa mère, ont été publiées en 1847 par M. Aimé Champollion.

exécuter une édition d'après les manuscrits mêmes ; voulant donner, de plus, à cette publication ce cachet de solidité, ce coin de bon et vieil aloi qui plaît aux amateurs, la Société a recherché d'anciens types d'imprimerie, et, s'en étant procuré qui viennent de Nuremberg et qui datent de la première moitié du XVIII[e] siècle, elle a fait fondre exprès les caractères qui ont servi à imprimer le présent ouvrage et qui serviront désormais aux autres publications de la Société. Enfin, les Nouvelles de la Reine de Navarre se présentent avec un portrait de l'auteur et un fac-simile de miniature, le tout d'un style grave, net, élégant. Remercions donc cette Société, composée d'amateurs de beaux livres, d'appliquer si bien son goût et sa munificence, et venons-en à l'étude du personnage même qu'elle nous aide à mieux connaître.

Marguerite de Valois, la première des trois Marguerites du XVI[e] siècle, ne ressemble pas tout à fait à la réputation qu'on lui a faite de loin. Née au château d'Angoulême le 11 avril 1492, deux ans avant son frère qui sera François I[er], elle reçut auprès de sa mère Louise de Savoie, devenue veuve de bonne heure, une éducation vertueuse et sévère. Elle apprit l'espagnol et l'italien, le latin, plus tard de l'hébreu, du grec. Toutes ces études ne se firent point à la fois et dans sa première jeunesse. Contemporaine du grand mouvement de la Renaissance, elle y participa graduellement ; elle s'efforça d'en tout comprendre et de le suivre dans toutes ses branches, ainsi qu'il séyait à une personne de haut et sérieux esprit, d'entendement plein et facile, et de plus de loisir que si elle fût née sur le trône. Brantôme nous la représente comme « une princesse de très-grand esprit, et fort habile tant de son naturel que de son *acquisitif.* » Elle continua d'acquérir tant qu'elle vécut ; elle protégea de tout son cœur et de tout son crédit les savants et les hommes de lettres de tout ordre et de tout genre, profitant d'eux et de leur commerce pour son propre usage, femme à tenir tête à Marot dans le jeu des vers comme à répondre à Érasme sur les plus nobles études.

Il ne faut rien exagérer pourtant, et les écrits de Marguerite sont assez nombreux pour permettre d'apprécier en elle avec justesse la part de l'originalité et celle de la simple intelligence. Comme poëte et comme écrivain, son originalité est peu de chose, ou, pour parler plus nettement, elle n'en a aucune : son intelligence, au contraire, est grande, active, avide, généreuse. Il y eut de son temps un immense mouvement dans l'esprit humain, une cause proprement littéraire et libérale, qui passionna les esprits et les cœurs, comme fit plus tard la politique. Marguerite jeune, ouverte à tous les bons et beaux sentiments, à la *vertu* sous toutes les formes, s'éprit de cette cause; et quand son frère fut arrivé au trône, elle se dit que c'était à elle d'en être auprès de lui le bon génie et l'interprète, de se montrer la patronne et la protectrice de tous ces hommes qui excitaient contre eux, par leurs doctes innovations, bien des rancunes pédantesques et des colères. C'est même ainsi qu'elle se laissa prendre et gagner insensiblement aux doctrines des Réformés, qui se présentèrent d'abord à elle sous la forme savante et littéraire : traducteurs des Écritures, ils ne voulaient, ce semble, qu'en propager l'esprit et en faire mieux entendre le sens aux âmes pieuses; elle les goûtait et les favorisait à titre de savants, les accueillait comme hommes aimant à la fois « les bonnes lettres et le Christ, » ne voulait croire chez eux à aucune arrière-pensée factieuse, et, lors même qu'elle parut détrompée sur l'ensemble, elle continua jusqu'à la fin de plaider pour les individus avec zèle et humanité auprès du roi son frère.

La passion que Marguerite avait pour ce frère dominait tout. Elle était son aînée d'environ deux ans et demi. Louise de Savoie, cette jeune veuve, n'avait que quinze ou seize ans de plus que sa fille. Ces deux femmes avaient, l'une pour son fils, l'autre pour son frère, une tendresse qui allait au culte; elles voyaient en lui celui qui devait être l'honneur et la couronne de leur maison, un Dauphin qui bientôt, lorsqu'il aura inauguré à Marignan son règne, sera un César glorieux et triomphant.

« Le jour de la Conversion de saint Paul (25 janvier 1515), dit « Madame Louise en son Journal, mon fils fut oint et sacré en « l'église de Reims. Pour ce suis-je bien tenue et obligée à la divine « Miséricorde, par laquelle j'ai été amplement récompensée de toutes « les adversités et inconvénients qui m'étaient advenus dans mes « premiers ans et en la fleur de ma jeunesse. Humilité m'a tenu « compagnie, et Patience ne m'a jamais abandonnée. »

Et quelques mois après, le jour de Marignan, elle écrit, dans le transport de son cœur :

« Le 13 de septembre, qui fut jeudi, 1515, mon fils vainquit et « défit les Suisses auprès de Milan; et commença le combat à cinq « heures après midi, et dura toute la nuit, et le lendemain jusques à « onze heures avant midi; et, ce jour propre, je partis d'Amboise « pour aller à pied à Notre-Dame-de-Fontaines lui recommander « *ce que j'aime plus que moi-même, c'est mon fils, glorieux et* « *triomphant César, subjugateur des Helvétiens.*

« *Item*, ce jour même, 13 septembre 1515, entre sept et huit « heures du soir, fut vu en plusieurs lieux en Flandres un flambeau « de feu de la longueur d'une lance, et semblait qu'il dût tomber sur « les maisons : mais il était si clair que cent torches n'eussent rendu « si grande lumière. »

Marguerite, toute savante et éclairée qu'elle était, a dû croire au même présage, et eût écrit les mêmes paroles que sa mère. Mariée à dix-sept ans au duc d'Alençon, prince insignifiant, elle gardait tout son dévouement et toute son âme pour son frère : aussi, lorsqu'à la dixième année du règne arriva le désastre de Pavie (25 février 1525), et que Marguerite et sa mère apprirent la destruction de l'armée française et la captivité de leur roi, on conçoit le coup qu'elles reçurent. Pendant que Madame Louise, nommée Régente du royaume, montrait de la force et du courage, on peut suivre les pensées de Marguerite dans la série des Lettres qu'elle écrit à son frère, et que M. Génin a publiées. Son premier mot est pour consoler le captif, pour le rassurer : « Madame (Louise de Savoie) a senti si

grand redoublement de forces que, tant que le jour et soir dure, il n'y a minute perdue pour vos affaires; en sorte que de votre royaume et enfants ne devez avoir peine ou souci. » Elle se félicite de le savoir aux mains d'un aussi bon et généreux vainqueur que le vice-roi de Naples Charles de Launoy; elle le supplie, au nom de sa mère, de songer à sa santé : « Elle a entendu que voulez entreprendre de faire ce carême sans manger chair ni œufs, et quelquefois jeûner pour l'honneur de Dieu. Monseigneur, autant que très-humble sœur vous peut supplier, je vous supplie ne le faire et considérer combien le poisson vous est contraire ; et croyez que, si vous le faites, elle a juré qu'elle le fera; et, s'il est ainsi, je vous vois tous deux défaillir. » Marguerite, vers ce temps, voit mourir à Lyon son mari, l'un des fuyards de Pavie ; elle le pleure, mais après les deux premiers jours où elle n'a pu surmonter sa douleur, elle prend sur elle de la dissimuler devant la Régente; car, ne pouvant rendre de services par elle-même, elle se tiendrait trop malheureuse, dit-elle, d'empêcher et d'ébranler l'esprit de celle qui en rend de si grands. Lorsque Marguerite est désignée pour aller trouver son frère en Espagne (septembre 1525) et pour travailler à sa délivrance, sa joie est grande. Enfin elle peut être utile à ce frère qu'elle considère « comme celui seul que Dieu lui a laissé en ce monde, père, frère et mari. » Elle mêle et varie mainte fois tous ces noms de maître, de frère et de roi qu'elle accumule en lui, et qui ne suffisent qu'à peine à exprimer son affection si pleine et si sincère : « Quoi que ce puisse être, *jusques à mettre au vent la cendre de mes os pour vous faire service,* rien ne me sera ni étrange, ni difficile, ni pénible, mais consolation, repos et honneur. » Ces expressions, qui seraient exagérées chez d'autres, ne sont que vraies dans la bouche de Marguerite. Elle réussit peu dans sa mission d'Espagne : là où elle cherche à émouvoir des cœurs généreux et à faire vibrer une fibre d'honneur, elle ne rencontre que dissimulation et politique. Il ne lui est accordé de voir son frère que peu de temps; lui-même exige qu'elle abrége son séjour et qu'elle s'éloigne, la croyant plus utile à ses intérêts en France. Elle s'arrache d'auprès

de lui avec douleur, surtout le voyant malade et aussi bas de santé que possible. Oh! combien elle ambitionnerait de revenir, de rester près de lui, et qu'il ne lui refusât point « place de laquais auprès de sa litière! » Elle est d'avis qu'il achète sa liberté à tout prix, qu'il revienne à n'importe quelles conditions : car le marché ne peut être mauvais, pourvu qu'on le revoie en France, et ne peut être bon, lui étant à Madrid. Dès qu'elle a pied en terre de France, elle est reçue comme un précurseur, « comme le Baptiste de Jésus-Christ. » Arrivée à Béziers, elle est entourée de tous, « vous assurant, Monseigneur, écrit-elle à son frère, que quand je cuide (*je crois*) parler de vous à deux ou trois, sitôt que je nomme le roi, tout le monde s'approche pour m'écouter; en sorte que je suis contrainte leur dire de vos nouvelles, dont je ne ferme le propos qu'il ne soit accompagné de larmes des gens de tous états. » Telle était alors la douleur vraie de la France pour la perte de son roi. A mesure qu'elle avance dans le pays, elle s'aperçoit pourtant de l'absence du maître; ce royaume est « comme un corps sans chef, vivant pour vous recouvrer, et mourant pour vous sentir loin. » Et en ce qui est d'elle, voyant cela, il lui semblait que le travail des grandes journées d'Espagne lui était plus supportable que le repos de France, « où la fantaisie, dit-elle, me tourmente plus que la peine. » En général, toutes ces lettres de Marguerite font le plus grand honneur à son âme, à ses qualités généreuses, solides, pleines d'affection et de cordialité. Le roman et le drame se sont mainte fois exercés, comme c'était leur droit, sur cette captivité de Madrid et sur ces entrevues de François Ier et de sa sœur, qui prêtaient à l'imagination : mais la lecture de ces simples lettres si dévouées montre les sentiments à nu et en dit plus que tout. Voici un joli passage dans lequel elle sourit et essaye, au retour, d'égayer le captif en lui envoyant des nouvelles de ses enfants. François Ier, à cette date, en avait cinq, qui, à l'exception d'un seul, venaient tous d'avoir la rougeole :

« Et maintenant, dit Marguerite, sont tous entièrement guéris « et bien sains; et fait merveille M. le Dauphin d'étudier, mêlant

« avec l'école cent mille autres métiers (*exercices*); et n'est plus
« question de colère, mais de toutes vertus. M. d'Orléans est
« cloué sur son livre et dit qu'il veut être sage, mais M. d'An-
« goulême sait plus que les autres et fait des choses qui sont autant
« à estimer prophéties que enfances, dont, Monseigneur, vous
« seriez ébahi de les entendre. La petite Margot me ressemble,
« qui ne veut être malade. Mais ici m'a-t-on assurée qu'elle a fort
« bonne grâce et devient plus belle que n'a été Mademoiselle d'An-
« goulême. »

Mademoiselle d'Angoulême, c'est elle; cette petite Marguerite qui promet d'être plus jolie que sa tante et marraine, c'est la seconde des Marguerites, qui sera duchesse de Savoie.

Puisqu'un mot vient d'être dit de la beauté de Marguerite de Navarre, qu'en faut-il penser? Le portrait qui est en tête de la nouvelle édition rabattra de l'idée exagérée qu'on s'en pourrait faire, si l'on prenait à la lettre les éloges du temps. Marguerite ressemble beaucoup à son frère. Elle a le nez légèrement aquilin et très-long, l'œil long, doux et fin, la bouche également longue, fine et souriante. L'expression de sa physionomie, c'est la finesse sur un fonds de bonté. Sa mise est simple; sa cotte ou robe monte assez haut, à plat, sans rien de galant, et s'accompagne de fourrures; sa cornette, basse sur sa tête, encadre le front et le haut du visage, et laisse à peine passer quelques cheveux. Elle tient un petit chien entre ses bras. La dernière des Marguerites, cette autre reine de Navarre, première femme de Henri IV, fut dans sa jeunesse la reine de la mode et des élégances : elle donnait le ton. Notre Marguerite ne fit rien de tel; elle laissait de son temps ce rôle aux duchesses d'Étampes. Marot lui-même, en la louant, insiste particulièrement sur son caractère de *douceur* qui efface la beauté des plus belles, sur son regard chaste, et ce *rond parler, sans fard, sans artifice*. Elle était sincère, « joyeuse et qui riait volontiers, » amie d'une gaieté honnête, et quand elle voulait dire un mot plaisant trop risqué en français, elle s'aidait au besoin de l'italien ou

de l'espagnol. Hors de là, pleine de religion, de moralité et de bons enseignements, et justifiant l'éloge magnifique que lui a donné Érasme. Ce sage monarque de la littérature, ce véritable empereur de la Latinité à son époque, choisissant pour consoler Marguerite le moment où elle était sous le coup du désastre de Pavie, lui écrivait : « Il y a longtemps que j'ai admiré et aimé en vous tant de dons éminents de Dieu, une prudence digne même d'un philosophe, la chasteté, la modération, la piété, une force d'âme invincible, et un merveilleux mépris de toutes les choses périssables. Et qui ne considérerait avec admiration, dans la sœur d'un si grand roi, des qualités qu'on a peine à trouver même chez les prêtres et chez les moines? » Dans ce dernier trait sur les moines, on saisit la pointe légèrement railleuse du Voltaire d'alors. Remarquez que dans cette lettre adressée à Marguerite en 1525, et dans une autre lettre qui suivit d'assez près, Érasme la remerciait et la félicitait pour les services qu'elle ne cessait de rendre à la cause commune de la littérature et de la tolérance.

Ces services rendus par Marguerite furent réels; mais ce qui est un sujet d'éloges de la part des uns lui devient une source de reproches de la part des autres. Son frère l'ayant mariée en secondes noces, en 1527, à Henri d'Albret, roi de Navarre, elle eut à Pau sa petite Cour, qui fut le lieu de refuge et le port de salut des persécutés et des novateurs. « Elle favorisa le Calvinisme, qu'elle abandonna dans la suite, dit le président Hénault, et fut cause des progrès rapides de cette secte naissante. » Ces paroles du président Hénault me paraissent trop absolues. Il est très-vrai que Marguerite, ouverte à tous les sentiments littéraires et généreux de son temps, se comporta comme une personne qui, aux abords de 89, aurait favorisé de toutes ses forces la liberté, sans vouloir ni prévoir la Révolution. Elle fit, à cette époque, comme toute la Cour de France, qui, à certain jour, et en n'obéissant qu'à la mode, au progrès des Lettres et au plaisir de comprendre la Sainte Écriture ou de chanter les Psaumes en français, faillit se trouver luthérienne ou calviniste

sans le savoir. Le premier éveil fut lorsqu'un matin (19 octobre 1534) on lut affichés à tous les coins de Paris de sanglants placards contre la foi catholique. Les imprudents du parti avaient mis le feu aux poudres avant l'heure. La bonne et loyale Marguerite, qui ne connaissait rien aux partis, et qui n'en jugeait que par les honnêtes gens, par les hommes de lettres de sa connaissance, penchait à croire que ces vilains placards étaient du fait, non des protestants, mais de ceux qui cherchaient prétexte à les compromettre et à les persécuter. Charitable et humaine, elle ne cessa d'agir auprès de son frère dans le sens de la clémence. C'est ainsi qu'à deux ou trois reprises elle essaya de sauver le malheureux Berquin, gentilhomme artésien, qui se mêlait de dogmatiser, et qui, malgré tous les efforts de la princesse auprès du roi son frère, finit par être brûlé en Grève, le 24 avril 1529. A voir les passages des lettres dans lesquelles elle recommande Berquin, on dirait qu'elle épouse toutes ses opinions et sa créance : mais il ne faut point demander à Marguerite tant de rigueur dans les idées et dans l'expression. Il est des moments, sans doute, où, en lisant de ses vers ou de sa prose, on croirait qu'elle a complétement accepté la Réforme; elle en reproduit le langage, et même le jargon. Puis, tout à côté, vous la voyez redevenir ou plutôt rester croyante à la manière des meilleurs catholiques de son âge, donner dans les moindres pratiques, et ne craindre même pas d'y associer des inconséquences. Montaigne, qui d'ailleurs fait grand cas d'elle, n'a pu s'empêcher de noter, par exemple, sa singulière réflexion au sujet d'un jeune et grand prince dont elle raconte l'histoire en ses *Nouvelles*, et qui a tout l'air d'être François I[er]. Elle montre ce prince allant à un rendez-vous très-peu édifiant, et, pour abréger le chemin, ayant obtenu du portier d'un monastère qu'il le laisserait passer à travers l'enclos. Au retour, et n'étant plus si pressé, le prince ne manquait pas de s'arrêter en oraison dans l'église du cloître : car, dit-elle, « néanmoins qu'il menât la vie que je vous dis, si était-il prince craignant et aimant Dieu. » Montaigne relève ce propos et

se demande à quoi pouvait servir, en un tel moment, cette idée de protection et de faveur divine. « Ce n'est pas par cette preuve seulement, ajoute-t-il, qu'on pourrait vérifier que les femmes ne sont guère propres à traiter les matières de la théologie. »

Aussi n'était-ce pas une théologienne que Marguerite : c'était une personne de piété réelle et de cœur, de science et d'humanité, et qui mêlait à une vie grave un heureux enjouement d'humeur, faisant de tout cela un ensemble très-sincère et qui nous étonne un peu aujourd'hui. Brantôme a raconté d'elle une histoire qui nous la peint très-bien dans ce composé et dans cette mesure. Un frère de Brantôme, le capitaine Bourdeille, avait connu à Ferrare, chez la duchesse du pays (fille de Louis XII), une dame française mademoiselle de La Roche, dont il s'était fait aimer; il l'avait ramenée en France, et elle était allée en la cour de la reine de Navarre, où elle était morte; il n'y pensait plus. Un jour, trois mois après cette mort, le capitaine Bourdeille passant à Pau, et étant allé saluer la reine de Navarre comme elle revenait de vêpres, reçut d'elle un excellent accueil, et, de propos en propos, tout en se promenant, la princesse l'emmena doucement dans l'église, du côté où était la tombe de cette dame qu'il avait aimée : « Mon cousin, lui dit-elle, ne sentez-vous rien mouvoir sous vous et sous vos pieds? » — « Non, madame, » répondit-il. — « Mais songez-y bien, mon cousin, » lui répliqua-t-elle. — « Madame, j'y ai bien songé, mais je ne sens rien mouvoir, car je marche sur une pierre bien ferme. » — « Or je vous advise, dit alors la reine sans le tenir plus en suspens, que vous êtes sur la tombe et le corps de la pauvre mademoiselle de La Roche, qui est ici dessous vous enterrée, que vous avez tant aimée; et, puisque les âmes ont du sentiment après notre mort, il ne faut pas douter que cette honnête créature, morte de frais, ne se soit émue aussitôt que vous avez été sur elle; et si vous ne l'avez senti à cause de l'épaisseur de la tombe, ne faut douter qu'en soi ne se soit émue et ressentie; et, d'autant que c'est un pieux office d'avoir souvenance des trépassés, et même de ceux que

l'on a aimés, je vous prie lui donner un *Pater noster* et un *Ave Maria*, et un *De Profundis*, et l'arroser d'eau bénite ; et vous acquerrez le nom de très-fidèle amant et d'un bon chrétien. » Elle le laissa donc et partit, pour qu'il pût accomplir en tout recueillement ces pieuses cérémonies dues aux morts. Je ne sais pourquoi Brantôme ajoute qu'à son avis la princesse avait tenu tout ce propos plus par bonne grâce et par manière de conversation que par créance : il me semble, au contraire, qu'il y a ici croyance à la fois et bonne grâce, convenance de la femme délicate et de l'âme pieuse, et que tout y est concilié.

Du temps de Marguerite, il ne manqua point de gens qui l'accusèrent pour la protection qu'elle accordait aux lettrés amis de la Réforme ; elle trouva des dénonciateurs en Sorbonne ; elle en trouva également à la Cour. Le connétable de Montmorency, parlant au roi de la nécessité de purger d'hérétiques le royaume, ajouta qu'il lui faudrait commencer à la Cour même et par ses proches, et il nommait la reine de Navarre. « Ne parlons point de celle-là, dit le roi, elle m'aime trop : elle ne croira jamais que ce que je croirai, et ne prendra jamais de religion qui préjudicie à mon État. » Ce mot résume le vrai : Marguerite ne pouvait être d'une autre religion que son frère, et Bayle a très-bien remarqué, dans une très-belle page, que plus on refuse à Marguerite d'être unie de doctrine avec les protestants, plus on est forcé d'accorder à sa générosité, à son élévation d'âme et à son humanité pure. Par son instinct de femme, elle comprit à l'avance la tolérance comme L'Hôpital, comme Henri IV, comme Bayle lui-même. Au point de vue de l'État, il peut y avoir quelquefois danger dans le sens de cette tolérance trop confiante et trop absolue : cela parut bien du temps de Marguerite, à cette heure critique où la religion de l'État, et, partant, la constitution d'alors, faillit être renversée. Et pourtant il est bon qu'il y ait de telles âmes éprises avant tout de l'humanité, et qui insinuent à la longue la douceur dans les mœurs publiques et dans des lois restées jusque-là cruelles : car plus tard, aux époques mêmes de

sévérité recommençante, la répression, quand elle est commandée par des raisons supérieures de politique, se voit forcée de tenir compte de cette humanité introduite dans les mœurs, et de la tolérance acquise. Ces rigueurs des âges suivants, ainsi adoucies et tempérées comme elles le sont par les mœurs générales, eussent été les bienfaits des siècles passés; il y a des points gagnés au civil qui ne se perdent plus.

Les Contes et Nouvelles de la Reine de Navarre n'ont rien, comme on le pourrait croire, qui soit tant en désaccord et en contradiction avec sa vie et avec la nature habituelle de ses pensées. M. Génin a déjà fait cette judicieuse remarque, et une lecture attentive ne peut que la justifier. Ce ne sont pas des gaietés ni des péchés de jeunesse que ces Contes; elle les fit dans un âge très-mûr; elle les écrivit la plupart dans sa litière, en voyage, et par manière de délassement : mais le délassement avait du sérieux. La mort l'empêcha de les terminer : au lieu de sept Journées qu'on a, elle en voulait réellement faire dix, à l'exemple de Boccace; elle voulait donner non un *Heptaméron*, mais bien un *Décaméron* français. Elle suppose, dans son Prologue, que plusieurs personnes de condition, tant de France que d'Espagne, s'étant réunies au mois de septembre aux bains de Cauterets, dans les Pyrénées, se séparèrent après quelques semaines; que ceux d'Espagne s'en retournèrent le mieux qu'ils purent par les montagnes, mais que les Français furent empêchés dans leur chemin par la crue des eaux qu'avaient causée de grandes pluies. Un certain nombre de ces voyageurs, hommes ou femmes, après diverses aventures plutôt extraordinaires qu'agréables, se retrouvent réunis de nouveau à l'abbaye de Notre-Dame-de-Serrance, et là, comme la rivière du Gave n'était pas guéable, on décide d'établir un pont : « L'abbé, dit le conteur, fut bien aise qu'ils faisaient cette dépense, afin que le nombre des pèlerins et pèlerines augmentât, les fournit d'ouvriers, mais il n'y mit pas un denier, car son avarice ne le permettait. Et pour ce que les ouvriers dirent qu'ils ne sauraient avoir fait le pont de dix ou douze jours,

la compagnie, tant d'hommes que de femmes, commença fort à s'ennuyer... » Il s'agit donc d'employer ces dix ou douze jours à quelque occupation « plaisante et vertueuse, » et l'on s'adresse pour cela à une dame Oisille, la plus ancienne de la compagnie. Cette dame Oisille répond de la manière la plus édifiante : « Mes enfants, vous me demandez une chose que je trouve fort difficile, de vous enseigner un passe-temps qui vous puisse délivrer de vos ennuis : car, ayant cherché le remède toute ma vie, n'en ai jamais trouvé qu'un, qui est la lecture des Saintes Lettres, en laquelle se trouve la vraie et parfaite joie de l'esprit, dont procède le repos et la santé du corps. » Pourtant cette joyeuse compagnie ne peut s'en tenir absolument à un si austère régime, et il est convenu qu'on fera un partage du temps entre le sacré et le profane. Dès le matin, la compagnie se rassemblera dans la chambre de madame Oisille pour assister à sa leçon morale, et de là ira entendre la messe; puis on dînera à *dix* heures; après quoi, s'étant retiré chacun en sa chambre pour ses affaires particulières, on se réunira sur le pré à midi : « Et s'il vous plaît que tous les jours, depuis midi jusques à quatre heures, nous allions dedans ce beau pré, le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillés que le soleil ne saurait percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur, là, assis, à nos aises, dira chacun quelque histoire qu'il aura vue ou bien ouï dire à quelque homme digne de foi. » Car il est bien entendu qu'on ne dira que des histoires *vraies* et non inventées à plaisir : on se contentera, quand il le faudra, de déguiser les noms des pays et des gens. La compagnie étant au nombre de dix, tant hommes que femmes, et chacun faisant par jour son histoire, il s'ensuivra qu'au bout de dix jours on aura achevé la centaine. Chaque après-midi, vers la fin de la joyeuse séance, à quatre heures, la cloche sonne, qui avertit qu'il est temps d'aller aux vêpres; la compagnie s'y rend, non sans avoir fait attendre quelquefois les religieux, qui s'y prêtent de bonne grâce. Ainsi s'écoule le temps sans que personne croie avoir passé la mesure de la gaieté permise ni avoir fait un péché.

Les Contes de la Reine de Navarre n'ont rien qui jure absolument avec ce cadre et avec ce dessein. Chaque histoire est l'objet d'une moralité, d'un précepte bien ou mal déduit; chacune est racontée à l'appui d'une certaine maxime, de quelque thèse en question sur la prééminence de l'un ou de l'autre sexe, sur la nature et l'essence de l'amour, et comme exemple ou preuve (souvent très-contestable) de ce qu'on avance. Pruderie à part, dans ces histoires il n'y en a pas beaucoup de réellement jolies. Les sujets sont ceux du temps, et il y a un moment où l'on s'écrie avec dame Oisille : « Mon Dieu ! ne serons-nous jamais hors des contes de ces moines? » On sent que même les honnêtes gens et les femmes comme il faut de ce temps-là sont, quoi qu'ils fassent, des contemporains de Rabelais. D'ailleurs, tout cela est à bonne fin. Il y a dans le détail de l'esprit, de la subtilité dans les discussions qui servent d'épilogue ou de prologue à chaque récit. La plupart des histoires, en tant que vraies, vont sans aucun art, sans composition, sans dénoûment. On a très-peu imité la reine de Navarre dans les Contes en vers qui se sont faits depuis, et elle n'y prête en effet que médiocrement. La Fontaine ne l'a mise à contribution qu'une fois et en ce qu'elle a, je crois, de plus piquant, dans le conte de *la Servante justifiée*...

Une question qui s'élève à la lecture de ces Contes, image et reproduction fidèle de la bonne compagnie d'alors, c'est combien il est singulier que le ton de la conversation ait tant varié aux différentes époques chez les honnêtes gens, avant de se fixer à la délicatesse véritable et à la décence. La conversation élégante date de plus loin qu'on ne suppose; la société polie a commencé plus tôt qu'on ne croit. Le caractère de la conversation comme nous l'entendons en société, et ce qui la distingue chez les modernes, c'est que les femmes y ont été admises; et c'est ce qui fait qu'au moyen âge, aux beaux moments, dans certaines Cours du Midi, en Normandie, en France ou en Angleterre, il a dû y avoir de la conversation charmante. Dans ces châteaux du Midi, où s'égayaient les troubadours et d'où il nous est venu de si doux chants, lorsque l'on composait d'exquises et

ravissantes histoires comme celle d'*Aucassin et Nicolette*, il dut y avoir aussi toutes les délicatesses et toutes les grâces qu'on peut désirer en causant. Mais, à prendre les choses telles qu'elles nous apparaissent en France à la fin du xve siècle, on remarque un mélange, une lutte très-sensible entre le pédantisme et la licence, entre le raffinement et la grossièreté. Le joli petit roman de *Jehan de Saintré*, où l'idéal chevaleresque se peint encore au début dans ce qu'il a de plus mignon, et qui prétend offrir un petit code en action de la politesse, de la courtoisie, de la galanterie, en un mot, de l'éducation complète d'un jeune écuyer du temps, ce joli roman est rempli aussi de préceptes pédantesques, d'articles d'un cérémonial minutieux, et, vers la fin, il tourne tout à coup à la grossièreté sensuelle et au triomphe du moine selon Rabelais. Cette veine de licence et de gaillardise qui n'avait cessé de courir dès l'origine, mais qui, aux heures brillantes et dans les belles compagnies, avait dû se recouvrir sous le chevaleresque, se démasqua au commencement du xvie siècle, et elle sembla emprunter de la Renaissance latine une audace de plus. C'est le temps où les honnêtes femmes disent et débitent hautement des contes à la Roquelaure. Tel est le ton de société que les Nouvelles de Marguerite de Navarre nous rendent d'autant plus naïvement que le but n'en est nullement déshonnête. Il faudra près d'un siècle pour réformer complétement ce vice de goût; il faudra que madame de Rambouillet et sa fille viennent morigéner la Cour, que des professeurs de bon ton et de politesse, tels que mademoiselle de Scudéry ou le chevalier de Méré, s'appliquent pendant des années à prêcher le décorum : et encore trouverait-on bien des retours et des vestiges de grossièreté tout au travers de leur raffinement et de leur formalisme. Le beau moment est celui où, par une inclinaison soudaine de la saison, les lumières et l'esprit se répandant tout d'un coup d'une manière plus riche et plus égale sur toute une génération d'esprits vigoureux, l'on revient vivement au naturel, et où l'on peut s'y abandonner sans contrainte. Ce beau moment date du milieu du xviie siècle, et l'on ne se figure rien de comparable aux conversations de la jeunesse des Condé, des

La Rochefoucauld, des Retz, des Saint-Évremond, des Sévigné, des Turenne. Quelles heures parfaites que celles où madame de La Fayette entretenait Madame Henriette couchée après le dîner sur des carreaux! On arrive ainsi, à travers le plus grand siècle, à madame de Caylus, la nièce aisée et souriante de madame de Maintenon, à cette perfection légère où, sans y songer, l'esprit ne se retranche rien et observe tout.

Dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, il n'y avait plus que madame Cornuel à qui l'on passât les grosses paroles à cause de l'esprit et du sel qu'elle y mettait. De tout temps, les honnêtes femmes ont dû écouter et entendre plus de choses qu'elles n'en disent, mais le moment décisif et qui est à noter, c'est celui où elles ont cessé de dire elles-mêmes ces choses inconvenantes, et de les dire au point de les fixer ensuite par écrit sans songer qu'elles manquaient à une vertu.

C'est à ce point précis de la société, et pour ce monde devenu plus chatouilleux, que La Fontaine a donné le précepte encore plus sûrement que l'exemple, en d'agréables vers souvent cités :

Qui pense finement et s'exprime avec grâce
Fait tout passer, car tout passe;
Je l'ai cent fois éprouvé :
Quand le mot est bien trouvé,
Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne :
Ce n'est plus elle alors, c'est elle encor pourtant.
Vous ne faites rougir personne,
Et tout le monde vous entend.

Voilà ce que la reine Marguerite, comme romancier et auteur de Nouvelles, n'eut point l'art de deviner. Comme poëte, elle n'a rien de remarquable que la facilité. Elle imite et reproduit les diverses formes de poëmes en usage à sa date. On raconte que bien souvent elle occupait à la fois deux secrétaires, l'un à écrire les vers français qu'elle composait impromptu, et l'autre à écrire des lettres. Il est peu de ses vers, en effet, qui n'aient pu être com-

posés de cette façon. Ne lui demandez rien de ces éclairs de talent et de passion qu'on rencontre chez sa jeune contemporaine Louise Labé, la Belle Cordière. Voici pourtant d'elle un assez joli dizain inédit, que M. Le Roux de Lincy nous a donné; elle veut dire qu'il vaut mieux ne rien accorder à un amant que de lui octroyer la moindre petite faveur dont il va se prévaloir à l'instant pour vous faire faire du chemin :

Baillez-lui tout ce qu'il veut maintenant,
Soit le parler, soit l'œil, ou soit la main.
Et vous verrez en lui incontinent
Autre vouloir que de cousin-germain.
Voire s'il peut, sans attendre à demain,
Il vous priera d'une grâce à lui faire,
Qu'une heure avant eût désiré de taire,
Feignant de peu se vouloir contenter.
A tels amis a toujours à refaire :
Le plus sûr est de ne point les hanter.

Ce dizain très-moral pourrait trouver place aussi bien dans les Contes de la Reine de Navarre, et la dame Oisille ou la dame Parlamente pourraient le citer en réponse à quelqu'un des cavaliers trop entreprenants.

Marguerite mourut au château d'Odos en Bigorre, le 21 décembre 1549, dans sa cinquante-huitième année; elle s'écria trois fois *Jésus !* en rendant le dernier soupir. Elle fut la mère de Jeanne d'Albret.

Telle que je viens de la montrer dans l'ensemble, en tâchant de ne pas forcer les traits et en évitant toute exagération, elle a mérité ce nom de *gentil esprit*, qui lui a été si universellement accordé; elle a été la digne sœur de François Ier, la digne patronne de la Renaissance, la digne aïeule de Henri IV par la clémence comme par l'enjouement, et, dans l'auréole qui l'entoure, on aime à lui adresser ce couplet que son souvenir appelle et qui se marie bien avec sa pensée :

« Esprits charmants et légers qui fûtes de tout temps la grâce et l'honneur de la terre de France, qui avez commencé de naître et de vous jouer dès les âges de fer, au sortir des horreurs sauvages; qui passiez à côté des cloîtres et qu'on y accueillait quelquefois; qui étiez l'âme joyeuse de la veillée bourgeoise, et la fête délicate des châteaux; qui fleurissiez souvent tout auprès du trône; qui dissipiez l'ennui dans les pompes, donniez de la politesse à la victoire, et qui rappreniez vite à sourire au lendemain des revers; qui avez pris bien des formes badines, railleuses, élégantes ou tendres, faciles toujours, et qui n'avez jamais manqué de renaître au moment où l'on vous disait disparus! les âges, pour nous, deviennent sévères; *le raisonner* de plus en plus *s'accrédite;* tout loisir a fui; il y a, jusque dans nos plaisirs, un acharnement qui les fait ressembler à des affaires; la paix elle-même est sans trêve, tant elle est occupée à l'utile; jusque dans les journées sereines, les arrière-pensées et les soins sont en bien des âmes : c'est l'heure ou jamais du réveil, c'est l'heure encore une fois de surprendre le monde et de le réjouir; vous en avez su de tout temps la manière, toujours nouvelle : n'abandonnez jamais la terre de France, Esprits charmants et légers! »

MARIE STUART.

« Eh bien ! on peut dire tout ce qu'on voudra, maint noble cœur prendra parti pour Marie Stuart, même quand tout ce qu'on a dit d'elle serait vrai. » Cette parole que Walter Scott met dans la bouche de l'un des personnages de son roman (*l'Abbé*), au moment où il prépare le lecteur à l'introduction auprès de la belle reine, reste le dernier mot de la postérité comme des contemporains, la conclusion de l'histoire comme de la poésie. Élisabeth vivante a triomphé, et sa politique, après elle, triomphe et règne encore, si bien que protestantisme et Empire britannique ne sont qu'une seule et même chose. Marie Stuart a succombé de sa personne et dans celle de ses descendants ; Charles Ier sous la hache, Jacques II par l'exil, ont continué et accru son héritage de fautes, d'imprudences et de calamités : la race entière a été retranchée et a paru mériter de l'être. Mais, vaincue dans l'ordre réel et sous l'empire du fait ou même sous celui de la raison inexorable, la belle reine a tout regagné dans le domaine de l'imagination et de la pitié. Elle y a retrouvé, de siècle en siècle, des chevaliers, des amoureux et des vengeurs. Il y a quelques années, un Russe de distinction, le prince Alexandre Labanoff, s'est mis à rechercher avec un zèle incomparable, dans les archives, dans les collections et les biblio-

thèques de l'Europe, toutes les pièces émanant de Marie Stuart, les plus importantes comme les moindres de ses lettres, pour les réunir et en faire un corps d'histoire, et à la fois un reliquaire authentique, ne doutant pas que l'intérêt, un intérêt sérieux et tendre, ne jaillît plus puissant du sein de la vérité même. C'est à l'occasion de ce Recueil du prince Labanoff que M. Mignet fit paraître, de 1847 à 1850, dans le *Journal des Savants*, une série d'articles où, non content d'apprécier les documents produits, il introduisait pour sa part de nouvelles pièces jusque-là inédites, et apportait de nouvelles lumières. Depuis lors, laissant la forme de critique et de dissertation, M. Mignet a repris d'ensemble ce beau sujet et en a composé un récit complet, grave, serré, intéressant et définitif, qu'il publie en ce moment (1).

Dans l'intervalle, et il y a près d'un an (1850), a paru une *Histoire de Marie Stuart*, par M. Dargaud, un écrivain de talent, et dont le livre a été beaucoup loué et beaucoup lu. M. Dargaud a fait, à sa manière, bien des recherches touchant l'héroïne de son choix; il a fait exprès le voyage d'Angleterre et d'Écosse, visitant en pèlerin tous les lieux, théâtre des séjours de Marie Stuart et de ses diverses captivités. En puisant abondamment chez ses devanciers, M. Dargaud leur a rendu justice avec effusion et cordialité; il a fait passer dans les moindres lignes de son Histoire le sentiment de poésie et de pitié exaltée qui l'anime pour les souvenirs de la royale et catholique victime; il a mérité une très-belle lettre que madame Sand lui a adressée de Nohant (10 avril 1851), et où elle le félicite en le critiquant à peine et en parlant surtout de Marie Stuart avec charme et avec éloquence. Si donc je n'insiste pas plus longuement aujourd'hui sur l'ouvrage de M. Dargaud, c'est que j'avouerai ne point appartenir à cette école trop vive qui attendrit et amollit à ce degré l'histoire. Je ne crois pas que celle-ci doive être nécessairement ennuyeuse et triste, mais je pense encore moins

(1) Deux vol. in-8°, 1851.

qu'elle doive être à ce point émue, sentimentale et comme magnétique. Sans vouloir déprécier les qualités de M. Dargaud, qui sont trop dans le goût du jour pour ne pas se recommander d'elles-mêmes, je demanderai à suivre de préférence un historien plus sévère, et dont le jugement et la marche m'inspirent toute confiance.

Marie Stuart, née le 8 décembre 1542, six jours avant la mort de son père, lequel était en lutte, comme tous les rois ses devanciers, avec sa turbulente noblesse, commença en orpheline sa destinée d'inconstance et de malheurs. Elle fut assaillie d'orages dès le berceau.

« Comme si, dès ce temps, la Fortune inhumaine
« Eût voulu m'allaiter de tristesse et de peine, »

ainsi que lui fait dire un vieux poëte dans je ne sais quelle tragédie. Couronnée à l'âge de neuf mois, déjà disputée en mariage par les partis anglais et français, qui cherchaient à prévaloir en Écosse, elle fut bientôt, par l'influence de sa mère Marie de Guise, sœur des illustres Guises, accordée au dauphin de France, fils de Henri II. Le 13 août 1548, Marie Stuart, âgée de moins de six ans, débarqua à Brest; fiancée au jeune dauphin qui devint François II, et élevée avec les enfants de Henri II et de Catherine de Médicis, elle resta en France, soit comme dauphine, soit comme reine, jusqu'à la mort si prématurée de son mari. Elle y vécut en tout comme une princesse française. Ces douze ou treize années de séjour en France furent sa joie et son charme, et le principe de sa ruine.

Elle s'y accoutuma au sein de la cour la plus polie, la plus savante, la plus galante d'alors, y brillant en sa fleur naissante comme l'une des plus rares merveilles et des plus admirées, sachant la musique et tous les arts (*divinæ Palladis artes*), apprenant les langues de l'antiquité, soutenant des thèses en latin, commandant des rhétoriques en français, jouissant de l'entretien de ses poëtes et leur faisant rivalité avec sa propre poésie. L'Écosse, durant tout ce temps, ne lui parut que comme un pays barbare et sauvage, qu'elle espérait bien

ne jamais revoir, ou du moins ne jamais habiter. Elle se flattait de la gouverner toujours par sa mère, qui en était régente. Nourrie à une politique toute de cour et toute personnelle, on lui fit signer à Fontainebleau, lors de son mariage (1558), une donation secrète de l'Écosse aux rois de France, vers le même temps où elle adhérait publiquement aux conditions que les commissaires arrivés d'Écosse mettaient à ce mariage, et où elle leur promettait de conserver l'intégrité, les lois et les libertés de son royaume natal. C'est en ce même moment que, sous main, elle faisait don du royaume tout entier par un acte de bon plaisir et de pleine puissance. La Cour de France lui enseignait cette perfidie imprudente dès l'âge de seize ans. Une autre imprudence bien impolitique qui s'afficha avec éclat, ce fut lorsque Henri II, à la mort de Marie Tudor, fit prendre à Marie Stuart dauphine les armes d'Angleterre à côté des armes d'Écosse, la présentant dès lors en rivale déclarée et en concurrente d'Élisabeth.

Quand Marie Stuart perdit subitement son mari (5 décembre 1560), et que, veuve à dix-huit ans, il fut décidé qu'au lieu de rester en son douaire de Touraine, elle retournerait en son royaume d'Écosse pour y mettre ordre aux troubles civils qui s'y étaient élevés, ce fut un deuil universel en France dans le monde des jeunes seigneurs, des nobles dames et des poëtes. Ceux-ci ont consigné leurs regrets dans maintes pièces de vers qui nous peignent au vif Marie Stuart à cette heure décisive, la première heure vraiment douloureuse de sa vie. On l'y voit fine, gracieuse, d'une blancheur de teint éblouissante, d'une taille et d'un corsage de reine ou de déesse, et L'Hôpital lui-même, à sa manière, dans un grave Épithalame, l'avait dit :

Adspectu veneranda, putes ut Numen inesse :
Tantus in ore decor, majestas regia tanta est!

d'une main longue, élégante et grêle (*gracilis*), d'un front d'albâtre et brillant sous le crêpe, avec des cheveux d'or qui méritent une

légère remarque. C'est un poëte (Ronsard) qui a parlé de *l'or de ses cheveux annelés et tressés,* et les poëtes emploient, on le sait, les mots un peu vaguement. Madame Sand, parlant d'un portrait qu'elle a vu enfant au couvent des Anglaises, dit sans hésiter : « Marie était belle, *mais rousse.* » M. Dargaud parle d'un autre portrait où « un rayon de soleil éclaire, dit-il assez singulièrement, des boucles de cheveux *vivants et électriques* dans la lumière. » Mais Walter Scott, réputé le plus exact des romanciers historiques, nous peignant Marie Stuart prisonnière dans le château de Lochleven, nous montre, comme s'il les avait vues, les tresses épaisses d'un brun foncé (*dark brown*) qui s'échappaient à un certain moment de dessous le bonnet de la reine. Nous voilà loin du roux, et je ne vois de moyen de tout concilier que d'en passer par ces cheveux « si beaux, si blonds et cendrés, » qu'admirait Brantôme, témoin très-oculaire; cheveux que la captivité devait blanchir, et qui laisseront apparaître, à l'heure de la mort et aux mains du bourreau, cette pauvre reine de quarante-cinq ans *toute chenue,* comme dit L'Estoile. Mais à dix-neuf ans et au moment de son départ de France, la jeune veuve avait tout son éclat de beauté, n'était une certaine vivacité de teint qu'elle perdit à la mort de son premier mari et qui fit place à plus de blancheur.

Avec cela un esprit léger, gracieux, enjoué, la raillerie française, une âme vive et capable de passion, ouverte au désir, un cœur qui ne savait pas reculer quand l'animait la fantaisie ou la flamme, on entrevoit l'enchantement : telle était la reine aventureuse et poétique qui s'arrachait à la France en pleurant, et que des oncles politiques envoyaient pour ressaisir l'autorité au milieu de la plus rude et de la plus sauvage des Frondes.

L'Écosse, depuis que Marie Stuart enfant en était partie, avait subi de grands changements : le principal était la Réformation religieuse qui y avait pris racine et qui s'y était étendue avec vigueur. Le grand réformateur Knox prêchait la doctrine nouvelle, qui y avait trouvé des âmes énergiques et dures toutes faites pour la

recueillir. La vieille lutte des barons et des seigneurs contre les rois se compliquait et se redoublait désormais de celles des cités et du peuple contre les croyances brillantes de la Cour et contre la hiérarchie catholique. L'enfantement de la société moderne, de l'égalité civile, du respect des droits de tous, s'y opérait péniblement à travers des scènes barbares et au moyen du fanatisme même. Seule et sans conseil, aux prises avec les seigneurs et avec la noblesse comme l'avaient été ses aïeux, Marie Stuart, prompte, mobile, sujette à ses prédilections ou à ses antipathies, était déjà insuffisante : qu'était-ce donc lorsqu'elle se trouvait de plus en face d'un parti religieux, né et grandi durant les années récentes, en face d'un parti *raisonneur et sombre*, *moral et audacieux*, discutant rationnellement et la Bible en main le droit des rois, et poussant la logique sous la prière? Sortie d'une Cour littéraire et artificielle, elle n'avait rien pour comprendre ces grands et sourds mouvements des peuples, et pour les retarder ou les détourner à son profit en s'y accommodant : « Elle revenait, a dit M. Mignet, pleine de regrets et de dégoûts, au milieu des montagnes sauvages et des habitants incultes de l'Écosse. Plus aimable qu'habile, très-ardente et nullement circonspecte, elle y revenait avec une grâce déplacée, une beauté dangereuse, une intelligence vive mais mobile, une âme généreuse mais emportée, le goût des arts, l'amour des aventures, toutes les passions d'une femme, jointes à l'extrême liberté d'une veuve. » Enfin, pour compliquer le péril de cette situation précaire, elle avait pour voisine en Angleterre une reine rivale, Élisabeth, qu'elle avait offensée d'abord en revendiquant son titre, qu'elle n'offensait pas moins par une supériorité féminine et bruyante de beauté et de grâce, une reine capable, énergique, rigide et dissimulée, représentant l'opinion religieuse contraire, et entourée de conseillers habiles, constants et pleins de suite, compromis dans la même cause. Les sept années que Marie Stuart passa en Écosse, depuis son retour de France (19 août 1561) jusqu'à son emprisonnement (18 mai 1568), sont remplies de toutes les erreurs et de toutes les fautes que peut com-

mettre une jeune princesse légère, emportée, irréfléchie, et qui n'a d'adresse et d'habileté que dans le sens de sa passion, jamais en vue d'un dessein politique général. La politique de madame de Longueville, durant la Fronde, me paraît de cette force-là.

Quant aux autres fautes, aux fautes morales de la pauvre Marie Stuart, elles sont bien connues et aussi démontrées aujourd'hui que fautes de ce genre peuvent l'être. Madame Sand, très-indulgente, considère comme les trois taches capitales pour cette reine, l'abandon de Chastellard, les feintes caresses au malheureux Darnley et l'oubli envers Bothwell.

Chastellard, comme on sait, était un gentilhomme de Dauphiné, musicien, poëte, et du cortége des serviteurs et des amoureux de la reine, qui d'abord l'agréait assez. Chastellard avait été de la troupe qui fit escorte à Marie à son départ pour l'Écosse, et, poussé par la passion, il y retourna quelque temps après; mais il ne sut pas se contraindre et s'en tenir, comme il convenait, à une flamme poétique, en attendant qu'il fît partager, s'il le pouvait, sa flamme réelle. Deux fois il fut trouvé caché sous le lit de la reine, et, à la seconde fois, elle perdit patience et le mit entre les mains de la justice du pays. Le pauvre Chastellard eut la tête tranchée; il mourut en récitant, dit-on, un hymne de Ronsard, et en s'écriant tout haut : « *O cruelle Dame!* » Après un acte si rigoureux qu'elle laissait accomplir par crainte du scandale et pour mettre son honneur au-dessus de toute atteinte et de tout soupçon, Marie Stuart n'avait, ce semble, qu'un parti à prendre, c'était de rester la plus sévère et la plus vertueuse des princesses.

Mais sa sévérité pour Chastellard, bien que faite pour étonner, n'est qu'une peccadille au prix de sa conduite envers Darnley, son second mari. En épousant ce jeune homme, son vassal, mais du nom de Stuart et de sa propre famille (29 juillet 1565), Marie échappait aux diverses combinaisons politiques dans lesquelles on essayait de l'attirer pour un second mariage, et elle eût peut-être fait en cela une chose raisonnable, si elle n'eût pas fait avant tout un acte de

caprice et de passion. Mais elle s'était éprise de Darnley en un jour, et elle s'en dégoûta de même. Ce grand et frêle jeune homme, tour à tour timide et vain, au cœur *mol comme cire*, n'avait rien de ce qui impose à une femme et de ce qui la subjugue. La femme, telle que Marie Stuart, mobile, ardente et entraînée, avec le sentiment de sa faiblesse et de son abandon, aime à trouver son maître et par moments son tyran dans celui qu'elle aime, tandis qu'elle méprise vite en lui son esclave et sa créature, quand il n'est rien que cela ; elle aime mieux un bras de fer qu'une main efféminée. Moins de six mois après son mariage, Marie dégoûtée se consolait avec l'Italien David Riccio, homme de trente-deux ans pour lors environ, également propre aux affaires et aux plaisirs, qui la conseillait et la servait comme secrétaire, et qui avait ce talent de musicien si propre à en recouvrir et à en introduire quelque autre auprès des dames. Le faible Darnley s'étant ouvert de sa jalousie aux lords et seigneurs mécontents, ceux-ci, dans l'intérêt de leur politique, le poussèrent à la vengeance, et s'offrirent à le servir de l'épée. Les ministres et pasteurs presbytériens s'en mêlèrent. Le tout fut machiné et dressé sous couvert de châtiment céleste avec un concert infini, et, qui plus est, moyennant des actes et des conventions formelles qui simulaient la légalité. La reine et son favori, avant qu'ils parussent s'en douter, étaient pris dans un réseau. David Riccio fut saisi par les conjurés un soir au souper (9 mars 1566), dans le cabinet de Marie, Darnley étant présent, et de là entraîné et poignardé dans la chambre voisine. Marie, à cette date, était enceinte de son mari de près de six mois. Dès ce jour, outragée, ulcérée dans son honneur et dans son affection, elle conçut contre Darnley un redoublement de mépris mêlé d'horreur, et jura de se venger des exécuteurs violents du meurtre. A cet effet, elle attend, elle dissimule, elle prend sur elle pour la première fois de sa vie et contient ses mouvements. Elle ne devient politique, comme cela est le propre des femmes passionnées, que dans l'intérêt de sa passion même et de sa vengeance.

Ici est le plus grave et le plus irréparable endroit de sa vie. Même quand on s'est bien représenté ce que c'est que la morale moyenne du XVIᵉ siècle, avec toutes les perfidies et les atrocités qu'elle tolère, on est à peine préparé. Marie Stuart avait à cœur d'abord de se venger des seigneurs qui avaient prêté main-forte à Darnley plutôt que de ce faible époux lui-même. Pour parvenir à ses fins, elle se réconcilie avec ce dernier et le détache des conjurés ses complices. Elle le force à les désavouer, et achève ainsi de l'avilir et de l'abîmer dans son propre esprit. Elle s'en tient là avec lui tant qu'une nouvelle passion pour un autre ne se joint pas à ce mépris consommé. Elle accouche sur ces entrefaites (19 juin), et le rend père d'un fils qui tiendra de tous deux par les mauvais côtés, et qui sera Jacques Iᵉʳ d'Angleterre, cette âme de casuiste dans un roi. Mais déjà une nouvelle passion est éclose dans le cœur ouvert de Marie Stuart ; celui qu'elle choisit cette fois n'a ni la faiblesse de Darnley, ni les grâces de salon d'un Riccio : c'est le comte de Bothwell, âgé de trente ans, laid, mais à l'aspect martial, brave, hardi, violent et capable de tout oser. C'est à lui que cette tendre et flexible volonté va désormais s'enchaîner comme à son appui. Marie Stuart a trouvé son maître, et elle va lui obéir en tout sans scrupule, sans remords, comme il arrive en toute passion éperdue.

Comment se débarrasser d'un mari désormais odieux ? Comment s'unir à un homme qu'elle aime et dont l'ambition n'est pas d'humeur à s'arrêter à la moitié du chemin ? Ici encore, non pas pour excuser, mais pour expliquer Marie Stuart, on a besoin de se représenter la morale du temps : une partie des mêmes seigneurs qui avaient pris part au meurtre de Riccio, et qui s'étaient ligués de fait et par écrit, s'offrirent à elle et, pour rentrer en grâce, lui firent entrevoir le moyen de se débarrasser d'un époux à charge et trop importun. Elle ne répondit d'abord à cette ouverture qu'en parlant du divorce et de la difficulté de l'obtenir : mais ces hommes peu scrupuleux, par la bouche de Lethington, le plus habile et le plus politique d'entre eux, lui dirent : « Madame, ne vous inquiétez de

rien ; nous sommes ici les principaux de la noblesse et du Conseil de Votre Grâce, et nous trouverons bien le moyen de vous délivrer de lui sans aucun préjudice pour votre fils; et quoique milord Murray, ici présent (*le frère naturel de Marie Stuart*), soit un peu moins scrupuleux pour un protestant que Votre Grâce ne l'est pour une papiste, je suis sûr qu'il regardera à travers ses doigts, nous verra faire et ne dira rien. » Le mot était lâché, il ne s'agissait, pour Marie comme pour son frère Murray, que de *regarder à travers ses doigts*, selon l'expression vulgaire, et de laisser faire sans se mêler de rien. Elle dut s'en mêler pourtant; elle dut attirer dans le piége, par un feint retour de tendresse, Darnley, alors convalescent de la petite vérole. Elle dissipa sans trop de peine ses soupçons et reprit sur lui son empire. Elle le décida à venir en litière de Glasgow à Kirk-of-Field, aux portes d'Édimbourg, dans une espèce de presbytère peu convenable à recevoir un roi et une reine, mais très-propre au crime qu'on voulait commettre. Darnley y périt étranglé avec son page dans la nuit du 9 février 1567. La maison sauta au moyen d'un baril de poudre qu'on avait introduit pour faire croire à un accident. Pendant ce temps, Marie était allée à un bal masqué au palais d'Holyrood; elle n'avait quitté le roi son mari que dans la soirée et quand tout avait été préparé dans le dernier détail. Bothwell, qui avait assisté quelque temps au bal d'Holyrood, était sorti d'Édimbourg après minuit, et avait présidé à tout le forfait. Ces circonstances sont désormais prouvées d'une manière irréfragable et par les dépositions des témoins, et par les confessions des acteurs, et par les propres lettres de Marie Stuart, dont M. Mignet, dans un éclaircissement final, met hors de doute l'authenticité. Elle sentait bien qu'en s'abandonnant à ce point aux projets de Bothwell, elle lui fournissait des armes contre elle-même, et qu'elle lui donnait sujet de se méfier à son tour. Il pouvait se dire, comme plus tard Norfolk, que *l'oreiller d'une telle femme*, pour y dormir, *était peu sûr*. Dans les préparatifs de cet horrible guet-apens, elle lui marquait plus d'une fois sa répugnance à tromper ce pauvre malade

crédule qui se confiait en elle : « Si ne m'éjouirai-je jamais, disait-elle, à tromper celui qui se fie en moi. Néanmoins vous me pouvez commander en toutes choses. Ne concevez donc point de moi aucune sinistre opinion, puisque vous-même êtes cause de cela : car je ne le ferais jamais contre lui pour ma vengeance particulière. » Ce rôle, en effet, de Clytemnestre, ou de Gertrude dans *Hamlet*, ne lui était pas naturel et ne pouvait que lui être imposé. Mais la passion la rendait cette fois insensible à la pitié et lui faisait (c'est elle qui l'avoue) le cœur *dur comme diamant*. Marie Stuart mit bientôt le comble à sa passion désordonnée et à son désir en épousant ce même Bothwell et en révoltant par là contre elle le peuple entier, dont la moralité, tout fanatisé qu'il était, ne se dépravait pas du moins et était plus droite que celle des seigneurs.

Le crime eut de l'écho par delà les mers : L'Hôpital, ce représentant de la conscience humaine en un siècle affreux, apprit, dans la retraite de sa maison des champs, l'égarement de celle dont il avait célébré le premier mariage et la grâce première; il consacra son indignation par une nouvelle pièce de vers latins, dans laquelle il raconte les horreurs de cette nuit funèbre, et ne craint pas de désigner l'épouse et la jeune mère meurtrière, hélas! du père de son enfant encore à la mamelle.

Le 15 mai, trois mois, rien que trois mois après le meurtre, au premier sourire du printemps, se célébrait le mariage avec l'assassin. Marie Stuart justifie en tout le mot de Shakespeare : « Fragilité, ton nom est Femme! » Et nulle ne fut plus femme que Marie Stuart.

Ici je ne saurais admettre le troisième reproche de madame Sand, qui s'adresse à l'oubli de Marie Stuart pour Bothwell : je vois, au contraire, dans les traverses et les périls qui suivirent immédiatement ce dernier mariage, que Marie n'a d'autre idée que de n'être point séparée de ce violent et subjuguant époux. Elle l'aimait si follement (avril 1567) qu'elle disait à qui voulait l'entendre « qu'elle quitterait la France, l'Angleterre et son propre pays, et le suivrait jusqu'au bout du monde, *vêtue d'une jupe blanche*, plutôt que

de se séparer de lui. » Et bientôt après, forcée par les lords de s'arracher à Bothwell, et le leur reprochant amèrement, elle ne demandait qu'une chose, « c'était qu'on les mît tous deux dans un navire pour les envoyer là où la fortune les conduirait. » Ce ne fut que l'éloignement, la prison finale, l'impossibilité de toute communication, qui amenèrent forcément la rupture. Marie, prisonnière en Angleterre, sollicita, il est vrai, des États d'Écosse l'annulation de son mariage avec Bothwell, dans l'espérance où elle était d'épouser le duc de Norfolk, qui faisait l'amoureux d'elle et de sa couronne, et qu'au reste elle ne vit jamais. Mais, Bothwell en fuite et une fois détruit, pourrait-on faire un reproche à Marie Stuart d'un projet duquel elle attendait sa restauration et sa délivrance? sa passion pour Bothwell avait été une fureur, et avait été poussée jusqu'à la complicité du crime. Cette fièvre calmée, Marie Stuart tourna son esprit vers les ressources qui s'offraient, et parmi lesquelles était la promesse de sa main. Sa faute n'est pas là, et, au milieu de tant d'infidélités et d'horreurs, ce serait pousser bien loin la délicatesse que de réclamer l'éternité du sentiment pour ces restes d'une passion effrénée et sanglante. Ce qui est dû à de semblables passions, quand elles ne laissent pas après elles la haine, et ce qui leur va le mieux, c'est l'oubli.

Une telle conduite et de tels actes, qui se couronnèrent par sa fuite inconsidérée en Angleterre et par l'imprudent abandon de sa personne aux mains d'Élisabeth, semblent bien peu propres à faire de Marie Stuart l'héroïne touchante et pathétique qu'on est accoutumé de chérir et d'admirer. Et pourtant elle mérite toute cette pitié, et il suffit, pour la lui rendre insensiblement, de la suivre dans la troisième et dernière partie de sa vie, durant cette longue, injuste et douloureuse captivité de dix-neuf années (18 mai 1568 — 5 février 1587). Aux prises, sans défense, avec une rivale cauteleuse et ambitieuse, sujette à tous les contre-coups du dehors, victime d'une politique avare et tenace qui ne lâche point sa proie, et qui met un si long temps à la torturer sans la dévorer, elle ne s'abandonne pas un seul

moment, elle se relève. Cette faculté d'espérance, qui l'a tant de fois trompée, lui devient ici une grâce d'état et une vertu. Elle émeut le monde entier dans l'intérêt de son infortune et le soulève par un charme puissant. Sa cause s'agrandit et se transforme. Ce n'est plus la femme passionnée et légère, punie pour ses fragilités et ses inconstances, c'est l'héritière légitime de la couronne d'Angleterre, qui est exposée dans son donjon aux yeux du monde, une catholique fidèle, inébranlable, et qui refuse de sacrifier sa foi à l'intérêt de son ambition et même au salut de sa vie. La beauté et la grandeur de ce rôle étaient faites pour saisir l'âme tendre et naturellement croyante de Marie Stuart. Elle s'en pénètre et le substitue dès le premier instant à tous ses anciens sentiments personnels, qui peu à peu expirent et qui s'apaisent en elle avec les occasions fugitives qui les avaient soulevés. Elle ne paraît pas plus s'en souvenir que du bruit des vagues et de l'écume des flots sur ces lacs brillants qu'elle a traversés. Durant dix-neuf ans toute la Catholicité s'agite, se passionne pour elle, et elle est là, à demi héroïne et à demi martyre, qui fait le signal et agite sa bannière à travers les barreaux. Captive, ne l'accusez pas de conspirer contre Élisabeth; car, dans ses idées de droit divin et de royauté absolue, de souveraine à souveraine, l'une des deux fût-elle prisonnière de l'autre, ce n'est pas conspirer que de chercher le triomphe de sa cause, c'est simplement poursuivre la guerre. Du moment d'ailleurs que Marie Stuart est prisonnière, qu'on la voit accablée, privée de tout ce qui console, infirme, hélas! et déjà blanchie avant l'âge; quand on l'entend, dans la plus longue et la plus remarquable de ses lettres à Élisabeth (8 novembre 1582), lui redire pour la vingtième fois : « Votre prison, sans aucun droit et juste fondement, a jà détruit mon corps, duquel vous aurez bientôt la fin, s'il y continue guère davantage, et n'auront mes ennemis beaucoup de temps pour assouvir leur cruauté sur moi : il ne me reste que l'âme, laquelle il n'est en votre puissance de captiver; » quand on a entendu ce mélange de fierté et de plainte, la pitié pour elle l'emporte, le cœur a parlé; ce doux charme dont elle était douée, et

qui agissait sur tous ceux qui l'approchaient, reprend le dessus et opère sur nous à distance. Ce n'est ni avec le texte d'un greffier, ni même avec la raison d'un homme d'État, qu'on la juge, c'est avec le cœur d'un chevalier, ou, pour mieux dire, d'un homme. L'humanité, la pitié, la religion, la grâce poétique suprême, toutes ces puissances invincibles et immortelles se sentent intéressées dans sa personne, et crient pour elle à travers les âges. « Porte ces nouvelles, disait-elle au vieux Melvil au moment de mourir, que je meurs ferme en ma religion, *vraie Catholique, vraie Écossaise, vraie Française.* » Toutes les croyances, tous les patriotismes et les nationalités invoqués ici par Marie Stuart, lui ont fait un long écho et lui ont répondu avec pleurs et avec amour.

Que reprocher d'ailleurs à celle qui, après dix-neuf ans de supplice et de torture morale, dans la nuit qui précéda sa mort, chercha dans la Vie des Saints, que ses filles avaient coutume de lui lire tous les soirs, un grand coupable à qui Dieu eût pardonné? Elle s'arrêta à la touchante histoire du *bon Larron*, qui lui sembla le plus rassurant exemple de la confiance humaine et de la clémence divine, et dont Jeanne Kennedy (l'une de ses filles) lui fit lecture : « C'était un grand pécheur, dit-elle, mais pas si grand que moi ; je supplie Notre-Seigneur, en mémoire de sa Passion, d'avoir souvenance et merci de moi comme il l'eut de lui à l'heure de sa mort. » Ces sentiments vrais et sincères, cette humilité contrite de ses derniers et sublimes moments, cette intelligence parfaite et ce profond besoin du pardon, ne laissent plus moyen de voir en elle aucune tache du passé qu'à travers les larmes.

Le vieil Étienne Pasquier sentait ainsi. Ayant à raconter dans ses *Recherches* la mort de Marie Stuart, il l'oppose à l'histoire tragique du connétable de Saint-Pol, à celle du connétable de Bourbon, qui lui ont laissé un mélange de sentiments contraires : « Mais en celle que je discourrai maintenant, dit-il, il me semble n'y avoir que pleurs, et, par aventure, se trouvera-t-il homme qui, en lisant, ne pardonnera à ses yeux. »

M. Mignet, qui a dû examiner toutes choses en historien et ne donner à l'émotion que de courts passages, a très-bien exposé et démêlé les différentes phases de cette captivité de Marie Stuart et les ressorts qui furent en jeu aux divers moments : il a particulièrement éclairé d'un jour nouveau, et à l'aide des papiers espagnols provenant des Archives de Simancas, les préparatifs si lents de l'entreprise tentée par Philippe II, de cette croisade infructueuse et tardive qui ne se décida qu'après la mort de Marie Stuart, et qui aboutit au naufrage fastueux de l'invincible *Armada*.

Au sortir, pourtant, de ce brillant et orageux épisode de l'histoire du XVIe siècle, qui vient de nous être si fortement et si judicieusement rendu, tout plein encore de ces temps de violence, de trahison et d'iniquité, et sans avoir l'innocence de croire que l'humanité en ait fini à jamais avec de tels actes, on se prend à se féliciter malgré tout, à se réjouir de vivre en des âges d'une morale publique améliorée et plus adoucie; on s'écrie avec le sieur de Tavannes, au moment où dans ses Mémoires il vient de raconter cette vie et cette mort de Marie Stuart : « Heureux qui vit sous un État certain, où le bien et le mal sont salariés et châtiés selon les mérites !... » Heureux les temps et les sociétés où une certaine morale générale et un respect humain de l'opinion, où le Code pénal aussi, mais surtout le contrôle continuel de la publicité, interdisent, même aux plus hardis, ces résolutions criminelles que chaque cœur humain, s'il est livré à lui-même, est toujours tenté d'engendrer !

MADAME

DE MOTTEVILLE.

Reposons-nous un moment avec madame de Motteville, l'auteur des judicieux Mémoires, avec cet esprit sage et raisonnable qui a vu de près les choses de son temps, qui les a appréciées et décrites dans une si parfaite mesure, avec une si agréable justesse. Lorsque les Mémoires de madame de Motteville parurent pour la première fois en 1723, les journalistes et critiques du temps, en y louant le ton de sincérité, jugèrent qu'il y avait trop de détails minutieux, trop de petits faits. Ce n'était pas seulement l'opinion du *Journal de Trévoux* ou du *Journal des Savants,* c'est celle de Voltaire lui-même. Aujourd'hui, nous ne pensons plus ainsi. Ces petits faits, qui appartiennent à un ancien monde disparu, et qui nous le représentent dans une entière vérité, nous plaisent et nous attachent : à une distance médiocre, ils pouvaient sembler surabondants et superflus; à une distance plus grande, ils sont redevenus intéressants et neufs. Et d'ailleurs, si madame de Motteville, se tenant à son rôle de femme, ne disant que ce qu'elle a appris par elle-même ou de cette source, n'essaie pas de pénétrer les secrets du cabinet (dont

elle devine pourtant très-bien quelques-uns), elle nous peint au naturel l'esprit général des situations et le caractère moral des personnages : c'est ce côté durable que le temps a dégagé en elle, et qui la place désormais à un rang si distingué et si bien établi.

Madame de Motteville, née vers 1621, était de son nom Françoise Bertaut, nièce du poëte-évêque, illustre en son temps et encore remarquable pour le sentiment et l'élégance, de ce Bertaut que Boileau a loué de sa retenue, et que Ronsard avait jugé un *poëte trop sage*. Je relève tout d'abord ce fonds de sagesse, qui semblait appartenir à la race : madame de Motteville avait une sœur cadette que, dès son enfance, on appelait *Socratine* à cause de sa sévérité, et qui finit par se faire carmélite. Cette sévérité, très-adoucie et très-ornée chez la sœur aînée, ne méritait que le nom de raison et de bon esprit. C'est ainsi qu'en parlaient tous ceux qui ne la connaissaient que de réputation : « *Mélise* peut passer pour une des plus raisonnables précieuses de l'île de Délos, » est-il dit dans le *Grand Dictionnaire des Précieuses*. Mademoiselle Bertaut avait reçu une éducation très-soignée et très-littéraire. Son père, Pierre Bertaut, était gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi. Sa mère, qui tenait à une noble maison d'Espagne et qui avait jeune habité ce pays, fut distinguée de la reine Anne d'Autriche, dans les premiers temps que cette princesse était en France ; sachant l'espagnol comme sa propre langue, elle fut d'abord employée par elle à ses correspondances de famille, et traitée comme une amie. Elle profita de cette faveur pour *donner,* comme on disait alors, c'est-à-dire pour attacher à la reine sa fille dès l'âge de sept ans (1628). Mais le cardinal de Richelieu, qui s'inquiétait de l'entourage de la jeune reine, et qui voulait lui couper les communications avec l'Espagne, éloigna cette jeune enfant : ce dont Anne d'Autriche se plaignit fort. A toutes ses plaintes, « on lui répondit, nous dit madame de Motteville, que ma mère était demi-Espagnole, qu'elle avait beaucoup d'esprit, que déjà je parlais espagnol, et que je pouvais lui ressembler. » Madame Bertaut emmena donc sa fille, âgée de dix ans, en Normandie, où

elle acheva de l'élever avec soin. La jeune personne gardait toujours une pension de 600 livres de la reine, et en 1639 elle mérita, pour sa beauté et sa bonne réputation, d'être mariée à M. Langlois de Motteville, premier président de la Chambre des Comptes de Normandie, qui l'épousa en troisièmes noces. « Ce mariage était mal assorti, lit-on dans le *Journal des Savants* (janvier 1724) : le président avait quatre-vingts ans, et elle n'en avait que dix-huit. » Les curieux, s'ils en ont le temps, peuvent chercher dans le grave Journal le détail des espiègleries que se serait quelquefois permises, envers ce bonhomme de mari, l'innocente jeune femme. Sa nature, calme et peu passionnée, ne paraît point avoir souffert d'ailleurs d'une telle union : « En l'année 1639, ayant épousé M. de Motteville, dit-elle, qui n'avait point d'enfants et avait beaucoup de biens, j'y trouvai de la douceur avec une abondance de toutes choses; et si j'avais voulu profiter de l'amitié qu'il avait pour moi, et recevoir tous les avantages qu'il pouvait et voulait me faire, je me serais trouvée riche après sa mort. » Mais elle négligea ces vues d'intérêt, et, comme tous les exilés de la Cour, elle n'était occupée en ce moment qu'à espérer la fin prochaine du cardinal de Richelieu, d'où elle attendait le retour de la faveur. A la mort du cardinal et du roi, l'un des premiers soins de la reine fut de rappeler auprès d'elle ses anciens amis disgraciés pour l'amour d'elle, et madame de Motteville fut du nombre; elle fut dès lors attachée à la reine, moins encore comme femme de chambre (elle en avait le titre), que comme l'une des personnes de sa conversation et de son intimité. Sage, secrète, régulière, d'un esprit doux et enjoué avec nuances, d'une curiosité à la fois sérieuse et amusée, d'un coup d'œil observateur qui ne cherchait pas à être perçant ni profond, et qui se contentait de bien voir ce qui se faisait autour d'elle, elle passa ainsi vingt-deux années bien diverses, et dont quelques-unes furent agitées des plus violents orages. Fidèle et dévouée sans se piquer d'être héroïque, elle sut accommoder les timidités de son sexe avec les obligations et les devoirs de son état, et traverser à la Cour tant d'écueils visibles ou

cachés, sans se détourner de sa voie, et en restant dans les règles et les délicatesses d'une exacte probité : femme en bien des points, mais la plus raisonnable des femmes, personne essentielle et aimable tout ensemble. Elle ne paraît pas avoir songé jamais à se remarier, ni avoir connu de tendres faiblesses. Dans cette agréable discussion qu'elle soutint par lettres avec la grande Mademoiselle, sur les conditions d'une vie parfaitement heureuse, elle lui écrivait : « Je n'avais que vingt ans quand la liberté me fut rendue ; elle m'a toujours semblé préférable à tous les autres biens que l'on estime dans le monde, et, de la manière que j'en ai usé, il semble que j'ai été habitante du village de Randan. » — un village d'Auvergne où les veuves ne se remariaient pas. Ce nom de douairière, qu'elle eut de bonne heure, ne l'effarouchait en rien. Elle jouissait de l'amitié, de la conversation ; elle savait au besoin « goûter les douceurs des solitaires, qui sont les livres et les rêveries. » Une religion vraie et pratique, qui n'excluait pas, mais qui ramenait à elle les réflexions mêmes de la philosophie, la soutenait et l'affermissait dans sa vertu et dans sa prudence. Ainsi pour cette âme égale et tempérée se passa la vie, sans grand éclat, sans trouble intérieur, et dans une maturité constante.

On se demande d'abord de madame de Motteville, comme de toute femme, si elle était belle, et il paraît bien qu'elle l'était. « Son portrait, qui est à Motteville, dit le *Journal des Savants*, la représente comme une brune fort jolie. » Le seul portrait gravé que j'aie vu d'elle, et que chacun peut voir au Cabinet des Estampes, nous la montre coiffée à la mode d'Anne d'Autriche, n'étant déjà plus de la première jeunesse, le visage plein, avec un double menton, l'air tranquille et doux. Le bas de la figure, pourtant, est peu agréable, et l'ensemble n'a rien qui appelle une attention marquée. C'est dans son esprit qu'il faut chercher les traits fins et charmants qui la distinguent.

La figure principale autour de laquelle se déroule le récit de madame de Motteville est celle de la reine Anne d'Autriche, sa

maîtresse. L'auteur ne se pique point d'être un politique ni un historien : c'est une femme qui raconte ce qu'elle a été à même de voir par ses yeux ou d'apprendre des personnes les mieux informées. Et très-sensée et très-sûre comme elle était, les plus honnêtes gens d'entre les initiés et les habiles, ceux que Retz appelle les d'Estrées et les Senneterre, aimaient à causer avec elle en passant. Elle se tient d'ordinaire dans le cabinet, c'est-à-dire dans la chambre royale; elle en fait son centre et s'étend le plus volontiers sur les scènes qui s'y sont présentées à son observation. Cependant elle ne néglige pas, à la rencontre, les narrations plus considérables, telles que l'épisode sur la révolution d'Angleterre qu'elle a recueilli de la bouche de la reine d'Angleterre elle-même, et dont elle fait un récit à part; elle s'étend aussi sur la révolution de Naples, qui eut lieu vers ce même temps. « C'est un *lambeau* que je veux laisser tomber en marchant mon chemin, dit-elle de quelqu'un de ces épisodes de rencontre; il trouvera sa place avec les autres de même nature, et, comme il ne sera pas traité avec plus d'ordre et de suite, il n'aura pas aussi plus de prix ni de valeur. » Le bon esprit de madame de Motteville, qui l'a portée à ne consulter sur ces choses éloignées que de bons témoins et qui faisait que les plus dignes de foi aimaient à s'en ouvrir avec elle, donne à ces parties accessoires et à ces hors-d'œuvre plus d'intérêt qu'elle n'ose en prétendre.

Elle commence par un abrégé de la vie de la reine, depuis son arrivée en France jusqu'à la mort de Louis XIII et à la Régence. Mais la partie originale de ces Mémoires est celle qui prend à partir de là, et qui traite de ce qui s'est passé à portée de vue de l'auteur. Lorsqu'elle revient à la cour en 1643, madame de Motteville nous décrit les divers personnages en scène, les divers intérêts des cabales; elle se montre à nous au milieu de ces grandes intrigues comme un simple spectateur placé dans un coin de la meilleure loge et parfaitement désintéressé : « Ainsi je ne songeais pour lors qu'à me divertir de tout ce que je voyais, comme d'une belle comédie qui se jouait devant mes yeux, où je n'avais nul intérêt. » — « Les

cabinets des rois, dit-elle encore, sont des théâtres où se jouent continuellement des pièces qui occupent tout le monde; il y en a qui sont simplement comiques; il y en a aussi de tragiques dont les plus grands événements sont toujours causés par des bagatelles. » Assistant à toutes ces choses avec un esprit clairvoyant et non acharné, n'y prenant plaisir d'abord que pour se désennuyer, elle a en elle de bonne heure une ressource qui lui vient de famille, c'est d'écrire; aux moments que les autres dames donnent au jeu ou à la promenade, elle s'enferme et elle note ce qu'elle a vu, ce qu'elle a entendu, pour se le rappeler un jour.

Les premiers temps de la régence d'Anne d'Autriche sont exposés et démêlés par madame de Motteville, de manière à nous y faire assister avec elle. Tous les anciens amis de la reine sont revenus après une disgrâce plus ou moins longue : chacun d'eux compte sur la même faveur qu'autrefois, et ils ne s'aperçoivent pas d'abord que cette reine, qu'ils avaient laissée opprimée par Richelieu, sans enfants et encore Espagnole de cœur, est devenue mère, toute aux intérêts du jeune roi, et une reine toute française. Ils ne distinguent pas non plus que le cœur est déjà gagné par le Mazarin, et qu'elle a fait choix de lui dans son affection et dans sa paresse pour être le ministre qui la *désoccupera* des affaires et qui la fera régner. Madame de Senecé, madame de Chevreuse, madame de Hautefort, en revenant à la Cour, ont donc beaucoup à rapprendre, beaucoup à deviner. Plusieurs de ces exilés d'autrefois, au moment où ils croient se ressaisir de la fortune, vont, à leurs dépens, provoquer son caprice encore et son inconstance : « Voilà donc la Cour belle et grande, mais bien embrouillée, nous dit madame de Motteville, qui ne peut s'empêcher de jouir du spectacle. Chacun pensait à son dessein, à son intérêt et à sa cabale. Le cardinal, d'un esprit doux et adroit, allait travaillant à se gagner les uns et les autres. » Mais un bon nombre, se croyant sûrs du terrain, résistent aux avances; madame de Motteville nous montre dans cet intérieur les revers imprévus d'où vont résulter, pour les présomptueux et ceux qui font

les importants, de nouvelles disgrâces. A propos de madame de Hautefort qui, avec sa fermeté sans douceur et *son esprit attaché à son sens*, résiste âprement à la reine, madame de Motteville nous expose toute sa morale de cour à elle-même, une morale tempérée et non relâchée : « Nous pouvons dire nos avis à nos maîtres et à nos amis, pense-t-elle, mais, quand ils se déterminent à ne les pas suivre, nous devons plutôt entrer dans leurs inclinations que suivre les nôtres, quand nous n'y connaissons point de mal essentiel, et que les choses par elles-mêmes sont indifférentes. » Le genre d'adresse du cardinal Mazarin, sa dissimulation, la grâce et la finesse de son jeu, cet esprit de cabinet où il excellait, et « qui fait jouer tant de grandes machines, » nous est rendu avec fidélité et vie par une personne qui, sans avoir à se louer de lui, a le mérite d'apprécier avec équité ses parties supérieures. Plusieurs de ces disgraciés de Mazarin étaient des amis de madame de Motteville ; elle ne les abandonne pas au moment où ils tombent ; elle les visite, les console, et essaie même, dans quelques cas, de les défendre auprès de la reine. Par cette droiture de procédé, elle se fait tort auprès du ministre, mais la reine a dans le cœur assez d'élévation pour lui pardonner ces témoignages de probité, et, la première froideur passée, pour ne pas lui en garder de rancune.

Si la reine Anne d'Autriche était pour nous plus intéressante qu'elle ne nous paraît en somme d'après l'histoire, nous pourrions emprunter à madame de Motteville des variétés de portraits qu'elle a tracés d'elle et qui sont pleins de beauté noble et de majesté. La femme de chambre (car ici madame de Motteville l'est bien un peu) nous montre avec admiration et avec amour sa royale maîtresse depuis l'instant où elle s'éveille, depuis celui où elle se lève et où on lui présente la chemise, jusqu'à son souper et à son coucher :

« Après avoir mis son corps de jupe avec un peignoir, elle « entendait la messe fort dévotement, et, cette sainte action finie, « elle venait à sa toilette. Il y avait alors un plaisir non pareil à « la voir coiffer et habiller. Elle était adroite, et ses belles mains

« en cet emploi faisaient admirer toutes leurs perfections. Elle avait « les plus beaux cheveux du monde : ils étaient fort longs et en « grande quantité, qui se sont conservés longtemps sans que les « années aient eu le pouvoir de détruire leur beauté. Elle s'habillait « avec le soin et la curiosité permise aux personnes qui veulent « être bien sans luxe, sans or ni argent, sans fard et sans façon « extraordinaire. Il était néanmoins aisé de voir, à travers la « modestie de ses habits, qu'elle pouvait être sensible à un peu « d'amour-propre. Après la mort du feu roi, elle cessa de mettre du « rouge, ce qui augmenta la blancheur et la netteté de son teint... »

Le grand deuil séyait à la reine, et elle perdit à le quitter. Elle était à cet âge de quarante ans, « si affreux pour notre sexe, » dit madame de Motteville, mais elle en triomphait par sa représentation de souveraine et de mère. Un jour elle conduisait le jeune roi au Parlement (septembre 1645) :

« Elle mit des pendants d'oreilles de gros diamants, mêlés avec « des perles en poire fort grosses. Elle avait au-devant de son « sein une croix de même sorte d'un très-grand prix. Cette parure, « avec son voile noir, la fit paraître belle et de bonne mine, et « en cet état elle plut à toute la Compagnie. Plusieurs la regar- « dèrent avec admiration : tous avouèrent que, dans la gravité et « la douceur de ses yeux, on connaissait la grandeur de sa nais- « sance et la beauté de ses mœurs. »

Ce sont là de beaux portraits et faits presque sans y songer. Dans les troubles qui s'élevèrent bientôt, madame de Motteville nous montre la reine avec des qualités qu'il serait injuste de lui refuser au milieu de ses fautes : elle avait le courage et la fierté; « le sang de Charles-Quint lui donnait de la hauteur » et bouillonnait dans ses veines. A ces peintures un peu partiales, mais non point fausses, d'Anne d'Autriche, il faut pourtant mettre toujours et sous-entendre la petite *voix aigre* qu'elle avait dans sa colère, et dont Retz nous a si bien rendu l'accent.

La reine d'Angleterre, si magnifiquement célébrée par Bossuet,

nous a été peinte plus familièrement par madame de Motteville, qui l'avait beaucoup connue; et, cette fois, c'est elle qui met à cette figure, solennisée dans l'oraison funèbre, le grain de réalité :

« Cette princesse était fort défigurée par la grandeur de sa « maladie et de ses malheurs, et n'avait plus guère de marques de « sa beauté passée. Elle avait les yeux beaux, le teint admirable « et le nez bien fait. Il y avait dans son visage quelque chose de si « agréable, qu'elle se faisait aimer de tout le monde, mais elle était « maigre et petite : elle avait même la taille gâtée, et sa bouche, « qui naturellement n'était pas belle, par la maigreur de son « visage était devenue grande. J'ai vu de ses portraits, qui étaient « faits du temps de sa beauté, qui montraient qu'elle avait été fort « aimable, et, comme sa beauté n'avait duré que l'espace du matin « et l'avait quittée avant son midi, elle avait accoutumé de main- « tenir *que les femmes ne peuvent plus être belles passé vingt-deux* « *ans*. Pour achever de la représenter telle que je l'ai vue, il faut « avouer qu'elle avait infiniment de l'esprit, *de cet esprit brillant* « *qui plaît aux spectateurs*. Elle était agréable dans la société, « honnête, douce et facile; vivant avec ceux qui avaient l'honneur « de l'approcher sans nulle façon. Son tempérament était tourné « du côté de la gaieté; et parmi les larmes, s'il arrivait de dire « quelque chose de plaisant, elle les arrêtait en quelque façon pour « divertir la Compagnie. »

On aura remarqué ce trait d'observation et de malice féminine, que la reine d'Angleterre n'ayant été belle que jusqu'à l'âge de vingt-deux ans assignait involontairement ce terme à la beauté de toutes les femmes. Madame de Motteville a beaucoup de ces traits fins qui sont bien de son sexe.

A l'occasion de l'arrivée d'un ambassadeur de Suède (septembre 1646), madame de Motteville nous rend la première idée qu'on avait en France de la reine Christine, et, en se faisant l'écho de ces louanges extraordinaires, elle y mêle une légère et douce ironie, comme cela lui arrive quelquefois :

« La Renommée, ajoute-t-elle, est une grande causeuse : elle « aime souvent à passer les limites de la vérité, mais cette vérité « a bien de la force : elle ne laisse pas longtemps le monde cré- « dule abandonné à la tromperie. Quelque temps après, on connut « que les vertus de cette reine gothique étaient médiocres : elle « n'avait alors guère de respect pour les chrétiennes, et, si elle « pratiquait les morales, c'était plutôt par fantaisie que par sen- « timent. »

En parlant ainsi, madame de Motteville, qui reste essentiellement femme, vengeait doucement son sexe un peu outragé par les manières brusques et fantasques de cette reine bizarre, qui affectait le genre et les qualités d'un homme.

Cette Renommée, qui *est une grande causeuse,* me rappelle une des grâces du style de madame de Motteville, style simple, assez uni, assez peu correct dans l'arrangement des phrases, retouché peut-être en bien des endroits par l'éditeur, mais excellent et bien à elle pour le fond de la langue et de l'expression. Elle a quelques-unes de ces agréables métaphores qui en égaient le tissu. Voulant dire, par exemple, que les rois ne voient jamais le mal et le danger qu'à la dernière extrémité, et qu'on le leur déguise au travers de mille nuages : « La Vérité, dit-elle, que les poëtes et les peintres représentent toute nue, est toujours devant eux habillée de mille façons; et jamais mondaine n'a si souvent changé de mode que celle-là en change quand elle va dans les palais des rois. » A propos du chapeau de cardinal qu'on avait promis depuis des années à l'abbé de La Rivière, favori de Monsieur, et que réclamait tout à coup le prince de Condé pour son frère le prince de Conti, elle dira que « la Discorde vint jeter une *pomme vermeille* dans le cabinet. » Montrant Mazarin, habile à tirer parti de l'excès même des accusations et des haines, à les neutraliser et à les tourner à son profit : « Le cardinal Mazarin, dit-elle, avait fait des injures *ce que Mithridate avait fait du poison,* qui, au lieu de le tuer, vint enfin, par la coutume, à lui servir de nourriture. Le ministre, de même, semblait

par son adresse faire un bon usage des malédictions publiques; il s'en servait pour acquérir auprès de la reine le mérite de souffrir pour elle... » On sent, dans ces passages et dans tout le courant du style de madame de Motteville, une imagination naturelle et poétique, sans trop de saillie, et telle qu'il séyait à la nièce de l'aimable poëte Bertaut. Dans quelques endroits même on trouverait quelque luxe d'images, de *fleurs*, de *roses* et d'*épines*, quelque trace du mauvais goût de Louis XIII, mais ce ne sont que des instants, et le bon sens chez elle règle d'ordinaire le langage comme le jugement et la pensée.

Madame de Motteville est bien une contemporaine de Corneille, et un peu des romans de cette époque; elle en a quelque chose dans son langage. En parlant de Cinq-Mars, elle l'appelle « cet aimable criminel; » en racontant les disgrâces de ceux que frappe la Fortune, elle s'attendrit sur « tant d'illustres malheureux; » même jeune, elle regrette légèrement le temps d'autrefois. Parlant du vieux maréchal de Bassompierre que raillaient les jeunes gens, elle dira, après avoir loué sa générosité, sa magnificence et ses galantes manières : « Les restes du maréchal de Bassompierre valaient mieux que la jeunesse de quelques-uns des plus polis de ce temps-là (1646). » Elle aimait, dans les pièces de Corneille, surtout la morale élevée et les nobles sentiments qui avaient épuré le théâtre. Quand la comédie italienne s'introduisit sous les auspices de Mazarin, elle se plaisait peu à ces pièces en musique : « Ceux qui s'y connaissent, disait-elle, les estiment fort : pour moi, je trouve que la longueur du spectacle en diminue fort le plaisir, et que les vers, répétés naïvement, représentent plus aisément la conversation et touchent plus les esprits que le chant ne délecte les oreilles. » Tout cela sent un esprit juste, un cœur noble plutôt que disposé à la tendresse ou à la passion. Cette comédie italienne, représentée chez le cardinal, excita l'enthousiasme de quelques courtisans tels que le maréchal de Grammont ou le duc de Mortemart, qui paraissait enchanté au seul nom des moindres acteurs; « et tous ensemble,

afin de plaire au ministre, faisaient de si fortes exagérations quand ils en parlaient, qu'elle devint enfin ennuyeuse aux personnes modérées dans les paroles. » Madame de Motteville était de ces personnes modérées, et elle nous donne là le ton de son âme. Ainsi, quand je dis qu'elle était, par le goût, un peu contemporaine de Corneille, on voit dans quel sens il faut l'entendre, et qu'elle y corrigeait l'exagération.

Bien que madame de Motteville aimât à se rappeler et à citer ces vers galants de son oncle :

> Et constamment aimer une rare beauté,
> C'est la plus douce erreur des vanités du monde,

elle avait le cœur plus fait pour l'amitié que pour l'amour; elle était faite en tout pour les sentiments réguliers et justes, et pour une égalité heureuse; elle en a exprimé le vœu en plus d'un endroit. Elle avait puisé dans sa belle Normandie l'amour de la campagne et de la nature, mais elle n'en savait pas jouir en courant : « La campagne, disait-elle, n'est belle qu'avec le repos et la solitude, quand on y peut goûter les plaisirs innocents que la beauté de la nature nous fournit dans les bois et auprès des rivières. » Elle disait encore en parlant des rois : « J'estime bien heureux celui qui ne les connaît que par le respect qu'on doit à leur nom, et qui peut jouir de la vie douce et tranquille d'un bon citoyen, qui est homme de bien, qui a de quoi vivre, et qui n'est point empoisonné par l'ambition. Voilà où toute âme raisonnable doit chercher la véritable félicité, obscure, il est vrai, mais tranquille et innocente. » Ce vœu de vie privée revient bien des fois chez elle, et avec un accent de sincérité qui ne se peut méconnaître.

Elle aime dans ses Mémoires à moraliser, à donner des réflexions sérieuses qu'elle relève de citations agréables; elle cite volontiers les poëtes espagnols ou italiens, quelquefois Sénèque, plus souvent l'Écriture. On a trouvé ces réflexions trop multipliées et trop longues, ce qui peut être vrai pour la dernière partie des Mémoires,

mais elle sait d'ordinaire les entremêler aux circonstances mêmes qui les lui inspirent. Dans de très-belles pages sur le caractère, les artifices et les talents du cardinal Mazarin, elle le représente, pendant un séjour qu'il fait à Paris (mai 1647), s'enfermant pour le travail et faisant attendre les plus grands du royaume dans son antichambre, sans qu'ils puissent pénétrer jusqu'à lui. Le murmure éclatait de toutes parts, mais le ministre sort, et tout se tait.

« Lorsqu'il monta en carrosse pour s'en aller, toute la cour du « Palais-Royal était pleine de cordons bleus, de grands seigneurs, « de gens de cette qualité, qui, par leur empressement, parais- « saient s'estimer trop heureux de l'avoir pu regarder de loin. Tous « les hommes sont naturellement esclaves de la fortune ; et je puis « dire n'avoir guère vu personne à la Cour qui ne fût flatteur, les « uns plus, les autres moins. L'intérêt qui nous aveugle nous « surprend et nous trahit dans les occasions qui nous regardent ; « il nous fait agir avec plus de sentiment que de lumière, et il « arrive même assez souvent qu'on a honte de ses faiblesses : mais « on ne le peut apercevoir que par la sage réflexion que chacun « se doit à soi-même, et après que l'occasion de mieux faire est « passée. »

Elle sait ce que signifient trop souvent ces grands airs d'indépendance que prennent ceux que la faveur repousse, ces bruyantes fiertés qui se fondent à la moindre avance et tournent à la bassesse. Madame de Senecé, que le cardinal avait jusque-là maltraitée, et qui faisait la haute, est choisie par lui pour garder ses nièces lorsqu'elles arrivent d'Italie, et la voilà tournée en un jour :

« Tel paraît vaillant contre le favori, qui, au moindre adoucisse- « ment de sa part, devient poltron : et d'ordinaire cette hauteur se « termine à une véritable bassesse que la rage d'en avoir été « méprisé lui a fait colorer de générosité, de vertu et d'amour du « bien public. »

Mazarin, qui ne peut faire de madame de Motteville, auprès de la reine, la créature à lui qu'il aurait voulu, la chicane, l'inquiète

quelquefois, la tient sur le *qui-vive?* c'est sa maxime quand il ne se croit pas sûr des gens :

« Comme il ne connaissait pas mes intentions, et qu'il jugeait de « moi sur l'opinion qu'il avait de la corruption universelle du « monde, il ne pouvait s'empêcher de me soupçonner de me mêler « de beaucoup de choses contraires à ses intérêts. Il me dit un « jour qu'il était persuadé de cela, parce que je ne lui disais jamais « rien des autres, que j'écoutais parler les mécontents, que j'étais « dans leur confidence... »

Et, en effet, plus d'un mécontent ne craignait pas de se confier à madame de Motteville sans même qu'il y eût intimité, et on lui parlait « comme à une personne *qui était en réputation de savoir se taire.* » C'était précisément ce qui déplaisait à Mazarin et ce qui le faisait se plaindre : « Ce reproche, ajoute-t-elle, marquait assez de défiance naturelle, et combien nous étions malheureux de vivre sous la puissance d'un homme qui aimait la friponnerie, et avec qui la probité avait si peu de valeur qu'il en faisait un crime. » A ces reproches du cardinal, qui ne laissaient pas de transpirer, elle tâchait de remédier par quelque bonne parole de la reine, qui en réparât les impressions devant tous : « car à la Cour, remarque-t-elle, il est aisé d'éblouir les spectateurs, et il ne leur faut jamais donner le plaisir de savoir que nous ne sommes pas si heureux qu'ils se l'imaginent, ou que nous sommes si malheureux qu'ils le souhaitent. »

Dans toutes ses remarques sur la Cour, sur ce *délicieux et méchant* pays, « que l'on hait souvent par raison, mais que l'on aime toujours naturellement, » je crois, en écoutant madame de Motteville, entendre parler Nicole, mais un Nicole femme, plus agréable et adouci.

Elle rencontre pourtant des expressions bien belles de vigueur et d'énergie morale. A un bal que donne le cardinal Mazarin aux jours gras de 1647, elle nous décrit, l'une après l'autre, les principales beautés et reines de la fête; après quoi elle fait défiler les

comparses, et qui ne sont pas les moins prétentieuses ni les moins bruyantes : « Les filles de la reine, Pons, Guerchy et Saint-Mégrin, tâchèrent de faire quelques conquêtes naturelles, par le soin qu'elles eurent de s'embellir par toutes sortes de voies ; heureuses si, parmi tant d'amants, elles eussent pu attraper des maris selon leur ambition et le déréglement de leurs désirs! » Ce n'est là qu'un trait piquant, mais bientôt, parlant plus en détail de mademoiselle de Pons, aimée du duc de Guise, qui va conquérir Naples à son intention, et, avec cela, non contente ni rassasiée d'une telle proie : « Cette âme *gloutonne de plaisirs*, dit-elle, n'était pas satisfaite d'un amant absent qui l'adorait, et d'un héros qui, pour la mériter, voulait se faire souverain... L'ambition et l'amour ensemble n'étaient pas des charmes assez puissants pour occuper son cœur : il fallait, pour la satisfaire, qu'elle allât se promener au Cours, et qu'elle reçût de l'encens de toutes ses nouvelles conquêtes. » Une *âme gloutonne de plaisirs!* c'est le sentiment de l'honnêteté qui communique ici au style de madame de Motteville cette expression de dégoût.

Ses nuances habituelles sont plus ménagées ; l'âcreté n'approche pas de cette plume décente. Si, auprès de la reine, elle et ses compagnes sont privées par l'avarice du cardinal de bien des résultats effectifs et positifs de la faveur, elle se borne à en plaisanter avec une légère et souriante ironie. Il n'y a rien dans ces Mémoires de madame de Motteville qui rappelle ces autres Mémoires si distingués, mais si amers, de madame de Staal de Launay, femme de chambre de la duchesse du Maine ; c'est qu'aussi la situation était toute différente. Madame de Motteville était dans une grande et véritable Cour, auprès d'une reine qui, avec un esprit de médiocre étendue, mais commode et agréable, avait un cœur noble et généreux, et qui payait les services par l'estime. S'il fallait trouver une parenté historique à madame de Motteville, je la trouverais plutôt dans les Mémoires du sage chambellan Philippe de Commynes qu'elle aime à citer, et dont elle rappelle parfois les fruits de saine et judicieuse expérience.

Ses Mémoires deviennent plus sérieux et prennent un caractère historique plus élevé à mesure qu'on avance dans le mouvement des agitations civiles et dans les troubles de la Fronde. Madame de Motteville les a bien jugés, et, en ne se donnant que le rôle d'une femme timide, elle a des réflexions qu'il serait à souhaiter qu'eussent faites alors beaucoup d'hommes. Les longues conversations particulières qu'elle avait eues avec la reine d'Angleterre l'avaient éclairée sur la portée de ces périls qui souvent ne semblent au début qu'une risée. Marquant avec une vigoureuse justesse l'illusion des gens du Parlement et leur insatiable exigence qui les faisait résister à toutes les offres premières d'accommodement et de conciliation, elle en conclut hardiment « que la corruption des hommes est telle, que, pour les faire vivre selon la raison, il ne faut pas les traiter raisonnablement, et que, pour les rendre justes, il faut les traiter injustement. » Elle montre les gens de bien, par leur obstination à crier contre les impôts et ceux qui en abusent, venant en aide aux turbulents et leur prêtant main-forte, comme il arrive si souvent : « Les gens de bien, sans considérer que c'est un mal quelquefois nécessaire, et que tous les temps à cet égard ont été quasi-égaux, espéraient par le désordre quelque plus grand ordre; et ce mot de *réformation* leur plaisait autant par un bon principe, qu'il était agréable à ceux qui souhaitaient le mal par l'excès de leur folie et de leur ambition. » Il y a des moments où tout concourt au désordre et à la ruine, et où la sédition est dans l'air. L'*étoile*, dit madame de Motteville, *était alors terrible contre les rois.*

Les premières scènes de la Fronde sont racontées par elle de manière à ne point pâlir, même à côté des récits du cardinal de Retz. Ce dernier nous donne le spectacle de la rue, du Palais-Royal quand il y pénètre, et de l'intérieur de l'Archevêché. Madame de Motteville nous montre le dedans du cabinet de la reine, dans lequel elle se voit presque la seule d'abord qui soit sérieusement effrayée. La première journée des Barricades se passe presque toute en plaisanteries contre elle : « Comme j'étais la moins vaillante de la

compagnie, toute la honte de cette journée tomba sur moi. » Pour une personne de cet intérieur, elle comprend très-bien du premier coup la nature de la révolte dans la ville, et ce désordre si vite et si bien ordonné : « Les bourgeois, dit-elle, qui avaient pris les armes fort volontiers pour sauver la ville du pillage, n'étaient guère plus sages que le peuple, et demandaient Broussel d'aussi bon cœur que le crocheteur : car, outre qu'*ils étaient tous infectés de l'amour du bien public*, qu'ils estimaient être le leur en particulier,... ils étaient remplis de joie de penser qu'ils étaient nécessaires à quelque chose. » Cette parole, *infectés de l'amour du bien public*, a souvent été citée, mais il n'y faudrait pas voir une naïveté de madame de Motteville : elle savait ce qu'elle disait en parlant ainsi, et en qualifiant de maladie et de peste le faux amour dont cette population séditieuse était éprise en ce moment. Madame de Motteville n'est point une royaliste aveugle : elle croit au droit des rois, mais aussi à la justice qui en est la règle, et que Dieu, selon elle, leur inspire souvent, et qu'il leur a presque toujours suggérée dans ce royaume de France. Son idéal de monarque est Charles V. Le jour où le Parlement s'appuie de je ne sais quelle ordonnance de Louis XII pour demander « que nul ne puisse être mis en prison sans être renvoyé vingt-quatre heures après à ses juges naturels, » elle ne peut s'empêcher de remarquer que cet article de garantie individuelle, comme nous dirions, « était agréable à toute la France. L'amour de la liberté, ajoute-t-elle, est fortement imprimé dans la nature. Les plus sages, qui jusqu'alors avaient désapprouvé les entreprises de cette Compagnie, ne pouvaient dans leur cœur haïr cette proposition ; ils la blâmaient en apparence, parce qu'il était impossible de la louer à la vue du monde, mais ils l'aimaient en effet, et ne pouvaient s'empêcher d'estimer cette hardiesse et de souhaiter qu'elle eût un favorable succès. » On voit que c'eût été une royaliste assez libérale que madame de Motteville ; mais cette femme d'esprit et de sens, qui assiste à ces scènes terribles, et qui les raconte, n'est pas dupe des grands mots, ni des apparences ; elle

y mêle de ces remarques qui honorent l'historien, et que les politiques ne désavoueraient pas : « Quand les sujets se révoltent, dit-elle, ils y sont poussés par des causes qu'ils ignorent, et, *pour l'ordinaire, ce qu'ils demandent n'est pas ce qu'il faut pour les apaiser.* » Elle nous montre ces magistrats mêmes, qui avaient été les premiers à émouvoir le peuple, s'étonnant bientôt de le voir se retourner contre eux et ne les pas respecter : « Ils se reconnaissaient la cause de ces désordres, et n'y auraient pu remédier, s'ils avaient voulu l'entreprendre : car, quand le peuple se mêle d'ordonner, il n'y a plus de maître, et chacun en son particulier le veut être. » Rentrons un peu en nous-mêmes, et demandons-nous si ce n'est pas là encore notre histoire.

Mais je m'aperçois que j'ai choisi le sujet de madame de Motteville pour me distraire un moment, moi et, s'il se peut, mes lecteurs, du spectacle pénible de nos dissensions présentes (1), et je ne veux pas y retomber par les allusions qu'elle me fournirait trop aisément. Madame de Motteville, durant la première Fronde, courut quelque danger dans Paris. N'ayant pu suivre dans les premiers jours de 1649 la reine fugitive à Saint-Germain et l'ayant voulu rejoindre ensuite, elle fut arrêtée avec sa sœur à la porte Saint-Honoré par une populace furieuse, et elle dut se réfugier au pied du maître-autel à Saint-Roch, où il fallut que quelques-uns de ses amis, avertis au plus tôt, vinssent la délivrer. Elle rejoignit plus tard la reine et la quitta encore quelquefois, car cette personne distinguée n'était pas, elle nous le dit humblement, une amazone ni une héroïne; elle avait peine à se mettre au-dessus des terreurs ou même des incommodités de son sexe. Présente ou absente d'ailleurs, sa fidélité ne se démentit jamais. Lorsque la paix fut rétablie, madame de Motteville reprit auprès de la reine les habitudes de cette vie régulière, douce et grave, qui lui convenait si bien. Sa vertu, sa délicate probité, en ce pays d'embûches et de perfidies,

(1) J'écrivais cela en décembre 1851.

l'exposa pourtant jusqu'à la fin à quelques tracasseries dont sa prudence et son calme, soutenus de l'estime de la reine mère, l'aidèrent à triompher. La religion prit de plus en plus d'empire dans cette âme toute faite pour l'accueillir et si naturellement ordonnée. Cette religion éclairée et soumise lui a dicté dans ses Mémoires quelques pages qu'on peut dire charmantes, autant qu'elles sont solides et sensées, sur les querelles du temps, sur les disputes du jansénisme et du molinisme, auxquelles les femmes n'étaient pas les moins pressées de se mêler : « Il nous coûte si cher, dit-elle en se souvenant d'Ève, d'avoir voulu apprendre la science du bien et du mal, que nous devons demeurer d'accord qu'il vaut mieux les ignorer que de les apprendre, particulièrement à nous autres qu'on accuse d'être cause de tout le mal... Toutes les fois que les hommes parlent de Dieu sur les mystères cachés, je suis toujours étonnée de leur hardiesse, et je suis ravie de n'être pas obligée de savoir plus que mon *Pater*, mon *Credo* et les *Commandements de Dieu.* » Madame de Motteville suit exactement la ligne que Bossuet traçait en ces matières. Il faut lire toute cette page, que l'aimable auteur couronne par de très-beaux vers italiens qui montrent qu'en se soumettant son esprit ne renonçait point à s'orner raisonnablement et à s'embellir. Cette personne rare, cette honnête femme de tant de jugement et d'esprit, mourut en décembre 1689, vers l'âge de soixante-huit ans. On ne peut l'apprécier à toute sa valeur qu'en l'accompagnant dans tout le cours de ses Mémoires, en la suivant dans son développement et sa continuité : des citations et une analyse ne sauraient donner qu'une bien imparfaite idée de cette lecture lente, pleine, tranquille et attachante.

LA

GRANDE MADEMOISELLE.

Une des figures les plus originales, les plus singulières et à la fois les plus naturelles du XVIIe siècle, est certainement la grande Mademoiselle, fille de Gaston, nièce de Louis XIII et cousine-germaine de Louis XIV. Il y a, dans chaque époque, un certain type à la mode, un certain fantôme romanesque qui occupe les imaginations et qui court, en quelque sorte, sur les nuages. A la fin de Louis XIII et au commencement de Louis XIV, ce type et ce modèle s'était principalement formé d'après les héros et les héroïnes de Corneille, et aussi d'après ceux de mademoiselle de Scudéry. Mademoiselle, personne d'imagination, de fantaisie et d'humeur, mais de peu de jugement, réalisa beaucoup de ce type en elle : elle y ajouta tout ce qui était propre aux préjugés de sa race et aux superstitions de sa naissance. Cela fit un composé des plus bizarres, des plus glorieux, des moins raisonnables, et dont toute sa destinée se ressentit. Si elle tint quelque temps l'épée comme une guerrière, elle a beaucoup produit la plume à la main : non-seulement elle a laissé des Mémoires intéressants et très-véridiques, dont on a dit « qu'ils sont assez mal écrits pour que l'on puisse s'assurer qu'ils sont d'elle, » mais on a encore de sa façon de petits Romans, des Portraits, des Lettres. Enfin, Mademoiselle ne fut pas seulement une

princesse très-extraordinaire, c'est un auteur. A ce titre, elle nous revient de droit, et il est juste de lui assigner la place et la date qu'elle doit occuper dans la série des modes et des variétés littéraires.

Elle naquit au Louvre en mai 1627. Ayant perdu sa mère (duchesse de Montpensier) en bas âge, elle fut élevée par une gouvernante estimable et pieuse, mais avec tout le respect qu'inspirait une petite-fille d'Henri IV. Elle s'accoutuma naturellement à se considérer comme née d'un tout autre sang que le reste des hommes, même des gentilshommes, et comme n'allant de pair qu'avec les reines et les rois. Cette idée, qui fut pour elle une religion, lui dicte en toute occasion des paroles d'une vanité bien franche, bien naïve, et lui impose des sentiments qui visent à la grandeur et qui du moins ne dérogent pas à la dignité. Son père, Gaston, duc d'Orléans, doué de mille qualités de l'esprit, et de pas une de celles qui tiennent au cœur et au caractère, était l'âme de toutes les intrigues politiques dirigées contre Richelieu, et compromettait sans cesse des serviteurs et des amis, qu'ensuite il abandonnait. Mademoiselle, dès sa tendre enfance, témoignait plus de fierté et plus d'honneur. Ayant vu à Fontainebleau une cérémonie dans laquelle on dégrada deux chevaliers de l'Ordre (le duc d'Elbeuf et le marquis de La Vieuville), elle en demanda la raison : on lui dit que c'était à cause qu'ils avaient suivi le parti de Monsieur. Elle se mit aussitôt à pleurer et voulut se retirer, déclarant qu'elle ne pouvait voir cet acte avec *bienséance*. Dans un temps où Richelieu dominait et « où la tyrannie régnait si hautement, même sur les personnes royales, » elle garda en elle le culte intact et la haute idolâtrie de sa propre race. Son enfance, d'ailleurs, et sa première jeunesse, se passèrent dans les frivolités, dans une vie toute de cérémonial et de divertissement, dans les bals, les comédies, les collations, sans que personne fût là pour l'avertir qu'il y avait au monde quelque chose de plus sérieux. Elle va un jour en visite à l'abbaye de Fontevrault, où elle avait une tante abbesse, fille naturelle d'Henri IV, et elle commence à s'y ennuyer dès le premier

instant. Mais les filles de sa suite découvrent une folle enfermée dans un cachot : vite elles appellent Mademoiselle pour la divertir du spectacle de ses extravagances : « Je pris ma course vers ce cachot, dit-elle, et n'en sortis que pour souper. » Le second jour, l'abbesse, voyant qu'elle y avait pris goût, la *régala d'une seconde folle :* « Comme il n'y en avait plus pour un autre jour, ajoute-t-elle plaisamment, l'ennui me prit, et je m'en allai malgré les instances de ma tante. » C'est de ce ton que les misères humaines sont traitées, et de la part de quelqu'un qui avait de la bonté au fond, mais personne, encore une fois, pour l'éclairer et l'avertir. Lorsque viendra la Fronde, ce sera de même. Mademoiselle n'y verra d'abord qu'un sujet de curiosité et de divertissement : « Toutes les nouveautés me réjouissaient... De quelque importance que pût être une affaire, pourvu qu'elle pût servir à mon divertissement, je ne songeais qu'à cela tout le soir. » Telle Mademoiselle était à dix ans, telle à vingt, telle à trente, telle elle sera toute sa vie, jusqu'à ce qu'une passion tardive lui eut appris à souffrir.

Les premières pages de ses Mémoires ne sont remplies que de détails extérieurs. Elle était des chasses de Louis XIII, au temps des amours de ce prince avec madame de Hautefort. Énumérant toutes les jeunes personnes qu'elle-même avait à sa suite : « Nous étions toutes vêtues de couleur, dit-elle, sur de belles haquenées richement caparaçonnées; et, pour se garantir du soleil, chacune avait un chapeau garni de quantité de plumes. » Cela nous la peint déjà, fière et de haute mine, grande pour son âge, ayant gardé du panache de son aïeul Henri IV toutes les plumes. Qu'importe que Mademoiselle, à cette époque, n'eût que dix ans? son esprit, à bien des égards, en resta toujours à cet âge et ne mûrit pas. On lui parlait dès lors de l'établir, de la marier, soit avec le roi, soit avec le cardinal-infant, frère de la reine, soit avec le comte de Soissons; on l'en amusait. Pendant plus de trente ans encore on lui parlera de ces sortes de projets à l'infini; elle en parlera sans cesse elle-même, mais en enfant, sans jamais pouvoir se résoudre, et sans s'aper-

cevoir à la fin que cette indécision éternelle devient une fable. Celle qui s'appelait *Mademoiselle* par excellence ne pouvait se décider à cesser de l'être, et cela dura jusqu'au moment où la nature tant ajournée reprit ses droits et parla une fois pour toutes à son cœur. Mais nous n'y sommes pas encore.

Cependant elle marquait de bonne heure le goût de l'esprit, du bel et fin esprit, de celui qui sert à la conversation ; son père y excellait : elle raconte comment à Tours, chaque soir, elle aimait à entendre Monsieur l'entretenir de toutes ses aventures passées, « et cela fort agréablement, comme l'homme du monde qui avait le plus de grâce et de facilité naturelle à bien parler. » Il est rare de voir un enfant si sensible à ce genre d'agrément. Mademoiselle, dans des Lettres adressées à madame de Motteville en 1660, lui parle de la *conversation* comme étant, « à votre goût et au mien, dit-elle, le plus grand plaisir de la vie, et presque le seul à mon gré. » C'est même par là autant que par son bon air, c'est par l'agrément de sa conversation, que Lauzun s'insinua d'abord auprès d'elle : « Je lui trouvais des manières d'expressions que je ne voyais point dans les autres gens. »

Richelieu mort, Gaston, que les dernières intrigues avaient éloigné, fit son accommodement avec la Cour ; il revint à Paris et descendit chez sa fille : « Il soupa chez moi où étaient les vingt-quatre violons, dit Mademoiselle : il y fut aussi gai que si MM. de Cinq-Mars et de Thou ne fussent pas demeurés par les chemins. J'avoue que je ne le pus voir sans penser à eux, et que, dans ma joie, je sentis que la sienne me donnait du chagrin. » Les bonnes qualités de Mademoiselle percent déjà : elle aura de l'humanité malgré ses préjugés de race, de la fidélité à ses amis dans leurs diverses fortunes, de la dignité. Son père, plus d'une fois, se moquera d'elle et de ses prétentions à la chevalerie et à l'héroïsme, mais elle vaudra mieux que lui.

Le temps qui s'écoula depuis la mort de Louis XIII jusqu'à la Fronde (1643-1648) fut un brillant moment pour Mademoi-

selle. Elle avait de seize ans à vingt, et brillait au premier rang de la Cour, dans tout l'orgueil des espérances. Il n'y avait point d'alliance qui ne parût digne d'elle. Nullement galante d'humeur, nullement coquette, d'une froideur qu'on a pu comparer longtemps à celle de la vierge *Pallas*, elle ne voyait dans le mariage que matière à un beau rôle et à des destinées glorieuses, et, romanesque comme elle était, elle aimait presque autant à s'en bercer en idée que de l'accomplir. Serait-elle reine de France en épousant le jeune roi Louis XIV, de onze ans moins âgé qu'elle? deviendrait-elle reine d'Angleterre en épousant le prince de Galles, alors en exil, mais qui ne pouvait manquer d'être un jour restauré? ou bien serait-elle impératrice en épousant l'empereur d'Allemagne, qui était veuf depuis peu? Il semblait qu'elle n'eût qu'à choisir, et l'on ne peut montrer son travers altier avec plus de naïveté qu'elle ne le fait elle-même à propos d'une grande fête qui eut lieu au Palais-Royal sur la fin de l'hiver de 1646, et pour laquelle la reine mère voulut la parer :

« L'on fut trois jours entiers à accommoder ma parure; ma robe « était toute chamarrée de diamants avec des houppes incarnat, « blanc et noir; j'avais sur moi toutes les pierreries de la Couronne « et de la reine d'Angleterre, qui en avait encore en ce temps-là « quelques-unes de reste. L'on ne peut rien voir de mieux ni de « plus magnifiquement paré que je l'étais ce jour-là, et je ne man- « quai pas de trouver beaucoup de gens qui surent me dire assez à « propos que ma belle taille, ma bonne mine, ma blancheur et « l'éclat de mes cheveux blonds, ne me paraient pas moins que toutes « les richesses qui brillaient sur ma personne. »

On dansa sur un grand théâtre éclairé; au milieu et au fond il y avait un trône élevé de trois marches et surmonté d'un dais :

« Le roi (Louis XIV) ni le prince de Galles (depuis Charles II) « ne se voulurent point mettre sur ce trône; j'y demeurai seule, de « sorte que je vis à mes pieds ces deux princes et ce qu'il y avait « de princesses à la Cour. Je ne me sentis point gênée en cette

« place... Tout le monde ne manqua pas de me dire que je n'avais
« jamais paru moins contrainte que sur ce trône, et que, comme
« j'étais de race à l'occuper, lorsque je serais en possession d'un où
« j'aurais à demeurer plus longtemps qu'au bal, j'y serais encore
« avec plus de liberté qu'en celui-là. Pendant que j'y étais et que
« le prince était à mes pieds, *mon cœur le regardait du haut en bas*
« aussi bien que mes yeux; j'avais alors dans l'esprit d'épouser l'em-
« pereur... Je ne regardais plus le prince de Galles que comme un
« objet de pitié. »

Telle était cette princesse romanesque qui dit d'elle-même toute chose naturellement, sincèrement, avec une sorte de bravoure dans la sincérité, et avec une franchise qu'on dirait par moments cordiale jusque dans l'orgueil.

Cette beauté à laquelle elle est la première à rendre une si haute justice était réelle, en effet, à cet âge de première jeunesse. De l'éclat, une fraîcheur

Qui conservait des Lis la candide innocence,

disaient les poëtes, de beaux yeux, des cheveux blonds et *d'un beau cendré*, une belle taille, tout cela couvrait ce qui lui manquait du côté de la délicatesse et de la grâce; « elle avait tout à fait en elle l'air de la grande beauté, » reconnaît madame de Motteville. Les dents pourtant, qui n'étaient pas belles, et le nez grand et aquilin, accusaient les défauts assez ordinaires à la race des Bourbons. Les années donnèrent à ses traits et à ses formes plus de roideur, sans lui ôter de cette promptitude et de cette pétulance qui ne lui permirent jamais la gravité.

Lorsque la Fronde éclata et que le bon sens que renfermait chaque tête fut mis à la plus rude épreuve dans cette brusque tempête civile, Mademoiselle était déjà connue par des impétuosités et des fantaisies d'humeur qui traversaient et surmontaient parfois ses propres sentiments, au point de nuire à sa considération même et à sa fortune.

Elle n'avait pu se décider encore pour le choix d'un mari, et, dans son désir d'une couronne, elle laissait échapper ce qui s'offrait et qui était sous sa main, pour se prendre à des impossibilités lointaines. Elle était particulièrement mal avec la reine et avec le cardinal Mazarin, et dès lors aussi peu disposée à être sage et sensée dans ces troubles naissants qu'aucune autre personne de la Cour.

La première Fronde, celle de 1648, ne lui fournit pas l'occasion de s'émanciper encore, et son esprit se borna à donner cours à ses préventions qu'elle ne prenait pas la peine de dissimuler : « Comme je n'étais pas fort satisfaite de la reine ni de Monsieur dans ce temps-là, ce m'était un grand plaisir, dit-elle, de les voir embarrassés. » Lorsque la reine et la Cour, sur le conseil du cardinal, quittèrent Paris pour Saint-Germain dans la nuit du 6 janvier 1649, elle se fit un devoir de les accompagner, bien qu'elle fût loin de partager leurs pensées et leurs vues : « J'étais toute troublée de joie de voir qu'ils allaient faire une faute, et d'être spectatrice des misères qu'elle leur causerait : cela me vengeait un peu des persécutions que j'avais souffertes. » La légèreté, le désordre et la cohue de cette Cour de Saint-Germain, sont peints à ravir par une personne aussi légère et frivole que pas une, mais qui est véridique et qui dit tout. Mademoiselle eut de grandes satisfactions d'amour-propre durant ce séjour : « Le peuple de Paris, dit-elle, m'a toujours beaucoup aimée, parce que j'y suis née et que j'y ai été nourrie : cela leur a donné un respect pour moi et une inclination plus grande que celle qu'ils ont ordinairement pour les personnes de *ma qualité*. » Il résultait de cette exception des Parisiens en sa faveur qu'on laissa partir ses équipages pour Saint-Germain, et que, tandis que la reine et le roi manquaient de tout, elle avait tout ce qui lui plaisait, et qu'elle ne manquait de rien. Tout cela n'était qu'un prélude pour le rôle qu'elle devait jouer dans la seconde Fronde : « Je ne prévoyais pas alors, dit-elle, que je me trouverais dans un parti considérable où je pourrais faire mon devoir et me venger en même temps; cependant, en exerçant ces

sortes de vengeances, l'on se venge bien contre soi-même. »

Ce petit mot de repentir final n'empêche pas Mademoiselle d'être très-fière et très-glorieuse de ce qu'elle fit en 1652, quand elle put à la fois obéir aux ordres de son père et se livrer à ses instincts d'aventure. Elle avait vingt-cinq ans à cette seconde époque, le bel âge pour une amazone. Cette idée de mariage, qui jouait toujours en perspective devant ses yeux, lui montrait alors une union possible, soit avec le prince de Condé dans le cas où il deviendrait veuf (elle ne répugnait point à ces sortes de suppositions), soit même avec le roi, si elle se rendait nécessaire et redoutable. En attendant elle obéissait sans beaucoup de suite à ses goûts romanesques et grandioses, et, passant de son ancienne aversion pour le prince de Condé à une amitié subite, elle brûlait de se signaler pour la cause commune par quelque service éclatant. Une occasion se présenta. Son père, Monsieur, était à Paris, d'où il croyait ne pouvoir s'éloigner sans de graves inconvénients. Il était de plus réclamé à Orléans qui était de son apanage, et où un parti assez considérable voulait ouvrir les portes à l'armée royale qui s'avançait du côté de Blois. Il devenait de la plus haute importance que cette ville d'Orléans tînt bon pour la Fronde, sans quoi toute la ligne de la Loire était coupée, et le prince de Condé, qui arrivait de Guyenne, trouvait l'ennemi maître des positions. Mademoiselle s'offrit pour aller en personne à Orléans et pour maintenir la ville. Son père se défiait d'elle et de sa raison : « Cette chevalerie serait bien ridicule, disait-il le jour où elle partit, si le bon sens de mesdames de Fiesque et de Frontenac ne la soutenait. » C'étaient les deux dames qui accompagnaient Mademoiselle, et qu'on appela, moitié courtoisie et moitié raillerie, ses *maréchales de camp*. Mademoiselle partit donc, à la joie de son cœur de se trouver enfin en passe de faire quelque action extraordinaire et de conquérir de la gloire. Un astrologue lui en avait prédit le matin du départ, et elle ne doutait pas qu'il n'eût raison. Dès qu'elle fut dans les plaines de Beauce, elle monta à cheval, elle se mit à la tête de l'armée de la Fronde qui

était aux environs; on tint conseil de guerre devant elle, et il fut dit que rien ne se ferait plus que par ses ordres. La difficulté était d'entrer dans Orléans; car, pressés entre les sommations du garde des sceaux Molé pour le roi, et celle des Frondeurs, Messieurs de l'Hôtel-de-Ville avaient bonne envie de demeurer neutres. Impatiente des pourparlers qui se prolongeaient, Mademoiselle se promenait devant les remparts, excitant les gens du dedans par ses gestes et ses paroles; puis, voyant qu'il fallait plus compter sur le menu peuple que sur les gros bourgeois, elle se jeta dans une barque que des bateliers lui offraient, fit rompre une porte mal gardée qui donnait sur le quai, et par laquelle on ne l'attendait pas : quand il y eut deux planches rompues, on la passa par le trou, et la voilà introduite, de loin suivie par ses dames qui prirent le même chemin, portée en triomphe par le peuple, et en un clin d'œil maîtresse de la place : « Car lorsque des personnes de ma qualité sont dans un lieu, dit-elle au gouverneur et à l'échevinage un peu étonnés, elles y sont les maîtresses, et avec assez de justice : je la dois être en celui-ci, puisqu'il est à Monsieur. — Ils me firent leurs compliments, assez effrayés... Arrivée à mon logis, je reçus les harangues de tous les Corps et les honneurs qui m'étaient dus, comme en un autre temps. » Non contente d'être haranguée, elle improvise en plein Hôtel-de-Ville, et ne s'en tire pas plus mal que bien des orateurs et des tribuns en pareille crise.

Ces premiers jours furent les plus beaux. On ne manqua pas de comparer Mademoiselle à la Pucelle d'Orléans. La reine d'Angleterre, de qui elle avait éconduit le fils comme épouseur, dit ironiquement « que c'était bien juste qu'elle sauvât Orléans comme la Pucelle, ayant commencé par chasser les Anglais. » Le prince de Condé, parti d'Agen incognito et déguisé, arriva heureusement sur ces entrefaites à l'armée qui était près d'Orléans. Il adressa une lettre à Mademoiselle pour la remercier et la féliciter de sa prouesse : « C'est un coup qui n'appartient qu'à vous, lui écrivit-il, et qui est de la dernière importance. » Comme on lui rendait compte d'un

Conseil de guerre auquel elle avait assisté et où elle avait donné son avis : « M. le Prince dit que les résolutions prises dans un Conseil *où j'avais bien voulu être* devaient être suivies, quand elles ne seraient pas bonnes ; mais que celles que l'on avait prises étaient telles que le roi de Suède (Gustave-Adolphe !) n'eût pu mieux prendre son parti, et que pour lui il l'aurait fait quand je ne l'aurais pas ordonné. » Mademoiselle accepte et répète au sérieux tous ces éloges. Quand elle revint peu après à Paris, tout le peuple sortit à sa rencontre ; elle était l'héroïne du moment. Le prince de Condé lui témoignait qu'il ne souhaitait rien avec tant de passion que de la voir reine de France, et qu'il ne se conclurait aucun accommodement qu'elle n'y fût comprise. Dans son exaltation crédule elle était à l'heure la plus brillante de sa vie.

Les revers ne tardèrent pas, et elle en prit vaillamment sa part. Étrangère aux intrigues et incapable de politique, les choses de la Fronde étaient déjà en pleine dissolution et les négociations entamées de tous côtés, qu'elle ne s'en doutait pas. Le 2 juillet 1652, quand se livra le sanglant combat du faubourg Saint-Antoine, et que le prince de Condé, après des prodiges de valeur, allait être écrasé avec tous les siens par Turenne, si Paris n'ouvrait ses portes à son armée épuisée, ce fut Mademoiselle qui, arrachant le consentement de Monsieur, déjà traître à demi, se porta à l'Hôtel-de-Ville, y força le mauvais vouloir des indécis et des neutres. Elle dit au maréchal de L'Hôpital, qui résistait le plus qu'il pouvait, ces nobles paroles : « Songez, Monsieur, que, pendant que l'on s'amuse à disputer sur des choses inutiles, M. le Prince est en péril dans vos faubourgs. Quelle douleur et quelle honte serait-ce pour jamais à Paris, s'il y périssait faute de secours ! Vous pouvez lui en donner, faites-le donc au plus tôt. » On ajoute qu'elle dit encore au maréchal que, s'il ne se hâtait, « elle lui arracherait la barbe et qu'il ne mourrait que de sa main. » Courant de là vers la Bastille avec de pleins pouvoirs, elle recueillit chemin faisant les blessés, presque tous gens de marque et qu'elle reconnaissait avec pitié. Elle nous

peint en traits expressifs le moment où elle retrouve M. le Prince dans un des intervalles de l'action :

« Il était dans un état pitoyable, il avait deux doigts de pous-« sière sur le visage, ses cheveux tout mêlés; son collet et sa « chemise étaient pleins de sang, quoiqu'il n'eût pas été blessé; « sa cuirasse était pleine de coups, et il tenait son épée nue à la « main, ayant perdu le fourreau; il la donna à mon écuyer. Il me « dit : « Vous voyez un homme au désespoir, j'ai perdu tous mes « amis; messieurs de Nemours, de La Rochefoucauld et Clinchamp « sont blessés à mort. » Je l'assurai qu'ils étaient en meilleur état « qu'il ne les croyait... Cela le réjouit un peu, il était tout à fait « affligé; lorsqu'il entra, il se jeta sur un siége, il pleurait et me « disait : « Pardonnez à la douleur où je suis. » Après cela, que l'on « me dise qu'il n'aime rien; pour moi, je l'ai toujours connu tendre « pour ses amis et pour ce qu'il aimait. »

Il est à remarquer, à ce propos, que Condé aimait et pleurait comme guerrier les amis qu'il eût vus mourir autrement sans les regretter peut-être. Un jour de combat il retrouvait toutes ses qualités, son humanité, toutes ses vertus; il était dans son élément, et, comme tous les grands cœurs, alors il était bon.

Mademoiselle fit tirer ce jour-là quelques volées de canon de la Bastille qui achevèrent de manifester l'attitude de Paris et de montrer aux troupes du roi que l'heure n'était pas venue encore d'y entrer. Mazarin dit que ces coups de canon tirés par ordre de Mademoiselle avaient *tué son mari*, donnant à entendre qu'elle ne pouvait plus désormais prétendre à épouser le roi. Il est douteux qu'elle l'eût jamais épousé. Pourtant elle eut, à cette journée de la Bastille, la satisfaction d'avoir fait non pas comme à Orléans un coup de tête, mais un acte de courage et d'humanité. Elle rougit pour son père de l'indécision prolongée d'où il avait fallu l'arracher; elle chercha à l'excuser du mieux qu'elle put, et à le sauver de la honte de n'être pas monté à cheval aussitôt : elle avait eu du cœur pour tous deux.

Dans une troisième occasion elle le suppléa encore. Deux jours

après (4 juillet), lors du massacre de l'Hôtel-de-Ville, par lequel le prince de Condé paya si tristement sa bienvenue aux Parisiens, et que Gaston, selon son habitude, favorisa au moins par son inaction, Mademoiselle s'offrit à aller sauver ceux qu'on massacrait et à mettre le holà parmi le peuple. Partie du Luxembourg, elle ne put pénétrer une première fois au delà de l'Hôtel-Dieu; elle fut plus heureuse à une seconde tentative, et put arriver à l'Hôtel-de-Ville bien tard, beaucoup trop tard, assez tôt pourtant pour faire encore quelque acte de protection et d'humanité.

La Fronde était à bout et chacun faisait sa paix. Le bruit courait que Gaston s'était accordé avec la Cour, en séparant ses intérêts de ceux du prince de Condé. Le président Viole en parla à Mademoiselle, qui fut réduite à lui dire : « *Vous le connaissez, je ne réponds rien de lui.* » Quand elle alla trouver ce lâche père pour savoir s'il avait ordre en effet de quitter le Luxembourg, et ce qu'elle avait à faire elle-même, il lui dit qu'il ne se mêlait point de ce qui la regardait, et il désavoua tout ce qu'elle avait fait en son nom : « Ne croyez-vous pas, Mademoiselle, reprit-il avec cette ironie méprisante et couarde qui lui était familière, que l'affaire de Saint-Antoine ne vous ait pas nui à la Cour? Vous avez été bien aise de faire l'héroïne, et que l'on vous ait dit que vous l'étiez de notre parti; que vous l'aviez sauvé deux fois. Quoi qu'il vous arrive, vous vous en consolerez, quand vous vous souviendrez des louanges que l'on vous a données. » Elle répondit avec fierté et dignité : « Je ne crois pas vous avoir plus mal servi à la porte Saint-Antoine qu'à Orléans. Ces deux actions si reprochables, je les ai faites par votre ordre; si elles étaient à recommencer, je les ferais encore, parce que mon devoir m'y obligerait... Il vaut mieux avoir fait ce que j'ai fait, que de pâtir pour n'avoir rien fait. *Je ne sais ce que c'est que d'être héroïne : je suis d'une naissance à ne jamais rien faire que de grand et d'élevé. On appellera cela comme on voudra; pour moi, j'appelle cela suivre mon inclination et aller mon chemin; je suis née à n'en pas prendre d'autres.* »

Qu'il y ait dans ce propos de l'emphase et quelque jactance, on le sent aussitôt, mais il faut y reconnaître aussi comme un écho du *Cid* et quelques accents cornéliens. Mademoiselle, durant la Fronde, fut éprise d'une fausse grandeur, elle poursuivit une fausse gloire; elle resta désintéressée du moins, généreuse, et n'imprima aucune tache à son nom.

Dans les années qui suivirent, elle eut à se faire pardonner du roi, et à la longue elle y réussit. Pendant les séjours un peu forcés qu'elle fit dans les terres de ses apanages, elle prit goût aux Lettres et au bel esprit. Elle commença à écrire ses Mémoires. Elle avait pour l'un de ses gentilshommes et domestiques le poëte Segrais. Elle connut par lui Huet (le futur évêque), lequel, jeune alors, lui servait quelquefois de lecteur pendant sa toilette. C'étaient surtout les romans qu'elle aimait. Elle en composa un ou deux à cette époque (1658), ainsi que des Portraits de société, dont la mode venait de s'introduire. Elle en fit imprimer tout un volume à Caen (1659), par les soins de Huet, à un petit nombre d'exemplaires : la plupart de ces Portraits étaient d'elle. En un mot, elle fit de la littérature comme elle avait fait de la guerre civile et tranché de l'amazone, à l'aventure, à l'étourdie, haut la main, et non pas sans quelque esprit.

Nous la retrouvons au printemps de 1660, faisant partie de la Cour pendant les Conférences de la Paix des Pyrénées, et se livrant à son imagination encore, non plus sous la forme héroïque, mais sous la forme pastorale. Un jour qu'elle était à Saint-Jean-de-Luz dans la chambre du cardinal Mazarin, et que d'une fenêtre, avec madame de Motteville, elle considérait la beauté du paysage, Mademoiselle se mit à imaginer un projet de retraite et de solitude, et à moraliser sur la vie heureuse qu'on y pourrait mener. Au sortir de là, toute remplie de son objet, elle écrivit une longue lettre à madame de Motteville, qui lui répondit à son tour. Cette Correspondance assez agréable marque très-bien un moment dans la littérature française; elle représente et caractérise la nuance espagnole

pastorale qui y régna depuis le roman de d'Urfé jusqu'à ceux de mademoiselle de Scudéry, et à laquelle le bon sens de Louis XIV, aidé de Boileau, allait mettre bon ordre.

Mademoiselle imagine donc, en une prairie, près d'une forêt, en vue de la mer, une société des deux sexes, toute composée de gens aimables et parfaits, délicats et simples, qui gardent les moutons les jours de soleil et pour leur plaisir, qui se visitent le reste du temps d'un ermitage à l'autre, en chaise, en calèche, en carrosse; qui jouent du luth et du clavecin, lisent les vers et les ouvrages nouveaux; qui unissent les avantages de la vie civilisée et les facilités de la vie champêtre, sans oublier les vertus de la vie chrétienne; qui, tous célibataires ou veufs, polis sans galanterie ou du moins sans amour, vivent honnêtement entre eux, et n'ont nul besoin de recourir au remède vulgaire du mariage. Notez qu'un couvent de Carmélites est à deux pas dans la forêt, et que l'on ne manque pas d'aller s'y édifier quelquefois; car il faut, tout en menant douce vie, songer aussi au salut. Madame de Motteville, en répondant à Mademoiselle avec toutes sortes de compliments et en l'appelant tour à tour *illustre princesse* et *belle Amelinte*, la raille finement sur cet article d'interdiction matrimoniale qui était le grand point du nouveau Code de bergerie, et elle essaie d'insinuer un peu de réalité, un peu de bon sens, dans la peinture de cette république à la fois galante, platonique et chrétienne. Elle montre que, comme il est difficile de supprimer tout à fait la galanterie et l'amour, le mieux peut-être serait encore d'en revenir à *cette erreur si commune qu'une vieille coutume a rendue légitime, et qui s'appelle mariage.* On disserte des deux côtés là-dessus, et Mademoiselle, dans la discussion, fait preuve d'un esprit romanesque assez fin et distingué, élevé même par moments; mais en tout, ici comme dans la Fronde, c'est le sentiment de la réalité, c'est le bon sens et la justesse qui lui manque.

Je ne la suivrai pas dans ses diverses compositions et rapsodies littéraires (Portraits, Romans de société), et j'arrive au grand évé-

nement de sa vie pour achever de la saisir. Mademoiselle avait quarante-deux ans; elle avait manqué tant et de si grands mariages, qu'elle semblait n'avoir plus qu'à demeurer dans cet état indépendant et libre de la plus riche princesse de France, lorsqu'elle commença (1669) à remarquer M. de Lauzun, favori du roi, et plus jeune qu'elle de plusieurs années. Restée froide et pure, et n'ayant jamais aimé jusqu'alors, elle ressentit pour la première fois l'amour avec une extrême jeunesse et, on peut dire, enfance de cœur; elle nous le décrit avec la naïveté d'une bergère. Elle s'aperçut donc un jour que ce petit homme, Capitaine des gardes, Gascon à la mine fière, au ton spirituel et ironique, avait un je ne sais quoi qu'elle n'avait encore remarqué dans personne. La première fois qu'il fit son service de Capitaine des gardes et qu'il *prit le bâton*, comme on disait, « il en fit les fonctions avec un air grand et aisé, plein de soins sans empressement. Lorsque je lui fis mon compliment, raconte-t-elle, il me dit qu'il était bien persuadé de l'honneur que je lui faisais de prendre part aux bontés que le roi avait pour lui. » Ce simple mot la transporte : « Je commençais dans ce temps-là à le regarder comme un homme *extraordinaire*, très-agréable en conversation, et je cherchais très-volontiers les occasions de lui parler. » Elle commençait à s'ennuyer vaguement dès qu'elle ne le voyait plus : « Cet hiver, dit-elle (1669), sans savoir quasi pourquoi, je ne pouvais souffrir Paris ni sortir de Saint-Germain. » Chaque jour elle lui trouvait plus d'esprit et d'agrément quand elle parvenait à l'entretenir dans quelque embrasure de croisée, ce qui n'était pas toujours facile à cause de l'étiquette et du rang. Quand elle le tenait une fois, elle s'y oubliait pendant des heures. Elle se plaisait à découvrir en lui toutes sortes de distinctions, une élévation d'âme au-dessus du commun, et un *million de singularités* qui la charmaient. Après avoir été quelque temps à rêver, elle ne tarda pas à se fixer résolûment, et, comme elle était très-honnête et très-imprévue, que l'idée qu'on pût aimer sans se marier ne lui entrait pas dans l'esprit, elle pensa qu'il n'y avait rien de plus court que de faire la grandeur

de ce gentilhomme et de l'épouser. Le difficile était de le lui faire comprendre; car le respect dans lequel se retranchait Lauzun n'y laissait guère d'accès. On a remarqué « qu'en amitié ainsi qu'en amour, les princesses sont condamnées à faire tous les premiers frais, et que le respect qui les entoure oblige souvent la plus sage et la plus fière à des avances que d'autres femmes n'oseraient se permettre. » Mademoiselle ainsi fut obligée de faire tous les pas. La rouerie de Lauzun avec elle consista à augmenter, à élever encore ces barrières de respect déjà si hautes, à s'y retrancher, à s'y dérober avec ruse. C'étaient des révérences profondes, des assurances de soumission à n'en pas finir, mais il faisait la sourde oreille à toute parole tendre; et non-seulement lui, mais Baraille, officier de sa compagnie, et qui était son homme de confiance, faisait de même : « Toutes les fois que je le rencontrais (Baraille), je le saluais, nous dit Mademoiselle, pour lui donner quelque envie de m'approcher; il faisait toujours semblant de croire que c'était à quelque autre personne que je m'adressais, et me faisait cependant de profondes révérences d'un côté, et se retirait de l'autre : dont j'étais au désespoir. » C'était le mot d'ordre et la tactique de M. de Lauzun. Si Mademoiselle n'avait pas eu l'idée de mariage, il l'y aurait amenée et contrainte par sa conduite, tant il était soigneux à ne se prêter à aucune ouverture simplement tendre ou galante. L'homme à bonnes fortunes était devenu tout d'un coup un homme à principes; il faisait le vertueux et le chaste pour se faire épouser. La pauvre Mademoiselle, novice comme une pensionnaire et sans confidente, ne savait qu'inventer pour apprendre à ce fat et à ce vaniteux ce qu'il voyait trop bien. Elle se faisait apporter et elle relisait les Œuvres de Corneille, pour y voir des images de sa destinée et y prendre des leçons; elle comptait sur la secrète sympathie des âmes :

Quand les ordres du Ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lise, c'est un accord bientôt fait que le nôtre...
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment;
Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément.

Cette persuasion était le point difficile avec Lauzun. Elle faisait semblant de le consulter sur des mariages qu'on lui proposait, espérant toujours qu'il se déclarerait et qu'il lui fournirait occasion de lui répondre par son propre aveu. Mais Lauzun était strictement, cruellement respectueux; il l'était à outrance. Toujours des hommages, jamais un outrage. Elle l'avait établi, comme malgré lui, son conseiller, son confident : elle voulait se marier, lui disait-elle, se marier décidément en France, faire la fortune de quelqu'un qui le méritât, et vivre avec cet honnête homme et cet ami dans une estime parfaite, avec douceur et tranquillité. Il ne s'agissait plus que de trouver un sujet digne du choix. Lauzun en causait longuement avec elle; il balançait les avantages et les inconvénients de ce parti, se gardant bien de paraître deviner qu'il s'agissait de lui. Il y avait des jours pourtant où l'on aurait dit qu'il commençait à entendre; mais il s'échappait toujours à temps « par des manières respectueuses qui étaient pleines d'esprit, » et qui achevaient d'enflammer l'innocente princesse.

Elle brûlait comme Didon, comme Médée, comme Ariane, mais vingt ans trop tard. Elle faisait de ces choses qui eussent été charmantes de la part d'une toute jeune fille : pendant un voyage en Flandre où M. de Lauzun commandait comme général, un jour d'horrible pluie, comme il s'approchait souvent de la voiture du roi nu-tête et le chapeau à la main, Mademoiselle ne pouvait se contenir et disait au roi : « Faites-lui mettre son chapeau! » A Saint-Germain, où était la Cour, comme elle était pour la centième fois sur le point de nommer à Lauzun cette personne qu'elle avait choisie pour la rendre heureuse, et sur laquelle elle le consultait sans cesse, elle n'avait pourtant pas la force de lui articuler le nom : « Si j'avais une écritoire et du papier, je vous l'écrirais, » lui disait-elle; et montrant une glace qui était à côté : « J'ai envie de souffler dessus, et j'y écrirai le nom en grosses lettres, afin que vous le puissiez bien lire. »

Ce qui est remarquable et ce qui fait le cachet du temps, c'est

que l'idée du roi, le culte et l'idolâtrie officielle qu'on lui vouait, était en tiers dans tout cela. C'est au nom du roi, et comme sous son invocation, qu'on s'aime et qu'on ose à la fin se l'avouer. « Le roi a toujours été et est encore *ma première passion,* M. de Lauzun *la seconde,* » disait Mademoiselle ; et M. de Lauzun, de son côté, ne se flattait d'avoir plu en définitive à Mademoiselle et de l'avoir touchée, qu'en raison du respect et de la véritable *tendresse* qu'il avait pour la personne du roi. Au moment où le mariage est décidé, on le voit surtout occupé à stipuler qu'il ne quittera pas le roi un seul instant, qu'il continuera de faire, comme auparavant, tous les devoirs de sa charge, le dernier au coucher et le premier au lever. Il entend bien ne pas cesser de coucher au Louvre. Le premier usage qu'il prétend faire des immenses richesses de Mademoiselle, c'est de mettre, comme Capitaine, toute sa compagnie à neuf, pour *en faire sa cour.* Cette idée lui est, à elle seule, toute sa *lune de miel.* Dans la lettre au roi où elle demande d'épouser Lauzun, Mademoiselle a soin de faire sonner bien haut cette chaîne de précieuse servitude et de domesticité, qui, selon elle, honore plus que tout, et dont elle réclame sa part : « Je dis tout ceci à Votre Majesté pour lui marquer que, plus on a de grandeurs, *plus on est digne d'être vos domestiques.* » Il y avait quelque chose à quoi Lauzun tenait plus encore qu'à être le mari de Mademoiselle, le duc de Montpensier et le plus grand seigneur du royaume, c'était d'être du dernier bien avec son maître. — Je note expressément la forme régnante de platitude de ce temps-là : n'allons pas nous flatter de n'avoir point la nôtre.

On sait le reste. Louis XIV permit d'abord le mariage, mais on eut tort de ne pas profiter de la permission dans les vingt-quatre heures et de lui donner le temps de la réflexion. Le mariage, décidé de la veille ou de l'avant-veille, fut déclaré le lundi 15 décembre (1670), et tint jusqu'au jeudi 18. Le roi retira brusquement sa permission. Mademoiselle fut dans l'état qu'on peut croire, mais sans oser encore blasphémer contre le roi. Lauzun reçut le coup en courtisan accompli et comme s'il eût dit : « Le roi me l'avait donnée,

le roi me l'a ôtée, je n'ai qu'à le remercier et à le bénir. » Sa faveur parut même un moment sur le point de s'en accroître. Pourtant, par des raisons qui sont demeurées obscures, mais qui tenaient à cette grande affaire, il fut arrêté environ un an après (25 novembre 1671), et enfermé au château de Pignerol. Sa captivité ne dura pas moins de dix ans. Mademoiselle, pendant tout ce temps, n'eut de pensée qu'en vue de lui; elle fit tout pour obtenir sa délivrance, et elle l'acheta au prix des biens immenses dont madame de Montespan lui soutira la donation en faveur de son fils, le duc du Maine, bâtard du roi. Elle en passa par tout ce qu'on voulut pour revoir celui qu'elle aimait. Elle en fut mal récompensée. Quand Lauzun sortit de prison, ce n'était plus l'honnête homme, le galant homme et l'homme poli qui l'avait tant charmée : le courtisan seul avait survécu, courtisan acharné, et qui n'eut pas de cesse qu'il ne se retrouvât sur pied et dans un replâtrage de faveur auprès du maître; d'ailleurs dur, intéressé ouvertement, cupide, osant reprocher à Mademoiselle les sacrifices mêmes qu'elle avait faits pour le délivrer. La prison avait fait sortir tous les défauts de caractère et de cœur qu'il avait su cacher dans ses beaux jours. Le mariage aussi (car il paraît bien qu'il y eut alors un mariage secret) le dispensait désormais de se contraindre.

Mademoiselle connut tard la vie, elle finit pourtant par la connaître, et passa, elle aussi, par tous les degrés de l'épreuve; elle eut la lente souffrance qui use l'amour dans un cœur, le mépris et l'indignation qui le brisent, et elle arriva à l'indifférence finale qui n'a de remède et de consolation que du côté de Dieu. C'est un triste jour que celui où l'on découvre que ce quelqu'un qu'on s'était plu à parer de toutes les perfections et à combler de tous les dons, n'était que si *peu de chose*. Elle eut des années à méditer sur cette amère découverte. Elle mourut en mars 1693, à l'âge de soixante-six ans.

Ses obsèques, célébrées avec magnificence, furent troublées elles-mêmes par un singulier accident. L'urne qui contenait ses entrailles embaumées, et mal embaumées, éclata en pleine cérémonie avec un

bruit épouvantable, et fit sauver tous les assistants. Il était dit qu'un peu de ridicule se mêlerait à tout ce qui serait de Mademoiselle, même à l'article des funérailles.

Ce qui manque à sa vie, à son caractère comme à son esprit, c'est le goût, c'est la grâce, c'est la justesse, ce qui devait précisément marquer la belle époque de Louis XIV. Avec ses dix années de plus que le roi, Mademoiselle fut toujours un peu arriérée et de la vieille Cour. Elle appartient, par son tour d'imagination, à la littérature de la fin de Louis XIII et de la Régence, à la littérature de l'hôtel Rambouillet, et qui n'a pas subi la réforme de Boileau ni celle de madame de La Fayette. Il y a du pêle-mêle dans ses admirations : elle prise fort Corneille, elle fait jouer chez elle le *Tartufe,* mais elle reçoit aussi l'abbé Cotin : « J'aime les vers, de quelque nature qu'ils soient, » dit-elle. Elle aime surtout la grandeur, elle aime la gloire; elle s'y méprit souvent; elle a toutefois des mouvements de fierté, d'honneur et de bonté, dignes de sa race. Les jours où elle est le mieux, elle se ressent du voisinage de Corneille. Sa conduite au combat de Saint-Antoine doit lui être comptée. Ses Mémoires aussi lui sont un titre des plus durables, Mémoires véridiques et fidèles, et dans lesquels elle dit tout sur elle-même ou sur les autres, naïvement, hautement, et selon qu'il lui vient à l'esprit. Les personnes de bon sens qui les lisent, et qui jouissent, comme d'une singularité perdue, de tant d'incroyables aveux et d'une façon de voir si *princière* en toutes choses, peuvent y mettre sans effort les réflexions et la moralité qu'elle n'y met pas.

MADEMOISELLE

DE SCUDÉRY.

Ce n'est pas une réhabilitation que je viens tenter, mais il est bon de mettre des idées exactes sous de certains noms qui reviennent souvent. On ne lit plus les livres de mademoiselle de Scudéry, mais on la cite encore; elle sert à désigner un genre littéraire, une mode de bel esprit à une heure célèbre : c'est une médaille qui a fini presque par passer en circulation et par devenir une monnaie. Quelle en est la valeur et le titre? Faisons un peu avec mademoiselle de Scudéry ce qu'elle-même aimait tant à faire : examinons, distinguons et analysons.

Cette fille, *d'un mérite extraordinaire* comme on l'appelait, était née au Havre en 1607, sous Henri IV; elle ne mourut qu'en 1701, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, vers la fin du règne de *Louis quatorzième,* comme elle disait volontiers. Son père était de Provence; il s'était transplanté en Normandie et s'y était marié, non sans transmettre à ses enfants quelque chose de la veine méridionale. Le fils, Georges de Scudéry, est célèbre par ses vers empanachés, par ses jactances et ses rodomontades dans lesquelles il eut le malheur, un jour, de rencontrer et d'offenser Corneille : la postérité ne le lui a point pardonné. Mademoiselle Madeleine de Scudéry était bien autrement sensée que son frère; la part de la Normandie, si j'ose dire, était bien plus apparente en elle : elle raisonne, elle

discute, elle plaide en matière d'esprit comme le plus habile procureur et chicaneur. Pourtant il paraît qu'elle avait sa bonne part aussi de la vanité de famille ; elle disait toujours : *Depuis le renversement de notre maison...* « Vous diriez qu'elle parle du bouleversement de l'Empire grec, » remarquait le malin Tallemant des Réaux. La prétention des Scudéry, en effet, était d'être sortis d'une maison très-noble, très-ancienne et *toujours guerrière,* originaire du royaume de Naples, et depuis des siècles établie en Provence. En transformant dans ses romans les personnages de sa connaissance en héros et en princes, mademoiselle de Scudéry croyait ne pas sortir de sa maison. Ayant perdu jeune ses parents, mademoiselle de Scudéry avait été recueillie à la campagne par un oncle instruit et honnête homme, qui soigna fort son éducation et beaucoup plus qu'on n'était accoutumé de faire aux jeunes filles d'alors. L'écriture, l'orthographe, la danse, à dessiner, à peindre, à travailler de l'aiguille, elle apprit tout, nous dit Conrart, et elle devinait d'elle-même ce qu'on ne lui enseignait pas : « Comme elle avait dès lors une imagination prodigieuse, une mémoire excellente, un jugement exquis, une humeur vive et naturellement portée à savoir tout ce qu'elle voyait faire de curieux et tout ce qu'elle entendait dire de louable, elle apprit d'elle-même les choses qui dépendent de l'agriculture, du jardinage, du ménage, de la campagne, de la cuisine ; les causes et les effets des maladies, la composition d'une infinité de remèdes, de parfums, d'eaux de senteur, et de distillations utiles ou galantes pour la nécessité ou pour le plaisir. Elle eut envie de savoir jouer du luth, et elle en prit quelques leçons avec assez de succès. » Mais ce luth lui demandait trop de temps, et, sans y renoncer, elle aima mieux se tourner particulièrement du côté des occupations de l'esprit. Elle apprit en perfection l'italien, l'espagnol, et son principal plaisir était dans la lecture et dans les conversations choisies, dont elle n'était pas dépourvue dans son voisinage. Ce tableau que nous fait Conrart de la première éducation de mademoiselle de Scudéry nous rappelle tout à fait la première éducation

de madame de Genlis en Bourgogne, et je dirai dès l'abord qu'à l'étudier de près comme je viens de faire, mademoiselle de Scudéry me paraît avoir eu beaucoup de madame de Genlis, en y joignant la vertu. Tout apprendre, tout savoir, depuis les propriétés des simples et la confection des confitures, jusqu'à l'anatomie du cœur humain, être de bonne heure sur le pied d'une perfection et d'une merveille, tirer de tout ce qui passe dans la société matière à roman, à portrait, à dissertation morale, à compliment et à leçon, unir un fonds de pédantisme à une extrême finesse d'observation et à un parfait usage du monde, ce sont des traits qui leur sont assez communs à toutes les deux ; les différences pourtant ne sont pas moins essentielles à noter. Mademoiselle de Scudéry, « qui était de très-bonne mine » et d'assez grand air, n'avait aucune beauté : « C'est une grande personne maigre et noire, et qui a le visage fort long, » nous dit Tallemant ; elle était douée de qualités morales qui ne se sont jamais démenties. La considération et l'estime ne se séparèrent jamais, pour elle, de l'idée de célébrité et de gloire. C'est une Genlis, en un mot, de la date de Louis XIII, pleine de force et de vertu, et restée vierge et vieille fille jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans. Ces rapports de différence ou de ressemblance achèveront assez d'ailleurs de se dessiner en avançant et sans que nous y insistions.

Et encore, il faut l'entendre parler d'elle-même, toutes les fois qu'elle le peut faire sous un léger déguisement. Dans la plupart de ses dialogues, faisant converser ses personnages, elle trouve moyen, à chaque jolie chose qu'elle leur prête, de faire dire à celui qui réplique : « Tout ce que vous dites est bien dit... Tout cela est merveilleusement trouvé. » Ou, selon un mot qu'elle affectionne : « Cela est fort bien *démêlé*. » Ce compliment indirect qu'elle s'adresse revient sans cesse, et elle est inépuisable en formules pour s'approuver. Elle s'est à demi peinte dans le personnage de Sapho, au tome X[e] du *Grand Cyrus,* et ce nom de Sapho lui est resté. *L'illustre Sapho,* ceux qui avaient lu *le Grand Cyrus* n'appelaient jamais mademoiselle de Scudéry autrement. Voici quelques passages de

ce Portrait, où certainement elle faisait un retour sur elle-même. Après avoir parlé de la longue suite d'aïeux que pouvait compter son héroïne :

« Sapho, ajoutait-elle, a encore eu l'avantage que son père et sa « mère avaient tous deux beaucoup d'esprit et beaucoup de vertu ; « mais elle eut le malheur de les perdre de si bonne heure, qu'elle « ne put recevoir d'eux que les premières inclinations au bien, car « elle n'avait que six ans lorsqu'ils moururent. Il est vrai qu'ils la « laissèrent sous la conduite d'une parente... »

L'oncle a été ici changé en parente ; mais le reste continue de se rapporter à elle :

« En effet, Madame (c'est un récit qu'un des personnages est « censé adresser à la *reine de Pont*), je ne pense pas que toute la « Grèce ait jamais une personne qu'on puisse comparer à Sapho. Je « ne m'arrêterai pourtant point, Madame, à vous dire quelle fut « son enfance : car elle fut si peu enfant, qu'à douze ans on com- « mença de parler d'elle comme d'une personne dont la beauté, « l'esprit et le jugement étaient déjà formés et donnaient de l'admi- « ration à tout le monde ; mais je vous dirai seulement qu'on n'a « jamais remarqué en qui que ce soit des inclinations plus nobles, « ni une facilité plus grande à apprendre tout ce qu'elle a voulu « savoir. »

Et abordant courageusement ce chapitre de la beauté, c'est encore à elle-même qu'elle pense, lorsqu'elle dit :

« Encore que vous m'entendiez parler de Sapho comme de la plus « merveilleuse et de la plus charmante personne de toute la Grèce, « il ne faut pourtant pas vous imaginer que sa beauté soit une de « ces grandes beautés en qui l'envie même ne saurait trouver aucun « défaut... Elle est pourtant capable d'inspirer de plus grandes « passions que les plus grandes beautés de la terre... Pour le *teint*, « elle ne l'a pas de la dernière blancheur ; il a toutefois un si bel « éclat, qu'on peut dire qu'elle l'a beau ; mais ce que Sapho a de « souverainement agréable, c'est qu'elle a les yeux si beaux, si vifs,

« si amoureux et si pleins d'esprit, qu'on ne peut ni en soutenir « l'éclat ni en détacher ses regards... Ce qui fait leur plus *grand* « éclat, c'est que jamais il n'y a eu une opposition plus *grande* que « celle du blanc et du noir de ses yeux. Cependant cette *grande* « opposition n'y cause nulle rudesse... »

On remarque assez les négligences de style, les répétitions, les longueurs. Et encore j'abrége beaucoup, ce que mademoiselle de Scudéry ne fait jamais; j'ôte, chemin faisant, bien des *mais,* des *car* des *encore que.* Mais, d'après ces seuls traits, on fait plus qu'entrevoir l'idéal qu'elle n'était pas fâchée de présenter de sa beauté, ou, si vous voulez, le correctif de sa laideur. Telle la Sapho du Marais put paraître un moment à des yeux prévenus, dans le temps où Chapelain passait pour un grand poëte épique et la comparait intrépidement à la Pucelle, et le jour où Pellisson, le plus laid des beaux esprits, lui fit sa déclaration passionnée.

Et dans ce portrait de Sapho toujours, qui nous est précieux, elle arrive enfin aux charmes de l'esprit, sur lesquels elle s'étend avec un redoublement de complaisance :

« Car les charmes de son esprit surpassent de beaucoup ceux de « sa beauté. En effet, elle l'a d'une si vaste étendue, qu'on peut dire « que ce qu'elle ne comprend pas ne peut être compris de personne, « et elle a une telle disposition à apprendre facilement tout ce qu'elle « veut savoir, que, sans que l'on ait presque jamais ouï dire que « Sapho ait rien appris, elle sait pourtant toutes choses. »

Suit alors l'énumération de tous ses talents, vers, prose, chansons improvisées :

« Elle exprime même si délicatement les sentiments les plus diffi- « ciles à exprimer, et elle sait si bien faire *l'anatomie d'un cœur* « *amoureux,* s'il est permis de parler ainsi, qu'elle en sait décrire « exactement toutes les jalousies, toutes les inquiétudes, toutes les « impatiences, toutes les joies, tous les dégoûts, tous les mur- « mures, tous les désespoirs, toutes les espérances, toutes les « révoltes, et tous ces sentiments tumultueux qui ne sont jamais

« bien connus que de ceux qui les sentent ou qui les ont sentis. »

C'était une des prétentions de mademoiselle de Scudéry, de connaître à ce point et de si bien décrire les mouvements les plus secrets de l'amour sans les avoir guère autrement sentis que par la réflexion, et elle y réussit souvent, en effet, dans tout ce qui est délicatesse et finesse, dans tout ce qui n'est pas la flamme même. « Vous expliquez cela si admirablement, pourrait-on lui dire avec un personnage de ses dialogues, que quand vous n'auriez fait autre chose toute votre vie que d'avoir de l'amour, vous n'en parleriez pas mieux. » — « Si je n'en ai eu, nous répondrait-elle en nous faisant son plus beau sourire, j'ai des amies qui en ont eu pour moi et qui m'ont appris à en parler. » Voilà de l'esprit pourtant, et mademoiselle de Scudéry en avait beaucoup.

Dans ce portrait de Sapho, qui est en si grande partie le sien, elle insiste beaucoup sur ce que Sapho ne sait pas seulement à fond tout ce qui dépend de l'*amour*, mais sur ce qu'aussi elle ne connaît pas moins tout ce qui est de la *générosité;* et toute cette merveille de science et de nature, selon elle, se couronne encore de modestie :

« En effet, sa conversation est si naturelle, si aisée et si galante, « qu'on ne lui entend jamais dire en une conversation générale « que des choses qu'on peut croire qu'une personne de grand « esprit pourrait dire sans avoir appris tout ce qu'elle sait. Ce « n'est pas que les gens qui savent les choses ne connaissent bien « que la nature toute seule ne pourrait lui avoir ouvert l'esprit « au point qu'elle l'a, mais c'est qu'elle songe tellement à demeu- « rer dans la bienséance de son sexe, qu'elle ne parle presque « jamais que de ce *que* les dames doivent parler. »

Je laisse la faute de grammaire, ce qui en serait une pour nous. Mais voilà une Sapho, on l'avouera, tout à fait sage et modeste, tout à l'usage du XVIIe siècle, et selon le dernier bon goût de la Place Royale et de l'Hôtel Rambouillet.

Mademoiselle de Scudéry ne tarda pas, en effet, à s'y produire. La province ne la retint pas longtemps. Ayant perdu son oncle,

elle hésitait entre Rouen et Paris; mais son frère, qui prenait rang alors parmi les auteurs dramatiques et dont les pièces réussissaient à l'Hôtel de Bourgogne, la décida à venir s'établir dans la capitale. Elle y parut aussitôt avec avantage, y fut accueillie, célébrée dans les meilleures sociétés, et commença à écrire des romans, sans y mettre toutefois son nom et en se dérobant sous celui de son très-glorieux frère. *Ibrahim* ou *l'Illustre Bassa* commença à paraître en 1641; *Artamène* ou *le Grand Cyrus*, en 1650, et la *Clélie*, en 1654.

La vraie date de mademoiselle de Scudéry est à ce moment, à l'heure de la Régence, aux beaux jours d'Anne d'Autriche, avant et après la Fronde, et sa gloire dura sans aucun échec jusqu'à ce que Boileau y vint porter atteinte, en vrai trouble-fête qu'il était : « Ce Despréaux, disait Segrais, ne sait autre chose que parler de lui et critiquer les autres : pourquoi parler mal de mademoiselle de Scudéry comme il l'a fait? »

Pour bien comprendre le succès de mademoiselle de Scudéry et la direction qu'elle donna à son talent, il faut se représenter la haute société de Paris telle qu'elle était avant l'établissement de Louis XIV. Il y régnait, depuis quelques années, un goût de l'esprit, du bel esprit littéraire, dans lequel il entrait beaucoup plus de zèle et d'émulation que de discernement et de lumières. Le roman de d'Urfé, les Lettres de Balzac, le grand succès des pièces de théâtre, de celles de Corneille et des autres auteurs en vogue, la protection un peu pédantesque, mais réelle et efficace, du cardinal de Richelieu, la fondation de l'Académie française, toutes ces causes avaient développé une grande curiosité, surtout chez les femmes, qui sentaient que le moment pour elles de mettre la société à leur niveau était venu. On s'affranchissait de l'antiquité et des langues savantes; on voulait savoir sa langue maternelle, et on s'adressait aux grammairiens de profession. Des gens du monde se portaient comme intermédiaires entre les savants proprement dits et les salons : on voulait plaire tout en instruisant.

Mais il se mêlait dans ces premiers essais d'une société sérieuse et polie une grande inexpérience. Pour rendre à mademoiselle de Scudéry toute la justice qui lui est due, et pour lui assigner son vrai titre, on doit la considérer comme l'une des *institutrices* de la société, à ce moment de formation et de transition. Ce fut son rôle et, en grande partie, son dessein.

Dans ce Portrait et cette histoire de Sapho, qui se lit vers la fin du *Grand Cyrus,* elle marque à quel point elle en était pénétrée, et elle y apporte plus de nuances et de tact que de loin, d'après sa réputation, on ne lui en suppose. Ne la prenez pas pour un bel esprit de profession, elle s'en défend tout d'abord : « Il n'y a rien de plus incommode, pense-t-elle, que d'être bel esprit ou d'être traitée comme l'étant, quand on a le cœur noble et qu'on a quelque naissance. » Elle sent mieux que personne tous les inconvénients d'un bel esprit (surtout femme), qui est reçu par le monde sur ce pied-là, et elle les expose en fille de bon sens et en demoiselle de qualité qui en a souffert. Un de ces plus grands inconvénients, et qui donne le plus d'ennui, c'est que les gens du monde ne s'imaginent point qu'on puisse aborder un bel esprit de la même façon qu'une autre personne, et lui parler autrement qu'en *haut style :*

« Car enfin je vois des hommes et des femmes qui me parlent
« quelquefois, qui sont dans un embarras étrange, parce qu'ils se
« sont mis dans la fantaisie qu'il ne me faut pas dire ce qu'on dit
« aux autres gens. J'ai beau leur parler de la beauté de la saison,
« des nouvelles qui courent et de toutes les choses qui font la con-
« versation ordinaire, ils en reviennent toujours à leur point : et
« ils sont si persuadés *que* je me contrains pour leur parler ainsi,
« *qu*'ils se contraignent pour me parler d'autres choses *qui* m'ac-
« cablent tellement *que* je voudrais n'être plus Sapho *quand* cette
« aventure m'arrive. »

Je demande pardon aux lecteurs pour les *qui, que, quand,* en faveur de l'idée, qui est juste. Aussi mademoiselle de Scudéry n'est point sans se faire à elle-même bien des objections sur les inconvé-

nients d'être femme bel esprit et d'être femme savante. Bien avant Molière, elle a dit plus d'une chose très-sensée à ce sujet. Mais n'oublions pas le moment de la société et le genre de difficultés auxquelles elle avait affaire. Elle discute avec soin cette question, S'il serait bien que les femmes, en général, sussent plus qu'elles ne savent : « Encore que je sois ennemie déclarée de toutes les femmes qui font les savantes, je ne laisse pas de trouver l'autre extrémité fort condamnable et d'être souvent épouvantée de voir tant de femmes de qualité avec une ignorance si grossière, que, selon moi, elles déshonorent notre sexe. » Là, en effet, était le défaut auquel il fallait d'abord pourvoir. L'éducation des personnes de qualité, à cette date de 1641-1654, était des plus défectueuses. Pour une La Fayette et une Sévigné, que d'ignorances et d'oublis étranges, même chez les femmes d'esprit et de renom! Madame de Sablé, la spirituelle amie de La Rochefoucauld, n'écrivait pas un mot d'orthographe. « Il est certain, disait mademoiselle de Scudéry, qu'il y a des femmes qui parlent bien, qui écrivent mal, et qui écrivent mal purement par leur faute... C'est, selon moi, une erreur insupportable à toutes les femmes, ajoute-t-elle, de vouloir *bien parler* et de vouloir *mal écrire*... La plupart des dames semblent écrire pour n'être pas entendues, tant il y a peu de liaison en leurs paroles, et tant leur orthographe est bizarre. Cependant ces mêmes dames, qui font si hardiment des fautes si grossières en écrivant, et qui perdent tout leur esprit dès qu'elles commencent d'écrire, se moqueront des journées entières d'un pauvre étranger qui aura dit un mot pour un autre. » Une des corrections auxquelles mademoiselle de Scudéry poussa et contribua le plus, ce fut de mettre de l'accord entre la manière de causer et celle d'écrire. Elle fit rougir les personnes de son sexe de cette inconséquence. Écrire par principes et même un peu causer par principes, ce fut le double résultat de sa doctrine et de son exemple. Ses idées sur l'éducation des femmes sont pleines de justesse et de mesure dans la théorie :

« Sérieusement, écrit-elle, y a-t-il rien de plus bizarre que de

« voir comment on agit pour l'ordinaire en l'éducation des femmes?
« On ne veut point qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur
« permet pourtant d'apprendre soigneusement tout ce qui est propre
« à la galanterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse
« fortifier leur vertu, ni occuper leur esprit. En effet, toutes ces
« grandes réprimandes qu'on leur fait dans leur première jeunesse,
« de n'être pas assez propres, de ne s'habiller point d'assez bon air
« et de n'étudier pas assez les leçons que leurs maîtres à danser
« et à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis?
« Et ce qu'il y a de rare est qu'une femme qui ne peut danser
« avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie dix
« ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire
« que cinq ou six; et, à cette même personne qui est obligée
« d'avoir du jugement jusques à la mort, et de parler jusques à
« son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse
« ni la faire parler plus agréablement, ni la faire agir avec plus
« de conduite. »

Sa conclusion, qu'elle ne donne encore qu'avec réserve (car en telle matière qui touche la *diversité des esprits,* il ne saurait y avoir de *loi universelle*), sa conclusion, dis-je, est qu'en demandant plus de savoir aux femmes qu'elles n'en ont, elle ne veut pourtant jamais qu'elles agissent ni qu'elles parlent en savantes : « Je veux donc bien qu'on puisse dire d'une personne de mon sexe qu'elle sait cent choses dont elle ne se vante pas, qu'elle a l'esprit fort éclairé, qu'elle connaît finement les beaux ouvrages, qu'elle parle bien, qu'elle écrit juste et qu'elle sait le monde; mais je ne veux pas qu'on puisse dire d'elle : *C'est une femme savante :* car ces deux caractères sont si différents, qu'ils ne se ressemblent même point. » Encore une fois, voilà de la raison, et il y en a beaucoup dans les livres de mademoiselle de Scudéry, mêlée, il est vrai, à beaucoup trop de raisonnement et de dissertation, et aussi noyée dans ce qui nous semble aujourd'hui des extravagances romanesques.

Ce qui pour nous est extravagance était pourtant ce qui faisait passer alors l'enseignement de main en main, et le faisait arriver plus sûrement à son adresse. Tallemant nous dit qu'elle avait en causant un ton de *magister* et de *prédicateur*, qui n'était nullement agréable : ce ton se déguisait dans ses romans en passant par la bouche de ses personnages, et il nous faut aujourd'hui une certaine étude pour retrouver le didactique au fond. D'imagination réelle et d'invention, mademoiselle de Scudéry n'en avait pas : quand elle voulut construire et inventer des fables, elle prit les machines en usage pour le moment; elle se pourvut dans le magasin et dans le vestiaire à la mode : elle copia le procédé de d'Urfé dans l'*Astrée*. En le faisant, elle se flattait encore de concilier la Fable avec l'histoire, l'art avec la vraisemblance : « Il n'est jamais permis à un homme sage, pensait-elle, d'inventer des choses qu'on ne puisse croire. Le véritable art du mensonge est de bien ressembler à la vérité. » Il est une conversation dans *Clélie*, où l'on discute cette question, *De la manière d'inventer une fable* et de composer des romans. Peu s'en faut que mademoiselle de Scudéry n'y prêche l'observation de la nature : elle fait débiter au poëte Anacréon presque d'aussi bonnes règles de rhétorique qu'on en trouverait chez Quintilien. C'est dommage qu'elle ne les ait pas mieux mises en pratique. Parler aujourd'hui des romans de mademoiselle de Scudéry et les analyser, serait impossible sans la calomnier, tant cela paraîtrait ridicule. On lui imputerait trop à elle seule ce qui était le travers du temps. Pour bien apprécier ses romans comme tels, il faudrait remonter aux modèles qu'elle s'est proposés et faire l'histoire de toute une branche. Ce qui nous frappe chez elle à première vue, c'est qu'elle prend tous les personnages de sa connaissance et de sa société, les travestit en Romains, en Grecs, en Persans, en Carthaginois, et leur fait jouer, quant aux principaux événements, le même rôle à peu près qui leur est assigné dans l'histoire, tout en les faisant causer et penser comme elle les voyait au Marais. *Amilcar*, c'est le poëte

Sarasin; *Herminius*, c'est Pellisson. Conrart est devenu *Cléodamas*, et il a, près d'Agrigente, une jolie maison de campagne, qu'on nous décrit au long, et qui n'est autre que celle d'Athys, près de Paris. Si elle rencontre un personnage historique, elle le met à l'unisson des gens de sa connaissance; elle nous dira de Brutus, de celui qui condamna ses fils et qui chassa les Tarquins, qu'il était né « avec le plus galant, le plus doux et le plus agréable esprit du monde; » et du poëte Alcée, elle dira que c'était « un garçon adroit, plein d'esprit et grand intrigueur. » Les actions et la conduite de tous ces personnages (tant elle les travestit) deviennent presque d'accord avec cette manière factice de nous les présenter; une même nuance de faux couvre le tout. Mais comment, dira-t-on, de tels romans eurent-ils tant de vogue et de débit? Comment la jeunesse de madame de Sévigné et de madame de La Fayette s'en put-elle nourrir? D'abord, on n'avait alors aucune idée véritable du génie des divers temps et de la profonde différence des mœurs dans l'histoire. De plus, presque tous les personnages qui figuraient dans les romans de mademoiselle de Scudéry étaient des vivants et des contemporains dont on savait les noms, dont on reconnaissait les portraits et les caractères, depuis le *grand Cyrus* dans lequel on voulait voir le grand Condé, jusqu'à *Doralise* qui était mademoiselle Robineau. Tous ces personnages, même les plus secondaires, étaient connus dans la société; on se passait la clef, on se nommait les masques; et aujourd'hui encore, là où nous savons les noms réels, nous ne parcourons point nous-même sans curiosité les pages.

« Vous ne sauriez croire, dit Tallemant, combien les dames sont aises d'être dans ses romans, ou, pour mieux dire, qu'on y voie leurs Portraits; car il n'y faut chercher que le *caractère* des personnes, leurs actions n'y sont point du tout. Il y en a pourtant qui s'en sont plaintes... » Une de celles qui s'en plaignirent était l'une des femmes les plus spirituelles du temps, et qui disait le plus de ces bons mots qui emportent la pièce et qui sont restés. Mademoiselle de Scudéry, au tome VI[e] du *Grand Cyrus*, avait donné

le Portrait de madame Cornuel sous le nom de *Zénocrite*, dont elle avait fait une des plus agréables et des plus redoutables railleuses de la *Lycie*. Le Portrait est fort exact. Madame Cornuel justifia cette réputation de hardie railleuse, en disant de mademoiselle de Scudéry, fort noire de peau, qu'on voyait bien « qu'elle était destinée par la Providence à barbouiller du papier, puisqu'elle suait l'encre par tous les pores. » Une Marton ou une Dorine de Molière n'en eût pas plus dit.

Ce qui est remarquable et réellement distingué dans les romans de mademoiselle de Scudéry, ce sont les Conversations qui s'y tiennent, et pour lesquelles elle avait un talent singulier, une vraie vocation. Elle a fait plus tard, et quand ses romans étaient déjà passés de mode, des extraits de ces Conversations dans de petits volumes qui parurent successivement jusqu'au nombre de dix (elle ne procédait guère jamais que par dix volumes). « Mademoiselle de Scudéry vient de m'envoyer deux petits tomes de *Conversations*, écrivait madame de Sévigné à sa fille (25 septembre 1680) ; il est impossible que cela ne soit bon, quand cela n'est point noyé dans son grand roman. » Ces petits volumes, et d'autres du même genre qui suivirent et qui recommandent la vieillesse de mademoiselle de Scudéry, sont encore recherchés aujourd'hui des curieux et de ceux à qui rien n'est indifférent de ce qui intéresse le grand siècle. Il n'est pas rare d'entendre dire que les romans de mademoiselle de Scudéry sont détestables et illisibles, mais qu'il n'en est pas ainsi de ses *Conversations*. Il est bon pourtant de savoir que ces *Conversations*, au moins toutes les premières, sont textuellement tirées de *Cyrus*, de *Clélie* et de ses autres romans.

Un des premiers sujets qu'elle y traite est celui de la *Conversation* même : « Comme la Conversation est le lien de la société de tous les hommes, le plus grand plaisir des honnêtes gens et le moyen le plus ordinaire d'introduire non-seulement la politesse dans le monde, mais encore la morale la plus pure et l'amour de la gloire et de la vertu, il me paraît que la compagnie ne peut s'entretenir plus agréa-

blement ni plus utilement, dit *Cilénie* (un de ces personnages qu'elle aime), que d'examiner ce que c'est qu'on appelle Conversation. » Et on se met à examiner ce que doit être une conversation pour être agréable et digne d'une compagnie d'honnêtes gens ; et, pour cela, elle ne doit être ni trop limitée aux sujets de famille et domestiques, ni tournée aux sujets purement futiles et de toilette, comme il arrive si souvent aux femmes entre elles : « N'êtes-vous pas contrainte d'avouer, remarque un des interlocuteurs de mademoiselle de Scudéry, que qui écrirait tout ce que disent quinze ou vingt femmes ensemble, ferait le plus mauvais livre du monde ? » Et cela même quand, parmi ces quinze ou vingt femmes, il y en aurait de beaucoup d'esprit. Mais qu'un homme entre, un seul, et non pas même des plus distingués, cette même conversation va se relever et devenir tout d'un coup plus réglée, plus spirituelle et plus agréable. Bref, « les plus aimables femmes du monde, quand elles sont un grand nombre ensemble et qu'il n'y a point d'hommes, ne disent presque jamais rien qui vaille, et s'ennuient plus que si elles étaient seules. Mais pour les hommes qui sont fort honnêtes gens, il n'en est pas de même. Leur conversation est, sans doute, moins enjouée quand il n'y a point de dames, que quand il y en a ; mais, pour l'ordinaire, quoiqu'elle soit plus sérieuse, elle ne laisse pas d'être raisonnable ; et ils se passent enfin de nous plus facilement que nous ne nous passons d'eux. » Ce sont là des remarques fines, et qui sentent l'expérience du monde et presque celle du cœur. Tout ce chapitre *De la Conversation* est très-bien observé ; et, après avoir parcouru les différents défauts d'une conversation, *Cilénie* ou *Valérie*, ou plutôt l'auteur, dans un résumé qui n'a d'inconvénient que d'être trop exact et trop méthodique, conclut que, pour ne pas être ennuyeuse, pour être à la fois belle et raisonnable, la conversation doit ne point se borner à un seul objet, mais se former un peu du tout : « Je conçois, dit-elle, qu'à en parler en général, elle doit être plus souvent de choses ordinaires et galantes que de grandes choses : mais je conçois pourtant qu'il n'est rien qui n'y puisse entrer ; qu'elle doit être

libre et diversifiée selon les temps, les lieux et les personnes avec qui l'on est; et que le secret est de parler toujours noblement des choses basses, assez simplement des choses élevées, et fort galamment des choses galantes, sans empressement et sans affectation. » Mais ce qu'il y a de plus nécessaire pour la rendre douce et divertissante, c'est « qu'il y ait *un certain esprit de politesse* qui en bannisse absolument toutes les railleries aigres, aussi bien que toutes celles qui peuvent tant soit peu offenser la pudeur... Je veux encore qu'il y ait *un certain esprit de joie* qui y règne. » Tout cela est assurément aussi bien dit et aussi agréable que judicieux, comme ne manque pas de le remarquer l'un des personnages de l'Entretien. Lisez après ce chapitre celui qui traite *De la manière d'écrire des lettres* (en partie extrait de *Clélie*, et qui est dans les *Conversations nouvelles*), et vous comprendrez comment, sous ce romancier qui de loin nous paraît extravagant, il y avait en mademoiselle de Scudéry une Genlis sérieuse, une miss Edgeworth; enfin, que dirai-je? une excellente *maîtresse de pension* de la haute société et des demoiselles de qualité au XVIIe siècle.

Sur tout sujet du monde elle fait ainsi, elle donne un petit cours complet, trop complet souvent, et où elle combine les exemples historiques qu'elle a rassemblés, avec les anecdotes qu'elle recueille dans la société de son temps. Elle analyse tout, elle disserte sur tout, sur les parfums, sur les plaisirs, sur les désirs, sur les qualités et les vertus; une fois même, elle fera des observations presque en physicienne et en naturaliste sur la couleur des ailes et le vol des papillons. Elle conjecture, elle raffine, elle symbolise; elle cherche et donne les raisons de tout. Jamais on n'a fait plus d'usage du mot *car*. Il y a des jours où elle est grammairien, académicien, où elle disserte sur la synonymie des mots et en démêle avec soin les acceptions; en quoi diffèrent la *joie* et l'*enjouement;* si la *magnificence* n'est pas plutôt une qualité héroïque et royale qu'une vertu, car la magnificence ne convient qu'à quelques personnes, tandis que les vertus doivent convenir à tout le monde; comme quoi la *magnani-*

mité comprend plus de choses que la *générosité,* laquelle ordinairement a des bornes plus étroites, tellement qu'on peut être quelquefois très-généreux sans être pourtant véritablement magnanime. Il est de petits Essais d'elle qui s'annoncent d'une manière charmante, tels que celui *De l'Ennui sans sujet.* A quelques égards, dans ces *Conversations,* mademoiselle de Scudéry se montre à nous comme le Nicole des femmes, avec plus de finesse peut-être, mais aussi avec un fonds de pédantisme et de roideur que l'ingénieux théologien n'a pas. Et puis Nicole finit tout par Dieu et par la considération de la fin suprême, tandis que mademoiselle de Scudéry finit toujours par les louanges et l'apothéose du Roi; elle y met une adresse et une industrie particulière que Bayle a remarquée et qui ne laisse pas de déplaire un peu.

En effet, cette estimable personne, longtemps maltraitée par la fortune, s'était de bonne heure accoutumée aux compliments qui pouvaient lui être utiles : il entrait un peu de savoir-faire au fond de tout son mauvais goût. On n'a jamais combiné plus de louange fade avec cette manie qu'elle avait de redresser les petits torts de la société autour d'elle. Que voulez-vous? elle avait besoin de vendre ses livres, de les voir placés sous d'illustres patronages. Et puis, décrire de la sorte ses amis et connaissances tout au long, et leur maison de ville et leur maison de campagne, cela servait, tout en les flattant, à faire des pages et à grossir le volume. *Sapho* n'était pas au-dessus de toutes ces petites raisons de métier : « Ma foi, dit Tallemant, elle a besoin de mettre toutes pierres en œuvre; quand j'y pense bien, je lui pardonne. » Petits cadeaux, gratifications, pensions, elle aimait à joindre ces preuves positives à la considération, qui ne lui a jamais manqué. Tout cela contribue à rabaisser un peu le moraliste en elle, et à renfermer son coup d'œil dans le cercle étroit de la société du jour.

A de certains endroits, pourtant, on croit sentir un esprit ferme et presque viril, qui aborde les sujets élevés avec une subtilité raisonneuse, qui en comprend les divers aspects, et qui, en se rangeant

toujours aux opinions consacrées, est surtout déterminé par des considérations de bienséance.

Mademoiselle de Scudéry approchait de la soixantaine lorsque Boileau parut et vint, dès ses premières Satires (1665), railler les grands romans et reléguer le *Cyrus* au nombre de ces admirations qui n'étaient plus permises qu'aux gentilshommes campagnards. Cette guerre hardiment déclarée par Boileau à un genre faux qui avait fait son temps, et qui ne subsistait plus que par un reste de superstition, y porta un coup mortel, et, depuis ce jour, mademoiselle de Scudéry ne fut plus pour le jeune siècle qu'un auteur suranné. Madame de La Fayette acheva de la réduire au rang des antiques vénérables en publiant ses deux petits romans de *Zaïde* et surtout de *la Princesse de Clèves,* où elle fit voir comment on pouvait être court, naturel et délicat. En vain on essaierait aujourd'hui de protester contre cet arrêt irréfragable et d'énumérer tous les témoignages de consolation en faveur de mademoiselle de Scudéry, les lettres de Mascaron, de Fléchier, de madame Brinon, supérieure de Saint-Cyr, de madame Dacier, les éloges de Godeau, de Segrais, de Huet, de Bouhours, de Pellisson. Ce dernier, qui désola et supplanta Conrart, devint, comme on sait, l'amoureux en titre de mademoiselle de Scudéry, son adorateur platonique, et il l'a célébrée en vingt pièces galantes sous le nom de *Sapho.* Mais si quelque chose me prouve que Pellisson, malgré son élégance et sa pureté de diction, ne fut jamais un Attique véritable et qu'il ignora toujours les vraies grâces, c'est précisément son goût déclaré pour une telle idole. On ne saurait rien conclure des compliments que madame de Sévigné et madame de Maintenon adressaient à mademoiselle de Scudéry vieillie : ces personnes de bonne grâce et de haute convenance continuaient de respecter en elle, quand elles lui parlaient en face, une des admirations de leur jeunesse. Et quant à tous ces autres noms qu'on cite (je n'en excepte aucun, ni Fléchier, ni Mascaron, ni Bouhours), ce n'est point, qu'on veuille le remarquer, par le bon goût, par le goût sain et judicieux

qu'ils brillent ; ils ont tous plus ou moins gardé une teinte prononcée de l'Hôtel Rambouillet, et ils retardaient à certains égards sur leur siècle. L'admiration pour mademoiselle de Scudéry est une pierre de touche qui les éprouve eux-mêmes et qui les juge.

L'Académie française décerna en 1671, pour la première fois, le prix d'Éloquence, fondé par Balzac. Ce prix, à l'origine, consistait en une espèce de discours ou sermon sur une vertu chrétienne. Le premier sujet désigné par Balzac même était *De la Louange et de la Gloire :* mademoiselle de Scudéry le traita et obtint le prix, au grand applaudissement de tout ce qui restait de vieux académiciens du temps de Richelieu. Cette Muse, qui enlevait d'emblée la première couronne, et qui allait mener le cortége des futurs lauréats, avait pour lors soixante-quatre ans.

Elle continua de vieillir et de survivre à sa renommée, étant véritablement ruinée au dehors, mais jouissant encore de la gloire dans sa chambre et à huis clos. Son mérite et ses qualités estimables lui concilièrent jusqu'à la fin une petite cour et des amis, qui ne parlaient d'elle que comme de *la première fille du monde* et de *la merveille du Siècle de Louis-le-Grand.* Lorsqu'elle mourut, le 2 juin 1701, le *Journal des Savants* du mois suivant (11 juillet) enregistra ces pompeux éloges. Vers le même temps, dans le même quartier du Marais, vivait et vieillissait, de neuf ans moins âgée qu'elle, une femme véritablement merveilleuse, qui avait bien réellement en elle la grâce, l'urbanité légère, la fraîcheur et la virilité de l'esprit, le don du rajeunissement, tout ce que mademoiselle de Scudéry n'avait pas, — Ninon de L'Enclos. Il y a toute une leçon de goût dans ce seul rapprochement des noms.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle de Scudéry mérite qu'on rattache au sien une idée juste. Ses romans ont obtenu une vogue qui marque une date précise dans l'histoire des mœurs et dans l'éducation de la société. On se souviendra toujours qu'on envoyait au grand Condé, prisonnier à Vincennes, un volume de *Cyrus* pour le distraire, et à M. d'Andilly, solitaire à Port-Royal, un volume de *Clélie* pour le

flatter avec la description de son désert. Par le faux appareil d'imagination et le faux attirail historique dont elle environne sa pensée, mademoiselle de Scudéry n'est guère plus ridicule, après tout, que ne l'a été madame Cottin il y a quarante ans. Ce costume de mascarade était d'emprunt : ce qui lui était essentiel et propre, c'était la façon d'observer et de peindre le monde d'alentour, de saisir au passage les gens de sa connaissance, et de les introduire tout vifs dans ses romans, en les faisant converser avec esprit et finesse. C'est par ce côté aussi que je la juge, et que, tout en lui reconnaissant beaucoup de distinction et d'ingénieuse sagacité d'analyse, beaucoup d'anatomie morale, j'ajoute que le tout est abstrait, subtil, d'un raisonnement excessif et qui sent la thèse, sans légèreté, sans lumière, sec au fond et désagréable. Cela ressemble à du La Motte déjà, à du Fontenelle, avec bien moins de dégagé. Elle distingue, elle divise et subdivise, elle *classifie*, elle enseigne. Jamais de fraîcheur ; le délicat même tourne vite au didactique et à l'alambiqué. Jusque dans les petits pavillons de repos, au milieu des parcs et des jardins qu'elle décrit, elle a grand soin de placer toujours une écritoire. Telle m'apparaît, malgré tous mes efforts pour me la représenter plus aimable, la géographe du pays de *Tendre*, la Sapho de Pellisson. Si donc il fallait conclure et répondre à la question posée au début, je rattacherais désormais au nom de mademoiselle de Scudéry l'idée, non pas du ridicule, mais plutôt de l'estime, d'une estime très-sérieuse, et point du tout l'idée de l'attrait ou de la grâce.

Une fille d'un si grand mérite et sans grâce, c'est pourtant désobligeant à peindre, et c'est pénible à montrer ; on aimerait tant à y mettre ce qui lui manque ! Mais j'ai voulu qu'il y en eût au moins une de cette sorte, pour que la collection ne fût pas toute riante et toute flatteuse.



MADAME,

DUCHESSE D'ORLÉANS.

(D'après les *Mémoires* de Cosnac, 1852.)

Deux volumes écrits par un homme du siècle de Louis XIV, et dont madame de Sévigné disait : « *Il a bien de l'esprit,* » ne sauraient se lire avec trop d'attention. Au premier abord, ces *Mémoires* de Cosnac plaisent assez peu et semblent ne répondre qu'imparfaitement à la réputation de l'auteur : ce n'est que peu à peu, en avançant, ou quand on les a quittés, qu'on s'aperçoit qu'ils ont augmenté nos connaissances sur bien des points et enrichi notre jugement. Aujourd'hui, il me plairait d'en détacher la plus belle et la plus intéressante figure, celle de *Madame*, à laquelle Cosnac eut l'honneur de se dévouer par un libre choix et pour laquelle il eut la gloire de souffrir. Le portrait qu'il retrace d'elle ne pâlit point, même à côté des plus grands et des plus touchants que nous connaissons : il se lit avec plaisir après l'Oraison funèbre de Bossuet ; il ajoute heureusement à ce qu'ont dit madame de La Fayette, Choisy et La Fare.

Madame de La Fayette a donné de Madame Henriette la plus

agréable Histoire, et telle que toute femme délicate, et née princesse par le cœur, la peut souhaiter. C'est un récit écrit d'après une confidence, et destiné à celle même qui a raconté, qui sourit en se revoyant si justement, si légèrement peinte, et qui, avec une douce malice, prend à quelques endroits la plume pour y retoucher. Madame, après son dîner, aimait à se coucher sur des carreaux; elle s'approchait de madame de La Fayette, « en sorte que sa tête était quasi sur ses genoux, » et, dans cette position familière et charmante, elle lui racontait le détail de son cœur, ou elle en écoutait l'histoire écrite d'après elle, et elle se regardait au miroir que son amie lui en offrait. Quand on lit aujourd'hui cette histoire si fine, si courue, si touchée à peine, si arrêtée à temps, on a besoin de quelque retour d'imagination pour en ressaisir toute la grâce et en recréer l'enchantement. Il y règne comme un léger duvet des fruits dans leur première fleur, qui s'efface si vous appuyez. La jeune princesse d'Angleterre, élevée en France pendant les malheurs de sa maison, fut destinée à épouser Monsieur, frère du roi, aussitôt que le jeune roi eut épousé l'infante d'Espagne, et vers le temps où Charles II venait d'être restauré sur le trône de ses pères. Étant allée avec la reine sa mère faire visite à Londres à son royal frère pendant les premiers temps de cette Restauration, elle y enflamma les cœurs et y fit l'essai de ses charmes; elle avait au plus dix-sept ans. « Elle avait, dit Choisy, les yeux noirs, vifs, et pleins du feu contagieux que les hommes ne sauraient fixement observer sans en ressentir l'effet; ses yeux paraissaient eux-mêmes atteints du désir de ceux qui les regardaient. Jamais princesse ne fut si touchante... » De retour en France, elle y fut l'objet de tous les empressements imaginables, y compris ceux de Monsieur, qui « continua, jusqu'à son mariage, à lui rendre des devoirs auxquels il ne manquait que de l'amour; mais le miracle d'enflammer le cœur de ce prince n'était réservé à aucune femme du monde. »

A côté de Monsieur il y avait un jeune seigneur qui, en ce temps-là était son favori : c'était le comte de Guiche, le plus beau

jeune homme de la Cour, le mieux fait, hardi, fier, avec un certain air avantageux qui ne déplaît pas aux jeunes femmes, et qui accomplit à leurs yeux le héros de roman. Le comte de Guiche, à tous égards, en était un parfait. Monsieur, sans être amoureux, était jaloux, ce qui n'est pas rare. Il ne sut pas l'être assez tôt pour le comte de Guiche, à qui, en l'introduisant dans l'intimité de la princesse, il faisait admirer des charmes qui d'eux-mêmes se sentaient assez et étaient irrésistibles. Il y eut, dans ces années (1661-1662), des saisons uniques de fraîcheur et de jeunesse, et qui se peuvent proprement appeler le printemps du règne de Louis XIV. Tout s'ouvrait à la joie, à la galanterie, aux idées de gloire et d'amour, et aussi à l'esprit qui y avait part : car, à peine Madame fut-elle mariée et se fut-elle détachée de la reine sa mère qui la gardait à ses côtés, « ce fut une nouvelle découverte de lui trouver l'esprit aussi aimable que le reste. » Quelque temps après son mariage, Madame vint loger chez Monsieur aux Tuileries ; elle ne quitta plus tard ce logement que pour le Palais-Royal, de sorte qu'elle était bien une princesse parisienne. Monsieur lui-même, tout indolent qu'il était, se piquait d'être bien à Paris. Quand la Cour était ailleurs, il aimait à revenir faire de petits voyages et des séjours dans la capitale ; il y mettait même une sorte de malice à l'égard du roi, à qui il se flattait que ces voyages déplaisaient :

« Mais c'est qu'en effet, nous dit Cosnac, ils lui donnaient à lui « la joie d'avoir une Cour particulière ; car il était ravi lorsqu'il « voyait dans le Palais-Royal une grande affluence de beau monde, « qui venait pour l'amour de lui, à ce qu'il disait, quoique ce ne « fût que pour Madame. Il n'oubliait toutefois rien pour caresser « chacun, et l'on remarquait visiblement qu'il était plus ou moins « gai, selon qu'il y avait chez lui une plus grande ou plus petite « Cour. Cependant, comme je ne voyais pas que ces voyages fis- « sent l'effet qu'il devait désirer, et qu'au contraire je jugeais, par « ce que lui-même me disait, qu'au commencement ils avaient « aigri Sa Majesté, et qu'ensuite elle s'en était moquée, je ne pus

« jamais avoir la complaisance d'applaudir à cette conduite, et je « lui dis que je ne croyais pas qu'il fût prudent de donner de petits « déplaisirs à quiconque pouvait si aisément lui en donner de « grands. Mais Monsieur était si satisfait de pouvoir, tous les soirs « qu'il passait à Paris, demander à dix ou douze personnes en « particulier : « *Eh bien! n'ai-je pas bien du monde aujourd'hui?* » « que c'était s'opposer à ses plaisirs que de lui représenter de telles « vérités; et ses plaisirs l'emportaient toujours dans son esprit sur « les plus importantes affaires. »

Ainsi Monsieur, ce père de la branche des d'Orléans, et, en général, un père si faible et si peu digne, avait cela déjà de ses successeurs, d'aimer à tenir sa cour au Palais-Royal et à être bien vu à Paris, à y faire un peu concurrence au roi; si nul qu'il fût, la vanité chez lui devançait et devinait la politique.

Mais je laisse vite cet aperçu et ce présage qui serait un anachronisme en ce qui est de Madame et du charme tout idéal des commencements (1661). Elle venait de s'installer aux Tuileries; elle y avait fait choix de ses dames et de ses amies, que madame de La Fayette, qui en était, nous énumère : « Toutes ces personnes, dit l'aimable historien, passaient les après-dînées chez Madame. Elles avaient l'honneur de la suivre au Cours; au retour de la promenade, on soupait chez Monsieur; après le souper, tous les hommes de la Cour s'y rendaient, et on passait le soir parmi les plaisirs de la comédie, du jeu et des violons; enfin on s'y divertissait avec tout l'agrément imaginable, et sans aucun mélange de chagrin. » Au voyage de Fontainebleau qui se fit à peu de temps de là, Madame porta la joie et les plaisirs. Le roi, qui précédemment avait peu souri à l'idée de l'épouser, « connut, en la voyant de plus près, combien il avait été injuste en ne la trouvant pas la plus belle personne du monde. » Ici le roman commence, ou plutôt mille romans à la fois. Madame devient la reine du moment, et ce moment durera jusqu'à sa mort; elle donne le ton à toute cette jeune Cour, dispose de toutes les parties de divertissements : « Elles se faisaient

toutes pour elle, et il paraissait que le roi n'y avait de plaisir que par celui qu'elle en recevait. C'était dans le milieu de l'été : Madame s'allait baigner tous les jours; elle partait en carrosse à cause de la chaleur, et revenait à cheval, suivie de toutes les dames, habillées galamment, avec mille plumes sur leur tête, accompagnées du roi et de la jeunesse de la Cour. Après souper, on montait dans des calèches, et, au bruit des violons, on s'allait promener une partie de la nuit autour du canal. »

Madame de La Fayette, qui nous donne ainsi le cadre du roman, nous met aussi dans les mains quelques-uns des fils qui agitaient et mêlaient entre eux ces jeunes cœurs : le roi plus touché qu'un beau-frère ne doit l'être, Madame plus sensible peut-être qu'il n'est permis à une belle-sœur; entre eux deux ce goût vif, précurseur presque assuré de l'amour; La Vallière naissante qui vient bien à point pour détourner le charme; le comte de Guiche, en même temps, qui fait auprès de Madame quelque chose du même chemin que La Vallière faisait auprès du roi. Jalousies, soupçons, rivalités, déguisements, des confidents qui se font valoir et qui sont des traîtres, c'est l'éternelle histoire de tous les groupes jeunes et amoureux, livrés à eux-mêmes dans les loisirs et sous les ombrages; mais ici ce sont des jeunesses royales et qui brillent au matin du plus beau règne; l'histoire les fixe, la littérature, à défaut de la poésie, en a consacré le souvenir; une plume de femme les a racontées dans une langue polie, pleine de négligences décentes; le regard de la postérité s'y reporte avec envie. Pour s'expliquer qu'au milieu de ces piéges et de ces périls où elle se jouait, Madame n'ait point failli, pour qu'elle ait pu dire sincèrement à Monsieur, à l'article de la mort : « *Monsieur, je ne vous ai jamais manqué,* » il faut se rappeler et les difficultés de sa situation si observée, et aussi son âge avec cette sorte d'innocence qui accompagne les imprudences de la première jeunesse. Pour moi, toutes ces grandes et toutes ces demi-passions qui n'aboutissent pas, telles que madame de La Fayette nous les montre dans son Histoire, et telles

que j'y crois, ne s'expliquent, en effet, que par cette jeunesse première. Quand le comte de Guiche fut exilé en 1664, Madame, qui avait vingt ans, était déjà devenue plus prudente : « Madame, nous dit madame de La Fayette, ne voulait pas qu'il lui dît adieu, parce qu'elle savait qu'on l'observait, et qu'elle n'était plus dans cet âge où ce qui était périlleux lui paraissait plus agréable. » Tous ces aimables engagements, ces hasards, ces entre-croisements de désirs et d'intrigues de cœur se rapportent donc surtout à sa jeunesse d'avant vingt ans.

Ces amours, cet exil du comte de Guiche, avaient fait bruit, et il en résulta un de ces libelles imprimés en Hollande, auxquels Bussy-Rabutin a le triste honneur d'avoir donné l'exemple par ses Histoires amoureuses. Madame, informée à temps, et redoutant l'effet de ce libelle sur Monsieur, s'adressa à Cosnac, pour qu'il prévînt le prince et allât au-devant de son mécontentement. Ce qui la chagrinait surtout, c'était l'impression du libelle (1666) ; Cosnac se chargea de l'arrêter. Il dépêcha en Hollande un homme intelligent, M. Patin, fils de Guy Patin, pour qu'il vît tous les libraires qui pouvaient avoir le livre entre les mains. Celui-ci « s'acquitta si bien de sa commission, dit Cosnac, qu'il fit faire par les États des défenses de l'imprimer, retira dix-huit cents exemplaires déjà tirés, et me les apporta à Paris; et je les remis, par ordre de Monsieur, entre les mains de Mérille (le premier valet de chambre). Cette affaire me coûta beaucoup de peine et d'argent; mais, bien loin d'y avoir regret, je m'en tins trop payé par le gré que Madame me témoigna. »

Cette affaire lia plus particulièrement Cosnac avec Madame, et, dès ce moment, on le vit, en toute occasion, épouser ses intérêts et la servir. Ce fut le moment aussi où il agit avec le plus de zèle sur l'esprit de Monsieur pour le porter à devenir un prince digne d'estime et à la hauteur de sa naissance. J'ai dit comment il y échoua. L'influence du chevalier de Lorraine, à la fin de la campagne de 1667, ruina ses efforts, et cet indigne favori, qui vit

en lui un ennemi naturel, ne négligea rien pour le perdre et pour l'éloigner. Je fais grâce des misérables intrigues domestiques dans lesquelles avait à lutter, à cette époque, cette âme si élevée et si délicate de Madame. Cosnac complète ici une lacune qui se trouve dans l'Histoire de madame de La Fayette, et il nous fait entrer dans les misères quand l'autre nous a donné le roman. Cet attachement pour Madame est certainement le plus bel et le plus honorable endroit de la vie de Cosnac. Lorsqu'il eut été exilé dans son diocèse, Madame ne cessa de lui écrire et de désirer, de demander son rappel; cette instance même allait contre le but : « Le roi, dit Cosnac, crut que Madame ne pouvait pas conserver un si violent et si continuel désir de mon retour, sans que nous eussions ensemble de grandes liaisons, et sans que je lui fusse fort nécessaire; et ces liaisons, selon les idées qu'on lui en avait données, lui paraissaient une cabale formée, et qu'on ne pouvait détruire avec trop de soin. » Il n'y avait point de cabale; mais Madame, parmi les personnes attachées au prince son mari, avait distingué un homme capable, un ambitieux généreux et de mérite, et elle se l'était acquis, elle avait voulu le faire servir à l'accomplissement de ses propres vues, qui devenaient plus sérieuses avec l'âge. Dans le méchant libelle dont Cosnac avait envoyé chercher les ballots en Hollande, il y avait une phrase, entre autres, qui n'était pas si mal tournée : « Elle a, disait-on de Madame, un certain air languissant, et quand elle parle à quelqu'un, comme elle est tout aimable, on dirait qu'elle demande le cœur, quelque indifférente chose qu'elle puisse dire. » Cette douceur du regard de Madame avait opéré sur l'âme assez peu sensible de Cosnac, et, sans y mêler ombre de sentiment galant, il s'était laissé prendre le cœur à celle qui le demandait si doucement et si souverainement. Pendant qu'il était en exil à Valence, Madame s'était trouvée choisie par Louis XIV, qui l'appréciait de plus en plus, comme médiatrice auprès du roi Charles II son frère, qu'il s'agissait de détacher de l'alliance de la Hollande, et aussi d'amener à se déclarer catholique. Louis XIV tenait à ce second point bien

moins pourtant qu'au premier (1). L'affaire était si avancée, et même pour le point le plus délicat, pour la déclaration de catholicité, Madame la supposait si près de se conclure, qu'elle crut pouvoir avertir Cosnac d'un grand présent et d'une surprise qu'elle lui préparait. Il reçut donc une lettre de Madame, datée de Saint-Cloud le 10 juin 1669, qui portait :

« Dans la douleur que vous devez avoir des injustices qu'on « vous fait, il y en aurait beaucoup que vos amis ne songeassent « pas aux consolations qui peuvent vous aider à supporter vos « disgrâces. Madame de Saint-Chaumont (gouvernante des enfants « d'Orléans) et moi, avons, pour y parvenir, résolu que vous « auriez un *chapeau de cardinal*. Cette pensée, je m'assure, vous « paraîtra visionnaire d'abord, voyant ceux de qui dépendent ces « sortes de grâces, si éloignés de vous en faire; mais, pour vous « éclaircir cette énigme, sachez que, parmi une infinité d'affaires « qui se traitent entre la France et l'Angleterre, cette dernière en « aura dans quelque temps, à Rome, d'une telle conséquence et « pour lesquelles on sera si aise d'obliger le roi mon frère, que je « suis assurée qu'on ne lui refusera rien; et j'ai pris mes avances « auprès de lui pour qu'il demandât, sans nommer pour qui, un « chapeau de cardinal, lequel il m'a promis, et ce sera pour vous; « ainsi vous pouvez compter là-dessus... »

Ce chapeau de cardinal, qu'elle montre ainsi à l'improviste prêt à tomber sur un homme en disgrâce, fait un singulier effet, et on reste convaincu encore, même après avoir lu, qu'il y avait là dedans un peu de vision et de fantaisie, comme les femmes qui ont le plus d'esprit en mêlent volontiers à leur politique. Il faut rendre à Cosnac cette justice qu'il ne s'y laissa point éblouir, et qu'il vit surtout dans cette idée ce que nous y voyons aujourd'hui, un haut témoignage de l'estime de Madame : « Quelque ambitieux

(1) Tous les détails de cette négociation, et du rôle qu'y joua Madame, peuvent se lire au tome III des *Négociations relatives à la Succession d'Espagne*, publiées par M. Mignet.

qu'on m'ait cru dans le monde, je puis dire avec sincérité que ce qui me flattait le plus dans cette lettre, c'était d'y voir l'augmentation de l'amitié de Madame. Ce fut, à vrai dire, ce seul honneur auquel je fus le plus sensible. » Il était dans ces termes d'amitié et de correspondance étroite avec la noble princesse; il venait de recevoir d'elle toutes sortes de nouveaux témoignages d'intérêt et d'affection sur sa fâcheuse mésaventure de Paris, au commencement de 1670. Durant le voyage de Douvres, où elle était allée voir le roi son frère et le décider à signer le traité avec Louis XIV (1er juin), elle avait pensé à *ce pauvre M. de Valence*. Au retour du voyage, quatre jours avant sa mort, le 26 juin, elle lui écrivait encore :

« Je ne suis pas surprise de la joie que vous me témoignez « avoir de mon voyage d'Angleterre; il m'a été très-agréable, et, « quelque persuadée que je fusse de l'amitié du roi mon frère, je « l'ai trouvée encore plus grande que je ne l'espérais; aussi ai-je « trouvé dans toutes les choses qui dépendaient de lui tout l'agré- « ment que je pouvais désirer. Le roi même, à mon retour, m'a « témoigné beaucoup de bonté; mais *pour Monsieur, rien n'est « égal à son acharnement pour trouver moyen de se plaindre*. Il me « fit l'honneur de me dire que je suis toute-puissante, et que je puis « ce que je veux; que, par conséquent, *si je ne fais pas revenir le « chevalier* (le chevalier de Lorraine, alors exilé par ordre du roi), « je ne me soucie pas de lui plaire, et *joint ensuite des menaces « pour le temps à venir*. Je lui ai représenté combien peu ce retour « dépendait de moi, et combien peu je faisais ce que je voulais, « puisque vous étiez où vous êtes. Au lieu de voir la vérité et de « s'adoucir par là, il a pris cette occasion de vous faire du mal au- « près du roi, et de tâcher à m'y rendre de mauvais offices. »

Cette lettre renferme encore l'expression d'une douleur bien sensible pour une mère. Cosnac avait écrit une petite lettre à la fille de Madame, pour lors âgée de huit ans, qu'il avait prise en affection pour l'avoir vue chez madame de Saint-Chaumont, sa gouvernante.

Cette lettre, qui avait été remise avec assez de mystère, avait fait mauvais effet, et Madame là-dessus lui disait :

« Je vous ai plusieurs fois blâmé de la tendresse que vous avez « pour ma fille : au nom de Dieu, défaites-vous-en. C'est un enfant « incapable de sentir là-dessus ce qu'elle doit, et *nourrie présente-* « *ment à me haïr*. Contentez-vous d'aimer les personnes qui en « sont aussi reconnaissantes que je la suis, et qui ressentent aussi « vivement que je fais la douleur de ne se pas voir en état de vous « tirer de celui où vous êtes. »

C'est trois jours après cette lettre écrite, que le 29 juin, sur le soir, vers cinq heures, Madame étant à Saint-Cloud, demanda un verre d'eau de chicorée à la glace; elle le prit, et, neuf ou dix heures après, à deux heures et demie du matin, le 30, elle expira dans toutes les douleurs de la plus violente colique. On a les détails de ses moindres actions et de ses paroles dans l'intervalle. En cette soudaine atteinte où la mort la prit comme à la gorge, elle garda sa présence d'esprit, pensa aux choses essentielles, à Dieu, à son âme, à Monsieur, au roi, aux siens, à ses amis, adressa à tous des paroles simples, vraies, d'une mesure charmante et, s'il se peut dire, d'une décence suprême. Dans le premier moment, on avait fait venir un docteur Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, grand rigoriste : ce docteur ne ménagea en rien la princesse; il lui parla presque durement; écoutons son récit à lui-même : « A onze heures du soir, elle m'envoya appeler en grande diligence. Étant arrivé proche de son lit, elle fit retirer tout le monde, et me dit : « Vous voyez, monsieur Feuillet, en quel état je suis réduite. » — « En un très-bon état, Madame, lui répondis-je : vous confesserez à présent qu'il y a un Dieu que vous avez très-peu connu pendant votre vie. » Il lui dit que toutes ses confessions passées ne comptaient pas, que toute sa vie n'avait été qu'un péché; il l'aida, autant que le temps le pouvait permettre, à faire une confession générale. Elle la fit avec de grands sentiments de piété. Un capucin, son confesseur ordinaire, était avec M. Feuillet près de son lit; ce bon religieux voulait lui parler

et se perdait en longs discours. Elle regarda madame de La Fayette présente avec un mélange de pitié et de souffrance ; puis se retournant vers le capucin : « Laissez parler M. Feuillet, mon Père. lui dit-elle avec une douceur admirable (comme si elle eût craint de le fâcher) ; vous parlerez à votre tour. » Cependant. ce docteur Feuillet lui disait à haute voix de rudes paroles : « Humiliez-vous, Madame ; voilà toute cette trompeuse grandeur anéantie sous la pesante main de Dieu. Vous n'êtes qu'une misérable pécheresse. qu'un vaisseau de terre qui va tomber, et qui se cassera en pièces, et de toute cette grandeur il n'en restera aucune trace. » — « Il est vrai. ô mon Dieu ! » s'écriait-elle, acceptant tout avec soumission de la bouche de ce prêtre de mérite. mais rude, et y mêlant en échange ce qui était inaltérable en elle, quelque chose d'obligeant et de doux. On était allé chercher en toute hâte à Paris M. de Condom. Bossuet. Le premier courrier ne le trouva point chez lui ; on en dépêcha un second et un troisième. Elle était à l'extrémité, elle venait de prendre le dernier breuvage quand il arriva. Ici la Relation du sévère docteur Feuillet change de ton et s'émeut sensiblement : « Elle fut aussi aise de le voir. dit-il. comme il fut affligé de la trouver aux abois. *Il se prosterna contre terre et fit une prière qui me charma : il entremêlait des actes de foi, de confiance et d'amour.* »

Prière de Bossuet prosterné à genoux au lit de mort de Madame, épanchement naturel et prompt de ce grand cœur attendri, vous fûtes le trésor secret où il puisa ensuite les grandeurs touchantes de son Oraison funèbre, et ce que le monde admire n'est qu'un écho retrouvé de ces accents qui jaillirent alors à la fois et se perdirent au sein de Dieu avec gémissement et plénitude !

Comme Bossuet achevait de parler ou pendant même qu'il parlait encore, la première femme de chambre de Madame s'approcha d'elle pour lui donner quelque chose dont elle avait besoin ; profitant de l'occasion, Madame lui dit en anglais, afin que Bossuet ne l'entendît pas, conservant ainsi jusqu'à la mort toute la délicatesse de son procédé et la politesse de son esprit : « Donnez à M. de

Condom, lorsque je serai morte, l'émeraude que j'avais fait faire pour lui. » — C'est ce dont Bossuet s'est souvenu jusque dans l'Oraison funèbre : « Cet art de donner agréablement qu'elle avait si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, je le sais, jusqu'entre les bras de la mort. »

Madame fut-elle empoisonnée? Il est convenu aujourd'hui de le nier, et il semble établi de dire qu'elle est morte d'un choléra-morbus. L'autopsie officielle, en partie exigée par la politique, sembla le constater, et on insista fort sur les lésions profondes de constitution, que recouvrait cette enveloppe gracieuse. Le sentiment ou plutôt la sensation immédiate de Madame, fut qu'elle était empoisonnée. Elle le dit devant Monsieur, demandant qu'on regardât à cette eau qu'elle avait bue : « J'étais dans la ruelle, auprès de Monsieur, dit madame de La Fayette, et, quoique je le crusse fort incapable d'un pareil crime, un étonnement ordinaire à la malignité humaine me le fit observer avec attention. Il ne fut ni ému ni embarrassé de l'opinion de Madame; il dit qu'il fallait donner de cette eau à un chien; il opina, comme Madame, qu'on allât quérir de l'huile et du contre-poison, pour ôter à Madame une pensée si fâcheuse. » C'est dans ces termes modérés et circonspects que madame de La Fayette justifie Monsieur. La lettre écrite à Cosnac le 26 juin nous a montré Monsieur plus *acharné* que jamais contre Madame et lui faisant *des menaces pour l'avenir*. Une autre lettre écrite à la veille du voyage d'Angleterre, le 28 avril 1670, exprimait les craintes de Madame et ses tristes présages en des termes bien énergiques et bien précis : « Monsieur est toujours trop aigri sur mon sujet, et je dois m'attendre à bien des chagrins au retour de ce voyage... Monsieur veut que je fasse revenir le chevalier, *ou bien me traiter comme la dernière des créatures.* » Notez qu'elle morte, le chevalier reparut presque aussitôt à la cour. Mais on ne voit pas que Cosnac ait tiré, de ces lettres à lui adressées, aucune induction précise, ni qu'il leur ait fait rendre aucun mauvais sens. Il n'exprime pour son compte aucun soupçon.

Il ne laisse éclater que sa douleur, et c'est ici que je demande à citer en entier une page qui fait honneur à celui qui l'a écrite, et qui complète bien le concert d'oraisons funèbres dont Madame a été l'objet :

« Je n'entreprendrai pas, dit-il, d'exprimer l'état où je me trouvai « (en apprenant la nouvelle de cette mort). Puisqu'il y a eu des « personnes qui sont mortes de douleur, il m'est honteux d'avoir pu « survivre à la mienne. Tout ce que le respect, l'estime, la recon- « naissance, l'ambition, l'intérêt, peuvent inspirer de réflexions « affreuses, me passa mille fois dans l'esprit. Mon tempérament y « résista, je n'en fus pas même malade ; mais ma vie devint si cha- « grine et si languissante, qu'elle ne valait guère mieux que la mort. « Pour la perte de ma fortune, je n'y fus pas trop sensible ; je « n'avais jamais pu me persuader que les espérances que l'on me « donnait fussent solides, quoiqu'à juger par toutes les apparences, « le succès en fût indubitable ; mais perdre une si grande, si par- « faite, si bonne princesse, une princesse qui pouvait réparer le tort « que ma chute m'avait fait ; non, si j'avais eu le cœur véritable- « ment délicat et sensible, il m'en devait coûter la vie. Il faut, pour « justifier mon dévouement à cette princesse, et pour ma consola- « tion, que je trace une légère idée de ses vertus. » (Et ici commence le Portrait en forme, dans le goût du temps :)

« Madame avait l'esprit solide et délicat, du bon sens, connais- « sant les choses fines, l'âme grande et juste, éclairée sur tout ce « qu'il faudrait faire, mais quelquefois ne le faisant pas, ou par une « paresse naturelle, ou par une certaine hauteur d'âme qui se « ressentait de son origine, et qui lui faisait envisager un devoir « comme une bassesse. Elle mêlait dans toute sa conversation une « douceur qu'on ne trouvait point dans toutes les autres personnes « royales : ce n'est pas qu'elle eût moins de majesté, mais elle en « savait user d'une manière plus facile et plus touchante, de sorte « qu'avec tant de qualités toutes divines elle ne laissait pas d'être « la plus humaine du monde. On eût dit qu'elle s'appropriait les

« cœurs au lieu de les laisser en commun, et c'est ce qui a aisément « donné sujet de croire qu'elle était bien aise de plaire à tout le « monde et d'engager toutes sortes de personnes.

« Pour les traits de son visage, on n'en voit pas de si achevés; « elle avait les yeux vifs sans être rudes, la bouche admirable, le « nez parfait, chose rare! car la nature, au contraire de l'art, fait « bien presque tous les yeux et mal presque tous les nez. Son teint « était blanc et uni au delà de toute expression, sa taille médiocre « mais fine (1). On eût dit qu'aussi bien que son âme, son esprit « animait tout son corps; elle en avait jusqu'aux pieds et dansait « mieux que femme du monde.

« Pour ce *je ne sais quoi* tant rebattu, donné si souvent en pur « don à tant de personnes indignes, ce *je ne sais quoi* qui descendait « d'abord jusqu'au fond des cœurs, les délicats convenaient que « chez les autres il était copie, qu'il n'était original qu'en Madame. « Enfin, quiconque l'approchait demeurait d'accord qu'on ne voyait « rien de plus parfait qu'elle.

« Je n'ai plus rien à dire de cette princesse, sinon qu'elle aurait « été la gloire et l'honneur de son siècle, et que son siècle l'aurait « adorée, s'il avait été digne d'elle.

« Avec cette princesse, je perdis l'envie et l'espérance de mon « retour, et, pleinement dégoûté du monde, je tournai toutes mes « vue du côté de mon ministère. »

L'époque de la mort de Madame fut un événement pour plusieurs. Ce jour-là, La Fare raconte qu'il ramena de Saint-Cloud M. de Tréville, un des amis particuliers de Madame, un de ceux dont elle appréciait le plus l'esprit fin, un peu subtil et extrêmement orné : « Tréville, que je ramenai ce jour-là de Saint-Cloud, et que je retins à coucher avec moi, pour ne le pas laisser en proie à sa douleur, en quitta le monde et prit le parti de la dévotion, qu'il a toujours soutenu depuis. » Madame de La Fayette elle-même, depuis qu'elle

(1) La Fare est moins favorable sur l'article de la taille, et il dit même un mot désagréable, que je ne répéterai pas.

eut perdu Madame, se retira de la Cour et vécut avec M. de La Rochefoucauld de cette vie plus particulière qu'elle ne quitta plus.

Morte à vingt-six ans, et ayant été pendant neuf ans le centre de l'agrément et des plaisirs, Madame marque le plus beau ou du moins le plus gracieux moment de la Cour de Louis XIV. Il y eut après elle, dans cette Cour, plus de splendeur et de grandeur imposante peut-être, mais moins de distinction et de finesse. Madame aimait l'esprit, le distinguait en lui-même, l'allait chercher, le réveillait chez les vieux poëtes, comme Corneille, le favorisait et l'enhardissait chez les jeunes, comme Racine; elle avait pleuré à *Andromaque*, dès la première lecture que le jeune auteur lui en fit : « Pardonnez-moi, Madame, disait Racine en tête de sa tragédie, si j'ose me vanter de cet heureux commencement de sa destinée. » Dans toutes les Cours qui avaient précédé de peu celle de Madame, à Chantilly, à l'Hôtel Rambouillet et alentour, il y avait un mélange d'un goût déjà ancien, et qui allait devenir suranné : avec Madame, commence proprement le goût moderne de Louis XIV; elle contribua à le fixer dans sa pureté.

Madame appelle naturellement la comparaison avec cette autre princesse aimable des dernières années de Louis XIV, avec la duchesse de Bourgogne; mais, sans prétendre sacrifier l'une à l'autre, notons seulement quelques différences. La duchesse de Bourgogne, élève chérie de madame de Maintenon, et qui la désolait quelquefois par ses désobéissances, appartenait déjà à cette génération de jeunes femmes qui aimaient démesurément le plaisir, le jeu, par moments la table; enfin elle était bien faite pour être la mère de Louis XV. Madame, qui, venue au temps de la duchesse de Bourgogne, eût peut-être aimé toutes ces autres choses, aimait davantage celles de l'esprit; la solidité et le sens se mêlaient insensiblement à ses grâces; la décence et la politesse ne l'abandonnaient pas. Louis XIV, en se liant avec elle d'une amitié si vraie et qui avait dominé l'amour, semblait avoir voulu s'attacher à régler cet heureux naturel et à lui donner de ses propres qualités : « il la rendit en peu

de temps une des personnes du monde les plus achevées. » Dans les quelques jours qu'elle passa à Saint-Cloud, au retour de son voyage d'Angleterre et à la veille de sa mort, La Fare nous la montre jouissant de la beauté de la saison et de la conversation de ses amis, « comme M. de Turenne, M. le duc de La Rochefoucauld, madame de La Fayette, Tréville et plusieurs autres. » Ce n'est pas là, j'imagine, le cercle que la duchesse de Bourgogne, plus folâtre, aurait choisi et groupé autour d'elle.

Les lettres que Madame a écrites à Cosnac, et qui se publient pour la première fois, sont courtes, amicales, assez bien tournées, mais sans rien de remarquable : évidemment, elle n'avait pas cette imagination qui se répand à distance; ce sont de ces esprits légers et sacrés qu'il faut saisir et adorer à leur source. La littérature ici n'a autre chose à faire qu'à enregistrer les témoignages des contemporains et, en quelque sorte, à les découper au milieu des pages d'autrefois.



MADAME

DE SÉVIGNÉ (1).

Madame de Sévigné, comme La Fontaine, comme Montaigne, est un de ces sujets qui sont perpétuellement à l'ordre du jour en France. Ce n'est pas seulement un classique, c'est une connaissance, et, mieux que cela, c'est une voisine et une amie. Tous ceux qui travaillent à nous en rendre la lecture, non pas plus agréable, mais plus facile et plus courante, plus éclaircie jusque dans les moindres détails, sont sûrs de nous intéresser. M. Monmerqué a rendu un service de ce genre, il y a une trentaine d'années, par son excellente édition. M. Walckenaer, par la riche et copieuse biographie qu'il est en train de publier, et que le quatrième volume, donné depuis peu, n'a pas épuisée encore, vient combler la mesure. Sur madame de Sévigné et son monde, sur ses amis et connaissances, et les amis de ses amis, grâce aux recherches infatigables de son curieux biographe, on aura tout désormais, et plus que tout.

M. Walckenaer est un des savants de ce temps-ci les plus laborieux et les plus divers, un savant presque universel. Interrogez les naturalistes : ils vous diront qu'il a fondé une branche de l'histoire

(1) *Mémoires touchant sa vie et ses écrits,* par M. le baron Walckenaer.

naturelle; il a débuté par un travail tout neuf sur les *Aranéides* ou araignées; il a dit là-dessus le premier et le dernier mot; ses écrits en ce genre sont classiques : il est le Latreille des araignées. Il s'est occupé aussi des abeilles. Sa *Géographie ancienne des Gaules* le classe à un haut rang parmi les géographes originaux, à la suite de d'Anville. Et, tout à travers cela, nous le trouvons amoureux de La Fontaine, le suivant dans ses rêveries jour par jour, nous le racontant par le menu, comme aurait pu le faire Pellisson, célèbre aussi par son araignée; puis, s'occupant d'Horace, et donnant deux gros volumes, un peu gros vraiment, mais pleins de choses sur le charmant poëte; et, de là, revenant à La Bruyère, dont il a publié la meilleure et la plus complète édition; enfin, s'attachant à madame de Sévigné, comme s'il ne l'avait jamais quittée un instant et comme si, de toute sa vie, il n'avait rien eu autre chose à faire.

Vous connaissez ce bon d'Hacqueville, l'ami, le confident empressé de madame de Sévigné et de tout son monde, celui qui se met en quatre et en mille pour tout voir, pour tout savoir, qui sait les dessous de cartes d'un chacun, et qui n'en est pas moins obligeant et indulgent pour cela, incapable de négliger aucun ami absent ou présent, se multipliant de sa plume et de sa personne pour suffire à tout. En vain madame de Sévigné essayait quelquefois de le modérer dans son zèle de bons offices et de correspondance : « Vous jugez bien, écrivait-elle à sa fille, que puisque le régime que je lui avais ordonné ne lui plaît pas, je lâche la bride à toutes ses bontés et lui laisse la liberté de son écritoire. Songez qu'il écrit de cette furie à tout ce qui est hors de Paris et voit tous les jours tout ce qui y reste : ce sont *les d'Hacqueville...* » C'est ainsi qu'elle le surnomme, et elle continue d'en parler comme s'il était *plusieurs*. Eh bien! supposez un moment qu'après tout à l'heure deux siècles d'Hacqueville soit revenu au monde, qu'il se mette à se ressouvenir de ce temps-là, à nous entretenir de madame de Sévigné et de ses amis, à vouloir tout nous dire et ne rien oublier; imaginez le récit intime, abondant, interminable, que cela ferait, un récit doublé et

redoublé de circuits sans nombre et de toutes sortes de parenthèses ; — ou, mieux encore, imaginez une promenade que nous ferions à Saint-Germain ou à Versailles en pleine Cour de Louis XIV, avec d'Hacqueville pour maître des cérémonies et pour guide : il donne le bras à madame de Sévigné, mais il s'arrête à chaque pas, avec chaque personne qu'il rencontre, car il connaît tous les masques, il les accoste un à un, il les questionne pour mieux nous informer; il revient à madame de Sévigné toujours, et elle lui dirait : « Mais, *les d'Hacqueville,* à ce train-là nous n'en sortirons jamais. » C'est tout à fait l'idée qu'on peut prendre du livre de M. Walckenaer, plein d'intérêt et de longueur, qui ressemble à la promenade en zigzag dont nous parlions ; c'est un livre qui rendrait madame de Sévigné bien reconnaissante et qui l'impatienterait un peu ; elle dirait de son d'Hacqueville biographe, comme elle disait de l'autre quand elle le voyait se prodiguer pour des personnes du dehors : « Il est, en vérité, *un peu étendu* dans ses soins. » Mais la reconnaissance surnagerait, et elle doit à plus forte raison surnager chez nous, qui ne sommes point madame de Sévigné, et que cet habile homme, informé comme on ne l'est pas, initie à tant de choses que, sans lui, nous n'aurions jamais eu chance de savoir. Ajoutez le parfum d'honnêteté antique qui circule à travers ces pages et qui trouve moyen de se mêler jusqu'au milieu de la chronique scandaleuse à laquelle elles sont souvent consacrées, un profond et naïf amour des Lettres et de tout ce qu'elles amènent de délicat avec elles, une bonhomie parfaite qui épouse son sujet tout entier avec tendresse et réussit, après un peu de résistance, à nous le faire aimer et embrasser jusque dans ses replis. Toutes ces qualités et ces mérites, sauf les légers inconvénients que le goût nous obligeait de ressentir, font, à nos yeux, de M. Walckenaer le plus ample, le plus instructif et, si je puis dire, le plus serviable des biographes.

Comment la figure de madame de Sévigné ressort-elle de cette étude ? Elle en sort telle que la première vue nous l'avait offerte, et plus que jamais pareille à elle-même. On se confirme, après étude et

réflexion, dans l'idée qu'une première et franche impression nous avait laissée d'elle. Et d'abord, plus on y songe, et mieux on s'explique son amour de mère, cet amour qui, pour elle, représentait tous les autres. Cette riche et forte nature, en effet, cette nature saine et florissante, où la gaieté est plutôt dans le tour et le sérieux au fond, n'avait jamais eu de passion proprement dite. Orpheline de bonne heure, elle ne sentit point la tendresse filiale; elle ne parle jamais de sa mère; une ou deux fois il lui arrive même de badiner du souvenir de son père; elle ne l'avait point connu. L'amour conjugal, qu'elle essaya loyalement, lui fut vite amer, et elle n'eut guère jour à s'y livrer. Jeune et belle veuve, à l'humeur libre et hardie, dans ce rôle d'éblouissante Célimène, eut-elle en secret quelque faible qu'elle déroba? Une étincelle lui traversa-t-elle le cœur? Fut-elle jamais en péril d'avoir un moment d'oubli avec son cousin Bussy, comme M. Walckenaer, en Argus attentif, inclinerait à le croire? Avec ces spirituelles rieuses, on ne sait jamais à quoi s'en tenir, et on serait bien dupe souvent de s'arrêter à quelques mots qui, chez d'autres, diraient beaucoup. Le fait est qu'elle résista à Bussy, son plus dangereux écueil, et que, si elle l'agréa un peu, elle ne l'aima point avec passion. Cette passion, elle ne la porta sur personne jusqu'au jour où ces trésors accumulés de tendresse éclatèrent sur la tête de sa fille pour ne plus s'en déplacer. Un poëte élégiaque l'a remarqué : un amour qui vient tard est souvent plus violent; on y paie en une fois tout l'arriéré des sentiments et les intérêts :

Sæpe venit magno fœnore tardus amor.

Ainsi de madame de Sévigné. Sa fille hérita de toutes les épargnes de ce cœur si riche et si sensible, et qui avait dit jusqu'à ce jour : *J'attends*. Voilà la vraie réponse à ces gens d'esprit raffinés qui ont voulu voir dans l'affection de madame de Sévigné pour sa fille une affectation et une contenance. Madame de Grignan fut la grande, l'unique passion de sa mère, et cette tendresse maternelle prit tous

les caractères en effet de la passion, l'enthousiasme, la prévention, un léger ridicule (si un tel mot peut s'appliquer à de telles personnes), une naïveté d'indiscrétion et une plénitude qui font sourire. Ne nous en plaignons pas. Toute la correspondance de madame de Sévigné est comme éclairée de cette passion qui vient s'ajouter à tous les éclairs déjà si variés de son imagination et de son humeur.

Et sur ce dernier point, c'est-à-dire le tempérament et l'humeur, connaissons bien madame de Sévigné. En parlant d'elle, on a à parler de la grâce elle-même, non pas d'une grâce douce et molle, entendons-nous bien, mais d'une grâce vive, abondante, pleine de sens et de sel, et qui n'a pas du tout les pâles couleurs. Elle a une veine de Molière en elle. Il y a de la *Dorine* dans madame de Sévigné, une Dorine du beau monde et de la meilleure compagnie; à cela près, la même verve. Quelques mots de Tallemant caractérisent bien cette charmante et puissante nature de femme, telle qu'elle se déclarait toute jeune dans l'abondance de la vie : après avoir dit qu'il la trouve une des plus aimables et des plus honnêtes femmes de Paris, « elle chante, ajoute-t-il, elle danse, elle a l'esprit fort vif et agréable; elle est *brusque* et ne peut se tenir de dire ce qu'elle croit joli, quoique assez souvent ce soient des choses un peu gaillardes... » Voilà le mot qu'il ne faut pas perdre de vue avec elle, tout en le recouvrant ensuite de toute la politesse et de toutes les délicatesses qu'on voudra. Il y avait de la joie en elle. Elle vérifiait de sa personne le mot de Ninon : « La joie de l'esprit en marque la force. » Elle était de cette race d'esprits dont étaient Molière, Ninon elle-même, madame Cornuel un peu, La Fontaine, d'une génération légèrement antérieure à Racine et à Boileau, et plus vivace, plus vigoureusement nourrie. « Vous paraissez née pour les plaisirs, lui disait madame de La Fayette, et il semble qu'ils soient faits pour vous. Votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté lorsqu'ils vous environnent. Enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus

contraire qu'à qui que ce soit. » Elle disait elle-même, en se souvenant d'un ancien ami : « J'ai vu ici M. de Larrei, fils de notre pauvre ami Lenet, avec qui nous avons tant ri; car jamais il ne fut une jeunesse plus riante que la nôtre de toutes les façons. » Sa beauté un peu irrégulière, mais réelle, devenait rayonnante en ces moments où elle s'animait; sa physionomie s'éclairait de son esprit, et l'on a pu dire, à la lettre, que cet esprit allait jusqu'à éblouir les yeux. Un homme de ses amis (l'abbé Arnauld), qui avait aussi peu d'imagination que possible, en a trouvé pour la peindre, lorsqu'il nous dit : « Il me semble que je la vois encore telle qu'elle me parut la première fois que j'eus l'honneur de la voir, arrivant dans le fond de son carrosse tout ouvert, au milieu de monsieur son fils et de mademoiselle sa fille : tous trois tels que les poëtes représentent Latone au milieu du jeune Apollon et de la jeune Diane, *tant il éclatait d'agrément dans la mère et dans les enfants!* » La voilà bien au naturel dans son cadre et dans son épanouissement : une beauté, un esprit et une grâce à découvert, qui reluit en plein soleil. Il faut noter pourtant une nuance. Sa joie si réelle n'était pas pour cela à tout propos ni hors de saison, et, sans jamais s'éteindre, elle s'adoucit sans doute avec les années. Parlant d'un voyage qu'elle faisait en 1672, et où elle regrettait la compagnie de son aimable cousin de Coulanges : « Pour avoir de la joie, écrivait-elle, il faut être avec des gens réjouis. Vous savez que je suis comme on veut, mais je n'invente rien. » Cela veut dire que ce charmant esprit avait tous les tons et savait s'accommoder aux personnes. Toujours est-il que, même au milieu des tristesses et des ennuis, elle demeurait la plus belle humeur de femme et l'imagination la plus enjouée qui se pût voir. Elle avait un tour à elle, le don des images les plus familières et les plus soudaines, et elle en revêtait à l'improviste sa pensée comme pas une autre n'eût su faire. Même quand cette pensée est sérieuse, même quand la sensibilité est au fond, elle a de ces mots qui la déjouent et qui font l'effet d'une gaieté. Son esprit ne put jamais se priver

de cette vivacité d'éclairs et de cette gaieté de couleurs. Elle est tout le contraire de ses bons amis les jansénistes, qui ont le style *triste*.

Madame de Sévigné, madame de La Fayette et madame de Maintenon, sont les plus distinguées entre les femmes du XVIIe siècle qui ont écrit. Les deux dernières ont su concilier dans une rare mesure l'exactitude et l'atticisme ; mais la première seule nous offre cette imagination continue, cette invention de détail qui anime tout ce qu'elle touche et dont on jouit également chez La Fontaine et chez Montaigne. C'est cette veine d'imagination perpétuelle dans le détail de l'expression plutôt que dans l'ensemble, qui nous ravit surtout en France.


G. STAAL

MADAME

DE MAINTENON (1).

Je viens de faire une lecture agréable, douce, unie, touchante par moments, qui repose et même qui élève, une lecture que tout le monde voudra faire comme moi. Il s'agit encore de madame de Maintenon, mais de madame de Maintenon prise cette fois par son côté le plus positif et qui prête le moins aux discussions, considérée dans son œuvre et sa fondation de Saint-Cyr. M. le duc de Noailles avait déjà, il y a quelques années (1843), donné sur ce sujet un intéressant opuscule par lequel il préludait à son Histoire de madame de Maintenon : mais aujourd'hui M. Théophile Lavallée publie de la maison de Saint-Cyr une Histoire complète et suivie, et qui peut se dire définitive.

M. Lavallée s'était fait très-honorablement connaître jusqu'ici par divers ouvrages consciencieux et utiles, exécutés avec beaucoup de précision et de fermeté. Son *Histoire des Français depuis le temps des Gaulois jusqu'en* 1830, arrivée à la neuvième édition, présente en quatre volumes l'abrégé le plus succinct et le plus substantiel de nos annales; l'esprit exact de l'auteur a su réduire tous les faits

(1) *Histoire de la Maison royale de Saint-Cyr*, par M. Théophile Lavallée.

dans ce court espace sans rien laisser échapper d'important ni de saillant, et, mérite rare! l'ouvrage garde de l'intérêt au milieu de cette condensation continue et se fait lire. Attaché comme professeur à l'École militaire de Saint-Cyr, M. Lavallée a été naturellement amené à rechercher les origines et les fortunes diverses de cette maison; il a trouvé à Versailles, soit dans la bibliothèque du séminaire, soit aux archives de la préfecture, un grand nombre de recueils et de pièces originales qui permettent d'établir le récit le plus détaillé avec certitude. En abordant ce sujet délicat, il y a porté de sa rigueur d'historien, et, en retour, ce sujet lui a rendu de sa douceur et de son élégance. Il en est résulté un beau livre, accompagné de tout ce qui peut le faire valoir, plan, vues, gravures, et surtout formé et nourri à chaque page de cette excellente langue du XVIIe siècle, que madame de Maintenon avait amenée à sa perfection et que parlaient les premières élèves de Saint-Cyr.

Il est arrivé à M. Lavallée, en étudiant madame de Maintenon, ce qui arrivera à tous les bons esprits encore prévenus (et j'en rencontre quelquefois de tels) qui approcheront de cette personne distinguée et qui prendront le soin de la connaître dans l'habitude de la vie : je ne dirai pas qu'il s'est converti à elle, ce serait mal rendre l'impression simplement équitable que reçoit un esprit droit; mais il a fait justice de cette foule d'imputations fantastiques et odieusement vagues qui ont été longtemps en circulation sur le prétendu rôle historique de cette femme célèbre. Il l'a vue telle qu'elle était, tout occupée du salut du roi, de sa réforme, de son amusement décent, de l'intérieur de la famille royale, du soulagement des peuples, et faisant tout cela, il est vrai, avec plus de rectitude que d'effusion, avec plus de justesse que de grandeur; enfin, il a résumé son jugement sur elle en des termes précis, au moment de l'accompagner dans son œuvre de tendresse et de prédilection :

« Madame de Maintenon, dit-il, n'a donc pas eu sur Louis XIV
« l'influence malfaisante que ses ennemis lui ont attribuée : elle

« n'eut pas de grandes vues, elle ne lui inspira pas de grandes cho-
« ses : elle borna trop sa pensée et sa mission au salut de l'homme
« et aux affaires de religion ; l'on peut même dire qu'en beaucoup
« de circonstances elle rapetissa le grand roi ; mais elle ne lui donna
« que des conseils salutaires, désintéressés, utiles à l'État et au sou-
« lagement du peuple ; et en définitive elle a fait à la France un bien
« réel en réformant la vie d'un homme dont les passions avaient été
« divinisées, en arrachant à une vieillesse licencieuse un monarque
« qui, selon Leibniz, « faisait seul le destin de son siècle » ; enfin
« en le rendant capable de soutenir, « avec un visage toujours égal
« et véritablement chrétien », les désastres de la fin de son règne. »

Puis, au seuil de Saint-Cyr, M. Lavallée a eu soin de placer aussi un portrait de l'illustre fondatrice, où revit cette grâce si réelle, si sobre, si indéfinissable, et qui, sujette à disparaître de loin, ne doit jamais s'oublier quand par moments la figure nous paraît un peu sèche ; il l'emprunte aux Dames de Saint-Cyr dont la plume, par sa vivacité et ses couleurs, est digne cette fois d'une Caylus ou d'une Sévigné : « Elle avait (vers l'âge de cinquante ans), disent ces Dames, le son de voix le plus agréable, un ton affectueux, un front ouvert et riant, le geste naturel de la plus belle main, des yeux de feu, les mouvements d'une taille libre si affectueuse et si régulière qu'elle effaçait les plus belles de la Cour... Le premier coup d'œil était imposant et comme voilé de sévérité : le sourire et la voix ouvraient le nuage... »

Saint-Cyr, dans son idée complète, ne fut pas seulement un pensionnat, puis un couvent de filles nobles, une bonne œuvre en même temps qu'un délassement de madame de Maintenon : ce fut quelque chose de plus hautement conçu, une fondation digne en tout de Louis XIV et de son siècle. M. Lavallée établit très-bien, dès les premières pages, le caractère historique et politique de Saint-Cyr, et son lien avec les grandes choses du dehors. Sous Louis XIV, et surtout pendant la seconde moitié de son règne, la France, même en temps de paix, fut obligée de garder son attitude militaire impo-

sante, une puissante armée de 150.000 hommes sous les armes. Louvois introduisait dans ce grand corps l'organisation moderne; mais la base essentiellement moderne, la contribution égale et régulière de tous au service militaire, manquait. La noblesse, qui était et restait l'âme de la guerre, se voyait pour la première fois assujettie à des règlements stricts et à des obligations continues qui choquaient son esprit et qui aggravaient ses charges. La royauté contractait donc envers elle de nouveaux devoirs. Louis XIV le reconnut et eut à cœur de s'en acquitter : 1° en fondant l'hôtel des Invalides, dont une partie fut réservée pour des officiers vieux ou blessés; 2° par la formation des compagnies de Cadets qu'on exerçait dans les places frontières, et où l'on élevait 4.000 fils de gentilshommes; 3° enfin, dès que madame de Maintenon lui en eut suggéré l'idée, par la fondation de la maison royale de Saint-Cyr, destinée à l'éducation de 250 demoiselles nobles et pauvres. L'établissement de l'École militaire vers le milieu du siècle suivant, et dont le principal honneur revient à Paris-Duverney, fut le complément nécessaire de ces fondations monarchiques, et remplaça ce que les compagnies de Cadets avaient d'insuffisant. Toute cette branche de l'éducation militaire sera prochainement traitée par M. Lavallée dans un second ouvrage intitulé *Histoire militaire de Saint-Cyr;* il n'était pas inutile de montrer dès l'abord le rapport et le lien.

Saint-Cyr, dans la première pensée de madame de Maintenon, ne s'élevait pas si haut. Madame de Maintenon était sincèrement religieuse; à peine tirée de l'indigence par les bienfaits du roi, elle se dit qu'elle devait en répandre quelque chose sur d'autres qui étaient pauvres comme elle l'avait été. Cette idée de secourir les demoiselles pauvres, pour les préserver des dangers où elle-même avait passé, fut chez elle très-ancienne, très-naturelle; elle l'envisageait comme une dette et comme une rançon devant Dieu de sa grande fortune. Elle eut d'abord des jeunes filles dont elle payait la pension à Montmorency, puis à Rueil, où elle donna plus de développement à sa bonne pensée. Elle avait toujours eu un grand goût

pour élever les enfants, pour les enseigner, les reprendre, les morigéner : c'était un de ses talents particuliers et prononcés : « J'ai grande impatience, écrivait-elle à madame de Brinon, la première directrice de ces écolières, de voir mes petites filles et de me trouver dans leur étable... J'en reviens toujours plus affolée... » De Rueil, l'institution fut transférée à Noisy, où elle continua de croître; madame de Maintenon y consacrait tous les moments qu'elle pouvait dérober à la Cour. Elle commençait à s'applaudir de son succès : « Jugez de mon plaisir, écrivait-elle à son frère, quand je reviens le long de l'avenue suivie de cent vingt-quatre demoiselles qui y sont présentement ! »

Madame de Maintenon était faite pour ce gouvernement intérieur et domestique; elle en avait l'art et le don, elle en goûtait tout le plaisir. Ce n'est pas une raison pour y moins apprécier son mérite. De ce qu'elle y cherchait le repos dans l'action, les délices dans la familiarité et dans l'autorité même, de ce que cet amour-propre, dont on ne se sépare jamais, y trouvait son compte, il ne faut pas l'en moins admirer. Un ancien poëte, Simonide d'Amorgos, dans une Satire contre les femmes, les a comparées, quand elles sont mauvaises, pour leurs défauts dominants, chacune à une espèce d'animaux (ces Anciens étaient peu galants) : mais quand il en vient à la femme sage, utile, frugale, industrieuse, diligente et féconde, il ne trouve à la comparer qu'avec l'abeille. Madame de Maintenon, au sein de ces établissements dont elle était l'âme et la mère, et dont elle ordonnait en tous sens la ruche, peut se comparer à cette abeille infatigable. Telle elle avait été, toute sa vie, dans les maisons où elle avait vécu sur le pied d'amitié, y mettant l'ordre, la propreté, la décence, répandant l'esprit de travail autour d'elle, et en même temps faisant honneur tout aussitôt à l'esprit de politesse et de société. Que sera-ce donc quand elle sera chez elle, dans sa fondation propre, dans sa ruche de prédilection, avec toute sa joie et son orgueil de reine abeille et de mère, ayant une fois réussi à produire le parfait idéal qui était en elle?

Cet idéal était patriotique et chrétien tout ensemble : un jour, dans un entretien dont les termes ont été recueillis par ses pieuses élèves, et après leur avoir parlé de tout ce qu'il y avait eu de peu médité et de non prévu dans sa grande fortune à la Cour, elle a dit avec un élan et un feu qu'on n'attendrait pas de sa part, mais qu'elle avait dès qu'elle en venait au sujet chéri :

« Il en est de cela comme de Saint-Cyr, qui est devenu insen-« siblement ce que vous le voyez aujourd'hui. Je vous l'ai sou-« vent dit, je n'aime point les nouveaux établissements ; il vau-« drait mieux soutenir les anciens. Cependant, sans presque y « penser, il se trouve que j'en ai fait un nouveau. Tout le monde « croit que, la tête sur mon chevet, j'ai fait ce beau plan ; cela « n'est point. Dieu a conduit Saint-Cyr par degrés. Si j'avais fait « un plan, j'aurais envisagé toutes les peines de l'exécution, « toutes les difficultés, tous les détails ; j'en aurais été effrayée ; « j'aurais dit : Cela est fort au-dessus de moi. Et le courage m'au-« rait manqué. Beaucoup de compassion pour la noblesse indi-« gente, parce que j'avais été orpheline et pauvre moi-même, « un peu de connaissance de son état, me fit imaginer de l'assister « pendant ma vie. Mais en projetant de faire tout le bien possible, « je ne projetai point de le faire encore après ma mort. Ce ne fut « qu'une seconde idée qui naquit du succès de la première. *Puisse « cet établissement durer autant que la France, et la France autant « que le monde!* Rien ne m'est plus cher que mes enfants de Saint-« Cyr ; j'en aime tout, jusqu'à leur poussière. Je m'offre avec tous « mes gens pour les servir ; et je n'aurai nulle peine à être leur « servante, pourvu que mes soins leur apprennent à s'en passer. « Voilà où je tends, voilà ma passion, voilà mon cœur. »

Ce fut l'année même de son mariage avec le roi (1684), et comme par une reconnaissance intérieure envers le Ciel, qu'elle s'appliqua à perfectionner l'essai de Noisy et à lui donner cette première forme déjà toute royale qu'il prit dès sa translation à Saint-Cyr. Elle représenta au roi, après une visite qu'il avait faite à Noisy

et dont il avait été fort content, que « la plupart des familles nobles de son royaume étaient réduites à un pitoyable état par les dépenses que leurs chefs avaient été obligés de faire à son service ; que leurs enfants avaient besoin d'être soutenus pour ne pas tomber tout à fait dans l'abaissement ; que ce serait une œuvre digne de sa piété et de sa grandeur, de faire un établissement solide qui fût l'asile des pauvres demoiselles de son royaume, et où elles fussent élevées dans la piété et dans tous les devoirs de leur condition. » Le Père de La Chaise appuyait le projet ; Louvois se récriait sur la dépense. Louis XIV lui-même semblait hésiter : « Jamais reine de France, disait-il, n'a rien fait de semblable. » C'est par là en effet, et seulement par là, que madame de Maintenon prétendait manifester sa prochaine, sa secrète et efficace royauté.

L'idée de la fondation de Saint-Cyr fut décidée, et le roi en parla au Conseil le 15 août 1684 ; deux années se passèrent, durant lesquelles on bâtit la maison, on régla les dotations et les revenus et on prépara les Constitutions. Les lettres patentes furent délivrées en juin 1686, et la Communauté fut transférée de Noisy dans le nouveau domicile, du 26 juillet au 1er août. Pendant les six années qui suivirent, on resta dans les essais et les tâtonnements ; ils furent des plus brillants et même des plus glorieux, et jamais Saint-Cyr ne fit plus de bruit que dans ce temps où il n'était pas encore assis sur ses entiers et ses plus sûrs fondements. Madame de Maintenon avait rêvé une maison qui ne ressemblât à nulle autre, où l'on fût régulier sans y être tenu par des vœux absolus, où l'on n'eût rien des petitesses et des minuties des couvents, où l'on en gardât pourtant la pureté et l'ignorance du mal, en participant d'ailleurs avec prudence, et sous la réserve chrétienne, à toute la fleur de la politesse et du monde. Louis XIV, qui voyait les choses avec un sens pratique et dans l'intérêt de l'État, approuvait que la maison de Saint-Cyr n'eût rien d'un monastère, et il l'eût voulu conserver ainsi. Mais il y avait dans la première recherche de madame de Maintenon et dans ce mélange de solidité, de

raison et d'agrément, une mesure impossible à observer; il aurait fallu que toutes les maîtresses et les élèves eussent autant de sagesse et de force qu'elle-même. Élever les demoiselles « chrétiennement, raisonnablement et noblement, » était le but, mais il y avait à craindre que ce *noblement* ne menât au mépris de l'humilité, que ce *raisonnablement* ne menât au besoin de raisonner. C'est dans ces années d'essai, de premier essor et d'apprentissage de Saint-Cyr, que madame de Maintenon demanda à Racine de lui composer des comédies sacrées, et qu'eurent lieu les représentations d'*Esther*. Si *Esther*, avec ses conséquences mondaines et l'élite des profanes qu'elle introduisait, fut une distraction, peut-être une imprudence et une faute du premier Saint-Cyr, on sent bien que ce n'est pas nous qui en ferons un reproche, et personne au monde n'aura le courage de le blâmer. *Esther* est restée, aux yeux de tous, la couronne de la maison. Les détails de la composition de cette adorable pièce et des représentations qu'on en fit sont trop connus pour y revenir : ils forment un des plus gracieux épisodes, et le plus virginal assurément, de notre littérature dramatique. Pourtant madame de La Fayette, en personne sensée, et un peu jalouse peut-être de madame de Maintenon, y voyait quelque prétexte à dire :

« Madame de Maintenon, qui est fondatrice de Saint-Cyr, tou-
« jours occupée du dessein d'amuser le roi, y fait souvent faire
« quelque chose de nouveau à toutes les petites filles qu'on élève
« dans cette maison, dont on peut dire que c'est un établissement
« digne de la grandeur du roi et de l'esprit de celle qui l'a inventé
« et qui le conduit : mais quelquefois les choses les mieux instituées
« dégénèrent considérablement; et cet endroit qui, maintenant que
« nous sommes dévots, est le séjour de la vertu et de la piété,
« pourra quelque jour, sans percer dans un profond avenir, être
« celui de la débauche et de l'impiété. Car de songer que trois cents
« jeunes filles qui y demeurent jusqu'à vingt ans, et qui ont à leur
« porte une Cour remplie de gens éveillés, surtout quand l'autorité

« du roi n'y sera plus mêlée; de croire, dis-je, que de jeunes filles « et de jeunes hommes soient si près les uns des autres sans sauter « les murailles, cela n'est presque pas raisonnable. »

Il était donc essentiel, après le succès d'*Esther* et l'éveil donné à la Cour, de faire un pas en arrière et de rentrer dans l'esprit de la fondation en le fortifiant par des règlements plus sévères. Le danger en effet, dans ce voisinage de Versailles, était grand; il importait que la prédiction de madame de La Fayette ne pût jamais se vérifier, et que les demoiselles de Saint-Cyr ne ressemblassent dans aucun temps à celles de M. Alexandre Dumas. La morale que madame de Maintenon tira des représentations d'*Esther* et de l'invasion des profanes fut dorénavant de dire et de redire sans cesse à ses Dames : « Cachez vos filles et ne les montrez pas. »

Du passage de Racine et de celui de Fénelon à Saint-Cyr, il résulta (toujours au point de vue de la fondation et du but) plusieurs inconvénients au milieu des grâces. Fénelon y développa le goût de la dévotion fine, subtile, à l'usage des âmes d'élite; Racine, sans le vouloir, y fit naître le goût des lectures, de la poésie et de ces choses dont le parfum est si doux, mais dont le fruit n'est pas toujours salutaire. Madame de Maintenon, toute gagnée qu'elle était par eux, reconnaissait avec son bon sens qu'il fallait y remédier, et ne pas laisser abonder dans cette veine de jeunes et tendres esprits dont quelques-uns avaient commencé à s'éprendre. Il y avait parmi ces premières élèves et maîtresses de Saint-Cyr une madame de La Maisonfort, femme distinguée, esprit curieux, amoureux des recherches, et qui était fait pour un tout autre cadre que celui qu'elle s'était choisi; elle ne pouvait se résoudre à renoncer à la tendresse de son cœur, à la délicatesse de son esprit et de son goût. Madame de Maintenon lui en faisait la guerre dans des lettres très-belles et qui ne la convainquaient pas : « Comment surmonterez-vous, lui écrivait-elle, les croix que Dieu vous enverra dans le cours de votre vie, si un accent normand ou picard vous arrête, ou si vous vous dégoûtez d'un homme parce qu'il n'est pas aussi sublime que Ra-

cine? Il vous aurait édifiée, le pauvre homme, si vous aviez vu son humilité dans sa maladie, et son repentir sur cette recherche de l'esprit. Il ne demanda point dans ce temps-là un directeur à la mode : il ne vit qu'un bon prêtre de sa paroisse. » Cet exemple de Racine mourant n'opérait pas. Madame de La Maisonfort était de ces personnes rares comme on en connaît quelques-unes en tout temps qui se portent d'abord au sommet de toutes les curiosités de leur époque, juges suprêmes et raffinés des ouvrages de l'esprit, oracles et prosélytes des opinions en vogue : elle eût fait agréablement du jansénisme avec Racine ou avec M. de Tréville, comme elle distillait du quiétisme avec Fénelon, comme au XVIII[e] siècle elle se fût éprise de David Hume avec la comtesse de Boufflers, comme au XIX[e] elle eût brillé dans un salon doctrinaire, eût discuté sur la psychologie ou l'esthétique, et peut-être eût poussé jusqu'aux Pères de l'Église, non sans effleurer le socialisme en passant. Madame de La Maisonfort, malgré le goût que madame de Maintenon avait pour elle, dut être retranchée de l'Institut de Saint-Cyr.

Un autre esprit, bien meilleur et plus sûr, madame de Glapion était elle-même légèrement atteinte : « Je me suis bien aperçue, lui écrivait madame de Maintenon, du dégoût que vous avez pour vos confesseurs : vous les trouvez grossiers ; vous voudriez plus de brillant et plus de délicatesse ; vous voudriez aller au Ciel par un chemin semé de fleurs. » Madame de Glapion trouvait le Catéchisme un peu terre à terre, un peu court sur de certains points ; il lui semblait ridicule « que le maître fît des demandes dignes d'un écolier ; et que l'écolier fît des réponses d'un maître. » Elle aurait voulu que la question fût faite par l'enfant, et que, d'après la réponse qu'on lui aurait faite, il raisonnât et qu'il avançât ainsi *de curiosité en curiosité*. Madame de Glapion aurait désiré, on le voit, introduire un peu de la méthode de Descartes dans le Catéchisme. Madame de Maintenon ne discutait pas, mais lui opposait l'usage, l'expérience, l'impossibilité de ne pas bégayer en de telles matières : « Toutes ces idées, lui disait-elle, sont des restes de vanité : vous ne voudriez

point de choses communes à tout le monde; votre esprit est élevé, vous voudriez les choses qui le fussent autant que lui : inutile désir! la plus savante théologie ne peut vous parler de la Trinité autrement que votre Catéchisme. Votre répugnance à enseigner à des enfants d'une manière bizarre des vérités communes, ou d'une manière basse des vérités sublimes, est encore matière de sacrifice. Employez votre esprit non à multiplier vos dégoûts, mais à les vaincre, mais à les cacher en attendant qu'ils soient vaincus, mais à vous faire aimer les plaisirs de votre état. » Madame de Glapion y parvint. Elle fut la consolation de madame de Maintenon et sa plus sûre héritière; elle et madame du Peyrou maintinrent l'esprit d'exactitude et de régularité en même temps que la politesse et les nobles manières de la fondatrice, jusque bien après sa mort. En définitive, les personnes de cette génération, qui avaient goûté Fénelon, Racine, et qui s'en ressouvenaient tout en s'en étant guéries, réalisèrent seules la perfection de l'éducation, de la grâce et de la langue de Saint-Cyr : après elles, on garda encore les vertus essentielles et les règles, mais le charme s'était envolé, et peut-être aussi la vie.

Pendant ces années de labeur et d'essai, madame de Maintenon ne cessait de visiter, d'animer et de corriger Saint-Cyr : elle y venait de deux jours l'un au moins; elle y passait des journées entières dès qu'elle le pouvait. Elle se mêlait aux classes, aux exercices, aux moindres services de la maison, n'en estimant aucun au-dessous d'elle : « Je l'ai vue souvent, dit une de ces modestes historiennes citées par M. Lavallée, arriver avant six heures du matin, afin d'être au lever des demoiselles, et suivre ensuite toute leur journée en qualité de première maîtresse, pour pouvoir mieux juger de ce qu'il y avait à faire et à établir. Elle aidait à peigner et à habiller les petites, passait deux ou trois mois de suite à une classe, y faisait observer l'ordre de la journée, leur parlait en général et en particulier, reprenait l'une, encourageait l'autre, donnait à d'autres les moyens de se corriger. Elle avait beaucoup de grâce à parler comme à tout ce qu'elle faisait : *ses discours étaient vifs, simples, naturels, intelli-*

gents, insinuants, persuasifs. Je ne finirais pas si je voulais raconter tout le bien qu'elle fit aux classes dans ces temps heureux. » — Ces *temps heureux*, cet âge d'or, ce sont comme toujours les débuts, les commencements, l'époque où tout n'est pas rédigé encore, et où une certaine liberté d'inexpérience se mêle à la fraîcheur première des vertus.

Pourtant, sous la direction du sage évêque de Chartres, Desmarets, madame de Maintenon dut songer à chercher dans sa fondation moins de singularité qu'elle n'en avait conçu d'abord ; il fut décidé que les Dames institutrices, tout en restant fidèles à la spécialité de leur but, seraient des religieuses régulières et feraient des vœux solennels. Avertie par les premiers relâchements et par les fantaisies légères qu'elle avait vues poindre, elle s'occupa à faire à ses filles un rempart de leurs Constitutions et de leur règle ; elle comprit, comme toutes les grandes fondatrices, qu'on n'arrive à tirer de la nature humaine un parti singulier et extraordinaire sur un point qu'en la supprimant ou la resserrant par tous les autres côtés. Cette réforme définitive, cette transformation de Saint-Cyr, d'une maison séculière en un monastère régulier, s'accomplit de 1692 à 1694. Le caractère grave de madame de Maintenon se trouve empreint à chaque ligne dans le petit livre adressé aux Dames et intitulé *l'Esprit de l'Institut des Filles de Saint-Louis*. La première recommandation qui leur est faite en des termes aussi absolus qu'on peut imaginer, est que rien ne soit jamais changé ni modifié dans leur règle, sous quelque prétexte que ce soit : solidité, stabilité, immobilité, c'est le vœu et l'ordre de madame de Maintenon, et l'institut y est resté fidèle jusqu'au dernier jour. L'Institut n'est point fondé pour la prière, mais pour l'action, pour l'*éducation des demoiselles ;* c'est là l'austérité véritable, c'est là, en quelque sorte, la prière perpétuelle qu'il suffit d'alimenter par d'autres prières rapides et courtes, et répétées souvent du fond du cœur. « Un mélange de prières et d'actions, » tel est l'esprit de l'Institut. Madame de Maintenon cherche à prémunir ses filles contre les périls qu'elles ont déjà ren-

contrés : « N'ayez ni fantaisie ni curiosité pour chercher des lectures extraordinaires et des *ragoûts d'oraison.* » — « Il y a une grande différence entre connaître Dieu par la science, *par la pointe de l'esprit,* par la subtilité de la raison, par la multiplicité des lectures, ou le connaître par les simples instructions du Christianisme. » Dans le blanc des lignes, il me semble lire en caractères plus distincts : « Surtout pas trop de Racine, et plus jamais de Fénelon! »

Une haute idée, c'est que les Dames de Saint-Louis étant destinées à élever des demoiselles qui deviendront mères de famille et auront part à la bonne éducation des enfants, elles ont entre leurs mains une portion de l'avenir de la religion et de la France : « Il y a donc dans l'œuvre de Saint-Louis, si elle est bien faite et avec l'esprit d'une vraie foi et d'un véritable amour de Dieu, de quoi *renouveler dans tout le royaume la perfection du Christianisme.* »

La fondatrice leur rappelle expressément qu'étant à la porte de Versailles comme elles sont, il n'y a pas de milieu pour elles à être un établissement très-régulier ou très-scandaleux : « Rendez vos parloirs inaccessibles à toutes visites superflues... Ne craignez point d'être un peu sauvages, mais ne soyez pas fières. » Elle leur conseille une humilité plus absolue qu'elle ne l'obtiendra : « Rejetez le nom de Dames, prenez plaisir à vous appeler les Filles de Saint-Louis. » Elle insiste particulièrement sur cette vertu d'humilité qui sera toujours le côté faible de l'Institut : « Vous ne vous conserverez que par l'humilité ; il faut expier tout ce qu'il y a eu de grandeur humaine dans votre fondation. » Quoi qu'il en soit des légères imperfections dont l'Institut ne sut point se garantir, il persista jusqu'à la fin dans les lignes essentielles, et on reconnaîtra que c'était quelque chose de respectable en l'auteur de Saint-Cyr que de bâtir avec constance sur ces fondements, en vue du XVIIIe siècle déjà pressé de naître, et dans un temps où Bayle écrivait de Rotterdam, à propos de je ne sais quel livre : « On fait, tant dans ce livre que dans plusieurs autres qui nous viennent de France, une étrange peinture des femmes de Paris. Elles sont devenues, dit-on, grandes

buveuses d'eau-de-vie et grandes preneuses de tabac, sans compter les autres excès dont on les accuse, comme tyrannie sur leurs maris, orgueil, coquetterie, médisance, impudicité, etc. Vous ne voyez point en France de livres où l'on traite si mal nos femmes du Septentrion. » (Lettre du 21 octobre 1696.)

Et ce n'était pas seulement Bayle qui écrivait ces choses, c'était madame de Maintenon qui le disait aussi et qui reconnaissait cela pour vrai dans les conseils qu'elle donnait à une demoiselle sortie de Saint-Cyr : « Ne soyez jamais sans corps (*sans corset*, c'est-à-dire en déshabillé), et fuyez tous les autres excès qui sont à présent ordinaires, même aux filles, comme le trop manger, le tabac, les liqueurs chaudes, le trop de vin, etc. ; nous avons assez de vrais besoins sans en imaginer encore de nouveaux si inutiles et si dangereux. »

En présence de ce monde qu'elle connaissait si bien, ne croyez pas que madame de Maintenon voulût former des plantes trop tendres, des femmes frêles, ingénument ignorantes et d'une morale de novices ; elle avait plus que personne un sentiment profond de la réalité. Elle voulait que les Dames parlassent hardiment à leurs élèves de l'état de mariage, et leur montrassent le monde et ses conditions diverses telles qu'elles sont : « La plupart des religieuses, disait-elle, n'osent pas prononcer le nom de mariage ; saint Paul n'avait pas cette fausse délicatesse, car il en parle très-ouvertement. » Et elle était la première à en parler comme d'un état honnête, nécessaire, hasardeux : « Quand vos demoiselles auront passé par le mariage, elles verront qu'il n'y a pas de quoi rire. Il faut les accoutumer à en parler sérieusement, chrétiennement et même tristement ; car c'est l'état où l'on éprouve le plus de tribulations, même dans les meilleurs, et leur apprendre que plus des trois quarts sont malheureux. » Et quant au célibat auquel trop de jeunes filles, en sortant, pouvaient être condamnées faute de dot et de fortune (car « ce qui me manque surtout, disait-elle agréablement, ce sont des *gendres* »), elle y voyait également un état triste. En général, on

n'a jamais eu moins d'illusions que madame de Maintenon. Parlant des hommes, elle les jugeait rudes et durs, « peu tendres dans leur amitié sitôt que la passion ne les mène plus. » En ce qui est des femmes, elle n'avait aussi sur elles que des idées très-arrêtées et médiocrement flatteuses : « Les femmes, disait-elle, ne savent jamais qu'à demi, et le peu qu'elles savent les rend communément fières, dédaigneuses, causeuses, et dégoûtées des choses solides. » L'éducation de Saint-Cyr, après la réforme, et dans le plein et véritable esprit de madame de Maintenon s'il avait été constamment suivi, n'eût donc point péché par trop de timidité, de faiblesse et de grâce tendre; l'austérité seulement en était voilée.

Cette réforme une fois opérée à Saint-Cyr, et l'impression triste qu'en reçurent d'abord celles même qui s'y soumirent étant à peu près effacée, tout fut dans l'ordre, et la joie eut place comme auparavant au milieu de la vie uniforme et occupée. Madame de Maintenon avait, je l'ai dit, le don d'éducation, et elle n'y voulait point de tristesse : il n'y en a jamais dans ce qui se fait pleinement, avec abondance de cœur et dans la voie droite. A un moment ou à un autre, la joie, qui n'est que l'épanouissement de l'âme, reparaît, et elle ne cesse point de courir à travers les actions. Madame de Maintenon comptait beaucoup sur les récréations pour former agréablement les élèves, pour les avertir de leurs défauts, et gagner leur confiance sans paraître la rechercher. Dans le bien qu'elle avait fait à Saint-Cyr, elle comptait pour beaucoup les soins qu'elle avait pris de la récréation : « C'est là, disait-elle, ce qui met l'union dans une maison et en ôte les partialités; c'est là ce qui lie les maîtresses avec leurs élèves; c'est là qu'une supérieure se fait goûter et épanouit le cœur de ses filles en leur donnant quelques plaisirs; c'est là qu'on dit des choses édifiantes sans ennuyer, parce qu'on les mêle avec de la gaieté; *c'est là qu'en raillant on jette de bonnes maximes.* » Elle demande partout aux Dames qu'elle a formées le talent de la récréation autant que celui de la classe : « Rendez vos récréations gaies et libres, on y viendra. »

Louis XIV, à Saint-Cyr, apparaît plein de charme, de noblesse toujours, et parfois d'une certaine bonhomie qu'il n'eut que là. Dans les grands moments, il intervient comme roi : quand on juge à propos de réformer les Constitutions, il les relit et les approuve de sa main; lorsqu'il faut éloigner les Dames récalcitrantes, telles que madame de La Maisonfort et quelques autres, et employer à cet effet des lettres de cachet, il sait que le cœur des Dames est affligé de cet exil de leurs sœurs, et, après avoir écrit du camp de Compiègne pour motiver sa rigueur, il vient lui-même avec cortége dans la salle de la Communauté tenir en quelque sorte un lit de justice tout à la fois royal et paternel. Pendant la paix, au retour des chasses, il vient souvent trouver madame de Maintenon en ce lieu de retraite, mais toujours après s'être donné le temps de mettre, par respect pour les Dames, un habit *décent*. Pendant les guerres, il sait qu'il a à Saint-Cyr dans ces jeunes âmes, filles de saint Louis et de la race des preux, « des âmes guerrières, bonnes religieuses et bonnes Françaises. » Il se recommande à leurs prières, les jours de défaite comme les jours de victoire; il sait que leur deuil est le sien, et que sa gloire est leur joie. Tout ce côté nouveau et particulier de Louis XIV est très-délicatement et généreusement touché par M. Lavallée, et, à certains passages, on est surpris de se trouver tout attendri comme le grand roi le fut lui-même.

Louis XIV et madame de Maintenon croyaient à l'efficacité des prières, surtout à Saint-Cyr : « Faites-vous des saintes, répétait sans cesse la fondatrice à ses filles durant les guerres calamiteuses, faites-vous des saintes pour nous obtenir la paix. » Et vers la fin, quand un rayon de victoire fut revenu, mêlant quelque enjouement dans le sérieux de son espérance : « Il serait bien honteux à notre supérieure, écrivait-elle, de ne pas faire lever le siége de Landrecies à force de prières : c'est aux grandes âmes à faire les grandes choses. »

Dans les dernières années de Louis XIV, madame de Maintenon n'était heureuse que quand elle venait à Saint-Cyr « pour se cacher

et pour se consoler. » Elle le redit sous toutes les formes et sur tous les tons : « Mon grand consolateur, c'est Saint-Cyr ! » — « Vive Saint-Cyr! malgré ses défauts, on y est mieux qu'en aucun lieu du monde. » Elle avait goûté de tout; elle était rassasiée de tout. Comblée en apparence, et malgré son éclat, elle était de ces natures délicates qui sont restées plus sensibles aux secrètes injures du monde qu'à ses grossières offrandes. Entourée à Versailles d'hommes qui ne l'aimaient pas ou de femmes qu'elle méprisait, lisant dans leur cœur à travers leurs hommages intéressés et leurs bassesses, excédée de fatigue et de contrainte auprès du roi et de la famille royale qui usaient et abusaient d'elle, elle arrivait à Saint-Cyr pour s'y détendre, pour s'y plaindre, pour y laisser tomber le masque qu'elle portait sans cesse. Elle y était respectée, chérie, écoutée; absente, ses lettres lues à la récréation faisaient l'orgueil de celle qui les avait reçues et la joie de toutes; présente, on se concertait pour éveiller ses souvenirs, pour la ramener sur ses débuts et sur les incidents singuliers de sa fortune, pour la faire parler d'elle-même, ce sujet qui nous est toujours si reposant et si doux. « Nous aimons à parler de nous-même, a-t-elle remarqué, dussions-nous parler contre. » Et elle ne parlait pas contre. S'il est pénible, comme elle l'a dit, de durer trop longtemps, de vivre dans le monde avec des gens de qui l'on n'est pas connu, qui n'ont point été de la vie qu'on a menée autrefois, qui sont en un mot d'un autre siècle, il est très-agréable dans la retraite, et sur le banc d'un jardin, de se retrouver devant des âmes toutes neuves et toutes fraîches, qui sont dociles à se laisser former et avides de tout ce que vous leur dites. N'analysons pas trop les divers sentiments de madame de Maintenon à Saint-Cyr : il suffit que l'effet sur tout ce qui l'entourait ait été fructueux et bon. Sa langue même si pure se répandait sur ces jeunes personnes qui l'écoutaient, et sa grâce inimitable se renouvelait avec naturel dans leur bouche. Plusieurs des Dames de Saint-Cyr étant mortes en ces années, il est dit de l'une d'elles (madame d'Assy) dans les *Mémoires de Saint-Cyr*, en des termes légers et charmants :

« C'était un esprit doux et bien fait, un bon naturel qui n'avait « que de bonnes inclinations; l'innocence et la candeur étaient « peintes sur son visage, qui, jointes à sa beauté naturelle, la « rendaient tout aimable. Pendant son agonie, elle devint beau- « coup plus belle qu'elle n'avait été dans le temps de sa meilleure « santé; mais c'était une beauté toute céleste qui inspirait de la « dévotion, et nous la regardâmes mourir avec ravissement... »

La langue de Saint-Cyr forme une nuance à part dans celle du siècle de Louis XIV; madame de Caylus en est la fleur mondaine; on sent qu'*Esther* y a passé, et Fénelon également. C'est de la diction de Racine en prose, du Massillon plus court et plus sobre, toute une école pure, nette, parfaite, dont était le duc du Maine; une jolie source, plus vive du côté des femmes, bien que peu fertile. A l'origine, cela promettait plus, et il y a telle de ces Dames (madame de Champigny) à qui madame de Maintenon pouvait écrire : « Je n'ai jamais rien vu de si bon, de si aimable, de si net, de si bien arrangé, de si éloquent, de si régulier, en un mot de si merveilleux, que votre lettre... »

A la mort de Louis XIV, et dans le brusque contraste avec des temps si nouveaux, Saint-Cyr passa presque en un instant à l'état d'antiquité et de relique royale. Après madame de Maintenon, de dignes héritières y maintinrent encore longtemps la culture de l'esprit et la politesse : mais les Dames de Saint-Louis furent surtout fidèles à l'intention de leur fondatrice en ce qu'elles ne firent jamais parler d'elles. Respectées de tous, peu aimées de Louis XV qui les trouvait (cela est assez naturel) trop hautes et trop dignes, et de qui on a recueilli une parole défavorable qui n'est peut-être pas juste, elles disparaissent dans la continuité de leurs devoirs et dans l'uniformité de leur vie. Une lettre d'Horace Walpole qui les visite en antiquaire, une autre lettre du chevalier de Boufflers qui est citée par M. de Noailles, sont les seuls témoignages un peu saillants qu'on ait sur elles pendant de longues années. Quand la révolution de 89 éclata, l'étonnement dans ce vallon si voisin de Versailles fut grand, plus

grand que partout ailleurs : « Saint-Cyr, a dit très-bien M. Lavallée, s'était si complétement immobilisé dans le passé, qu'on y tombait brusquement de madame de Maintenon à Mirabeau. Depuis ce jour-là, depuis l'abolition des titres de noblesse, il semblait qu'il n'y eût plus d'incertitude que sur le jour précis où l'Institut devait périr. Ces Dames pourtant firent une longue et placide résistance qui les maintint dans leur maison jusqu'en 1793 : elles accomplirent et vérifièrent à la lettre la parole de madame de Maintenon : « Votre maison ne peut manquer tant qu'il y aura un roi en France ; » et elles n'achevèrent, en effet, de périr que le lendemain du jour où il n'y eut plus de roi. »

Cependant (admirez le jeu et l'enchaînement des destinées !) parmi les demoiselles qui y étaient élevées à cette date se trouvait Marie-Anne de Buonaparte, née à Ajaccio le 3 janvier 1777 et qui était entrée à Saint-Cyr en juin 1784. Son frère, Napoléon de Buonaparte, officier d'artillerie, voyant qu'après le 10 août les décrets de l'Assemblée législative semblaient annoncer ou plutôt confirmer la ruine de cette maison, se rendit à Saint-Cyr dans la matinée du 1er septembre 1792, et fit tant par ses démarches actives auprès du maire de la commune, puis auprès des administrateurs de Versailles, qu'il obtint le jour même d'emmener sa sœur, dont il était comme le père et le tuteur, afin de la reconduire en Corse dans sa famille. — Il ne devait plus revenir à Saint-Cyr, converti par lui en Prytanée français, que le 28 juin 1805, déjà Empereur et maître de la France, regardant d'égal à égal Louis XIV.

En 1793, Saint-Cyr dévasté perdit un moment son nom, et la commune ruinée s'appela *Val-Libre*. — En 1794, pendant qu'on travaillait dans l'église pour en faire un hôpital, la tombe de madame de Maintenon ayant été découverte dans le chœur, fut brisée, son cercueil violé, ses restes profanés : elle fut, ce jour-là, traitée en reine.

Toutes ces vicissitudes animent la fin de l'Histoire de M. Lavallée. Cette Histoire rappelle assez bien la manière dans laquelle

le cardinal de Bausset a écrit la Vie de Fénelon : c'est un courant de narration égal et pur. J'y pourrais au plus signaler deux ou trois endroits où il y a tache et où l'accent, selon moi, détonne un peu ; une seconde édition les fera aisément disparaître. Madame de Maintenon est sortie tout à fait à son honneur de cette étude précise et nouvelle ; on peut même dire que sa cause est désormais gagnée : elle nous apparaît en définitive comme une de ces personnes rares et heureuses, qui sont arrivées, dans un sens, à la perfection de leur nature, et qui ont réussi un jour à la produire, à la modeler dans une œuvre vivante qui a eu son cours, et à laquelle est resté attaché leur nom.

MADAME

DE MAINTENON (1).

Vivre en plusieurs temps, être en plusieurs lieux, est devenu de jour en jour plus facile. Hier, avec Dangeau, nous étions à la Cour de Louis XIV, de chaque partie et de chaque fête : aujourd'hui il ne tient qu'à nous, moyennant ces Lettres de madame de Maintenon, d'être de la maison de Saint-Cyr, et de suivre année par année le progrès et le détail des classes. Nous assistions à la journée d'un courtisan, et nous voilà introduits dans le conseil et les sollicitudes d'une institutrice. En effet, M. Théophile Lavallée, l'historien de Saint-Cyr, poursuit son œuvre et son monument de réparation, en publiant, d'après les manuscrits de Versailles, la Correspondance entière et inaltérée de madame de Maintenon : on n'avait jusqu'ici ces Lettres que d'après la version tronquée et falsifiée de La Beaumelle. Madame de Maintenon, grâce à une exacte et fidèle reproduction de ses paroles et de ses écrits, va être de plus en plus connue, appréciée de tous et, nous n'hésitons pas à le dire avec le nouvel éditeur, estimée et admirée.

(1) *Lettres sur l'Éducation des Filles*, publiées pour la première fois d'après les manuscrits et copies authentiques, avec un commentaire et des notes, par M. Th. Lavallée. (Bibliothèque Charpentier.)

Le présent volume, qui est le premier d'une série qui n'en comprendra pas moins de dix, ne contient que les *Lettres sur l'Éducation*. Elles commencent à l'année 1680. Madame de Maintenon écrit à madame de Brinon, religieuse ursuline, qui a établi une pension à Montmorency; elle lui envoie des petites pensionnaires, des filles de pauvres gens à élever. Plus tard, la pension de Montmorency est transférée à Rueil, et madame de Maintenon en fait son œuvre; mais on était loin encore de l'idée de Saint-Cyr. On la voit poindre peu à peu dans ces pages écrites selon les besoins de chaque jour. D'abord il s'agit surtout de pauvres filles qu'on élève pour servir; les avis de madame de Maintenon sont proportionnés à leur condition :

« Dieu vous a voulu réduire à servir; rendez-vous-en capables, « et accommodez-vous à votre fortune.

« Dieu veut que les riches se sauvent en donnant leur bien, et « les pauvres par n'en point avoir.

« Les riches auront plus de peine à se sauver que les pauvres.

« Il y a de bons riches et de très-méchants pauvres.

« Les riches vous donnent de quoi vivre, donnez-leur vos prières. « C'est ainsi que nous contribuons au salut les uns des autres...

« Ne croyez pas qu'il suffise d'être pauvre et souffrant pour « être sauvé; il faut supporter patiemment cet état pour l'amour « de Dieu.

« N'enviez point le plaisir qu'il y a de faire l'aumône, puisqu'en « la recevant vous pouvez avoir autant de mérite devant Dieu...

« Votre cœur est content pendant que votre corps travaille; la « plupart des grands ont le cœur agité pendant qu'ils nous parais- « sent bien heureux. »

Dans les lettres de cette date à madame de Brinon, madame de Maintenon entre dans les plus minutieux détails d'économie; elle envoie du beurre, quelque argent chaque mois : « J'ai des tabliers pour elles, mais je veux leur donner moi-même, et voir si elles ont du potage raisonnablement, car je vous dirai librement que je ne

leur ai jamais vu la moitié de ce qu'il leur en faut, et que j'ai quelque soupçon qu'elles meurent de faim. » Depuis qu'elle est gratifiée des bienfaits du roi, elle ne songe qu'à les faire retomber sur celles qui sont pauvres comme elle l'a été; mais elle n'aime pas à demander, elle pense qu'il faut apprendre à se suffire. Quand il s'agit de transférer l'établissement de Rueil à Noisy, elle ne veut pas qu'on se jette dans les superfluités ni qu'on renouvelle toutes choses : « Conservez bien tout ce que vous avez pour l'autel, car j'ai dit que nous ne voulions point qu'on en fît, et que nous arrangerions les dedans à notre fantaisie; je connais MM. les architectes du roi, ils nous accommoderaient de la façon du monde la plus régulière pour la symétrie et la plus incommode; ne perdons pas le moindre banc et la plus petite chaise de paille; tout nous servira, et nous en demanderons moins, qui est pour moi le souverain bonheur. »

Cependant le roi commençait à entrer dans sa pensée, et, chaque fois qu'il y entrait, il l'avertissait de l'agrandir. A Noisy, madame de Maintenon recevait des demoiselles, c'est-à-dire des filles nobles, dont le roi payait les pensions. Dans un fragment d'instruction adressée par elle aux maîtresses de Noisy, on distingue déjà tout l'esprit moral et chrétien qui sera celui de Saint-Cyr :

« Qu'on leur fasse entendre ce qu'on leur dit et ce qu'on leur lit.

« Qu'on leur apprenne à parler français, mais simplement.

« Qu'elles écrivent de même.

« Qu'on leur parle chrétiennement et toujours raisonnablement...

« Qu'on égaie souvent leurs instructions.

« Qu'on ne leur en fasse point de trop longues.

« Qu'on les élève en séculières, bonnes chrétiennes, sans exiger « d'elles des pratiques, etc., etc. »

Sur ce point, *chrétiennement et toujours raisonnablement,* repose toute l'éducation telle que la conçoit madame de Maintenon et telle qu'elle voulut l'établir à Saint-Cyr : « Inspirer la *religion* et la *raison*, c'est là le solide de l'éducation de Saint-Cyr. » — « Le *Christianisme* et la *raison*, qui est tout ce que l'on veut leur inspirer.

sont également bons aux princesses et aux misérables. » Mais ceci demande quelque éclaircissement.

Madame de Maintenon, qui a passé par toutes les conditions et par toutes les épreuves, qui a vu se former et s'évanouir autour d'elle tant d'égarements et de chimères, s'est confirmée de plus en plus dans l'idée qu'il n'y a encore rien de tel que le bon sens dans la vie, mais un bon sens qui ne s'enivre point de lui-même, qui obéit aux lois tracées, et qui connaît ses propres limites. Son sexe en particulier est fait pour obéir, elle le sait : aussi la raison qu'elle recommande tant et sans cesse n'est point du tout un raisonnement ni une enquête curieuse; gardez-vous de l'entendre ainsi. C'est une raison toute chrétienne et docile : « Vous ne serez véritablement raisonnables qu'autant que vous serez à Dieu. » Elle ne la sépare jamais de la piété ni d'une entière soumission aux décisions supérieures. Cela bien entendu, elle veut le *vrai* dans l'éducation dès le bas âge : « Point de contes aux enfants, point en faire accroire; leur donner les choses pour ce qu'elles sont. » — « Ne leur faire jamais d'histoires dont il faille les désabuser quand elles ont de la raison, mais leur donner le vrai comme vrai, le faux comme faux. » — « Il faut parler à une fille de sept ans aussi raisonnablement qu'à une de vingt ans. » — « Il faut entrer dans les divertissements des enfants, mais il ne faut jamais s'accommoder à eux par un langage enfantin, ni par des manières puériles; on doit, au contraire, les élever à soi en leur parlant toujours raisonnablement; en un mot, on ne peut être ni trop ni trop tôt raisonnable. » — « Il n'y a que les moyens raisonnables qui réussissent. » — Elle le redit en cent façons : « Il ne leur faut donner que ce qui leur sera toujours bon, religion, raison, vérité. »

Dans un siècle où sa jeunesse pauvre et souriante avait vu se jouer tant de folies, tant de passions et d'aventures, suivies d'éclatants désastres et de repentirs; où les romans des Scudéry avaient occupé tous les loisirs et raffiné les sentiments; où les héros chevaleresques de Corneille avaient monté bien des têtes; où les plus

ravissantes beautés avaient fait leur idéal des guerres civiles, et où les plus sages rêvaient un parfait amour; dans cet âge des Longueville, des La Vallière et des La Fayette (celle-ci, la plus raisonnable de toutes, créant sa *Princesse de Clèves*), madame de Maintenon avait constamment résisté à ces embellissements de la vérité et à ces enchantements de la vie; elle avait gardé son cœur net, sa raison saine, ou elle l'avait aussitôt purgée des influences passagères : il ne s'était point logé dans cette tête excellente un coin de roman. « Il faut leur apprendre à aimer raisonnablement, disait-elle de ses filles adoptives, comme on leur apprend autre chose. »

Et, de plus, cette ancienne amie de Ninon savait le mal et la corruption facile de la nature; elle avait vu de bien près, dans un temps, ce qu'elle n'avait point partagé; ou si elle avait été effleurée un moment, peu nous importe, elle n'en était restée que mieux avertie et plus sévère. L'expérience lui avait inculqué pour principe « qu'on ne peut trop compter sur la faiblesse humaine. » Elle se méfiait, elle savait que tout se gâte vite et se dérange dans les éducations les plus admirées comme dans les natures les plus innocentes, dès qu'on cesse de veiller jour et nuit. On n'a jamais su mieux le mal, sans le faire, que madame de Maintenon; on n'a jamais été plus rassasiée et plus dégoûtée du monde, tout en le charmant.

Ces précautions et ces craintes se montrent à chaque ligne dans les Maximes et avis que madame de Maintenon écrivait pour les maîtresses des élèves, dès avant Saint-Cyr et dans le temps de Rueil ou de Noisy. Cependant une grande révolution allait s'opérer dans sa vie; on en saisit une trace et un indice dans une de ses lettres de 1685 à madame de Brinon : « Saint-Cyr et Noisy m'occupent fort; mais, grâce à Dieu, je me porte fort bien, quoique j'aie de grandes agitations depuis quelque temps. » Ces agitations se rapportaient sans doute à la résolution du roi de l'épouser et au mariage secret qui se fit vers cette époque. En suivant de près la vie journalière de Louis XIV en ces années (comme cela est maintenant facile avec Dangeau), il résulte clairement que la fondation de Saint-

Cyr fut un acte royal lié aux autres circonstances importantes de cette même date. C'est pendant sa maladie et sa convalescence en 1686, que le roi entre de plus en plus dans l'idée de Saint-Cyr, qu'il la prend à cœur, l'adopte tout entière et se l'approprie magnifiquement : « Dieu sait, écrivait madame de Maintenon en octobre 1686 à l'une des Dames de Saint-Louis, Dieu sait que je n'ai jamais pensé à faire un aussi grand établissement que le vôtre, et que je n'avais point d'autres vues que de m'occuper de quelques bonnes œuvres pendant ma vie, ne me croyant point obligée à rien de plus, et ne trouvant que trop de maisons religieuses; moins j'ai eu de part à ce dessein et plus j'y reconnais la volonté de Dieu, ce qui me le fait beaucoup plus aimer que si c'était mon ouvrage : il a conduit le roi à cette fondation, comme vous l'avez su, lui qui, de son côté, ne veut plus souffrir de nouveaux établissements. » Ainsi c'est bien Louis XIV qui, son attention une fois appelée sur l'idée de Saint-Cyr, trouve que madame de Maintenon ne fait pas assez, et se charge d'instituer une œuvre qui durera autant que sa monarchie : « Le roi, lit-on chez Dangeau (10 mai 1686), a voulu donner 150,000 livres de rente en bénéfices, pour fonder l'établissement qu'il fait à Saint-Cyr des filles qui sont encore à Noisy, et pour cela Sa Majesté y a affecté l'abbaye de Saint-Denis et quelques autres bénéfices. Outre cela, Sa Majesté donnera les places de religieuses de chœur dans tout le royaume aux filles de cette maison-là qui voudront se mettre dans des couvents. » Pendant sa convalescence, en même temps qu'il se faisait lire quelque portion de son Histoire par Racine et Despréaux, ou qu'il s'amusait à voir des médailles avec le Père de La Chaise, le roi revoyait et corrigeait les Constitutions de Saint-Cyr : « Vos Constitutions ont été examinées, écrivait madame de Maintenon à madame de Brinon qui les avait dressées; on a retranché, ajouté et admiré. Priez Dieu qu'il inspire tous ceux qui s'en mêlent. Je vous fais part de la visite que j'ai reçue du roi ce matin : il n'en est pas mieux pour cela, cependant on a été ravi de le voir hors de sa chambre. Il a corrigé le chœur

de Saint-Cyr et plusieurs autres endroits... » — Quelques années après (1698), quand l'établissement fut en pleine prospérité, les charges s'étant trouvées supérieures aux revenus, il fut question de diminuer le nombre des demoiselles : mais le roi n'y voulut point entendre ; il n'aimait point à resserrer les idées qu'il avait une fois conçues et mises à exécution ; il maintint donc expressément le nombre de deux cent cinquante demoiselles qu'il voulait faire élever dans la maison, et pour qu'on les pût garder jusqu'à vingt ans, c'est-à-dire dans les années les plus périlleuses, il ajouta à la dotation première trente mille livres de revenu.

Louis XIV, dans l'esprit qui lui dicta cette fondation, à cette date qui est à la fois celle de sa maladie et de son mariage secret, eut-il dessein, revenant sur les fautes de son passé, de réparer ce qu'il avait fait de tort à certaines nobles demoiselles de son royaume, telles que La Vallière, par exemple, et voulut-il, par une sorte d'expiation, mettre à jamais toute une élite pauvre à l'abri des tentations et des périls sous l'aile de la religion et de la vertu ? Sans trop presser cette conjecture, il est du moins certain qu'il songea à combler un désir discret de la personne qu'il venait d'associer devant Dieu à sa destinée domestique. En un mot, Saint-Cyr, tel qu'il nous est montré aujourd'hui dans toutes les circonstances qui en accompagnèrent la fondation, me paraît à la fois pouvoir être un vœu, une pénitence de malade qui cherche à réparer, et être certainement un cadeau de noces de Louis XIV en l'honneur de madame de Maintenon.

Une fois Saint-Cyr établi, madame de Maintenon s'y adonne tout entière ; se considérant comme chargée d'une mission par le roi et par l'État, elle y consacre les moindres parcelles de son temps et y dirige toute la lumière et tout l'effort de son esprit. Elle aussi, du moment que le champ lui est ouvert, elle a son idéal, c'est de former la *parfaite Novice* et la *parfaite Dame de Saint-Louis*, l'institutrice religieuse et raisonnable par excellence ; elle en propose à ses jeunes maîtresses et en retrace en vingt endroits un por-

trait admirable : simplicité, droiture de piété, justesse soumise, nulle singularité, nulle curiosité d'esprit, une égalité sans tristesse, un renoncement absolu de soi, et toute une vie tournée à un labeur pratique et fructifiant. C'est dans le livre même qu'il faut voir ces modèles complets qui ne restèrent point à l'état d'idée, et qui se réalisèrent avec plus ou moins de gravité et de douceur dans ces figures encore charmantes et légèrement distinctes sous le voile, madame du Peyrou, madame de Glapion, madame de Fontaines, madame de Berval. Quand elle a ainsi rappelé toutes les conditions imposées et toutes les obligations, ce caractère où se confond le personnage de mère, de sœur aînée et de religieuse, et qui a pour objet de former de pauvres nobles jeunes filles destinées à édifier ensuite des maisons religieuses, mais surtout des familles, et à renouveler le Christianisme dans le royaume; des jeunes filles à qui l'on dit sans cesse : « Rendez-vous à la raison aussitôt que vous la voyez; » — « Soyez raisonnables, ou vous serez malheureuses; » — « Si vous êtes orgueilleuses, on vous reprochera votre misère, et si vous êtes humbles, on se souviendra de votre naissance; » — quand elle a ainsi épuisé la perfection et la beauté de l'œuvre à accomplir, on conçoit que madame de Maintenon, s'arrêtant devant son propre tableau, ajoute : « La vocation d'une Dame de Saint-Louis est sublime, quand elle voudra en remplir tous les devoirs. »

Tout ne se fit point en un jour; il y eut des années de tâtonnement, et même où l'on sembla faire fausse route. *Esther* et Fénelon furent deux tempêtes pour Saint-Cyr. Une dévotion subtile, recherchée et fuyant les voies communes, y pénétra avec Fénelon et madame Guyon, et il fallut en venir aux sévérités et aux retranchements inexorables envers quelques membres devenus rebelles. Mais avec *Esther* et les représentations toutes royales qui s'en étaient suivies, il y avait eu un enchantement plus insensible et comme une légère ivresse de la communauté tout entière : le goût de l'esprit, de la poésie, des écritures de tout genre, s'était glissé dans ces jeunes

têtes, et menaçait de corrompre à sa source l'éducation simple et droite, et principalement utile, dont elles avaient avant tout besoin. Une lettre de madame de Maintenon à madame de Fontaines, maîtresse générale des classes, du 20 septembre 1691, expose cet état périlleux et cette crise ; elle sent d'ailleurs et convient avec sincérité que c'est elle-même qui a introduit le mal, et elle prend tout sur son compte :

« La peine que j'ai sur les filles de Saint-Cyr ne se peut réparer « que par le temps et par un changement entier de l'éducation que « nous leur avons donnée jusqu'à cette heure ; il est bien juste que « j'en souffre puisque j'y ai contribué plus que personne, et je serai « bien heureuse si Dieu ne m'en punit pas plus sévèrement. Mon « orgueil s'est répandu par toute la maison, et le fond en est si « grand qu'il l'emporte même par-dessus mes bonnes intentions. « Dieu sait que j'ai voulu établir la vertu à Saint-Cyr, mais j'ai bâti « sur le sable. N'ayant point ce qui seul peut faire un fondement so- « lide, j'ai voulu que les filles eussent de l'esprit, qu'on élevât leur « cœur, qu'on formât leur raison ; j'ai réussi à ce dessein : elles ont « de l'esprit et s'en servent contre nous ; elles ont le cœur élevé, « et sont plus fières et plus hautaines qu'il ne conviendrait de l'être « aux plus grandes princesses... »

Venant au remède, elle veut pourtant ne procéder que par degrés et ne corriger le mal que de la même façon qu'il est venu :

« Comme plusieurs petites choses fomentent l'orgueil, plusieurs « petites choses le détruiront. Nos filles ont été trop considérées, « trop caressées, trop ménagées : il faut les oublier dans leurs « classes, leur faire garder le règlement de la journée... Il faut « encore défaire nos filles de ce tour d'esprit railleur que je leur ai « donné, et que je connais présentement très-opposé à la simplicité ; « c'est un raffinement de l'orgueil qui dit par ce tour de raillerie ce « qu'il n'oserait dire sérieusement... »

Et elle ajoute par un aveu vrai et qui n'a rien d'une fausse humilité : « Que vos filles ne se croient pas mal avec moi, cela ne ferait

« que les affliger et les décourager ; en vérité, ce n'est point elles qui « ont tort. »

A partir de ce moment, on entre dans un second effort plus obscur, moins attrayant, et qui même, dans le détail un peu abstrait où nous le voyons de loin, peut sembler décidément austère ; mais madame de Maintenon, à la bien juger, y paraît de plus en plus méritante et digne de respect et d'estime. L'austérité, au reste, y est plutôt pour les maîtresses dont la vie se passe dans la vigilance, dans les précautions continuelles, et qui deviennent dès lors de vraies religieuses régulières par la solennité et la perpétuité des vœux : quant aux élèves et demoiselles, lors même qu'elles ont été guéries ou préservées, dans ce second et plus sûr régime, des dissipations d'esprit et des goûts d'émancipation trop mondaine, madame de Maintenon a toujours lieu de dire : « Je ne crois pourtant pas qu'il y ait de jeunesse ensemble qui se divertisse plus que la nôtre, ni d'éducation plus gaie. »

Les craintes qu'avait fait naître à un moment l'invasion du bel-esprit étant passées, et le correctif ayant réussi, on revint à Saint-Cyr à une voie moyenne, et où le bon langage eut sa part d'attention et de culture. On continua d'y jouer quelquefois les belles tragédies faites pour la maison, mais on les joua entre soi, sans témoin du dehors et sans qu'aucun homme (fût-il un saint) y assistât. Cependant madame de Maintenon ne manquait pas de recommander à son jeune monde le style qui est si proprement le sien, « le style simple, naturel et sans tour, » des lettres courtes, un naturel parfait et précis. Elle faisait pour les élèves de petits modèles de lettres qui nous sont transmis. Aux maîtresses elle recommande aussi de n'employer que des mots qui soient bien compris des jeunes intelligences, de ne pas emprunter aux livres qu'on lit les termes qui sont bons surtout pour ces livres, et qui sont de trop grands mots pour le discours commun. Elle applique cela même à la lecture de l'Écriture sainte : « Nous ne devons en savoir les termes, disait-elle à une des maîtresses, qu'autant qu'il le faut pour l'entendre. On loue sou-

vent M. Fagon de ce qu'il parle de médecine d'une manière si simple et si intelligible qu'on croit voir les choses qu'il explique : un médecin de village veut parler grec. » Dans le texte actuel des Lettres de madame de Maintenon telles que nous les possédons enfin, sans les altérations de La Beaumelle, il nous est permis, à notre tour, de juger avec plus d'assurance de sa façon de dire et d'écrire. Je vois que M. Th. Lavallée et même M. de Sacy, entre autres qualités, y louent l'*ampleur*. Me permettront-ils de différer avec eux sur ce seul point? Il y a certainement dans le style de madame de Maintenon, ainsi reproduit avec fidélité, de l'abondance, de la récidive, une aisance libre et un cours heureux; mais ce qui me paraît toujours y dominer plus que tout, c'est la justesse, la netteté et une parfaite exactitude, quelque chose que le terme d'*ampleur* enveloppe et dépasse.

L'idée si élevée de faire de Saint-Cyr un abri et un foyer chrétien, un refuge et une école de simplicité vertueuse et pure, à mesure que la corruption et la grossièreté augmentent parmi les jeunes femmes de la Cour, se montre à découvert dans ces lettres de madame de Maintenon :

« Que ne donnerais-je pas, s'écrie-t-elle (octobre 1703), parlant « à l'une des maîtresses, pour que vos filles vissent d'aussi près que « je le vois combien nos jours sont longs ici, je ne dis pas seulement « pour des personnes revenues des folies de la jeunesse, je dis pour « la jeunesse même qui meurt d'ennui parce qu'elle voudrait se « divertir continuellement, et qu'elle ne trouve rien qui contente ce « désir insatiable de plaisir! Je rame, en vérité, pour amuser ma- « dame la duchesse de Bourgogne... »

Comme on sent partout dans madame de Maintenon à Saint-Cyr une âme qui en a assez du monde, qui dit aux jeunes âmes riantes : « Si vous connaissiez le monde, vous le haïriez; » qui a connu la pauvreté et le manquement de tout, qui a été obligée de faire bonne mine et de sourire contre son cœur, d'amuser les autres, puissants et grands, et qui, sensée, délicate, raisonnable, est à bout de toute

cette longue et amère comédie, — ne désirant plus, le masque tombé, que le repos, la réalité, la vérité, et une tranquillité égale et fructueuse dans l'ordre de Dieu !

Mais ce qui est beau dans cette fatigue, c'est son zèle, son feu, son ardeur dernière d'utilité et de semence pour autrui. Là est la grandeur, et quelque chose qui vaut mieux qu'une sensibilité vulgaire et apparente.

Et toutefois, hommes ou femmes de notre siècle, il nous semble que quelque chose manque à tous ces mérites si excellents et aujourd'hui si avérés : « Peu de gens, a dit madame de Maintenon, sont assez solides pour ne regarder que le fond des choses. » Serait-ce, en effet, que nous ne serions pas assez solides? je le croirais volontiers; mais ne serait-ce point aussi chez elle un peu de nature qui manque, un peu de tendresse qu'on voudrait dans cette raison, et sans prétendre certes diminuer en rien le christianisme qui la règle et l'accompagne? Elle a fait faire *Esther*, elle l'a fait jouer, et s'en est un peu repentie. Cela dit tout. Aujourd'hui, avec le nouvel état du monde, dans une société plus également morale en son milieu, nous qui ne sommes pas près de Versailles (dans le sens où l'était Saint-Cyr), il nous semble qu'il est quelquefois permis de se récréer d'un chant, d'une fleur, d'une joie d'imagination, mêlée aux choses du cœur, dans une éducation même de l'ordre le plus moral. Il y a un peu de sécheresse, en définitive, à retrancher tout cela, à l'arracher quand on le rencontre sur son chemin. Je cherche parmi les auteurs femmes quelque autorité et quelque exemple en ma faveur; j'en pourrais trouver même en France, et des exemples irréprochables. J'aime mieux en emprunter un parmi nos voisins. Une femme poëte, mère de famille, pieuse et sans tache, un esprit profond et doux, mistriss Felicia Hemans, a composé elle-même quelques chants animés d'une vive piété à l'usage de l'enfance. La même a eu des chants pour toutes les nobles et touchantes affections, pour les vives douleurs. Au sortir de cette lecture presque ascétique et de ces Maximes fermes, droites, uniformes, mais si sévères, de ma-

dame de Maintenon, j'éprouve le besoin, l'avouerai-je? de citer quelques-uns de ces accents d'une femme également morale et religieuse, de les citer, non par aucun rapport de comparaison ou de ressemblance, mais simplement comme *son* de l'âme et comme *accent*. Je prends au hasard deux pièces qui nous feront tout aussitôt pénétrer dans ce monde moral plus ému qui existe, il faut bien le reconnaître, et dont il ne servirait à rien de s'interdire et de se fermer rigoureusement l'aspect, depuis que Rousseau, Goethe, Chateaubriand, Byron et Lamartine sont venus.

L'une de ces pièces s'adresse à un mort ou à une morte chérie :

A UN ESPRIT QUI S'EN EST ALLÉ.

Du haut des brillantes étoiles, ou du sein de l'air invisible, ou de quelque monde que n'atteint point l'humaine pensée, Esprit! doux Esprit! si ta demeure est là-bas, et si tes visions sont encore chargées du passé,

Réponds-moi, réponds-moi!

N'avons-nous pas ici conversé de la vie et de la mort? n'avons-nous pas dit que l'amour, un amour comme le nôtre, n'était point fait pour passer comme l'haleine d'une rose, pour s'évanouir comme un chant d'un bosquet de fête?

Réponds, oh! réponds-moi!

Il a été pour moi, le dernier éclair de ton œil mourant, — cette âme qui y brillait intense et désolée à travers le brouillard épaissi. — N'as-tu rien emporté avec toi dans la région inconnue, rien de ce qui vivait dans ce long, dans cet ardent regard?

Écoute, écoute, et réponds-moi!

Ta voix, — son faible et doux et fervent accent d'adieu, que j'entends encore vibrer à travers la tempête de l'agonie comme une brise expirante; — oh! de cette musique enfuie renvoie-moi un seul son, si la vie du cœur est inextinguible!

Rien qu'une seule fois, oh! réponds-moi!

Dans la tranquillité de midi, dans le calme du couchant, à l'heure la plus sombre de la nuit, quand montent les pensées profondes, quand les fan-

tômes du cœur s'élancent du sein des ténèbres dans leur beauté pleine d'effroi, pour lutter avec le sommeil, —

Esprit, alors réponds-moi!

Par le souvenir de notre prière tant de fois mêlée, par toutes nos larmes qui, en se mêlant aussi, avaient leur douceur, par notre dernière espérance, victorieuse du désespoir, — parle! si nos âmes se rencontrent dans des essors immortels,

Réponds-moi, réponds-moi!

La tombe est silencieuse; — et tout au loin l'infini du ciel, et l'heure profonde de minuit, — tout n'est que silence et solitude. Oh! si ton amour enseveli ne me dit pas qu'il m'entend, quelle voix puis-je attendre de la terre? Écoute, aie pitié, parle, ô toi qui es mien!

Réponds-moi, réponds-moi!

L'autre pièce que j'ai à citer est intitulée *le Retour;* c'est l'être humain (homme ou femme) qui, après avoir vécu, souffert et failli, revient au lieu natal, dans le manoir domestique, et y retrouve tous les anciens témoins de son innocence et de son bonheur :

« Nous reviens-tu avec le cœur de ton enfance, un cœur libre, pur, aimant? » Ainsi, pendant que j'approchais de la maison, ainsi bruissaient les arbres du chemin dont le feuillage jouait au gré du vent de la montagne.

« Ton âme a-t-elle été loyale et sincère envers son premier amour? murmuraient les ondes du ruisseau natal. Ton esprit, nourri parmi ces collines et ces ombrages, a-t-il toujours respecté ses premiers et ses plus hauts songes? »

« As-tu porté, en ton sein gravée, la sainte prière apprise par l'enfant sous le toit paternel? » Ainsi soupirait, traversant l'air, une voix sortie des vieilles murailles des ancêtres.

« As-tu gardé ta foi au mort (ou à la morte) fidèle dont le lieu de repos est tout près d'ici? As-tu justifié la bénédiction de ton père étendue sur toi, et le regard plein de confiance de ta mère? »

Alors mes larmes jaillirent en une pluie soudaine, tandis que je répondais : « O vous, ombrages majestueux, je ne rapporte point le cœur de mon enfance dans les libres espaces de vos clairières.

« Je me suis écarté de mon premier et pur amour, ô brillant et heureux

ruisseau ! L'une après l'autre se sont éteintes toutes les lumières dans mon âme, tous les glorieux songes de mon printemps.

« Et la sainte prière a fui de ma pensée, — la prière apprise sur les genoux de ma mère. Ce n'est qu'obscurci et troublé que je te reviens enfin, ô maison et foyer de mes joies d'enfant !

« Mais de mon enfance du moins je rapporte un don de larmes pour adoucir et pour expier ; et vous tous, objets et lieux témoins de mes années bénies, ces larmes me rendront encore une fois tout vôtre ! »

Que dirai-je ? c'est précisément ce *don des larmes* que, même toute part faite au grave caractère d'institutrice, on regrette de ne jamais sentir, de près ni de loin, dans le cœur ni sous la raison de madame de Maintenon ; et au milieu de tous les éloges et de tous les respects que mérite son noble, son juste, délicat et courageux bon sens, c'est aussi la seule réserve et la seule restriction que j'aie voulu faire.



MADAME

DE CAYLUS

ET DE CE QU'ON APPELLE

URBANITÉ.

Il m'est souvent arrivé de parler de cet âge heureux de la langue et du goût qui, chez nous, correspond à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, quand, après l'apparition des plus grandes œuvres et dans le voisinage des meilleurs esprits comme des plus aimables, la délicatesse était extrême, et que la corruption (j'appelle ainsi la prétention) n'était pas encore venue. Aujourd'hui, je voudrais montrer ce moment parfait dans une personne agréable et distincte qui nous le peignît avec vivacité et avec grâce, et qui ne peignît que cela. Il serait facile de trouver de plus grands exemples que madame de Caylus, qui n'a écrit qu'à peine et par rencontre; mais ces exemples prouveraient autre chose, quelque chose de plus que ce que j'ai en vue, et la délicatesse dont je voudraïs donner l'idée s'y compliquerait en quelque sorte du talent même de l'écrivain. Ici, au contraire, en nous arrêtant un instant avec cette personne d'une plume si fine et si légère, nous ne serons en rien dis-

traits du point que je tiens à indiquer avant tout, et que ceux qui la connaissaient le mieux désignaient, en la montrant, sous le nom d'*urbanité pure*.

Madame de Caylus était nièce de madame de Maintenon, nièce à la mode de Bretagne. Le grand d'Aubigné du XVI[e] siècle, l'écrivain guerrier, le calviniste frondeur, ce compagnon hardi et caustique de Henri IV, avait eu un fils et deux filles : madame de Maintenon était la fille du fils; madame de Caylus était la petite-fille d'une des filles. Le père de madame de Caylus, le marquis de Villette, officier de mer distingué, et qui a laissé des *Mémoires*, paraît avoir tenu en quelque chose de son aïeul et pour le courage et pour l'esprit. Madame de Caylus elle-même ne fut pas sans tenir de ce grand aïeul : sous sa grâce de femme et sous son air d'ange, elle a l'esprit acéré, vif et mordant. C'est un Hamilton en femme. Elle ne paraît occupée d'abord que des plaisirs, des amusements et des bagatelles de la société; mais n'allez pas croire avoir affaire en elle à une femmelette. Son esprit est net et ferme, observateur et sensé; il est, comme celui de madame de Maintenon, solide : mais ici la solidité se dérobe sous la fleur. Le fond pourtant s'y fait sentir à qui le cherche; et, après avoir vécu quelque temps auprès d'elle, on se dit qu'il n'est rien de tel encore qu'une race forte quand la grâce s'y mêle pour la couronner.

Née en 1673, dans le Poitou, mademoiselle Marguerite de Villette-Murçay fut *enlevée* à l'âge de sept ans par madame de Maintenon. Le roi convertissait alors, bon gré, mal gré, les Huguenots de son royaume, et madame de Maintenon, à son exemple, s'était mise en devoir de convertir sa propre famille. On enleva donc la jeune de Murçay tandis que son père était en mer. Une tante, sœur de son père, prêta la main à cet enlèvement qui était à si bonne fin. Il faut entendre madame de Caylus raconter cette première aventure : « A peine ma mère fut-elle partie de Niort, que ma tante, accoutumée à changer de religion, et qui venait de se convertir pour la seconde ou la troisième fois, partit de son côté et m'emmena

à Paris. » Sur la route on rencontre d'autres jeunes filles d'un âge plus fait, et que madame de Maintenon réclamait aussi pour les convertir. Ces jeunes personnes, décidées à la résistance, sont aussi étonnées qu'affligées de voir la jeune de Murçay qu'on emmène sans défense :

« Pour moi, dit celle-ci, contente d'aller sans savoir où l'on me « menait, je ne l'étais (affligée ni étonnée) de rien... Nous arri- « vâmes ensemble à Paris, où madame de Maintenon vint aussitôt « me chercher, et m'emmena seule à Saint-Germain. Je pleurai « d'abord beaucoup; mais je trouvai le lendemain la messe du « roi si belle, que je consentis à me faire catholique à condition « que je l'entendrais tous les jours, et qu'on me garantirait du « fouet. C'est là toute la controverse qu'on employa, et la seule « abjuration que je fis. »

A ce ton dont madame de Caylus raconte des choses réputées si importantes, on se demande ce qu'au fond elle en pense. Le sait-elle bien elle-même? Comme madame de Sévigné, son esprit, son naturel, l'emportent; la vérité lui apparaît plaisante, et elle la raconte gaiement.

Cependant madame de Maintenon l'élève, et l'élève comme elle savait faire, c'est-à-dire avec goût, avec exactitude et en perfection. Toutes ces grâces négligentes et un peu légères, qui auraient couru risque de s'émanciper trop tôt et de se jouer au hasard, vont se régler et s'accomplir; elles reparaîtront bien à temps. On la maria à treize ans (1686), et assez mal. Ce fut une des modesties de madame de Maintenon de marier médiocrement cette charmante nièce que les plus grands partis recherchaient. Madame de Maintenon est toute remplie de ces raffinements de modestie et de désintéressement en vue de la considération et de la gloire : ici la jeune enfant paya les frais des vertus de sa tante. Le mari qu'on lui donna, M. de Caylus, très-ordinaire pour la fortune, était, à d'autres égards, des moins dignes d'elle. Quand il mourut en Flandre (novembre 1704), « il fit plaisir à tous les siens; il était blasé,

hébété depuis plusieurs années de vin et d'eau-de-vie, » et on le tenait hiver comme été à la frontière, avec défense d'approcher ni de sa femme ni de la Cour. C'est à un tel homme, et qui promettait tant, que madame de Maintenon, par principes, et de préférence à tout autre, crut devoir donner une jeune fille qu'elle avait élevée avec autant de soin et dont tous les témoins font des descriptions enchantées :

« Jamais, s'écrie Saint-Simon, un visage si spirituel, si tou-
« chant, si parlant, jamais une fraîcheur pareille, jamais tant de
« grâces ni plus d'esprit, jamais tant de gaieté et d'amusement,
« jamais de créature plus séduisante. »

Et l'abbé de Choisy qui la vit alors et depuis, et qui la goûta à tous les âges, nous dit :

« Les Jeux et les Ris brillaient à l'envi autour d'elle : son esprit
« était encore plus aimable que son visage; on n'avait pas le temps
« de respirer ni de s'ennuyer quand elle était quelque part. Toutes
« les Champmeslés du monde n'avaient point ces tons ravissants
« qu'elle laissait échapper en déclamant; et si sa gaieté naturelle
« lui eût permis de retrancher certains petits airs un peu coquets
« que toute son innocence ne pouvait pas justifier, c'eût été une
« personne accomplie. »

A propos de ce rapprochement avec la Champmeslé, il faut se rappeler que madame de Caylus joua *Esther* à Saint-Cyr, et qu'elle joua mieux que n'eût fait la célèbre comédienne. Elle n'avait pas été élevée à Saint-Cyr, elle était venue trop tôt pour cela; mais elle en vit les commencements; et, un jour que Racine récitait à madame de Maintenon les scènes d'*Esther* qu'il était en train de composer pour cette maison, madame de Caylus se mit à les déclamer si bien et d'une voix si touchante, que Racine supplia madame de Maintenon de demander à sa nièce d'y jouer. Ce fut même pour elle qu'il composa le prologue de *la Piété*, par où elle débuta; mais madame de Caylus, une fois engagée, ne s'en tint pas à ce prologue, et elle joua successivement tous les personnages, surtout celui d'Esther.

Elle n'avait qu'un défaut, c'était de faire trop bien, de trop aller au cœur par certains accents : « On continue à représenter *Esther*, écrivait madame de Sévigné à sa fille (11 février 1689) : madame de Caylus, qui en était la Champmeslé, ne joue plus ; elle faisait trop bien, elle était trop touchante : on ne veut que la simplicité toute pure de ces petites âmes innocentes. » Madame de Caylus passe pour avoir été la dernière personne, la dernière *actrice* qui ait conservé la déclamation pure de Racine, le degré de cadence et de chant qui convenait à ce vers mélodieux, tout fait exprès pour l'organe d'une Caylus ou d'une La Vallière.

On comprend déjà ce que j'ai voulu dire quand j'ai parlé de cette perfection de culture et de goût chez une personne qui, à l'âge de quinze ans, vit naître *Esther*, qui en respira le premier parfum et en pénétra si bien l'esprit, qu'elle semblait, par l'émotion de sa voix, y ajouter quelque chose.

Cette émotion, avec tout ce qu'elle promettait de sentiments prêts à éclore, madame de Caylus ne l'eut pas seulement dans la voix. Ce n'est pas sa vie que j'ai à raconter, et elle-même dans ses *Souvenirs* n'a parlé qu'à peine de ce qui a trait à elle. Mais Saint-Simon nous a informés là-dessus, comme sur tant d'autres points, de manière à ne laisser rien à désirer. Par ses saillies railleuses, par ses vivacités d'esprit et de cœur, par sa liaison avec le duc de Villeroy, madame de Caylus mérita d'être exilée de la Cour à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut exilée une première fois et peut-être une seconde, si bien qu'elle ne resta pas moins de treize ou quatorze ans à l'écart et comme en pénitence. Elle se consola d'abord en vivant à Paris dans la compagnie des gens d'esprit qui s'y trouvaient ; elle y connut La Fare, qui fit pour elle ses plus jolis vers. Elle eut une maison et reçut ses amis. Pourtant, à un certain jour, ennui ou caprice, ou ressouvenir d'*Esther*, elle commençait à se jeter du côté de la dévotion, et d'une dévotion peu commode : elle avait pris pour directeur le Père de La Tour, homme de beaucoup d'esprit, sans complaisance, et qui est bien connu comme Général de la

Congrégation de l'Oratoire. Mais ce Père était soupçonné de jansénisme, et madame de Maintenon, dans son sens strict et toujours tourné à la considération utile, eût mieux aimé sa nièce sans directeur qu'avec celui-là, qui était suspect en Cour. Elle fit si bien qu'insensiblement madame de Caylus, jeune veuve, laissa le directeur en même temps que l'austérité, et reprit ses habitudes mondaines. Elle reparut à Versailles, au souper du roi, le 10 février 1707, « belle comme un ange (1). » Il n'y avait pas moins de treize ans, dit-on, qu'elle n'avait vu le roi. Mais, à force d'esprit, d'agrément et d'adresse, elle répara tout, et la longue éclipse fut comme non avenue. Elle fléchit et reconquit sa tante ; elle lui redevint nécessaire. Elle fut bientôt de toutes les familiarités et de tous les intérieurs, et sa faveur apparente était assez complète, vers 1710, pour lui mériter de méchants couplets satiriques que les curieux peuvent chercher dans le Recueil de Maurepas. Madame de Caylus resta à Versailles jusqu'à la mort de Louis XIV (1715) ; mise de côté alors comme une personne de la vieille Cour, elle revint demeurer à Paris, dans une petite maison qui faisait partie des jardins du Luxembourg. Elle y vécut à demi retirée du monde, voyant ses amis et le duc de Villeroy jusqu'à la fin; ayant souvent auprès d'elle son fils le comte de Caylus, original et philosophe, donnant à souper à des gens du monde et à des savants, et mêlant ensemble la dévotion, les bienséances, la liberté d'esprit et les grâces de la société, dans cette parfaite et un peu confuse mesure qui était celle du siècle précédent. Elle mourut en avril 1729, âgée seulement de cinquante-six ans.

Les portraits qu'on a d'elle dans sa jeunesse répondent bien à l'idée

(1) « Enfin, madame, *votre* madame de Caylus a reparu à la Cour, non sans quelque confusion et pour elle et pour moi, mais elle y a été très-bien reçue. » C'est madame de Maintenon qui écrit cela à madame des Ursins le 13 février 1707. Madame des Ursins avait toujours pris parti pour madame de Caylus, pour cette *jolie amie* qu'elle appelle « une des plus charmantes personnes du monde. » Ces lettres de madame de Maintenon et de madame des Ursins sont pleines de madame de Caylus.

qu'ont donnée de sa beauté Saint-Simon, l'abbé de Choisy et madame de Coulanges. Soit en habit du matin, soit en habit de Cour, ou en habit d'hiver, elle y paraît fine, mince, grande, noble, élégante et jolie ; d'une taille élevée et qui a tout à fait grand air ; une figure un peu ronde, une figure d'ange, et où la douceur s'allie à la malice, une bouche fine où la raillerie se joue aisément, de beaux yeux où éclatent l'agrément et l'esprit : en tout la grâce et la distinction même. Que dirai-je encore? cette figure-là n'a qu'à choisir, elle sera tour à tour, et à volonté, *Esther* ou *Célimène* (1).

Quant aux témoignages directs de son esprit, on les trouve dans le volume de sa Correspondance avec madame de Maintenon et dans ses *Souvenirs*. Ce petit livre de *Souvenirs*, publié en 1770 avec des notes et une préface de Voltaire, ne semble rien aujourd'hui, parce que toutes ces anecdotes ont passé depuis dans la circulation et qu'on les sait par cœur sans se rappeler d'où on les tient; mais c'est elle qui les a si bien racontées la première. Ce petit livre est du genre des Mémoires de la reine Marguerite et des quelques pages historiques de madame de La Fayette : c'est *l'œuvre d'une après-dînée*. Il ne s'y voit aucun effort : *elle n'a pas tâché*, disait-on de madame de Caylus. Sa plume court avec abandon, avec négligence; mais ces négligences sont celles mêmes qui font la facilité et le charme de la conversation. Ne lui demandez qu'une suite rapide de portraits et d'esquisses, elle y excelle. Cette plume légère touche tout à point; elle prend dans chaque personne le trait dominant et saisit

(1) Sa santé se perdit de bonne heure; sa taille se gâta. La personne conservait tout son agrément. « Madame de Caylus est la plus jolie vieille que vous connaissiez; elle a souvent ces belles couleurs que vous lui avez vues, et dans ces moments-là elle est aussi jolie qu'elle ait jamais été; du reste, plus délicate que moi, ne s'habillant plus, presque toujours dans son lit, et menacée de maux bien considérables. » (Lettre de madame de Maintenon à madame des Ursins, 18 septembre 1713.) — J'ai regret de dire que, jeune encore, elle prit du tabac : « Pour le tabac, je n'en parle point, quoiqu'il me paraisse une horreur : je ne le puis même souffrir au joli nez de madame de Caylus; je veux croire que son directeur lui a ordonné d'en prendre pour la rendre moins aimable. » (Madame des Ursins à madame de Maintenon, 22 février 1707.)

ce qu'il faut faire voir en chacun. Madame de Maintenon y est au naturel, avec ses qualités, mais sans flatterie, et on pourrait même, par-ci par-là, découvrir sous la louange quelque trace de malice. Louis XIV est peint par des traits justes et nets qui le montrent sans exagération et avec tous ses avantages dans la vie habituelle : on y sent bien le roi digne de cette grande époque où l'on pensait et où l'on parlait si bien. Madame de Montespan, qui avait tant de piquant et un tour unique de raillerie et d'humeur, s'était imaginé gouverner toujours le roi parce qu'elle se croyait supérieure à lui par l'esprit. Voyons comme madame de Caylus réduit en deux mots cette prétendue supériorité qui n'est que par accès :

« Le roi ne savait peut-être pas si bien discourir qu'elle, quoi-« qu'il parlât parfaitement bien. Il pensait juste, s'exprimait noble-« ment ; et ses réponses les moins préparées renfermaient en peu « de mots tout ce qu'il y avait de mieux à dire selon les temps, les « choses et les personnes. Il avait bien plus que sa maîtresse l'esprit « qui donne de l'avantage sur les autres. Jamais pressé de parler, il « examinait, il pénétrait les caractères et les pensées ; mais comme « il était sage et qu'il savait combien les paroles des rois sont pesées, « il renfermait souvent en lui-même ce que sa pénétration lui avait « fait découvrir. S'il était question de parler d'affaires importantes, « on voyait les plus habiles et les plus éclairés étonnés de ses con-« naissances, persuadés qu'il en savait plus qu'eux, et charmés de « la manière dont il s'exprimait. S'il fallait badiner, s'il faisait des « plaisanteries, s'il daignait faire un conte, c'était avec des grâces « infinies, un tour noble et fin que je n'ai vu qu'à lui. »

Voilà comment parlait Louis XIV, et comment il tenait encore son rang de roi dans ce siècle de l'esprit. Ajoutez à cette page de madame de Caylus une *Conversation* au siége devant Lille, que nous a rapportée Pellisson, et vous comprendrez le côté, si j'ose dire, littéraire de Louis XIV, et comment la langue, par le sens et le tour, était excellente et encore royale quand il la parlait. Sans flatterie, et à ne voir que la plénitude et la justesse des termes dans l'ordinaire du

discours, il aurait été un des premiers académiciens de son royaume.

L'observation de madame de Caylus est droite et prompte ; elle va au fond des caractères sans qu'il y paraisse. Faut-il peindre mademoiselle de Fontanges avec sa beauté et son genre de sottise romanesque, et faire sentir comment le roi, même quand elle aurait vécu, ne pouvait l'aimer longtemps, tout cela est dit en deux mots : « On s'accoutume à la beauté, mais on ne s'accoutume point à la sottise tournée du côté du faux, surtout lorsqu'on vit en même temps avec des gens de l'esprit et du caractère de madame de Montespan, à qui les moindres ridicules n'échappaient pas, et qui savait si bien les faire sentir aux autres par ce tour unique à la maison de Mortemart. » Et pourtant cette même mademoiselle de Fontanges, cette beauté si vaine et si sotte, donna un jour une leçon à madame de Maintenon, qui l'exhortait avec sa rectitude sèche à se guérir d'une passion qui ne pouvait faire son bonheur : « Vous me parlez, lui répondit-elle, de quitter une passion comme on parle de quitter un habit. » Cette fille sans esprit était dans ce moment éclairée par son cœur.

Ce qui distingue au premier aspect tous ces portraits de madame de Caylus, c'est la finesse ; la vigueur et la fermeté qui y sont souvent au fond n'y paraissent que voilées. Mais il est des moments où le mot vrai se fait jour et où l'expression vive éclate. L'*impudence* de madame de Montespan qui s'enhardit à ses grossesses successives, la *bassesse* des Condés qui ambitionnent de s'allier au roi par toutes ses branches bâtardes, tous ces traits sont touchés hardiment et comme il sied à la petite-fille de d'Aubigné. Le roi, ayant marié le duc du Maine, fait d'abord à ce prince des représentations sur sa femme qui le ruine ; mais. « voyant enfin que ses représentations ne servent qu'à faire souffrir intérieurement un fils qu'il aime, il prend le parti du silence, et le *laisse croupir* dans son aveuglement et sa faiblesse. » Il n'y a rien d'efféminé dans tous ces tons-là. On sent, même à lire ces femmes si polies, que Molière non moins que Racine a assisté de son génie à leur berceau, et que Saint-Simon n'est pas loin.

Je pourrais faire, si je voulais, un relevé des gaillardises de madame de Caylus, et qui nous la montrerait, dans un genre plus adouci, une vraie fille pourtant de madame de Sévigné. Elle sait changer de ton dès qu'il le faut, et proportionner sa touche à ses personnages : « Mademoiselle de Rambures avait le style de la famille des Nogent dont était madame sa mère : vive, hardie, et tout l'esprit qu'il faut pour plaire aux hommes sans être belle. Elle attaqua le roi et ne lui déplut pas... (1). » Voilà comme on parle quand on sait tout dire; et, tout à côté, quel portrait achevé en deux lignes! « Mademoiselle de Jarnac, laide et malsaine, ne tiendra pas beaucoup de place dans mes *Souvenirs*. Elle vécut peu et tristement; *elle avait*, disait-on, *un beau teint pour éclairer sa laideur.* » Il faut être Hamilton ou femme pour trouver de ces traits-là. « Elle avait de quoi être méchante, » a dit Saint-Simon de madame de Caylus. Les esprits pénétrants et vrais sont bien embarrassés de leur rôle en ce monde : s'ils disent ce qu'ils voient et ce qui est, ils courent risque de passer pour méchants. Madame de Caylus n'était qu'un peintre vrai, et qui ne pouvait s'empêcher, même en courant, de saisir les objets au vif, que l'objet fût mademoiselle de Jarnac avec sa laideur dans un si beau jour, ou que ce fût cette ravissante mademoiselle de Lowœnstein, avec sa « taille de nymphe qu'un ruban couleur de feu relevait encore. » Toute cette suite où elle nous montre l'escadron des filles d'honneur de la Dauphine, et en général la file des dames de la Cour, ressemble à une galerie d'Hamilton : même date, même finesse de pinceau, même causticité délicate et par instants cruelle. Madame de Caylus est maîtresse à sa manière dans l'art de cette ironie continuelle dont elle parle, et que les femmes étrangères les plus spirituelles et les mieux naturalisées chez nous ne saisissaient pas toujours. La duchesse de Bourgogne, venue de Savoie, et bien que si Française à tant d'égards, ne pouvait s'y faire,

(1) Le texte de Petitot dans la *Collection des Mémoires*, avec sa prétention d'être plus exact, est parfois moins attique que le texte des éditions précédentes. Je dis cela pour ceux qui y regarderaient de près.

et elle disait quelquefois à madame de Maintenon : « Ma tante, on se moque de tout ici ! »

Il y avait tant de choses moquables en effet! Les anecdotes de madame de Caylus sont de petites scènes qui. à peine marquées, laissent parfois une impression de comique ineffaçable. Voulez-vous une de ces scènes où M. de Montausier. où Bossuet lui-même est dans un rôle plaisant? On était à la veille d'une semaine sainte ou d'un jubilé. et le roi, qui avait de la religion. voulut se sevrer de madame de Montespan qui. à sa manière, en avait aussi. Là-dessus les deux amants se séparent, et chacun de son côté pleure ses péchés. Mais laissons causer madame de Caylus dans ce récit inimitable :

« Le jubilé fini, gagné ou non gagné, il fut question de savoir « si madame de Montespan reviendrait à la Cour : « Pourquoi non? « disaient ses parents et ses amis. même les plus vertueux (*tels* « *que M. de Montausier*). Madame de Montespan. par sa naissance « et par sa charge, doit y être ; elle peut y vivre aussi chrétienne- « ment qu'ailleurs. » M l'évêque de Meaux (*Bossuet*) fut de cet « avis. Il restait cependant une difficulté : madame de Montespan, « ajoutait-on, paraîtra-t-elle devant le roi sans préparation ? Il fau- « drait qu'ils se vissent avant de se rencontrer en public. pour évi- « ter les inconvénients de la surprise. Sur ce principe. il fut conclu « que le roi viendrait chez madame de Montespan ; mais, pour ne « pas donner à la médisance le moindre sujet de mordre. on con- « vint que des dames respectables, et les plus graves de la Cour, « seraient présentes à cette entrevue, et que le roi ne verrait ma- « dame de Montespan qu'avec elles. Le roi vint donc chez madame « de Montespan, comme il avait été décidé ; mais insensiblement il « la tira dans une fenêtre ; ils se parlèrent bas assez longtemps, « pleurèrent, et se dirent ce qu'on a accoutumé de dire en pareil « cas ; ils firent ensuite une profonde révérence à ces vénérables « matrones, passèrent dans une autre chambre ; et il en advint ma- « dame la duchesse d'Orléans. et ensuite M. le comte de Toulouse. »

Ce furent les deux derniers des sept enfants que le roi eut de madame de Montespan :

« Je ne puis, ajoute madame de Caylus, me refuser de dire ici « une pensée qui me vient dans l'esprit : il me semble qu'on voit « encore dans le caractère, dans la physionomie et dans toute la « personne de madame la duchesse d'Orléans, des traces de ce « combat de l'amour et du jubilé. »

On assure qu'il y a ici une petite erreur de madame de Caylus, qu'elle s'est trompée d'un an, et que la scène de raccommodement dont il s'agit eut lieu après la semaine-sainte de 1675, et non à l'occasion du jubilé, qui n'eut lieu que l'année suivante. Et que nous fait le jubilé un an plus tôt ou plus tard? l'essentiel est qu'on le retrouve dans la physionomie de cette fille du roi et de madame de Montespan. Mais, dites, fut-il jamais une manière de conter plus vive, plus gaie, plus hardie, plus imprévue et plus naturelle? Rien d'à peu près ni rien de trop. Comme tout est peint, comme tout se grave, et comme rien n'est appuyé!

Ceci nous conduit à l'examen d'une question qui a été déjà traitée, et à laquelle le nom de madame de Caylus s'est trouvé mêlé dès l'origine. Qu'est-ce que l'urbanité, et en quoi proprement consiste-t-elle? Est-elle tout entière dans la justesse et la brièveté d'un bon mot? est-elle surtout dans l'ironie, dans la plaisanterie et l'enjouement, ou faut-il la chercher encore ailleurs? Un abbé, homme savant et homme d'esprit, l'abbé Gédoyn, le même qui a traduit Quintilien, et qui l'a d'autant mieux traduit qu'il avait été bien avec Ninon (avoir été bien avec Ninon, cela sert toujours au moins pour le goût), l'abbé Gédoyn, disons-nous, a traité cette question de l'urbanité, et il a terminé son agréable et docte Mémoire par y joindre un *Éloge* de madame de Caylus, en remarquant que, de toutes les personnes qu'il avait connues, il n'en était aucune qui rendît d'une manière si vive ce qu'il concevait par ce mot d'*urbanité*. Voyons donc un peu ce que l'aimable abbé comprenait sous ce mot; c'est nous occuper de madame de Caylus toujours.

Selon l'abbé Gédoyn, l'*urbanité*, ce mot tout romain, qui dans l'origine ne signifiait que la douceur et la pureté du langage de la *ville* par excellence (*Urbs*), par opposition au langage des provinces, et qui était proprement pour Rome ce que l'atticisme était pour Athènes, ce mot-là en vint à exprimer bientôt un caractère de politesse qui n'était pas seulement dans le parler et dans l'accent, mais dans l'esprit, dans la manière et dans tout l'air des personnes. Puis, avec l'usage et le temps, il en vint à exprimer plus encore, et à ne pas signifier seulement une qualité du langage et de l'esprit, mais aussi une sorte de vertu et de qualité sociale et morale qui rend un homme aimable aux autres, qui embellit et assure le commerce de la vie. En ce sens complet et charmant, l'urbanité demande un caractère de bonté ou de douceur, même dans la malice. L'ironie lui sied, mais une ironie qui n'a rien que d'aimable, celle qu'on a si bien définie *le sel de l'urbanité*. Avoir de l'urbanité, comme Gédoyn l'entend, c'est avoir des *mœurs*, non pas des mœurs dans le sens austère, mais dans le sens antique : Horace et César en avaient. Avoir des mœurs en ce sens délicat, qui est celui des honnêtes gens, c'est ne pas s'en croire plus qu'à personne, c'est ne prêcher, n'injurier personne au nom des mœurs. Les esprits durs, rustiques, sauvages et fanatiques, sont exclus de l'urbanité; le critique acariâtre, fût-il exact, n'y saurait prétendre. Les esprits tristes eux-mêmes n'y sont pas admis, car il y a un fond de joie et d'enjouement dans toute urbanité, il y a du sourire. A considérer les soins extrêmes que prenaient les anciens pour donner à leurs enfants, dès le sein de la nourrice, ce tact fin et ce sens exquis, on est frappé de la différence avec l'éducation moderne. « Quand on voit dans les ouvrages de Cicéron et ailleurs, particulièrement dans Quintilien, a remarqué un grand esprit (Bolingbroke), les soins, les peines, l'application continuelle, qui allaient à former les grands hommes de l'antiquité, on s'étonne qu'il n'y en ait pas eu plus; et quand on réfléchit sur l'éducation de la jeunesse de nos jours, on s'étonne qu'il s'élève un seul homme capable d'être utile

à la patrie. » Cette remarque, qui paraîtra bien sévère si on l'étend à toute l'éducation, reste évidente si on ne l'applique qu'à l'urbanité. A comparer sur ce point l'éducation de nos jours à celle des anciens, on est tout surpris qu'il reste encore chez nous quelque peu du mot et de la chose. A la fin du XVIIe siècle, c'est-à-dire au plus beau moment de notre passé, on se plaignait déjà ; c'était l'âge d'or de l'urbanité pourtant. Mais les femmes alors, avec cette facilité de nature qui de tout temps les distingue, réussirent mieux encore que les hommes à offrir de parfaits modèles de ce que nous cherchons, et dont les semences étaient comme répandues dans l'air qu'on respirait. C'est chez elles, parmi celles qui ont écrit, qu'on trouverait le plus sûrement des témoignages de cette familiarité décente, de cette moquerie fine, et de cette aisance à tout dire, qui remplit d'autant plus les conditions des anciens, qu'elles-mêmes n'y songeaient pas. « Tout ce qui est excessif messied nécessairement, et tout ce qui est *peiné* ne saurait avoir de grâce. » Voilà ce que disaient les Quintilien et les Gédoyn, et voilà ce qu'on vérifie en lisant les simples pages de madame de Caylus. L'abbé Gédoyn le sentit si bien (et c'est son honneur), qu'ayant achevé son Mémoire par une sorte de compliment pour les académiciens devant qui il le lisait, il se hâta d'y ajouter un post-scriptum, et d'indiquer du doigt madame de Caylus comme exemple plus concluant, et comme *pièce à l'appui*.

L'*Éloge* d'elle, qui est imprimé à la suite de ce Mémoire de Gédoyn, et qui est dû à la plume d'un M. Rémond (un de ces paresseux délicats qui n'ont laissé que quelques lignes) (1), nous la montre sous un jour nouveau, même après les éloges de Choisy et de Saint-Simon. On l'y voit belle longtemps, agréable toujours,

(1) Voltaire a fort maltraité ce M. Rémond dans la Lettre qu'il a écrite sur Ninon (*Mélanges littéraires*), et il s'est armé contre lui de quelque plaisanterie de Ninon elle-même, de qui Rémond se prétendait l'élève. L'abbé Fraguier, homme de goût, a fort célébré Rémond dans ses Poésies latines ; on assure qu'il en parlait moins bien en prose. Ce que je puis dire seulement, c'est que l'Éloge de madame de Caylus me paraît très-délicat.

unissant aux fleurs d'esprit d'une madame de La Sablière la solidité de fond d'une madame de La Fayette, d'une conversation diverse et à propos assortie, tantôt sérieuse, tantôt enjouée, même ne haïssant pas les plaisirs de la table et y redoublant de saillies, y présidant en déesse comme l'Hélène d'Homère :

« Madame de Caylus, nous dit en cet endroit M. Rémond, *menait* « *plus loin qu'Hélène ;* elle répandait une joie si douce et si vive, un « goût de volupté si noble et si élégant dans l'âme de ses convives, « que tous les âges et tous les caractères paraissaient aimables et « heureux. Tant est surprenante la force ou plutôt la magie d'une « femme qui possède de véritables charmes! »

Il y aurait peut-être dans ce mot de *charmes* et dans cette comparaison avec Hélène de quoi effrayer d'abord et donner le change, si l'on ne savait que ce portrait de madame de Caylus a été tracé dans les dernières années et après sa jeunesse, et que tout s'y rapporte à l'enchantement de l'esprit. C'est ainsi qu'il faut entendre cet autre passage de l'*Éloge,* où il est dit : « Dès qu'on avait fait connaissance avec elle, on quittait sans y penser ses maîtresses, parce qu'elles commençaient à plaire moins; et il était difficile de vivre dans sa société sans devenir son ami et son amant. » Ces expressions vives du peintre platonique ne sont que pour mieux rendre cette joie de l'esprit et cette pure ivresse de la grâce qu'on ressentait insensiblement près d'elle.

Car, pour revenir encore une fois à la conclusion de Quintilien interprété à la moderne par Gédoyn, facilité, discrétion, finesse, ne pas trop appuyer, ne rien pousser à bout, ce sont là certes des conditions de l'urbanité, mais tout cela n'est rien sans un certain esprit de joie et de bonté qui anime l'ensemble : *c'est proprement un charme,* a dit La Fontaine.

Je n'insisterai pas pour démontrer plus longuement ces grâces légères de l'auteur dans le petit livre de *Souvenirs* inachevé, mais si agréable et si galamment tourné, que chacun peut relire; on s'y rafraîchira la mémoire de choses connues, et surtout on s'y remettra

en goût pour cette manière de tout dire en effleurant. Dans l'art du portrait, et sans avoir l'air d'y toucher, madame de Caylus est un maître. Mais là où je demande qu'on me permette de la suivre encore, c'est dans sa Correspondance avec madame de Maintenon. Cette Correspondance remonte au temps où madame de Caylus, jeune et jolie veuve, était en disgrâce à Paris et avant son retour à Versailles. Madame de Maintenon lui adresse sur sa conduite des conseils sensés, mais si stricts et si secs, qu'ils donneraient vraiment envie d'y manquer si on en était l'objet. Madame de Caylus n'y manqua et n'y obéit qu'à demi. Une fois revenue à Versailles, on la voit, dans ses lettres (ou plutôt ses courts billets écrits d'une chambre à l'autre), déployer tout ce qu'elle a de grâce et de gentillesse pour fléchir sa tante, pour l'amuser et l'égayer. Madame de Maintenon, si agréable par l'esprit, avait un fonds sérieux, triste et même austère; elle avait amassé des trésors d'ennui à amuser les autres, elle s'était desséché l'âme à plaire à de plus grands qu'elle dès sa jeunesse. Aussi, dès qu'elle se retrouvait seule, elle jouissait avant tout de la solitude comme d'un délassement et d'un repos. Madame de Caylus fait tout pour avoir ses entrées auprès de sa tante en ces rares moments; elle l'agace, elle la lutine en tout respect pour la dérider : « Je ne sais ce que l'Académie dira du mot *acoquiner*, mais j'en sens, moi, toute l'énergie avec vous, » lui dit-elle. Elle s'appelle *la Surintendante de ses plaisirs*, et se plaint que la charge entre ses mains dépérit. Madame de Maintenon était devenue indispensable au roi et à toute la famille royale, qui ne lui laissait pas un seul instant de répit. Même quand le roi travaillait avec ses ministres, il fallait encore qu'elle fût là. Oh! que même en ces moments madame de Caylus aurait aimé à s'asseoir souriante et muette auprès de sa tante! « Qui ne vous voit pas, ne goûte rien, lui écrit-elle. J'ai donc un regret infini de ne pouvoir partager avec vous *le dos de M. Peletier.* » Sans doute M. Le Peletier de Souzy : c'était un directeur général et un conseiller d'État, qui travaillait chaque semaine avec le roi. Un autre jour, elle envie *Fanchon*, la femme de chambre :

« Que ne puis-je me glisser sous sa forme pendant l'absence *du dos de M. de Pontchartrain!* » M. de Pontchartrain, un des secrétaires d'État, était, à ce qu'il semble, l'un des moins amusants. Enfin, pour se faire admettre et agréer, elle se fait petite, elle se fait nulle; elle se déguiserait, si elle le pouvait, sous la forme d'un devoir ou d'un ennui; elle sent que c'est ainsi qu'elle aurait encore le plus de chances de pénétrer. Voici une des plus jolies lettres où elle parle d'elle-même sous le nom de la *petite nièce,* et où elle réclame de sa tante, et sur tous les tons, la faveur de la voir un peu plus souvent.

« Je réfléchis sur votre semaine, et je ne la saurais trouver bien « ordonnée, qu'il n'y ait un peu plus de la *petite nièce :* pourquoi « n'en pas vouloir quelquefois avec la petite famille? Elle serait « aussi hébétée au jeu que vous le voudriez; elle travaillerait si « sagement! elle écouterait ou ferait la lecture avec tant de plaisir! « Enfin, et c'est peut-être bien là le meilleur pour la faire recevoir, « elle partirait au moindre signe. Si vous voulez la laisser au monde, « elle vous assure sans hypocrisie qu'elle retrouvera pour lui encore « plus de temps qu'il ne lui en faut; elle ne voit après tout que les « cabales (*elle appelait ainsi sa coterie familière, madame de Dan-* « *geau, madame d'O,* etc.) qu'elle voit assez avec vous, ou ses « maréchaux de France qui ne la charment pas au point de ne s'en « pouvoir passer; elle craint les ministres, elle n'aime point les « princesses; si c'est le repos que vous lui voulez, elle n'en trouve « qu'avec vous; si c'est sa santé, elle y trouve son régime et sa « commodité; en un mot, elle trouve tout avec vous, et rien sans « vous. Après ce sincère exposé, ordonnez, mais non pas *en Néron.* »

Ce terme de *Néron* revient souvent sous sa plume pour exprimer avec enjouement cette habitude négative de madame de Maintenon, inexorable dans les privations qu'elle imposait aux autres comme à elle-même (1). Un jour, madame de Caylus lui envoie une petite

(1) C'est certainement une allusion au Néron de Racine dans *Britannicus*, et à ce vers qui trouvait ici son agréable application :

Dans son appartement, Gardes, qu'on la remène!

quenouille; car madame de Maintenon aimait à filer de ses propres mains, toute demi-reine qu'elle était : c'était une montre de simplicité et de modestie ajoutée à toutes les autres. Mais écoutez de quels jolis propos madame de Caylus accompagne et environne sa quenouille en l'envoyant :

« Que n'ai-je toutes les grâces d'un esprit léger pour introduire
« dans votre solitude la plus légère de toutes les quenouilles? Elle
« est jolie, si vous voulez; mais, après cela, elle vous est donnée
« par une personne qui, quand elle sera à votre côté, voudrait bien
« ne la pas perdre de vue... Partez, ma quenouille; il n'y a point
« d'ironie à dire que je vous envie : rien n'est plus vrai. »

On croit sentir le souffle d'une épigramme de l'Anthologie.

Elle est ainsi inépuisable de tours et de retours, d'instances charmantes sur ce thème perpétuel; elle tâche, en un mot, d'envoyer à cette vieillesse qui se mortifie un de ses rayons : « Je sais bien mauvais gré au soleil de luire avec tant d'éclat dans mon cabinet quand vous n'y êtes pas. »

Vers la fin elle est si bien entrée dans l'esprit de sa tante, qu'elle en est venue à ne faire qu'un et à conspirer avec elle pour distraire le roi : « Il est certain que nous rendrions un grand service à l'État de faire vivre le roi en l'amusant. »

Madame de Maintenon, malgré ses airs de résistance, n'était pas insensible à tant de bonne grâce (1). Que ce fût un petit mouvement du cœur ou seulement un goût vif de l'esprit, elle avait pour cette

(1) Madame des Ursins, dans ses Lettres à madame de Maintenon, n'avait cessé de faire valoir son *amie*, depuis sa rentrée en grâce auprès de sa tante; elle varie ses louanges sur tous les tons : « Elle n'a rien de fardé, et est d'ailleurs aussi aimable par l'esprit que par la figure... Vous trouveriez en elle des ressources infinies, personne n'ayant plus d'esprit, et n'étant plus amusante sans aucune malice. » Madame de Maintenon, à la fin, s'avoue presque vaincue : « Il est vrai que je m'accommode mieux de madame de Caylus qu'autrefois, parce qu'elle me paraît revenue de l'entêtement qu'elle avait pour le jansénisme, étant difficile de se trouver agréablement avec ceux qui pensent différemment que nous : son visage est toujours aussi gracieux, mais elle a une taille qui la défigure fort; du reste, je ne vois point de femme ici *si raisonnable qu'elle.* » (Lettre à madame des Ursins, du 26 août 1714.)

nièce-là un faible qu'elle n'avait pour aucune autre; elle l'appelait sa *vraie nièce*, et, surtout depuis la mort de Louis XIV, on la voit se porter vers elle avec une solide amitié. Il est vrai que madame de Caylus est si parfaite, si respectueuse à la fois et si familière; elle sait si bien la mesure qu'il faut garder en lui écrivant, le degré d'information qu'il faut tenir, les tristes nouvelles du monde, les vérités fâcheuses qu'il ne faut pas lui cacher, et celles sur lesquelles il est inutile de s'étendre; elle sait si bien être sérieuse en courant : « Je ne vous dis rien de la beauté de vos lettres, lui écrivait madame de Maintenon (1716) ; je vous paraîtrais flatteuse, et, à mon âge, il ne faut pas changer de caractère. » On prendrait pourtant de madame de Caylus, si l'on s'en tenait à ses lettres, une idée un peu trop sérieuse. En écrivant à sa tante (est-il besoin d'en avertir?) elle se présente sans hypocrisie, mais par son aspect le plus uniforme et le plus rangé : elle ne laisse voir sans doute que la moitié de sa vie. Dans sa petite maison du Luxembourg, qui est isolée et champêtre, et où l'on n'arrive que par un détour comme dans un village, elle se montre presque comme une fermière retirée, au lendemain des grandeurs de Versailles :

« C'est un délice que de se lever matin; je regarde par ma fe-
« nêtre tout mon empire, et je m'enorgueillis de voir sous mes lois
« douze poules, un coq, huit poussins, une cave que je traduis en
« laiterie, une vache qui paît à l'entrée du grand jardin, par une
« tolérance qui ne sera pas de longue durée. Je n'ose prier ma-
« dame de Berry de souffrir une vache. Hélas! c'est bien assez
« qu'elle me souffre! »

La duchesse de Berry, c'était cette fille du Régent qui allait remplir de ses orgies le palais du Luxembourg. Madame de Caylus, y faisant allusion, dira ailleurs, dans une image pleine de pensée :

« Je suis fort bien ici, je ne perds pas un rayon du soleil, ni un
« mot des vêpres d'un séminaire (*Saint-Sulpice*) où les femmes
« n'entrent point; c'est ainsi que toute la vie est mêlée : d'un côté,
« ce palais (*le Luxembourg*), et de l'autre, les louanges de Dieu! »

Madame de Maintenon, toute bonne paroissienne qu'elle la croyait, sentait bien pourtant que cette nièce charmante n'était pas devenue une recluse, et qu'elle recevait des amis de toute espèce : « Vous savez bien vous passer des plaisirs, lui disait-elle, mais les plaisirs ne peuvent se passer de vous. »

Telle était madame de Caylus autant qu'on la peut ressaisir d'après quelques pages où ne se trouve encore que la moindre partie d'elle-même : mais, avec l'aide des témoignages contemporains, nous sommes sûr du moins de ne lui avoir rien prêté en cherchant à la définir. Cette aînée de Saint-Cyr, cette sœur d'*Esther,* et qui ne se tint pas à ce rôle si doux, est comme la dernière fleur qu'ait produite l'époque finissante de Louis XIV, et elle ne s'est ressentie en rien de l'âge suivant. Venue après les La Fayette, les Sévigné et les Maintenon, remarquée ou cultivée par elles et les admirant, elle sut ne leur ressembler que pour se détacher à son tour, et elle brille de loin à leur suite, la plus jeune et la plus riante, avec son éclat distinct et sa délicatesse sans pâleur.

LA DUCHESSE

DE BOURGOGNE.

Ces *Lettres* et cette *Notice* (1), qui ont déjà depuis quelques jours une demi-publicité de salon, font partie du volume de *Mélanges* que la *Société des Bibliophiles* publie pour cette année, et qui paraît en ce moment. La Société des Bibliophiles, fondée en 1820 par MM. de Châteaugiron, de Pixérécourt, Walckenaer, et autres gens de lettres ou amateurs distingués, est une institution essentiellement aristocratique, qui suppose de l'argent, du loisir, le goût des belles choses, des choses rares, de ces curieuses inutilités qui tiennent ou qui mènent aux études sérieuses. Si vous ôtez le loisir, a dit Ovide, vous supprimez tout l'art de l'amour; et moi j'ajoute : Vous supprimez tous les amours délicats et les nobles goûts. La Société des Bibliophiles vit depuis trente ans, et elle n'est pas du tout en train de périr. Le goût des livres n'a fait que gagner dans ces derniers temps. Les amateurs qui suivent depuis deux ans les ventes publiques savent bien si, de ce côté, le *cours* a fléchi le moins du monde. Cette Bourse-là a tenu mieux que l'autre. Hier encore, malgré l'élection du

(1) *Lettres inédites de la duchesse de Bourgogne*, précédées d'une *Notice* sur sa vie, 1850.

28 avril (1), tel petit livre du XVI[e] siècle s'est vendu plus cher, plus follement cher qu'en pleine monarchie. Il n'est rien de tel que la passion pour trouver à tout prix de quoi se satisfaire, surtout quand il entre dans la passion un brin de manie.

Les poëtes ont employé ce mot de *manie* avec honneur, et il est bien entendu que c'est dans ce sens que je l'emploie ici. La Société des Bibliophiles (je reviens à elle) a donc été instituée « pour entretenir et propager le goût des livres, pour publier ou reproduire les ouvrages inédits ou rares, surtout ceux qui peuvent intéresser l'histoire, la littérature ou la langue, et pour perpétuer dans ses publications les traditions de l'ancienne imprimerie française. » Elle n'a pas manqué jusqu'ici à son programme. Elle a publié, de 1820 à 1834, sept volumes de *Mélanges*, qui contiennent des pièces du moyen âge, des lettres ou opuscules de personnages célèbres. Le seul inconvénient de ces premiers volumes de *Mélanges*, c'est d'être à peu près introuvables pour le vulgaire des lecteurs; car ils n'ont été tirés qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, et pour autant de têtes seulement qu'il y avait de membres. La Société a publié depuis lors (1844) un magnifique recueil de gravures représentant les *Cartes à jouer* de tous les pays du monde. Elle est entrée, à dater de ce moment, dans une voie de publication plus large, plus ouverte et à la portée de tous; elle a eu raison. Il faut en ce siècle faire sa part à l'utile, même dans le rare et dans le choisi; il faut se faire pardonner chaque distinction par quelque titre auprès du grand nombre. *Le Ménagier de Paris*, publié il y a trois ans, au nom de la Société, par les soins de M. Jérôme Pichon, offre un curieux traité de morale, de civilité honnête et d'économie domestique, le tout dressé par un bon Bourgeois de Paris du XIV[e] siècle, à l'usage de sa jeune femme. Ce livre nous introduit dans un riche ménage d'honnêtes gens d'alors, et l'on en sait chaque détail comme si l'on y avait vécu. Dans un tout autre genre, la Société va bientôt publier les *Contes de*

(1) Quelque élection, déjà oubliée, et qui semblait ultra-démocratique.

la Reine de Navarre, revus sur les manuscrits. C'est M. Leroux de Lincy qui est chargé de ce travail, et à qui l'on devra cette édition vraiment première et originale. Alors seulement on pourra juger du livre de la spirituelle reine, que tous les éditeurs, même les premiers éditeurs, m'assure-t-on, ont étrangement défiguré.

La Société des Bibliophiles se compose en tout de vingt-quatre membres. Si l'on parcourt la liste des membres actuels, imprimée en tête du volume de *Mélanges* que nous annonçons, on y remarque des noms d'amateurs qui sont, à bon droit, connus pour avoir su réunir des collections uniques en leur genre ; M. Cigongne, par exemple, qui possède le plus complet et le plus beau cabinet en fait d'ancienne poésie française. Au milieu de tous ces noms, dont quelques-uns des plus doctes et appartenant à l'Académie des inscriptions, mais dont aucuns ne sont des noms en *us*, on rencontre avec plaisir deux femmes, l'une que le génie de l'art a douée en naissant, et qui, entre mille grâces naturelles, a celle du crayon et du pinceau; l'autre qui vient de montrer qu'elle n'a qu'à vouloir, pour mettre une plume nette et fine au service de l'esprit le plus délicat. Comme tout cela est imprimé et publié, je ne vois pas pourquoi j'en ferais mystère, car il n'y a pas deux manières de publier. Ces deux noms de femmes, qui honorent la liste de la Société des Bibliophiles, sont ceux de madame Gabriel Delessert et de madame la vicomtesse de Noailles; et, pour être indiscret jusqu'au bout, j'ajouterai que ce n'est point la première qui est l'auteur de la *Notice* sur la duchesse de Bourgogne, *Notice* qui est à la fois d'un membre de la Société et d'une femme. Devinez maintenant, si vous l'osez.

Marie-Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, qui fut mariée au petit-fils de Louis XIV, et qui fut la mère de Louis XV, a laissé un bien gracieux souvenir après elle. Elle a passé dans le monde comme une de ces vives et rapides apparitions que l'imagination des contemporains se plaît à embellir. Née en 1685, fille du duc de Savoie, qui lui transmit de son habileté et peut-être de sa ruse, petite-fille par sa mère de cette aimable Henriette d'Angleterre dont

Bossuet a immortalisé la mort, et dont elle semblait ressusciter le charme, elle vint en France à l'âge de onze ans, pour y épouser le duc de Bourgogne qui en avait treize (1696). Le mariage se fit l'année suivante, mais pour la forme seulement, et pendant quelques années on ne s'occupa que de l'éducation de la jeune princesse. Madame de Maintenon s'y appliqua avec tout le soin et toute la suite dont elle était si capable. Il ne tint pas à elle que la duchesse de Bourgogne ne devînt la plus exemplaire des élèves de Saint-Cyr. La vivacité et les saillies de la princesse dérangeaient bien un peu parfois des conseils si bien concertés par la prudence, et elle sortait à tout moment du cadre qu'on voulait lui faire. Pourtant elle profitait à travers tout; le sérieux se glissait jusque dans les plaisirs. Ce fut pour elle qu'on représenta dans l'appartement de madame de Maintenon des pièces saintes, quelques-unes de Duché, mais surtout *Athalie*. La duchesse de Bourgogne y jouait un rôle :

« Cet amusement, dit l'auteur de la *Notice*, se renouvela souvent « et avec succès... La vie de la duchesse de Bourgogne, jusqu'en « 1705, fut donc une suite non interrompue de plaisirs choisis et « d'instructions exquises. Jamais princesse n'en sut mieux profiter. « Du jour de son arrivée jusqu'à celui qui l'enleva à la France, elle « ne fit, pour ainsi dire, que marcher de succès en succès. Après « avoir été une enfant délicieuse, elle grandit sans cesser d'être « charmante; son esprit se développa avec sa taille, et son juge- « ment, chaque jour plus avancé, promettait une maturité précoce. « On peut suivre ses progrès dans les lettres de madame de Main- « tenon, dont la tendresse la surveille avec tant de sollicitude. « Saint-Simon, si amer quand il blâme, trouve, pour la louer, des « grâces qui semblent inspirées par elle; Dangeau la fait aimer par « le simple récit de ses moindres actions. »

Voilà le beau côté, le côté apparent et tout gracieux; mais, à ne voir que celui-là, on prendrait peut-être du moral de la jeune princesse une idée trop flattée, l'idée de quelque chose de trop accompli, et on ne sentirait pas assez non plus à quel point devait être

grand en elle le charme, puisqu'il avait à triompher de certains défauts et de certaines ombres, dont il sera à propos de parler. Voyons donc un peu de plus près, et laissons-nous guider par l'auteur même de la *Notice*, sauf à être plus hardi ou plus indiscret en quelques points.

La princesse, qui arrivait en France à l'âge de onze ans, avait déjà reçu en Savoie une certaine éducation, surtout celle qui était nécessaire aux princes, et que la nature toute seule donne aux femmes, l'envie et le soin de plaire. Elle arriva à Montargis le dimanche 4 novembre 1696. Louis XIV était parti de Fontainebleau après son dîner, et se trouvait à Montargis avec son fils, son frère et les principaux de sa Cour pour la recevoir. Pour se faire une juste idée de ce qu'était alors la représentation, et de l'importance qu'on attachait à toutes ces choses, remplacées depuis par d'autres que nous croyons beaucoup plus sensées et qui le deviendront peut-être, il faut lire le récit de cette première entrevue chez Dangeau :

« La princesse, dit l'historiographe fidèle, arriva sur les six « heures. Le roi descendit de son appartement, et la reçut au bas de « son carrosse, et me dit : *Pour aujourd'hui, vous voulez bien que* « *je fasse votre charge*. Il embrassa la princesse dans le carrosse, « et lui donna la main pour la descendre; il la conduisit dans son « appartement à elle ; il lui présenta en chemin Monseigneur, Mon- « sieur et M. de Chartres; la princesse lui baisa plusieurs fois la « main en montant le degré. La foule était si grande et les chambres « si petites, que le roi, après y avoir demeuré quelque temps, fit « sortir tout le monde, et puis rentra chez lui, où il nous dit qu'il « allait commencer à écrire à madame de Maintenon ce qu'il pensait « de la princesse, et qu'il achèverait de lui écrire après souper, « quand il l'aurait encore mieux vue. »

Nous allons voir tout à l'heure cette lettre que Louis XIV est si pressé d'écrire. On trouvera qu'il était bien prompt à se former une pensée et une impression ; mais cette première impression, en effet, était capitale dans une Cour et sur une scène où il s'agissait avant

tout de réussir en entrant, et de représenter toujours. « Je pris, ajoute Dangeau, la liberté de lui demander, comme il rentrait dans sa chambre, s'il était content de la princesse; il me répondit *qu'il l'était trop, et qu'il avait peine à contenir sa joie.* » Un quart d'heure après, le roi revient la voir : « Il la fit causer, *regarda sa taille, sa gorge, ses mains,* et puis ajouta : *Je ne voudrais pas la changer en quoi que ce soit au monde pour sa personne.* Il la fit jouer aux jonchets avec les dames devant lui, il admira son adresse. » Il l'examine, ni plus ni moins, comme un joli animal, comme on ferait une gazelle. On vient avertir que *la viande est portée:* on soupe; ce ne sont qu'éloges de la part du roi sur l'air noble de la petite princesse, sur *la façon dont elle mangeait.* « Pendant qu'il fut dans son cabinet avant souper, il fut toujours sur un petit siége et la fit tenir dans un fauteuil, lui disant : Madame, voilà comme il faut que nous soyons ensemble, et que nous soyons en toute liberté. » Voilà, en effet, qui sent davantage le grand-papa et le bonhomme, mais ne vous y fiez pas; ce n'est que le vieillard qui veut se prêter à être distrait et amusé; on serait bien dupe d'en aller tirer de trop grandes conséquences pour la tendresse. Avant de se coucher, le roi achève cette importante lettre à madame de Maintenon, par laquelle il lui rend compte dans le plus grand détail de la personne et des moindres mouvements de la princesse; c'était l'affaire d'État du moment. L'original de cette lettre de Louis XIV existe à la bibliothèque du Louvre, et l'auteur de la présente *Notice* la donne textuellement. Lisons donc du pur Louis XIV, ou mieux, écoutons le grand roi causer et raconter : langue excellente, tour net, exact et parfait, termes propres, bon goût suprême pour tout ce qui est extérieur et de montre, pour tout ce qui tient à la représentation royale. Quant au fond moral, il est mince et médiocre, il faut l'avouer, ou plutôt il est absent. Mais lisons d'abord :

« Je suis arrivé ici (à Montargis) avant cinq heures, écrit « Louis XIV à madame de Maintenon. La princesse n'est venue qu'à « près de six. Je l'ai été recevoir au carrosse; elle m'a laissé parler

« le premier, et, après, elle m'a fort bien répondu, mais avec un « petit embarras qui vous aurait plu. Je l'ai menée dans sa chambre « au travers de la foule, la faisant voir de temps en temps en appro- « chant les flambeaux de son visage. Elle a soutenu cette marche et « ces lumières avec grâce et modestie. Nous sommes enfin arrivés « dans sa chambre, où il y avait une foule et une chaleur qui fai- « saient crever. Je l'ai montrée de temps en temps à ceux qui « s'approchaient, et je l'ai considérée de toutes manières pour vous « mander ce qu'il m'en semble. Elle a la meilleure grâce et la plus « belle taille que j'aie jamais vue, habillée à peindre et coiffée de « même ; des yeux très-vifs et très-beaux, des paupières noires et « admirables, le teint fort uni, blanc et rouge, comme on peut le « désirer ; les plus beaux cheveux blonds que l'on puisse voir, et en « grande quantité. Elle est maigre comme il convient à son âge ; sa « bouche fort vermeille, les lèvres grosses, les dents blanches, lon- « gues et mal rangées ; les mains bien faites, mais de la couleur de « son âge. Elle parle peu, au moins à ce que j'ai vu, n'est point « embarrassée qu'on la regarde, comme une personne qui a vu du « monde. Elle fait mal la révérence et d'un air un peu italien. Elle « a quelque chose d'une Italienne dans le visage, mais elle plaît, et « je l'ai vu dans les yeux de tout le monde. Pour moi, j'en suis « tout à fait content. Elle ressemble à son premier portrait, et point « à l'autre. Pour vous parler comme je fais toujours, je la trouve à « souhait, et serais fâché qu'elle fût plus belle.

« Je le dirai encore : tout plaît, hormis la révérence ; je vous en « dirai davantage après souper, car je remarquerai bien des choses « que je n'ai pas pu voir encore. J'oubliais de vous dire qu'elle est « plus petite que grande pour son âge. Jusqu'à cette heure j'ai fait « merveille : j'espère que je soutiendrai un certain air aisé que j'ai « pris, jusqu'à Fontainebleau, où j'ai grande envie de me re- « trouver. »

A dix heures du soir, avant de se coucher, le roi ajoutait en post-scriptum :

« Plus je vois la princesse, plus je suis satisfait. Nous avons « été dans une conversation publique où elle n'a rien dit; c'est tout « dire. Elle a la taille très-belle, on peut dire parfaite, et une mo- « destie qui vous plaira. Nous avons soupé; elle n'a manqué à « rien et est d'une politesse charmante à toutes choses; mais, à « moi et à mon fils, elle n'a manqué à rien et s'est conduite comme « vous pourriez faire. Elle a été bien regardée et observée, et tout « le monde paraît satisfait de bonne foi. L'air est noble, et les ma- « nières polies et agréables; j'ai plaisir à vous en dire du bien, car « je trouve que, sans préoccupation et sans flatterie, je le peux « faire, et que tout m'y oblige. »

Maintenant oserai-je exprimer ma pensée? Il est bien question de la modestie en un ou deux endroits de cette lettre; mais c'est de l'*air* modeste et du bon effet qu'il produit, et de la grâce qui en dépend. Pour tout le reste, il est impossible de voir dans ces pages autre chose qu'une charmante description physique, extérieure, mondaine, sans la moindre préoccupation des qualités intérieures et morales. Évidemment on s'en soucie, dans ce cas, aussi peu qu'on s'inquiète fortement du dehors. Que la princesse réussisse et plaise, qu'elle charme et amuse, qu'elle embellisse la Cour et l'égaie, qu'elle ait ensuite un bon confesseur, un confesseur jésuite et sûr, et que pour le reste elle soit et fasse comme il lui plaira, le roi son grand-père ne lui demande rien autre : c'est là l'impression qui résulte pour moi de cette lettre.

Mais il serait par trop bourgeois à nous d'aller demander au grand roi une préoccupation qui serait celle d'un père de famille ordinaire. La moralité à tirer de cette première lettre ne me semblerait pas complète toutefois si l'on ne mettait en regard une page des plus mémorables de Saint-Simon. Un jour, douze ans après, la jeune princesse était devenue l'ornement et l'âme de la Cour, l'unique joie de cet intérieur du roi et de madame de Maintenon, de ces vieillesses moroses. Elle était enceinte. Le roi voulait aller à Fontainebleau; en attendant il voulait ses voyages de Marly. En

un mot, il ne souffrait d'être gêné en rien dans ses habitudes, et, comme sa petite-fille l'amusait et qu'il ne pouvait se passer d'elle, il fallait qu'elle fût de toutes ses parties coûte que coûte et au risque d'accident. Elle avait donc suivi son grand-père à Marly, et le roi se promenait après la messe auprès du bassin des Carpes, quand arriva une dame de la duchesse, tout empressée, et qui annonça au roi que, par suite du voyage, la jeune femme était en danger d'une fausse couche. Je traduis tout cela en prose bourgeoise et à la moderne. Le roi, plein de dépit, annonça la nouvelle d'un seul mot aux courtisans qui l'entouraient : « La duchesse de Bourgogne est blessée. » Là-dessus tous de se récrier et de dire que c'était un grand malheur, et qui pourrait compromettre ses couches à l'avenir.

« Eh! quand cela serait? interrompit le roi tout d'un coup avec « colère, qui jusque-là n'avait dit mot : qu'est-ce que cela me ferait? « Est-ce qu'elle n'a pas déjà un fils? et quand il mourrait, est-ce « que le duc de Berry n'est pas en âge de se marier et d'en avoir? « et que m'importe qui me succède des uns ou des autres? ne sont-« ce pas également mes petits-fils? — Et tout de suite avec impé-« tuosité : Dieu merci! elle est blessée, puisqu'elle avait à l'être, et « je ne serai plus contrarié, dans mes voyages et dans tout ce que j'ai « envie de faire, par les représentations des médecins et les raison-« nements des matrones. J'irai et reviendrai à ma fantaisie, et on « me laissera en repos. — Un silence *à entendre une fourmi mar-« cher* succéda à cette espèce de sortie. On baissait les yeux; à « peine osait-on respirer. Chacun demeura stupéfait; jusqu'aux « gens des bâtiments et aux jardiniers demeurèrent immobiles. Ce « silence dura plus d'un quart d'heure. »

Je renvoie, pour l'entier détail et pour les accessoires de l'admirable scène, à Saint-Simon, qui en cet endroit est notre Tacite, le Tacite d'un roi non cruel, mais qui le fut ce jour-là à force d'égoïsme et de personnalité.

S'il s'était glissé dans la lettre écrite de Montargis un éclair de préoccupation morale au milieu de toutes les grâces extérieures et

de toutes les parfaites convenances qu'on y décrit, Louis XIV n'aurait pas été, après douze ans d'une intimité de toutes les heures, le grand-père odieux et dur qu'on vient de voir, pour la mère de son héritier. Cette première lettre si élégante, si riante de surface et d'apparence, ne renfermait au fond que vanité, égoïsme de maître, pur souci de la révérence et du décorum : la scène du bassin des Carpes est au bout.

Je ne reproduirai pas ici les divers portraits de la duchesse de Bourgogne, qu'il faudrait transcrire de maint endroit et surtout copier chez Saint-Simon; on les retrouve heureusement encadrés et entourés de traits fins dans la *Notice* de madame de Noailles (oh! mon Dieu! voilà le nom qui m'est échappé). La duchesse de Bourgogne n'était ni belle ni jolie, elle était mieux que cela. Chaque partie du visage, à la prendre isolément, pouvait paraître défectueuse ou même laide, et de toutes ces laideurs, de tous ces défauts et de ces irrégularités, ajustées, attachées par la main des Grâces, il résultait je ne sais quelle harmonie de la personne, un ensemble délicieux dont le mouvement et le tourbillon vous ravissaient le regard et l'âme. Au moral c'était de même, et je me permettrai d'être ici moins circonspect que l'auteur de la *Notice*. Il semble trop, d'après ce gracieux et discret auteur, que la duchesse de Bourgogne fût une personne accomplie et parfaite, et que cette éducation de Saint-Cyr l'eût réellement atteinte au fond. Gardez-vous bien de le croire. Elle jouait, il est vrai, un rôle dans *Athalie;* mais pourquoi ne saurions-nous pas aussi ce qu'elle pensait d'*Athalie*, en enfant capricieuse qu'elle était? C'est à propos de ces représentations de Saint-Cyr que madame de Maintenon écrivait : « Voilà donc *Athalie* encore tombée! Le malheur poursuit tout ce que je protége et que j'aime. Madame la duchesse de Bourgogne m'a dit qu'elle ne réussirait pas, que c'était une pièce fort froide, que Racine s'en était repenti, que j'étais la seule qui l'estimait, et mille autres choses qui m'ont fait pénétrer, par la connaissance que j'ai de cette Cour-là, que son personnage lui déplaît. Elle veut jouer Josabeth,

qu'elle ne jouera pas comme la comtesse d'Ayen. » Et dès qu'on lui a accordé ce rôle qu'elle désire, tout change, le point de vue a tourné en un instant ; ce sont là les coulisses de Saint-Cyr : « Elle est ravie, continue madame de Maintenon, et trouve *Athalie* merveilleuse. Jouons-la, puisque nous y sommes engagés ; mais, en vérité, il n'est point agréable de se mêler des plaisirs des grands. » La duchesse de Bourgogne était de cette race des *grands*, dont l'espèce va se perdant de jour en jour, et qui sera bientôt une race disparue. Elle mérite d'en rester de loin comme une des représentations les plus légères et les plus séduisantes dans sa course fugitive.

Les Lettres qu'on publie d'elle aujourd'hui ne sont que des billets qui n'ajouteront pas beaucoup à l'idée qu'on a de son esprit ; une partie de ces billets est adressée à madame de Maintenon. On y voit la jeune princesse se repentir du malheureux goût qu'elle avait pour le jeu et qu'elle partageait avec toute la Cour. La Fare, dans ses Mémoires écrits vers 1699, a très-bien remarqué que, depuis la mort de madame Henriette, duchesse d'Orléans (1670), le goût des choses de l'esprit avait fort baissé dans cette Cour brillante de Louis XIV : « Il est certain, dit-il, qu'en perdant cette princesse la Cour perdait la seule personne de son rang qui était capable d'aimer et de distinguer le mérite ; et ce n'a été, depuis sa mort, que *jeu, confusion et impolitesse.* » Voltaire, qui voit le siècle de Louis XIV à travers le prisme de son enfance, se récrie contre une telle assertion. En admettant que le trait de La Fare soit un peu forcé, la remarque garde encore de sa justesse. Vers la fin du règne de Louis XIV, le goût de l'esprit et même du bel-esprit reparut sans doute et trouva faveur dans les petites Cours de Saint-Maur et de Sceaux ; mais le gros de la Cour pendant ce temps-là était en proie à la bassesse, au lansquenet et à d'autres excès, parmi lesquels celui du vin avait sa bonne part. La duchesse de Berry, fille du futur Régent, n'était pas la seule jeune femme d'alors à qui il arrivât de s'enivrer. La duchesse de Bourgogne elle-même, en entrant dans un tel monde, eut peine à ne pas donner quelquefois dans ces vices du temps, dans ces

travers dont le lansquenet était le plus affiché et le plus ruineux. Plus d'une fois, le roi ou madame de Maintenon durent payer ses dettes.

« Je suis au désespoir, ma chère *tante*, écrivait-elle à madame « de Maintenon (mai 1700), de faire toujours des sottises, et de « vous donner lieu de vous plaindre de moi. Je suis bien résolue « de me corriger et de ne plus jouer à ce malheureux jeu qui ne « sert qu'à nuire à ma réputation et à diminuer votre amitié, ce « qui m'est plus précieux que tout. Je vous prie, ma chère *tante*, « de n'en point parler, en cas que je tienne la résolution que j'ai « prise. Si j'y manque une seule fois, je serai ravie que le roi me « le défende, et d'éprouver ce qu'une telle impression peut faire « contre moi sur son esprit. Je ne me consolerai jamais d'être la « cause de vos maux, et je ne pardonnerai point à ce maudit lans- « quenet. Pardonnez-moi donc, ma chère *tante*, mes fautes pas- « sées... Tout ce que je souhaiterais au monde, ce serait d'être une « princesse estimable par ma conduite, ce que je tâcherai de mériter « à l'avenir. Je me flatte que mon âge n'est pas encore trop avancé, « ni ma réputation assez ternie, pour qu'avec le temps je n'y puisse « parvenir. »

Elle demandait son pardon avec tant de bonne grâce et de soumission par lettre, avec tant de gentillesse et de folâtrerie de vive voix, qu'elle était bien sûre de l'obtenir.

Ceux qui l'ont jugée avec le plus de sévérité conviennent d'ailleurs qu'elle se corrigea avec l'âge, et que sa volonté, son rare esprit, le sentiment du rang qu'elle allait tenir, triomphèrent, sur la fin, de ses impétuosités premières et de ses pétulances : « Trois ans avant sa mort (écrit la duchesse d'Orléans, mère du Régent, honnête et terrible femme qui dit crûment toute chose), la Dauphine s'était entièrement changée à son avantage ; elle ne faisait plus d'escapade, *et ne buvait plus à l'excès*. Au lieu de se comporter comme un être indomptable, elle était devenue raisonnable et polie, se tenait selon son rang, et ne souffrait plus que les jeunes dames se

familiarisassent avec elle, en trempant les mains dans le plat... » Voilà d'incommodes éloges et dont on se passerait bien. Mais on peut tout entendre sans scrupule à cette distance, et, en faisant la part d'hommage à la personne qui eut en don le charme, il faut oser voir les mœurs d'alors comme elles étaient. Il faut, quoi qu'il en coûte, se décider à sortir de la chambre de madame de Maintenon et de ce demi-jour de sanctuaire. On avait fait peindre la duchesse de Bourgogne en habit de dame de Saint-Cyr. Ce n'est pas sous cet habit-là qu'elle est, selon moi, le plus au naturel et le plus vraie...

Au milieu de toutes ces légèretés et de ces enfances, la duchesse de Bourgogne avait des qualités sérieuses, et qui le devenaient de plus en plus avec l'âge. Elle disait agréablement un jour à madame de Maintenon : « Ma *tante*, je vous ai des obligations infinies, *vous avez eu la patience d'attendre ma raison.* » Elle eût sans doute été capable d'affaires et de politique. La manière dont elle sut défendre le prince son époux contre la cabale du duc de Vendôme, l'éclatante revanche qu'elle prit contre celui-ci en plein Marly, et le coup de revers par lequel elle l'évinça, font entrevoir ce qu'elle aurait pu, ce qu'elle pouvait de suivi et d'habile quand les choses lui tenaient à cœur. Les quelques lettres qu'on publie d'elle au duc de Noailles, et où elle dit qu'elle n'entend rien à la politique, prouveraient plutôt que si elle pouvait causer plus librement que par écrit, elle aimerait très-bien à s'en mêler. Il y a même quelque chose de plus grave, et que je ne vois aucune raison de dissimuler : selon Duclos, cette enfant si séduisante, et si chère au roi, n'en trahissait pas moins l'État en instruisant son père, le duc de Savoie, redevenu alors notre ennemi, de tous les projets militaires qu'elle trouvait moyen de lire : et avec sa familiarité folâtre, avec ses entrées à toute heure et partout, elle était à la source pour cela. Le roi, ajoute l'historien, eut la preuve de cette perfidie par les lettres qu'il trouva dans la cassette de la princesse après sa mort : « *La petite coquine*, dit-il à madame de Maintenon, *nous trompait.* »

Malgré tout, on se prend à regretter que cette princesse, enlevée à vingt-six ans, et dont la féerie naturelle avait enchanté les cœurs, n'ait pas régné à côté du vertueux élève de Fénelon. Le règne de leur fils, de ce Louis XV qui ne sut être qu'un joli enfant, et qui se montra le plus méprisable des rois, eût été heureusement ajourné. Mais à quoi bon refaire l'histoire et rétablir en idée ce qui aurait pu être? Nous en devrions surtout être guéris de nos jours. A ce même Fontainebleau, où la jeune duchesse de Bourgogne arrivait à l'âge de onze ans, n'avons-nous pas vu arriver aussi (quand je dis *nous*, j'en puis d'autant mieux parler aujourd'hui que je n'en étais pas), n'a-t-on pas vu arriver, il n'y a pas quinze ans (1), une jeune princesse, désirée à son tour et fêtée, également héritière du trône? Celle-là, elle n'était pas une enfant de onze ans, elle n'avait pas seulement les grâces, elle avait l'élévation morale, le vrai mérite et les hautes vertus. A quoi tout cela a-t-il servi? Il y a je ne sais quelle *force cachée*, a dit Lucrèce (ce que d'autres avec Bossuet nommeront Providence), qui semble se plaire à briser les choses humaines, à faire manquer d'un coup l'appareil établi de la puissance, et à déjouer la pièce, juste au moment où elle promettait de mieux aller.

(1) Ceci a été écrit en mai 1850.



LA DUCHESSE

DU MAINE.

Je ne répondrai pas qu'elle sera aussi aimable que la précédente; mais, puisque nous y sommes, prenons encore une princesse, prenons une fée. La duchesse du Maine en était une, et des plus singulières : elle mérite d'être étudiée, elle et son existence princière, dans sa petite Cour de Sceaux, où elle nous apparaît comme une des productions extrêmes et les plus bizarres du règne de Louis XIV, du régime monarchique poussé à l'excès. Née en 1676, la duchesse du Maine est morte en 1753, il n'y a pas tout à fait cent ans (1). En ces cent années il s'est fait une assez grande révolution dans l'ordre et le gouvernement de la société, dans l'ensemble des mœurs publiques, pour que l'existence et la vie que menait cette petite reine fantasque nous semble presque comme un Conte des *Mille et une Nuits*, et pour qu'on se dise sérieusement : « *Était-ce donc possible ?* » La Bruyère présageait et voyait déjà quelque chose de ce changement profond qui a éclaté depuis, quand il disait : « Pendant que les grands négligent de rien connaître, je ne dis pas seulement aux intérêts des princes et aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires; qu'ils ignorent l'économie et la science d'un père de famille,

(1) Ceci a été écrit en décembre 1850.

et qu'ils se louent eux-mêmes de cette ignorance.... des citoyens s'instruisent du dedans et du dehors d'un royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques, savent le fort et le faible de tout un État, songent à se mieux placer, se placent, s'élèvent, deviennent puissants, soulagent le prince d'une partie des soins publics. Les grands, qui les dédaignaient, les révèrent, heureux s'ils deviennent leurs gendres. » Cette révolution que La Bruyère faisait ainsi entrevoir sous forme d'un accord à l'amiable et d'une transaction, n'a pas été si paisible, on le sait. La Bruyère, par politesse, disait là des grands ce qu'il n'eût osé dire des princes eux-mêmes. Les nouveaux venus n'ont pas tous été si conciliants que les parvenus du temps de La Bruyère. Tout n'a pas fini par un *mariage*, et, depuis 89 jusqu'en 1850, l'équilibre, entre ce qui reste du principe de l'ancienne société et les prétentions croissantes de la société nouvelle, se cherche encore.

La duchesse du Maine, avec tout son esprit, ne soupçonnait pas un mot de ces choses, et ne se posait pas une de ces questions; elle croyait à ses droits de naissance, à ses prérogatives de *demi-dieu*, aussi fermement qu'elle croyait au système de Descartes et à son Catéchisme. Louise-Bénédicte de Bourbon était la petite-fille du grand Condé. Son frère, M. le Duc, avait eu pour précepteur La Bruyère, et elle put, à quelques égards, en profiter. Pour l'excellence du langage, pour l'esprit, pour l'avidité de savoir, elle s'annonça de bonne heure; elle avait, comme son frère, des étincelles de l'esprit du grand aïeul. Mais il est à remarquer que l'âme d'un héros, quand elle se partage et se brise en quelque sorte entre ses descendants, produit quelquefois de singulières formes, ou même des monstres étranges. Tout est considérable dans ces grandes âmes, les vices comme les vertus. Tel défaut qui, dans le chef, était balancé et tenu en échec par une haute qualité, se démasque tout à coup chez les descendants, et apparaît hors de mesure. Le grand Condé n'avait au fond de l'âme rien moins que cette *bonté* naturelle dont l'a loué Bossuet; mais son grand esprit et son vaillant cœur couvraient

bien des choses. Pourtant il ne fallait pas le contrarier à certains moments; caractère violent et despotique, il s'irritait aisément de la contradiction, même quand il ne s'agissait que des ouvrages de l'esprit. Boileau s'en aperçut un jour qu'il différait de sentiment avec lui : « Dorénavant, disait-il, je serai toujours de l'avis de M. le Prince, surtout quand il aura tort. » En général, les descendants du grand Condé (l'histoire aujourd'hui peut le dire, puisque la race est éteinte) ne furent pas bons. La brutalité, poussée jusqu'à la férocité, perçait déjà dans celui qu'on appelait M. le Duc (le petit-fils), et dans cet autre M. le Duc, qui fut premier ministre après le Régent; elle éclata à nu dans le comte de Charolais. La violence, l'impossibilité de supporter aucune contradiction, se marquaient chez eux en traits énergiques et frénétiques. L'esprit du grand aïeul se soutint cependant avec distinction encore, et se distribua comme en brillantes parcelles, dans la personne de plus d'un rejeton. La duchesse du Maine fut à cet égard des mieux partagées. Il est à remarquer qu'à ce degré si prochain la race déjà s'appauvrissait au physique et que la taille s'en ressentait. La duchesse du Maine, aussi bien que ses sœurs, était presque naine; elle qui était une des plus grandes de la famille, elle ne paraissait pas plus qu'un enfant de dix ans. Quand le duc du Maine l'épousa, et qu'il eut à choisir entre les filles non encore mariées de M. le Prince, il se décida pour celle-ci, sur ce qu'elle avait peut-être quelques lignes de plus que son aînée. On ne les appelait pas les princesses du sang, mais les *poupées du sang*.

Le duc du Maine qui, en 1692, à l'âge de vingt-deux ans, épousait ainsi la petite-fille du grand Condé, âgée de seize, était l'aîné des bâtards que Louis XIV avait eus de madame de Montespan. Ce petit prince, élevé tendrement par madame de Maintenon, qui était comme sa vraie mère, avait été formé sur l'idéal de la fondatrice de Saint-Cyr. Il avait de l'esprit, un langage excellent, de la douceur et de l'agrément dans l'intimité, l'habitude de la sagesse et de la soumission; en un mot, c'était un de ces sujets parfaits de bonne

heure, qui ne s'émancipent jamais et ne deviennent pas tout à fait des hommes. Il était pied-bot par vice d'humeur, ce qui augmentait sa timidité naturelle dans le monde. Instruit, mais sans vraies lumières, il ne devait jamais dépasser, en fait d'idées, l'horizon exact où on l'avait encadré dès sa naissance. La duchesse, curieuse, hardie, impérieuse et fantasque, ne devait pas dépasser davantage cet horizon, et toutes ses hardiesses, tous ses essors de fantaisie se continrent toujours au sein de la sphère artificielle et magique où elle s'exaltait sans en sortir.

Le jour où Louis XIV, cédant au désir de son fils, lui avait permis de se marier, il n'avait pu s'empêcher de dire, dans le bon sens de son préjugé royal : « Ces *gens-là* ne devraient jamais se marier. » Il prévoyait la confusion et les conflits que cette race équivoque de *bâtards légitimés* pouvait apporter dans l'ordre monarchique, qui était alors la constitution même de l'État. Il céda pourtant, et vers la fin il fit tout pour accroître cette confusion par les faveurs et les prérogatives dont il ne cessa de combler ces branches parasites et adultères.

A peine mariée, la petite duchesse mit la main sur son timide époux, et l'assujettit en tout à sa volonté. Elle rêvait dans l'avenir gloire, grandeur politique, puissance, et, en attendant, elle voulut vivre le plus à son gré et le plus en souveraine qu'elle pût, rendre le moins possible aux autres et se passer tous ses caprices, avoir sa Cour à elle, où ne brillât nul astre rival du sien. Ce rêve de son imagination, elle ne le réalisa au complet que lorsque M. du Maine eut acheté Sceaux des héritiers de M. de Seignelay, au prix de 900,000 livres, et qu'elle en eut fait son Chantilly, son Marly et son Versailles en miniature (1700).

Parmi les précepteurs qu'avait eus le duc du Maine, il y avait un M. de Malezieu, homme instruit, sachant des mathématiques, de la littérature, du grec, du latin, improvisant des vers, imaginant des spectacles, entendant même les affaires, et « rassemblant dans son état servile, a dit Lemontey, les avantages d'une médiocrité uni-

verselle. » Ce M. de Malezieu, qui devint le personnage essentiel de la Cour de la duchesse, son oracle en tout genre, et de qui on parlait à Sceaux comme de Pythagore : « *Le Maître l'a dit,* » devait certes avoir plus d'une qualité ; mais il est difficile aujourd'hui de se faire une juste idée de son mérite. Membre de deux Académies, de celle des Sciences comme il le fut aussi de l'Académie française, il a été célébré par Fontenelle qui ne le surfait pas trop, et qui nous le montre avec son *tempérament robuste et de feu*, suffisant à tous les menus emplois. Voltaire, plus vif, a parlé de lui comme d'un homme dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie : « Il prenait quelquefois devant Votre Altesse Sérénissime (*madame du Maine*) un Sophocle, un Euripide ; il traduisait sur-le-champ en français une de leurs tragédies. L'admiration, l'enthousiasme dont il était saisi, lui inspiraient des expressions qui répondaient à la mâle et harmonieuse énergie des vers grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie... Cependant M. de Malezieu, par des efforts que produisait un enthousiasme subit, et par un récit véhément, semblait suppléer à la pauvreté de la langue, et mettre dans sa déclamation toute l'âme des grands hommes d'Athènes. » Voilà des éloges qui donneraient une haute idée du personnage ; mais n'oublions pas que c'est dans une Épître dédicatoire que Voltaire s'exprime de la sorte. Les *Mémoires* de madame de Staal (de Launay) nous font voir M. de Malezieu sous un jour moins favorable : cérémonieux, démonstratif et plat, sans beaucoup de discernement au fond, quand ce discernement lui était inutile, et que l'esprit avait besoin de s'y aider d'un peu de cœur. M. de Malezieu était, selon toute apparence, un de ces hommes qui puisent l'activité dans un tempérament robuste, et y combinent la finesse ; qui, avec un premier fonds étendu et solide d'études qu'ils n'accroissent pas, se tournent ensuite uniquement à le mettre en usage dans le monde, à en tirer parti et profit auprès des grands. C'était un homme instruit et d'esprit, qui ne pouvait paraître un génie que dans une coterie. Il trouva cette coterie à Sceaux, et, à

force de mouvement et d'invention, il sut la remplir, durant plus de vingt-cinq ans, de l'idée de son mérite et de sa sublimité. A trois lieues de Paris, on disait sans rire : *le grand Malezieu!*

M. de Malezieu avait même été une des causes de l'acquisition de Sceaux. Déjà riche des libéralités de la Cour, il avait une jolie maison de campagne à Châtenay, et il y reçut la duchesse du Maine, qui l'honora de sa visite dans l'été de 1699, et à qui il donna une galante hospitalité ; elle y demeura étant enceinte, pendant le séjour de la Cour à Fontainebleau. Ce furent des jeux, des fêtes, des feux d'artifice continuels en son honneur, le tout ménagé avec un certain air d'innocence et d'âge d'or. Les populations d'alentour prenaient part à ces joies par des chants et par des danses ; on était alors dans les premières douceurs de la paix de Ryswick. La duchesse y fit ses débuts dans cette vie de féerie et de mythologie à laquelle elle prit tant de goût qu'elle n'en voulut bientôt plus d'autre, et que l'idée lui vint de se mettre en possession de tout le vallon. La description qu'a faite de ce premier séjour l'un des collègues de Malezieu, l'abbé Genest, et qu'il a adressée à mademoiselle de Scudéry, est assez piquante et nous montre l'origine de ce long jeu de bergerie qui va devenir l'existence même de la duchesse. C'étaient des surprises galantes à chaque pas, des jeux innocents à chaque heure : on joue à la nymphe, à la bergère ; on prélude aux futures prodigalités en jouant même à l'économie : « M. le duc du Maine se plaignit en sortant du jeu, nous dit la Relation, qu'il avait perdu *deux écus;* les princesses louèrent leur fortune d'en avoir gagné environ autant. » Dans ces fêtes et dans celles qui se renouvelèrent au même lieu les années suivantes, on voit M. de Malezieu faire à ravir les honneurs de chez lui, remplir et animer en homme universel toute cette petite sphère. On conçoit qu'il était digne d'être à la fois le Molière, le Descartes et le Pythagore du royaume de Lilliput.

Madame la duchesse du Maine, a dit Fontenelle, voulait que, même dans les plaisirs, il entrât de l'idée, de l'invention, et *que la joie eût de l'esprit.* Quand on lit aujourd'hui le récit de ces fêtes dans

le Recueil intitulé *les Divertissements de Sceaux*, on reconnaît, au milieu des fadeurs, que M. de Malezieu y mettait cet *esprit* que voulait la fée.

Bientôt tout ce joli vallon de Sceaux fut comme le parc de la duchesse, son royaume pastoral et sa *Tempé*. Elle n'y pouvait paraître sans que le *Sylvain de Châtenay*, la *Nymphe d'Aulnay*, lui vinssent rendre hommage en personne; et il n'était pas jusqu'au Plessis-Piquet qui n'eût sa manière de divinité champêtre. L'abbé Genest y avait choisi son ermitage, d'où il venait faire ses dévotions à la *Dame de Sceaux*.

Mais qu'était-ce que l'abbé Genest? Oh! quelque chose de très-singulier et de très-amusant, je vous assure, le moins solennel des Académiciens français (car il était l'un des Quarante), le plus difficile à célébrer en séance publique. D'Olivet a suppléé à l'éloge officiel par une lettre familière. L'abbé Genest était, comme Socrate, le fils d'une sage-femme; il avait commencé par être dans le commerce, faisant la pacotille, puis prisonnier à Londres, puis copiste, précepteur, maquignon, secrétaire du duc de Nevers, bel-esprit à travers tout cela, et tournant des vers avec une facilité et une gaieté naturelle. Il avait eu un accessit et un prix de vers à l'Académie française en 1671 et en 1673; cela le fit connaître. Il se faufila auprès de Pellisson, et, par lui, auprès des précepteurs du Dauphin, de Bossuet et des autres. Il assista aux Conférences de physique du fameux Rohault, et, par une idée assez bizarre, il s'appliqua à mettre la philosophie de Descartes en vers. Bref, il connut M. de Malezieu, qui le goûta, l'*utilisa*, et en fit son compère dans ses jeux et ses divertissements poétiques de société. L'abbé Genest était auprès des princes ce qu'ils ont aimé de tout temps (même du nôtre), un mélange du poëte et du bouffon. On riait de lui et il s'y prêtait; il avait une singularité des plus remarquables, et qui ne nuisit pas à sa fortune : c'était un nez immense, mais un nez dont il paraît qu'on ne se peut faire aucune idée. Combien de fois le duc de Bourgogne et le duc du Maine n'avaient-ils pas plaisanté comme des écoliers

sur ce nez de leur précepteur! Louis XIV lui-même s'était déridé une fois, et il avait ri d'un rire naturel à l'une des espiégleries dont cet abbé au nez royal était le sujet. On était allé jusqu'à trouver par anagramme dans le nom de *Charles Genest*, et avec un peu de complaisance : *Eh! c'est large nez*. Je saute par bienséance bien des plaisanteries qui avaient trait à un tout autre objet, — comment dirai-je? — qui se rapportaient à la manière trop habituelle et très-incomplète dont l'abbé Genest, en ses jours de distraction, attachait *le vêtement que les Anglais n'osent nommer;* ce sont des plaisanteries de nature à n'avoir place que dans *le Lutrin vivant*. Grâce à des mérites si réels et si divers, à Châtenay, à Sceaux, à Saint-Maur, on requérait que le facétieux abbé fût de toutes les fêtes champêtres et bucoliques :

> Parmi les dieux des bois, surtout n'oubliez pas
> Celui vêtu de noir qui porte des rabats.
> . . . .
> Avec cet habit et ce nez,
> Ce nez long de plus de deux aunes,
> Il faut donc que ce soit le *magister* des Faunes.

Voilà des folies. — Pour nous résumer sans trop de frivolité, la duchesse du Maine étudiait le Cartésianisme avec M. de Malezieu; elle lisait avec lui et par lui Virgile, Térence, Sophocle, Euripide, et bientôt elle put lire une partie de ces auteurs, les latins au moins, dans l'original. Elle étudiait de plus l'astronomie, toujours avec cet universel M. de Malezieu, qui en savait plus qu'il ne fallait pour expliquer *la Pluralité des Mondes* de Fontenelle; elle mettait l'œil au télescope, et aussi au microscope, s'instruisait enfin de toute chose par passion, par boutade et caprice, mais sans en devenir plus éclairée en général. Elle jouait à travers cela la comédie et la bergerie à chaque heure du jour et de la nuit, donnait des idées à tourner en madrigaux à ses deux faiseurs, l'éternel Malezieu et l'abbé Genest, invitait, conviait une foule d'élus autour d'elle, occu-

pait chacun, mettait chacun sur les dents, ne souffrait nul retard au moindre de ses désirs, et s'agitait avec une *démonerie* infatigable, de peur d'avoir à réfléchir et à s'ennuyer un seul instant. Du sommeil, au milieu de ces veillées et de ces nuits blanches de la duchesse, il n'en était pas question ; on lui avait persuadé qu'il n'était fait que pour les simples mortelles.

Au point de vue littéraire qui, de près ou de loin, est toujours le nôtre, l'inconvénient de ce train de vie tumultueux était au fond d'être incompatible avec le vrai goût. Le vrai goût discerne, examine ; il a ses temps de repos, et il choisit. Ici l'esprit naturel faisait tout, mais on ne discernait pas, on ne choisissait pas : la duchesse jouait indifféremment *Athalie*, *Iphigénie en Tauride* (traduite fidèlement d'Euripide), ou *Azaneth*, femme de Joseph, dans la tragédie de *Joseph* faite par l'abbé Genest.

Que lui importait, pourvu qu'elle se fît du bruit à elle-même, qu'elle se donnât toute son émotion, et qu'elle régnât ? On la comparait aux plus grandes reines qui avaient aimé les sciences, à la reine Christine, à la princesse palatine Élisabeth, l'amie de Descartes, et on lui décernait la primauté. Le président de Mesmes (qui fut premier président du Parlement) lui adressait, avec des étrennes, des vers qu'il avait fait faire en style de chevalerie, en style marotique, selon la mode du moment, et où il se qualifiait *le très-puissant Emperier de l'Indoustan* écrivant *à la plus que parfaite Princesse Ludovise, Emperière de Sceaux*. Des deux parts la mascarade était complète. Même en regardant son miroir, la duchesse se croyait belle, mais elle ne pouvait se dissimuler qu'elle était petite. A l'époque de son mariage, on avait fait pour elle un emblème et une devise : une *mouche à miel*, avec ces mots tirés de l'*Aminte* du Tasse : « *Picciola si, ma fa pur gravi le ferite*... Elle est petite, mais elle fait de cruelles blessures (1). » On en prit occasion plus

(1) Voici le passage même de l'*Aminte* (acte II, scène première) :

Picciola è l'ape, e fa col picciol morso
Pur gravi e pur moleste le ferite.

tard, dans les premiers temps de Sceaux, de former une société des personnes qui avaient le plus souvent l'honneur d'y venir, sous le titre de l'*Ordre de la Mouche-à-miel*. Il y eut des règlements dressés, des statuts; une médaille fut frappée à cette occasion : tous ceux de l'Ordre devaient la porter avec un *ruban citron*, quand ils seraient à Sceaux. On brigua fort cette marque de distinction. Trente-neuf personnes furent nommées et firent le serment voulu : on jurait par le *mont Hymette*. Ce jour-là on jouait à la Grèce.

Cependant la dernière guerre de Louis XIV, la guerre de la Succession d'Espagne, s'était allumée et embrasait l'Europe; la fortune commençait à devenir contraire; les peuples s'épuisaient d'impôts et de sang; le duc du Maine ne s'illustrait point à l'armée par sa valeur; mais, à Sceaux, la duchesse, radieuse d'espérance et d'orgueil, s'amusait et jouait toujours. Elle nageait, dit Saint-Simon, dans la joie de sa future grandeur. Le plein éclat, la splendeur de ce qu'on nommait les *grandes Nuits* de Sceaux, se rapporte à ces années mêmes de désastres. Le scandale de ces fêtes et de ces divertissements ruineux devenait d'autant plus grand, ou du moins plus criant, que les malheurs de la famille royale étaient venus s'ajouter à ceux de la France; mais la mort des principaux héritiers directs rapprochait le duc du Maine du pouvoir, ou même du trône; chaque échelon de moins dans l'ordre de succession légitime était un degré de plus dans l'échafaudage de sa fortune. On sait que la faiblesse de Louis XIV, obsédée par celle de madame de Maintenon, cette nourrice plus que mère du duc du Maine, alla vers la fin jusqu'à égaler en tout les bâtards aux princes du sang légitimes, à les déclarer en définitive habiles à succéder au trône, et sa dernière volonté, si elle avait été suivie, ménageait au duc du Maine le rôle le plus influent dans la future Régence.

Les curieux peuvent chercher dans le Recueil dit *de Maurepas* (Bibliothèque nationale) les couplets et noëls sanglants dont le duc et la duchesse du Maine furent l'objet à l'occasion de ces faveurs odieuses; ces couplets ne sont pas assez spirituels et sont, en géné-

ral, trop scabreux pour être cités ici. On y voit bien des méchants propos sur cette duchesse, dont ses poëtes officiels ne parlaient que comme de *la moderne Pénélope*. Je ne toucherai que deux mots sur ce sujet délicat. M. le Duc (de Bourbon), propre frère de la duchesse du Maine, prit dans un temps un très-grand goût pour elle ; ces sortes de goûts n'étaient pas rares dans la famille des Condés. Le frère et la sœur échangeaient de Saint-Maur à Sceaux des pièces de vers galantes que madame du Maine faisait rimer à Malezieu et à Genest, et que Chaulieu et La Fare faisaient d'autre part pour M. le Duc. Enfin la brouille arriva, mais on avait déjà fortement jasé et chansonné. Peut-être était-ce à tort, car on lit dans une de ces lettres en vers de madame du Maine :

> Ce qui chez les mortels est une effronterie,
> Entre nous autres demi-Dieux
> N'est qu'honnête galanterie.

Après ces premiers propos sur M. le Duc, on parla encore, mais un peu en sous-ordre, du président de Mesmes, que la duchesse voulait s'attacher pour gouverner par lui le Parlement. Mais le cardinal de Polignac paraît avoir été celui des favoris le plus en vue, et l'on va même jusqu'à citer des fragments de lettres qui seraient décisifs. Ce cardinal, si agréable de sa personne et si bel esprit, semblait fait exprès pour cette Cour à la Rambouillet. Il s'occupait toujours de son grand poëme de *l'Anti-Lucrèce*, où il soutenait en vers latins les bons principes de la théologie et de la morale : il le lisait, l'expliquait à la duchesse, et M. du Maine se plaisait à en traduire des chants. Un jour que ce prince montrait un chant traduit à la duchesse, elle s'impatienta pourtant et lui dit : « Vous verrez qu'un beau matin, en vous éveillant, vous serez de l'Académie française, et que M. d'Orléans sera Régent du royaume. »

L'ambition couvait, en effet, sous cette vie de jeux et de comédies ; il y avait dans ce corps de mirmidon, dans cet extrait du grand Condé, des étincelles de cette même fureur civile. De senti-

ment humain ou de patriotisme, avec ces êtres à part qui se croient de la lignée de Jupiter, il n'en faut jamais parler : la nation et le monde étaient faits pour eux; ils le croyaient sincèrement, et ils agissaient hautement en conséquence. Madame du Maine l'avait déclaré, à la veille de la Régence (1714), à deux ducs et pairs qu'elle avait appelés à Sceaux pour causer des *éventualités*, comme nous dirions, et comme elle ne disait pas; car si elle pensait mal, elle parlait bien mieux que nous. Elle voulait s'assurer d'un parti dans le Parlement, et s'y ménager des appuis en cas de chicanes élevées contre le droit qu'elle se croyait acquis. Voyant ceux à qui elle s'adressait réservés et sur leurs gardes, elle se mit en colère, ce qu'elle faisait toutes les fois qu'elle rencontrait la moindre résistance, et elle leur dit « que quand on avait une fois acquis l'habilité de succéder à la couronne, il fallait, plutôt que de se la laisser arracher, *mettre le feu au milieu et aux quatre coins du royaume.* » Voilà du grand Condé tout pur. Louis XIV une fois mort et le testament cassé, outrée de colère, elle n'eut de cesse qu'elle n'eût mis cette mauvaise parole à exécution.

Ceci interrompit un peu les fêtes de Sceaux, et il y a deux temps, deux époques distinctes dans cette longue vie mythologique de plaisirs, dans ce que j'appelle cette vie *entre deux charmilles :* la première époque, celle des espérances, de l'ivresse orgueilleuse, et de l'ambition cachée sous les fleurs; puis la seconde époque, après le but manqué, après le désappointement et le mécompte, si l'on peut employer ces mots; car, même après une telle chute, après la dégradation du rang et l'outrage, après la conspiration avortée et la prison, cette incorrigible nature, revenue aux lieux accoutumés, retrouva sans trop d'effort le même orgueil, le même enivrement, le même entêtement de soi, la même faculté d'illusion active et bruyante, de même qu'à soixante-dix ans elle se voyait encore jeune et toujours bergère. Jamais, avec autant d'esprit, on n'a été plus naïvement déesse et bergère que la duchesse du Maine. Elle joua la comédie jusqu'à extinction, et sans se douter que c'était une comédie.

« Mettez-moi toujours aux pieds de madame la duchesse du Maine, écrivait de Berlin Voltaire en 1752 (elle avait alors soixante-seize ans). C'est une âme prédestinée; elle aimera la comédie jusqu'au dernier moment, et quand elle sera malade, je vous conseille de lui administrer quelque belle pièce au lieu de l'Extrême-Onction. On meurt comme on a vécu... » — Ajoutez, pour achever de la peindre, qu'aimant à ce point la comédie, et la jouant sans cesse, elle la jouait mal, et qu'elle n'en était que plus applaudie.

Un enseignement sérieux ne pourrait-il pas se tirer déjà à la vue d'une telle existence et d'une telle nature, qui nous semblent aujourd'hui fabuleuses? On a dit de madame du Maine « que, dans toute sa vie, elle n'était point sortie de chez elle, et qu'*elle n'avait pas même mis la tête à la fenêtre.* » Les philosophes, quelques philosophes du moins, ont imaginé que si l'homme, après sa naissance et dans ses premiers mouvements, n'éprouvait pas de résistance dans le contact des choses d'alentour, il arriverait à ne pas se distinguer d'avec le monde extérieur, à croire que ce monde fait partie de lui-même et de son corps, à mesure qu'il s'y étendrait de son geste ou de ses pas. Il arriverait à se persuader que le tout n'est qu'une dépendance et une extension de son être personnel; il dirait en toute confiance : *L'Univers, c'est moi!* Madame du Maine fut ainsi; elle réalisa longtemps le rêve des philosophes. Elle n'éprouva jamais une résistance à ses désirs jusqu'à l'époque de la Régence. Elle se mit de bonne heure dans la condition de n'en pas éprouver, en s'enfermant dans cette petite Cour de Sceaux, où tout était à elle et n'était qu'elle. Toute volonté autre que la sienne lui eût semblé une impertinence et une révolte. Lorsqu'elle en sortit pourtant et qu'elle eut affaire aux difficultés réelles, elle s'y heurta, elle s'y brisa. Dans cette folle conspiration qu'elle entreprit de dépit contre le Régent (1718), et où elle poussa son timide mari, elle put voir que le monde était plus gros, plus rebelle, plus difficile à remuer qu'elle ne croyait. Tout autre en eût tiré quelque leçon, ou du moins quelque dégoût et quelque tristesse; mais la force du naturel et des premières

impressions l'emporta. Rentrée à Sceaux après une rude épreuve d'humiliation et de disgrâce (1720), elle se remit peu à peu dans les conditions où elle avait d'abord vécu; elle ne trouva plus de résistance, et oublia qu'il y en avait pour elle à deux pas hors de son vallon. Elle resta persuadée comme auparavant que l'ordre du monde, quand il allait bien, était que tout fût pour elle et uniquement pour elle. En un mot, pour reprendre une comparaison précédente, elle ressembla à une personne qui est tombée un jour par mégarde du premier étage sans trop se faire mal, mais qui pour cela n'a pas mis et ne mettra jamais la tête à la fenêtre.

Nous pouvons parler de madame du Maine à fond et comme si nous l'avions connue, car nous avons sur son compte le témoignage le plus direct, le plus intime et le plus sûr. Elle avait pris à son service, dans l'automne de 1711, à titre de femme de chambre, une personne de mérite qui n'eût été au-dessous d'aucun rang, faite pour être l'égale et la rivale des plus distinguées d'alors par l'esprit, unissant le sérieux à l'enjouement, et d'un cœur qui garda encore de son prix, même lorsqu'il se fut desséché. Mademoiselle de Launay, durant plus de quarante ans, demeura auprès de sa maîtresse, et elle a laissé des *Mémoires* piquants, qui sont depuis longtemps admirés pour la qualité du langage et l'agrément du récit. En lisant mademoiselle de Launay et en la suivant dans les diverses vicissitudes de sa condition servile, on se prend à répéter avec La Bruyère : « L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit. Je leur cède leur bonne chère, leurs riches ameublements, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs : mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois. » Mademoiselle de Launay elle-même, qui n'est peut-être pas mise encore à son rang comme moraliste, me représente un La Bruyère femme, placé dans l'alcôve de sa princesse; elle ne dit pas tout, mais elle voit tout, et, en mesurant ses paroles, elle ne fait que graver ses observations dans un tour plus concis et ineffaçable.

Elle nous a rendu à merveille le talent de bien dire, qui était particulier à la duchesse du Maine, et qui tout d'abord attira son attention : « Je la lui donnais tout entière et sans effort, a dit mademoiselle de Launay; car personne n'a jamais parlé avec plus de justesse, de netteté et de rapidité, ni d'une manière plus noble et plus naturelle. Son esprit n'emploie ni tour ni figure, ni rien de tout ce qui s'appelle invention. *Frappé vivement des objets, il les rend comme la glace d'un miroir les réfléchit, sans ajouter, sans omettre, sans rien changer.* » On ne peut mieux faire saillir ce qu'avaient de naturel, de parfait, et même de juste dans un certain sens, cet esprit et cette parole prompte, qui était tellement chez soi au sein d'un monde artificiel. L'expression, chez la duchesse du Maine, était égale ni plus ni moins à l'impression; et l'une et l'autre étaient toujours nettes et vives. « La langue ne se perfectionne que quand vous la parlez ou quand on parle de vous, » lui écrivait madame de Lambert. Otez le compliment, la louange reste la même que celle qu'on vient de lire.

Tous ceux qui ont parlé d'elle ont noté ce *tour précis* de son esprit et cette *justesse* dans le brillant : elle était de cette école de la fin du XVIIe siècle, à qui madame de Maintenon avait appris que les longues phrases sont un défaut.

Mademoiselle de Launay nous initie, d'ailleurs, à la suite des caprices, des ambitions et des jeux de cette enfant gâtée, spirituelle et absolue. Elle nous la montre et se montre à côté d'elle, conspirant toute la nuit avec la plume, et essayant, à force de mémoires et d'écritures, de susciter contre le Régent une Fronde qui portait encore le cachet du bel-esprit. Après la double prison qu'eurent à subir la princesse et la femme de chambre, prison qui ne tourna pas à l'honneur de l'une et qui fut la gloire de l'autre, mademoiselle de Launay, ennoblie aux yeux du monde par sa fermeté, revient à Sceaux auprès de sa maîtresse, qui la récompense en la mettant (à quelques nuances près toutefois) sur le pied de ses dames. La petite Cour peu à peu se repeuple et se ranime; le tourbillon recommence.

On est rentré en plein dans le songe et dans le délire. Mais un épisode assez piquant trouverait ici sa place, si l'on écrivait une histoire de la reine de Sceaux.

Mademoiselle de Launay, pendant les séjours qu'elle faisait à Paris, voyait madame de Lambert et allait à ses *mardis;* c'était le jour où se réunissaient, chez madame de Lambert, Fontenelle, La Motte, Mairan, l'abbé Mongault, et quelques autres académiciens et beaux-esprits. Or, il arriva que mademoiselle de Launay et madame de Lambert lurent à ce mardi des lettres qu'elles avaient reçues de la duchesse du Maine, laquelle, informée de cet honneur qu'on avait fait à ses lettres, eut l'air de s'effrayer qu'on les eût produites en si docte et si redoutable compagnie. De là une Correspondance s'engagea entre elle et La Motte (1726). Ce dernier avait cinquante-quatre ans alors et était aveugle; la duchesse avait la cinquantaine. Le bel-esprit aveugle se mit à jouer l'amoureux, et madame du Maine la bergère et l'ingénue. Il s'agissait de faire entendre à une *Altesse Sérénissime* qu'on était amoureux d'elle sans prononcer le mot d'amour, de retourner cette idée galante en tous sens, de simuler une ardeur contenue encore dans les termes du respect, d'obtenir d'elle des faveurs enfin. La première de ces faveurs fut qu'elle signerait son nom en toutes lettres : *Louise-Bénédicte de Bourbon*. Le jeu de La Motte était de dire que ce *Louise-Bénédicte de Bourbon* ne lui *durait* guère, donnant à entendre qu'il le dévorait de baisers quand il était seul. Il demande à cor et à cri une autre signature : « J'ai presque *usé* la première, écrit-il, sur votre permission. » — O Molière, le Molière des *Précieuses*, où étais-tu ? On n'a jamais mieux compris qu'en lisant cette correspondance raffinée et quintessenciée, la fatigue de ceux qui, passant leur vie à Sceaux à faire de l'esprit soir et matin, ne pouvaient s'empêcher de crier grâce, et appelaient cette petite Cour *les Galères du Bel-Esprit* (1).

(1) L'aimable prince de Ligne a dit : « Je crois que je me serais ennuyé chez madame la duchesse du Maine; elle avait aussi un tour d'épaule dans l'esprit. Sceaux était la campagne de l'hôtel de Rambouillet. »

La duchesse du Maine, à cette seconde époque de Sceaux, avait à la tête de ceux qu'elle appelait ses *bergers* le spirituel marquis de Sainte-Aulaire, qui fit pour elle son célèbre quatrain, et qui n'avait guère moins de quatre-vingt-dix ans : cela rajeunissait singulièrement la duchesse de s'être donné un si vieux berger; elle ne paraissait plus qu'une enfant auprès de lui. Elle combinait on ne sait trop comment la dévotion avec toutes ses pratiques galantes, bucoliques et mythologiques. Un jour, qu'elle engageait M. de Sainte-Aulaire à aller à confesse comme elle, il lui répondait :

Ma Bergère, j'ai beau chercher,
Je n'ai rien sur ma conscience.
De grâce, faites-moi pécher :
Après je ferai pénitence.

A quoi elle rispostait assez gaillardement pour une précieuse et pour celle qui venait de jouer l'ingénue avec La Motte :

Si je cédais à ton instance,
On te verrait bien empêché,
Mais plus encore du péché
Que de la pénitence.

Voltaire aussi fut un des hôtes, sinon des bergers de Sceaux, et il y fit quelques séjours dont on se souvient. Dans l'automne de 1746, ayant compromis sa sûreté par une de ces imprudences qui lui étaient si familières, il vint un soir demander asile à la duchesse du Maine, qui le cacha dans un appartement écarté dont les volets restaient fermés tout le jour. Voltaire y travaillait aux bougies; il y composa pendant deux mois quantité de ses jolis Contes, notamment *Zadig*, et il descendait chaque soir en régaler la princesse, qui, n'ayant pas l'habitude de dormir, dormait ces nuits-là moins que jamais. On noterait encore d'autres apparitions de Voltaire dans la petite Cour de la duchesse du Maine, et qui eurent leur singularité.

Malgré ce goût de l'esprit et des gens qui en avaient le plus, on

ne saurait dire pourtant que l'influence de la Cour de Sceaux ait été profitable aux Lettres, ni qu'elle ait rien inspiré. On n'y sent rien, en effet, de cette action vivifiante et féconde qui suppose un foyer véritable. On n'y voit qu'un cercle d'enchantement tracé dès le premier jour, et dans lequel des esprits déjà faits venaient se dépenser en hommages aux pieds de la divinité du lieu, et s'évertuer à l'envi pour la divertir. Le côté par lequel cette petite Cour me frappe le plus et me paraît le seul mémorable, est encore le côté moral, celui qui touche à l'observation humaine des préjugés, des travers et des ridicules. Si vous voulez étudier dans un parfait modèle, et comme à la loupe, l'égoïsme mignon, le despotisme fantasque et coquet d'une princesse du sang d'autrefois, l'impossibilité naïve où elle est de concevoir au monde autre chose qu'elle-même, allez à Sceaux : vous y verrez tous ces gros défauts en abrégé et en miniature, comme on voit de gros poissons rouges s'agitant au soleil dans un bocal transparent. Vous verrez cette enfant gâtée de soixante ans et plus, à qui l'expérience n'a rien appris, car l'expérience suppose une réflexion et un retour sur soi-même; vous la verrez jusqu'à la fin appeler la foule et la presse autour d'elle; et à ceux qui s'en étonnent elle répondra : « J'ai le malheur de ne pouvoir me passer des choses dont je n'ai que faire. » Il faut que chaque chambre de ce palais d'Armide soit remplie, n'importe comment et par qui; on y craint, avant tout, le vide :

« Le désir d'être entourée augmente de jour en jour, écrivait « madame de Staal (de Launay) à madame Du Deffand, et je prévois « que si vous tenez un appartement sans l'occuper, on aura grand « regret à ce que vous ferez perdre, quoi que ce puisse être. *Les « grands, à force de s'étendre, deviennent si minces, qu'on voit le « jour au travers : c'est une belle étude de les contempler : je ne sais « rien qui ramène plus à la philosophie.* »

Voilà ce qu'observait mademoiselle de Launay, notre La Bruyère de céans; et elle couronne ses *Mémoires* par un *Portrait* de la duchesse du Maine, qu'il faudrait transcrire tout au long, tant il

est complet et achevé, et tant elle y résume l'espèce entière dans la personne du plus curieux individu. C'est une pièce de physiologie morale des plus fines; j'en donnerai les principaux traits :

« Madame la duchesse du Maine, à l'âge de soixante ans, n'a « encore rien acquis par l'expérience; c'est un enfant de beaucoup « d'esprit; elle en a les défauts et les agréments. Curieuse et cré- « dule, elle a voulu s'instruire de toutes les différentes connais- « sances; mais elle s'est contentée de leur superficie. Les décisions « de ceux qui l'ont élevée sont devenues des principes et des règles « pour elle, sur lesquelles son esprit n'a jamais formé le moindre « doute; elle s'est soumise une fois pour toutes. *Sa provision d'idées « est faite : elle rejetterait les vérités les mieux démontrées, et résis- « terait aux meilleurs raisonnements, s'ils contrariaient les pre- « mières impressions qu'elle a reçues.* Tout examen est impossible à « sa légèreté, et le doute est un état que ne peut supporter sa « faiblesse. Son Catéchisme et la Philosophie de Descartes sont deux « systèmes qu'elle entend également bien.

« ... L'idée qu'elle a d'elle-même est un préjugé qu'elle a reçu « comme toutes ses autres opinions. *Elle croit en elle de la même « manière qu'elle croit en Dieu et en Descartes, sans examen et sans « discussion.* Son miroir n'a pu l'entretenir dans le moindre doute « sur les agréments de sa figure : le témoignage de ses yeux lui est « plus suspect que le jugement de ceux qui ont décidé qu'elle était « belle et bien faite. Sa vanité est d'un genre singulier; mais il « semble qu'elle soit moins choquante parce qu'elle n'est pas réflé- « chie, quoiqu'en effet elle en soit plus absurde.

« Son commerce est un esclavage, sa tyrannie est à découvert; « elle ne daigne pas la colorer des apparences de l'amitié. Elle dit « ingénument qu'*elle a le malheur de ne pouvoir se passer des per- « sonnes dont elle ne se soucie point.* Effectivement elle le prouve. « On la voit apprendre avec indifférence la mort de ceux qui lui fai- « saient verser des larmes lorsqu'ils se trouvaient un quart d'heure « trop tard à une partie de jeu ou de promenade. »

Cette insensibilité se vérifia à la lettre lors de la mort de la duchesse d'Estrées, qui eut lieu presque subitement à Anet (septembre 1747). Il semblait que madame du Maine ne pouvait se passer de cette duchesse, qui était devenue l'intendante de ses plaisirs, le Malezieu des dernières années. On l'enterra ; « puis la toile fut baissée, et l'on n'en parla plus. » L'auteur du *Portrait* continue de nous montrer ainsi tous les vices naïfs de sa princesse, toutes ses qualités sans âme et sans lien, sa religion sans piété, sa profusion sans générosité, *beaucoup de connaissances sans aucun vrai savoir,* « tous les empressements de l'amitié sans en avoir les sentiments, » pas le moindre soupçon de la réciprocité et de la sympathie humaine : « On n'a point de conversation avec elle ; *elle ne se soucie pas d'être entendue, il lui suffit d'être écoutée.* » Et à la voir ainsi se montrer à nu non par franchise, mais parce qu'elle n'a en elle aucun principe d'égards et d'attention pour autrui, mademoiselle de Launay conclut en citant ce mot qui exprime le résultat de toute son étude, et qu'elle aurait bien trouvé d'elle-même :

« Elle (la duchesse du Maine) a fait dire à une personne de beau-
« coup d'esprit *que les princes étaient en morale ce que les monstres*
« *sont dans la physique; on voit en eux à découvert la plupart des*
« *vices qui sont imperceptibles dans les autres hommes.* »

Cette conclusion est vraie de tous ceux qu'on adore et qui se croient faits pour être adorés, depuis Nabuchodonosor jusqu'à la duchesse du Maine. Mais, en les considérant avec une sorte d'étonnement (car, sous cette forme plus ou moins royale, l'espèce va se perdant de jour en jour), sachons éviter notre écueil aussi et ne pas abonder dans notre orgueil ; sachons bien qu'avec eux il s'agit encore de nous-mêmes, que ce sont là les défauts que nous aurions demain, si nous n'étions pas contraints et avertis à tout moment par la résistance des choses. En regard de ces gens *nés demi-Dieux* et qui étaient le produit monstrueux de l'ancien régime, plaçons en idée les *parvenus,* qui sont le produit si habituel du régime nouveau. Un *parvenu* le lendemain d'une révolution, nous connaissons.

pour l'avoir vu, cet être et ce *monstre* caractéristique de la société moderne. L'homme a beau retourner et renverser les situations, il ne change pas ses défauts ni ses travers ; on les voit bientôt reparaître tous ; seulement ils se produisent, selon les temps, sous une forme plus ou moins noble, polie et agréable ; et cette forme-là, qui combinait l'excès de l'égoïsme avec la délicatesse d'esprit et la politesse, est plutôt celle du passé.

MADAME
DE LAMBERT
ET
MADAME NECKER.

J'avais depuis longtemps l'idée de réunir ces deux femmes d'esprit qui eurent un salon si littéraire, l'une au commencement, l'autre à la fin du XVIIIe siècle, et de rapprocher leurs deux profils dans un même médaillon. Elles ont de commun un goût prononcé pour l'esprit, et pour la raison relevée d'un certain tour distingué, concis et neuf, qu'il ne tient qu'aux personnes peu bienveillantes de confondre avec le recherché et le précieux. Chez toutes deux la morale domine; la bienséance et le devoir règlent les mœurs et le ton. Madame de Lambert, au milieu du débordement de la Régence, ouvre chez elle un asile à la conversation, au badinage ingénieux, aux discussions sérieuses : Fontenelle préside ce cercle délicat et poli, où il est honorable d'être reçu. Madame Necker, née loin de Paris, arrivant de la Suisse française dont elle était l'honneur, n'eût rien tant désiré que de rencontrer à Paris un salon exactement pareil à celui de madame de Lambert, c'est-à-dire où l'esprit trouvât son

compte et où rien de respectable ne fût blessé. C'était la forme et le cadre qui lui eût convenu le plus naturellement. Obligée d'en passer par les habitudes beaucoup plus mélangées du jour, et d'ouvrir sa maison à presque tout ce qui était célèbre dans le monde à divers titres, elle y introduisit du moins le plus d'ordre, le plus d'organisation possible; elle fit elle-même ses choix d'admiration particulière et d'estime : Buffon tint auprès d'elle le même rang à peu près que Fontenelle tenait chez madame de Lambert. Mais ces rapports, que je ne fais qu'indiquer, se dessineront mieux par une étude précise des deux caractères; aujourd'hui je veux simplement montrer ce qu'étaient au juste madame de Lambert et son monde.

On ne sait rien ou presque rien des soixante premières années de madame de Lambert. Elle mourut en 1733 à l'âge de quatre-vingt-six ans, dit-on, ce qui la fait naître vers 1647. Elle se nommait Anne-Thérèse de Marguenat (1) de Courcelles. Son père, maître des comptes, était de Troyes, et le nom de Courcelles est celui d'un petit fief qu'il possédait tout près de cette ville. Elle perdit son père en bas âge. La mère de madame de Lambert, fille d'un riche bourgeois de Paris, était une franche coquette, qui a mérité d'avoir son historiette des plus scandaleuses chez Tallemant des Réaux. Elle était beaucoup plus occupée des Brancas, des Miossens, du chevalier de Grammont, et de tout ce que la Cour avait de jeunes seigneurs aimables, que de son honnête homme de mari, lequel avait la tête faible et finit même par être tenu enfermé dans une chambre comme *hébété*. Cette historiette de Tallemant donne fort à penser (pour tout dire) sur les droits du bonhomme Courcelles à la paternité réelle, et il ne serait pas sûr ici d'aller conclure trop vite du père à l'enfant, quand même il y paraîtrait plus de ressemblance. Dès ce temps-là, Bachaumont s'éprit de madame de Courcelles. Quand le mari fut mort, il vécut quelques années avec elle, puis l'épousa. Ce Bachaumont était le compagnon même de Chapelle dans son fameux Voyage, un homme

(1) Elle signait *de* Marguenat, mais d'Hozier (*Armorial*) la nomme *Le* Marguenat.

de plaisir et de beaucoup d'esprit. On dit qu'il s'affectionna fort à sa belle-fille. Quelle put être l'influence du monde de son beau-père sur la jeune personne, on le suppose aisément, mais on est réduit à le deviner. Fontenelle nous dit que, dès ce temps-là, « elle se dérobait souvent aux plaisirs de son âge, pour aller lire en son particulier, et qu'elle s'accoutuma de son propre mouvement à faire de petits extraits de ce qui la frappait le plus. C'étaient déjà ou des réflexions fines sur le cœur humain, ou des tours d'expression ingénieux, mais le plus souvent des réflexions. » Pour moi, cette vie désordonnée et affichée de la mère de madame de Lambert me dénote un autre genre d'influence qui s'est vue souvent en pareil cas, et qui peut s'appeler l'influence par les contraires. Combien de fois la vue d'une mère légère et inconsidérée n'a-t-elle pas jeté une fille judicieuse et sensée dans un ordre de réflexions plutôt exactes et sévères ! Tout semble indiquer que ce fut là l'effet que produisit sur madame de Lambert le mauvais exemple de sa mère. Une âme faible se fût laissé gagner et eût suivi cet exemple : une âme délicate et forte se le tourna en morale et en leçon ; elle prit noblement sa revanche dans le bien. Madame de Lambert, toute sa vie, se fit une loi de respecter d'autant plus la bienséance, qu'elle l'avait vue offensée davantage autour d'elle dans son enfance ; elle se proposa pour objet principal et pour but de toute sa conduite la considération et l'honneur.

Il paraît qu'elle était, du côté paternel, héritière de biens considérables. Mariée en 1666 au marquis de Lambert, officier de mérite qui devint plus tard lieutenant-général, et dont le père l'avait été, elle entra dans un monde plus conforme à ses instincts élevés, et elle ne garda de son premier entourage que le goût très-vif des choses de l'esprit. On peut voir, dans les *Avis* qu'on a d'elle *d'une Mère à son Fils*, quel haut sentiment elle avait de l'honneur militaire, et à quel point elle épousa cette religion de loyauté, de dévouement et de sacrifice : « Je regrette tous les jours, dit-elle à son fils, de n'avoir pas vu votre grand-père. Au bien que j'en ai ouï dire, personne

n'avait plus que lui les qualités éminentes et le talent de la guerre. Il s'était acquis une telle estime et une telle autorité dans l'armée, qu'avec dix mille hommes il faisait plus que les autres avec vingt. » Un jour, au siége devant Gravelines, les maréchaux de Gassion et de La Meilleraie, qui commandaient, avaient eu querelle, et leur démêlé allait jusqu'à partager l'armée : leurs troupes étaient près d'en venir aux mains lorsque le marquis de Lambert, alors simple maréchal de camp, se jeta entre les deux partis et ordonna aux troupes, de la part du roi, de s'arrêter : « Il leur défendit de reconnaître ces généraux pour leurs chefs. Les troupes lui obéirent : les maréchaux de La Meilleraie et de Gassion furent obligés de se retirer. Le roi a su cette action, dit madame de Lambert, et en a parlé plus d'une fois avec estime. » C'est par de tels exemples qu'en entrant dans sa nouvelle famille elle élevait son cœur et qu'elle tâchait ensuite de nourrir celui de ses enfants. Ce qui lui restait de Bachaumont après cela, et des habitudes de sa première éducation, n'était que pour la culture et la politesse de l'esprit. Parmi les mots et les idées qui reviennent le plus souvent sous sa plume quand elle se mit à écrire, je distingue surtout les mots *mœurs, innocence* et *gloire*.

Insistant sur ce principe d'émulation et de noble zèle, elle est allée jusqu'à dire à son fils : « On ne peut avoir trop d'ardeur de s'élever, ni soutenir ses désirs d'espérances trop flatteuses. Il faut par de grands objets donner un grand ébranlement à l'âme, sans quoi elle ne se mettrait point en mouvement... Rien ne convient moins à un jeune homme qu'une certaine modestie, qui lui fait croire qu'il n'est pas capable de grandes choses. Cette modestie est une langueur de l'âme, qui l'empêche de prendre l'essor et de se porter avec rapidité vers la gloire. » On croit entendre à l'avance un conseil de Vauvenargues à quelque jeune ami, dans la bouche de cette mère issue d'une bourgeoisie riche et licencieuse. C'est ainsi que les âmes énergiques se retrempent précisément par où d'autres se relâchent et se corrompent. L'excellent M. Droz, jugeant les écrits de madame de

Lambert (1), était frappé de ce qu'une telle morale, qui prêche ouvertement l'ambition, renferme de dangereux et même d'absurde : je lui en demande bien pardon, madame de Lambert savait qu'à la date où elle écrivait, le danger pour cette jeunesse guerrière était bien plutôt dans le trop de dissolution et de mollesse. Fénelon, jugeant ces mêmes *Avis* de madame de Lambert *à son Fils*, disait : « L'honneur, la probité la plus pure, la connaissance du cœur des hommes, règnent dans ce discours... Je ne serais peut-être pas tout à fait d'accord avec elle sur toute l'ambition qu'elle demande de lui ; mais nous nous raccommoderions bientôt sur toutes les vertus par lesquelles elle veut que cette ambition soit soutenue et modérée. »

Madame de Lambert perdit son mari en 1686 ; elle l'avait accompagné deux années auparavant à Luxembourg, quand il avait été nommé gouverneur de cette province, et, dans ce pays nouvellement conquis, elle l'avait aidé à se concilier les cœurs : « Il avait la main légère, dit-elle, et ne gouvernait que par amour, et jamais par autorité. » Elle avait consacré tout son bien personnel, qui était considérable, à l'avancement de la fortune de son mari et à une honorable représentation. Lui mort, elle s'occupa avec suite des intérêts de ses enfants, très-compromis dans des procès longs et cruels, qu'elle eut à soutenir contre sa propre famille : « Il y a si peu de grandes fortunes innocentes, que je pardonne à vos pères, écrit-elle à son fils, de ne vous en avoir point laissé. J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre quelque ordre à nos affaires, où l'on ne laisse aux femmes que la gloire de l'économie. » Ce regret du rôle secondaire auquel sont réduites les femmes percera plus d'une fois chez madame de Lambert. Elle eut l'habileté de gagner ses procès, de conquérir en quelque sorte son bien et celui de ses enfants, et c'est alors qu'elle se livra à ses goûts, en établissant à Paris une maison qui rassemblait des gens de lettres, des gens du monde, et qui, insensiblement, se trouva l'une des premières et la plus en vue vers la date de 1710-1733, durant plus de vingt ans.

(1) Dans le feuilleton du *Journal de l'Empire* du mercredi 11 août 1813.

J'ai dit une autre fois comment avaient fini les derniers salons du XVIIᵉ siècle, celui de madame de La Sablière, celui de Ninon. Si l'on voulait faire une histoire régulière des salons du XVIIIᵉ, il faudrait commencer par celui de madame de Lambert. Vers le même temps, un peu après toutefois, viendrait celui de madame de Tencin, puis celui de madame Geoffrin, de madame du Deffand : on arriverait ainsi jusqu'à madame Necker. Mais madame de Lambert incontestablement commence et donne le ton à l'époque nouvelle. Quelques témoignages particuliers nous mettront à même d'en juger pertinemment et presque comme si nous y avions été admis :

« Je viens de faire une perte bien sensible en madame la marquise « de Lambert, morte à l'âge de quatre-vingt-six ans, écrivait le « marquis d'Argenson (1733). Il y avait quinze ans que j'étais de « ses amis particuliers et qu'elle m'avait fait l'honneur de m'attirer chez elle. Sa maison était honorable pour ceux qui y étaient « admis. J'y allais régulièrement dîner les mercredis, qui étaient « un de ses jours (précédemment c'étaient les mardis). Le soir, il « y avait cercle ; on y raisonnait sans qu'il y fût plus question de « cartes qu'au fameux hôtel de Rambouillet, tant célébré par Voiture et Balzac. Elle était riche, faisait un bon et aimable usage de « ses richesses, du bien à ses amis, et surtout aux malheureux. « Élève de Bachaumont, n'ayant jamais fréquenté que des gens du « monde et du plus bel esprit, elle ne connut d'autre passion qu'une « tendresse constante et presque platonicienne. »

D'Argenson ajoute qu'elle l'avait voulu persuader de se mettre sur les rangs pour l'Académie française. Elle l'assurait du suffrage de ses amis, qui étaient fort nombreux dans cette compagnie : « On a même essayé de tourner en ridicule, dit-il, ce qui est une chose très-réelle : c'est que l'on n'était guère reçu à l'Académie que l'on ne fût présenté chez elle et par elle. Il est certain qu'elle a bien fait la moitié de nos académiciens actuels. »

Cette influence des salons sur l'Académie française, et l'importance que reprend cette compagnie, sont un des caractères propres

qui signalent l'avénement du XVIIIe siècle. L'Académie française n'eut pas, en effet, une importance égale dans tous les moments de son existence. Elle fut très-considérable à ses origines et dans les premiers temps de son institution : le monde et la littérature, malgré quelques révoltes çà et là, reconnurent en elle la régulatrice de la langue et du bel usage, et même un tribunal souverain du goût. Mais, trente ans environ après sa fondation, lorsqu'une jeune et hardie littérature se fut produite sous Louis XIV, que les Boileau et les Racine, les Molière et les La Fontaine eurent véritablement régénéré les lettres françaises et la poésie, l'Académie se trouva un peu arriérée et surannée, et elle resta telle, plus ou moins, durant les trente-cinq dernières années du siècle. Il est d'usage de vivre longtemps, à l'Académie ; c'est là une habitude qui ne s'est pas perdue, et qui, jointe à tant d'autres avantages, ne laisse pas d'avoir son prix. Mais il résulta de cette longévité académique que, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, l'Académie ne se renouvela point aussi vite que le public l'aurait pu souhaiter. Boileau et La Fontaine attendirent longtemps avant d'être de l'Académie ; et, lors même qu'ils en furent, il y restait beaucoup de gens de l'ancien goût, et il s'en glissait déjà quelques-uns d'un goût nouveau, lequel n'était pas le plus pur. Fontenelle en fut de très-bonne heure ; son influence croissante, combinée à celle de La Motte et des autres amis de madame de Lambert, contribua à donner à l'Académie française quelque chose de ce caractère philosophique qui allait y devenir très-sensible durant le XVIIIe siècle, et y relever ce que le rôle grammatical ou purement littéraire aurait eu désormais d'insuffisant.

Mais nous en sommes au salon de madame de Lambert. En voyant les gens de lettres si assidus chez elle, et Messieurs de l'Académie y dîner deux fois par semaine, ses envieux ne manquèrent pas de l'accuser de tenir *bureau d'esprit :* « C'était, dit Fontenelle, à un petit nombre d'exceptions près, la seule maison qui se fût préservée de la maladie épidémique du jeu, la seule où l'on se trouvât pour se parler raisonnablement les uns *les* autres, et même avec esprit selon l'oc-

casion. Aussi, ceux qui avaient leurs raisons pour trouver mauvais qu'il y eût encore de la conversation quelque part, lançaient-ils, quand ils le pouvaient, quelques traits malins contre la maison de madame de Lambert. » Elle n'était pas insensible à ces traits, car elle tenait avant tout à l'opinion. Je retrouve quelques-uns des mêmes reproches, non pas chez un ennemi, mais sous la plume d'un ami, M. de La Rivière, le même qui fut le gendre de Bussy-Rabutin, et qui s'était retiré, dans sa vieillesse, à l'Oratoire. C'était un homme d'assez d'esprit, d'une littérature facile et assez ornée, mais qui, vers la fin, s'était jeté dans une dévotion méticuleuse. Il nous présente en dix endroits de ses Lettres madame de Lambert sous un jour assez particulier :

« C'était, dit-il, ma plus ancienne amie, et ma contemporaine...
« Elle était née avec beaucoup d'esprit : elle le cultivait par une lec-
« ture assidue ; mais le plus beau fleuron de sa couronne était une
« noble et lumineuse simplicité dont, à soixante ans, elle s'avisa de
« se dédire. » (Ailleurs il dit : *Il lui prit une tranchée de bel-esprit... C'est un mal qui la frappa tout d'un coup et dont elle est morte incurable.*) « Elle se livra au public, elle s'associa à Messieurs de
« l'Académie, et établit chez elle un bureau d'esprit. Je n'oubliai
« rien pour lui sauver le ridicule attaché à la profession de bel-
« esprit, surtout parmi les femmes ; je ne pus la persuader. Comme
« je suis né simple par goût et peut-être par nécessité, je ne voulus
« point paraître complice d'un tel travers, et je pris congé d'elle.
« J'ai été vingt-cinq ans sans entrer dans sa maison, hors une fois
« que j'allai la voir pour la préparer à son voyage de l'éternité
« (c'est-à-dire pour la faire confesser)... Elle m'a pourtant con-
« servé son estime et son amitié jusqu'à la fin... Elle venait me voir
« et m'écrivait de temps en temps : mes réponses tiraient toujours
« sur sa conscience. »

On voit que le rigorisme entre pour beaucoup dans ce jugement de M. de La Rivière. On est tenté de se demander si c'est madame de Lambert qui a été tout d'un coup saisie de la maladie de bel-

esprit à soixante ans, et si ce n'est pas plutôt lui qui a été pris d'un redoublement de sévérité et de scrupule. Quoi qu'il en soit, il est bon à entendre sur elle, et il fait sans s'en douter l'éloge de madame de Lambert, en remarquant que, malgré toutes les critiques un peu rudes qu'il lui adressait, elle lui conserva toujours son amitié et son indulgence.

Ce même M. de La Rivière, tout humble qu'il est devenu, a grand soin de se souvenir que, du temps que madame de Lambert écrivait ses *Avis à son Fils* et *à sa Fille*, elle y fut aidée par quelqu'un de ses amis qui n'est autre que lui-même. Il lui avait suggéré quelques sentiments et pensées, dont elle a voulu faire, dit-il, des pierres précieuses et des *diamants à facettes*. Mais c'est précisément cette expression nette, courte et neuve, qui fait aujourd'hui la distinction et le prix de ces conseils maternels de madame de Lambert. C'est souvent bien pensé, mais c'est encore mieux dit.

Ses petits écrits parurent de son vivant et d'abord sans sa participation, bien que, par le soin extrême de rédaction qu'elle y avait mis, elle semble avoir eu en vue le public. Elle avait prêté ses manuscrits à des amis qui furent indiscrets, selon l'usage. Les Conseils à son fils parurent pour la première fois en 1726 dans les Mémoires de Littérature du Père Des Molets, sous le titre de *Lettre d'une Dame à son Fils sur la vraie Gloire*. Les *Avis à sa Fille* allaient aussi paraître sans sa permission, lorsqu'elle se décida à donner une édition des deux opuscules en 1728. Mais ce fut bien pis quand le manuscrit de ses *Réflexions sur les Femmes*, ouvrage plus hardi et qui était de nature à provoquer les railleurs, fut tombé aux mains d'un libraire et commença à circuler dans le public; elle racheta vite toute l'édition ou ce qui en restait, mais sans pouvoir empêcher qu'on ne la réimprimât à l'étranger. Il lui fallut prendre désormais son parti de la louange et de la critique, et devenir auteur à ses risques et périls, avec tous les honneurs de la guerre.

Les *Avis d'une Mère à son Fils*, qui s'adressent à un jeune homme déjà lancé dans la carrière, à un colonel de vingt-quatre ans, et

que je suppose écrits vers 1701, sont d'une grande élévation de pensée et d'un tour piquant. J'ai dit que la gloire est le but ouvertement proposé par le moraliste, qui, en ceci, est plus antique que moderne et plus d'accord avec Plutarque qu'avec l'Évangile. La religion y est, pour la première fois, définie à la manière du XVIII[e] siècle, et on y sent déjà comme un accent avant-coureur de Jean-Jacques : « Au-dessus de tous ces devoirs (civils et humains), dit la mère à son fils, est le culte que vous devez à l'*Être-Suprême*. La religion est un commerce établi entre Dieu et les hommes, par la grâce de Dieu aux hommes, et par le culte des hommes à Dieu. Les âmes élevées ont pour Dieu des sentiments et un culte à part, qui ne ressemble point à celui du peuple : tout part du cœur et va à Dieu. » Elle s'élève contre le *libertinage* à la mode parmi les jeunes gens. Ce mot de libertinage, dans la langue du XVII[e] siècle, signifie toujours la licence de l'esprit dans les matières de foi, et c'est encore dans ce sens que le prend madame de Lambert : « La plupart des jeunes gens croient aujourd'hui se distinguer en prenant un air de libertinage qui les décrie auprès des personnes raisonnables. C'est un air qui ne prouve pas la supériorité de l'esprit, mais le dérèglement du cœur. On n'attaque point la religion quand on n'a point intérêt de l'attaquer. Rien ne rend plus heureux que d'avoir l'esprit persuadé et le cœur touché : cela est bon pour tous les temps. Ceux mêmes qui ne sont pas assez heureux pour croire comme ils doivent se soumettent à la religion établie : ils savent que ce qui s'appelle *préjugé* tient un grand rang dans le monde, et qu'il faut le respecter. » Ailleurs, dans un petit Traité *De la Vieillesse*, elle parlera de la dévotion, non pas comme d'un faible, mais comme d'un soutien a mesure qu'on avance en âge : « C'est un sentiment *décent* et le seul nécessaire... La dévotion est un sentiment décent dans les femmes, et convenable à tous les sexes. » Cette manière d'envisager la religion est irréprochable au point de vue social et moral ; mais le vrai chrétien demande davantage, et je conçois que le digne M. de La Rivière n'ait pas été entièrement satisfait, à cet égard, des dispositions de son amie.

Il dit quelque part d'elle assez ingénument, en parlant de sa dernière maladie : « Elle tomba malade; elle avait quatre-vingt-six ans; la peur me prit, j'allai la voir pour la faire confesser. Elle poussa jusqu'au bout la maladie de l'esprit, car elle choisit pour confesseur l'abbé Couet, qui avait beaucoup d'esprit et qui était connu pour tel. » Madame de Lambert, qui ne se séparait pas volontiers de sa raison et de sa pensée, même dans ces choses de religion, a trouvé de belles paroles à la fin de ce même Traité *De la Vieillesse*, lorsqu'elle a dit : « Enfin, les choses sont en repos lorsqu'elles sont à leur place : *la place du cœur de l'homme est le cœur de Dieu*. Lorsque nous sommes dans sa main, et que notre volonté est soumise à la sienne, nos inquiétudes cessent... Il n'y a point d'asile plus sûr pour l'homme, que l'amour et la crainte de Dieu. » On ne saurait mieux dire, ni penser plus dignement. Ici l'idée de religion s'agrandit; elle n'est plus un simple sentiment décent, mais la plus haute des convenances humaines, la fin et le terme des devoirs. Malgré cette belle parole finale, il nous est pourtant très-sensible que la religion de madame de Lambert est plutôt une forme élevée de l'esprit qu'une source intérieure et habituelle jaillissant du cœur, ou qu'une révélation positive. Elle parle de l'Être-Suprême; elle est capable de s'y élever, ou même de s'y reposer. Mais, quoi qu'il en soit, ce n'est déjà plus la religion du XVIIe siècle, et Fénelon, après avoir lu madame de Lambert, eut besoin sur ce point d'être plus indulgent que ne l'aurait certes été Bossuet.

Nous continuons de noter en elle ces signes précurseurs qui marquent la transition à un âge nouveau. Elle recommande constamment à son fils de viser haut en toute chose, et en même temps de s'attacher à la réalité et non à l'apparence : « Que vos liaisons soient avec des personnes au-dessus de vous : par là vous vous accoutumez au respect et à la politesse. Avec ses égaux on se néglige; l'esprit s'assoupit. » Voilà une remarque fine et juste. Mais cette supériorité, continue-t-elle, ne doit pas se mesurer sur le rang seul, car il y a

des grandeurs réelles et personnelles, et des grandeurs d'institution. On ne doit aux unes qu'un *respect extérieur :* « On doit de l'estime et un *respect de sentiment* au mérite. Quand de concert la fortune et la vertu ont mis un homme en place, c'est un double empire, et qui exige une double soumission. » Mais que cette rencontre est rare ! De loin, les favoris de la fortune en imposent : « La renommée exagère leur mérite, et la flatterie les déifie. Approchez d'eux, vous ne trouverez que des hommes. *Qu'on trouve de peuple à la Cour !* » Ce qu'elle dit là à son fils, elle le redira à sa fille. Elle veut qu'elle aussi, pour être heureuse, elle apprenne à penser sainement, à penser différemment du peuple sur ce qui s'appelle morale et bonheur de la vie : « J'appelle *peuple*, ajoute-t-elle, tout ce qui pense bassement et communément : *la Cour en est remplie.* »

Ces réflexions philosophiques, qui, plus tard, passeront aisément à la déclamation et à l'excès, percent déjà à l'état d'analyse très-distincte chez madame de Lambert. Le mot d'humanité revient souvent sous sa plume : « L'humanité, dit-elle à son fils, souffre de l'extrême différence que la fortune a mise d'un homme à un autre. C'est le mérite qui doit vous séparer du peuple, et non la dignité ni l'orgueil. » Elle le lui redit en plus d'un endroit. Ceux qui sont au-dessus de lui, elle lui recommande de les juger par ce qu'ils sont en réalité, et non par la montre : « Mais ne perdons point de vue un nombre infini de malheureux qui sont au-dessous. Vous ne devez qu'au hasard la différence qu'il y a de vous à eux. » Elle redit le même conseil à sa fille : « Accoutumez-vous à avoir de la bonté et de l'humanité pour vos domestiques. Un ancien dit qu'il faut les regarder *comme des amis malheureux...* Songez que l'humanité et le christianisme égalent tout. » Le temps, évidemment, approche où de toutes parts on parlera humanité et égalité ; elle a été des premières à s'occuper de ces choses, à les pressentir et à les nommer avant que Louis XIV eût disparu.

Elle est aussi l'un des premiers moralistes qui, au sortir du XVIIe siècle, soient revenus à l'idée très-peu janséniste que le cœur

humain est assez naturellement droit, et que la conscience, si on sait la consulter, est le meilleur témoin et le meilleur juge : « Par le mot *conscience*, j'entends, dit-elle à son fils, *ce sentiment intérieur d'un honneur délicat*, qui vous assure que vous n'avez rien à vous reprocher. » Elle donne, à sa manière, le signal que Vauvenargues, à son tour, reprendra, et qui, aux mains de Jean-Jacques, deviendra un instrument de révolution universelle.

On trouve chez madame de Lambert quelques pensées qu'on croirait qu'elle a d'avance empruntées aux moralistes qui l'ont suivie. On dirait qu'elle se ressouvient de ce même Vauvenargues qui pourtant n'est venu qu'après, quand elle dit : « Je vous exhorterai bien plus, mon fils, à travailler sur votre cœur qu'à perfectionner votre esprit : la vraie grandeur de l'homme est dans le cœur. » D'un autre côté, si elle devance ses successeurs sur quelques points, elle répète ses devanciers sur quelques autres, et il ne serait pas difficile de retrouver dans son texte des pensées toutes pures de Pascal, de La Bruyère et de La Rochefoucauld. Elle ressemble en ceci au vieux moraliste Charron qui se contente de bien exprimer les pensées et de les joindre ensemble, de quelque part qu'elles lui viennent, pourvu qu'il les trouve justes et à son gré.

Dès ce premier écrit adressé à son fils, on distingue aisément en elle et on lui reconnaît des qualités mâles, fières et fines, une manière de voir qui suppose beaucoup de discernement et d'analyse, et une manière de dire qui sort toujours du commun. Le seul défaut de ces conseils à la lecture, c'est de ne laisser aucun point de repos; la trame est toute serrée et toujours tendue. Elle-même nous dit son secret en parlant à sa fille : « Contez peu; narrez *d'une manière fine et serrée :* que ce que vous direz soit *neuf*, ou que le *tour* en soit *nouveau*. » C'est cette nouveauté qui paraissait du néologisme à quelques honnêtes contemporains, et qui faisait accuser madame de Lambert de prétention. Pour nous, qui sommes moins susceptibles, et que ces nouveautés d'il y a cent ans effleurent à peine et certainement ne scandalisent plus, nous reconnaîtrons que son style est tout rempli

de mots très-heureux, d'une acception nette et vive. Elle dira, par exemple, à propos des amis et du soin qu'il faut prendre en les choisissant : « Il faut songer de plus que nos amis nous *caractérisent :* on nous cherche dans eux... » Elle a de ces mots courts, mais d'un beau style, d'un style antique et comme latin. Elle dira en définissant toujours l'amitié, et les qualités qu'elle exige, et les vices de cœur qu'elle exclut : « Les avares ne connaissent point un si noble sentiment; la véritable amitié est *opulente.* » Elle dira encore, en recommandant à son fils de se méfier des plaisirs : « Se livrer à la volupté, c'est se dégrader. Le plus sûr serait de ne pas s'apprivoiser avec elle. Il semble que l'âme du voluptueux *lui soit à charge.* » Et à sa fille, sur le même sujet, et dans une recommandation pareille : « Fuyez les spectacles, les représentations passionnées. Il ne faut point voir ce qu'on ne veut point sentir. La musique, la poésie, tout cela est *du train de la volupté.* » Je me plais à relever les expressions énergiques ou gracieuses qui sont de la langue du XVIIe siècle, et qui, en même temps, tiennent déjà à celle du XVIIIe par la parfaite précision et l'exacte propriété. Il est des expressions moins marquées et plus douces, et qu'elle place d'une manière charmante : « Faites, écrit-elle à son fils, que vos études *coulent* dans vos mœurs, et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu... » — « Parmi le tumulte du monde, ayez, mon fils, lui dit-elle encore, quelque ami sûr qui fasse *couler* dans votre âme les paroles de la vérité. » Et enfin (car elle affectionne cette expression), dans son petit Traité *De l'Amitié :* « Que les heures sont légères, s'écrie-t-elle, qu'elles sont *coulantes* avec ce qu'on aime! »

Elle n'est pas toujours aussi heureuse dans la nouveauté des expressions, et la recherche s'y fait plus d'une fois sentir. Parlant de son ami La Motte, et pour caractériser la facilité de ses dons naturels, elle dira : « Ces *âmes à génie,* si l'on peut parler ainsi, n'ont besoin d'aucun secours étranger. » Le comparant pour ses qualités de fabuliste à La Fontaine, et répondant à ceux qui ont sacrifié l'un à l'autre : « Ils ont cru, dit-elle, qu'il n'y avait pour la

Fable que le simple et le naïf de M. de La Fontaine; le fin, le délicat et le *pensé* de M. de La Motte leur ont échappé. » Le *pensé* de M. de La Motte est curieux et bien trouvé, mais cela sent la manière. De même ailleurs, conseillant à sa fille une méthode dans le chagrin, et qui consiste à l'analyser, à le décomposer : « Examinez ce qui fait votre peine, écartez tout le faux qui l'entoure et tous les *ajoutés* de l'imagination, et vous verrez souvent que ce n'est rien. » Les *ajoutés de l'imagination !* toutes ces expressions que je souligne sont d'une langue ingénieuse, mais mince, et qui est sujette à se raffiner.

Son défaut le plus sensible à la longue est d'affecter continuellement l'analyse, d'aimer les phrases à plusieurs membres et à compartiments, qui forcent l'esprit à saisir des rapports complexes. Elle fait travailler ceux qui la lisent. A un endroit elle définira, par exemple, toutes les vertus d'après leur degré d'opposition avec l'amour-propre : « Tous les vices favorisent l'amour-propre, et toutes les vertus s'accordent à le combattre : la valeur *l'expose*, la modestie *l'abaisse*, la générosité *le dépouille*, la modération *le mécontente*, et le zèle du bien public *l'immole*. » C'est merveilleusement bien dit; mais, du temps de madame de Lambert, il ne fallait pas un grand nombre de ces phrases-là pour fatiguer quiconque n'était pas né à l'avance avec un esprit de forme psychologique et quelque peu doctrinaire.

On appelait cela du précieux et un retour à l'hôtel Rambouillet : on pourrait dire aussi bien que c'était déjà dans le sens et dans le goût du salon de madame Necker. Madame de Lambert marque à mes yeux le terme moyen entre ces deux salons; elle est à mi-chemin, et elle regarde déjà du côté du plus moderne.

Les idées qu'elle a exprimées sur le rôle et la condition des femmes sont faites par moments pour surprendre, tout en inspirant une grande estime pour l'auteur. Madame de Lambert, comme mademoiselle de Scudéry, pense que rien n'est si mal entendu que l'éducation qu'on donne aux jeunes personnes : « On les destine à plaire; on ne leur donne des leçons que pour les agréments. » Elle, au contraire, fille d'une mère telle que nous l'avons dite, elle a senti

de bonne heure le besoin qu'ont les femmes d'être raisonnables et d'être fortifiées contre leurs passions. Elle veut qu'une femme *sache penser*. Elle se méfie de la partie sensible : « Rien n'est plus opposé au bonheur qu'une imagination délicate, vive et *trop allumée.* » Les vertus d'éclat ne sont point le partage des femmes : elle paraît en souffrir un peu en le remarquant, ainsi que du « néant, dit-elle, où les hommes ont voulu nous réduire. » Il faut donc que les femmes se résignent aux vertus paisibles, et ces vertus sont difficiles « parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. » Les conseils que madame de Lambert donne à sa fille sont remarquables surtout par une extrême intelligence de tous les côtés tendres et vulnérables du sexe, et par une crainte extrême qui lui fait appeler à son aide toutes les précautions et toutes les ressources. On dirait que cette femme, qui a attendu jusqu'à soixante ans pour faire parler d'elle, a jusque-là étouffé bien des luttes, bien des révoltes, et qu'elle a beaucoup combattu. C'est pour elle avant tout, c'est pour s'aguerrir et se réformer elle-même, qu'elle a écrit ces prudents *Avis* avant de les faire passer à ses enfants. On avait dit, dans la préface d'une traduction anglaise de ses Œuvres, qu'en écrivant sur les femmes, elle avait donné son apologie. Elle répondait fièrement : « Je n'ai jamais eu besoin d'en faire. » On ajoutait qu'elle avait trahi par là une âme tendre et sensible : « Je ne m'en défends pas, répondait-elle; il n'est plus question que de savoir l'usage que j'en ai su faire. »

Cet usage est assez indiqué par ces conseils mêmes, si finement démêlés et si fermement définis : elle éleva son cœur, elle prémunit sa raison, elle évita les occasions et les périls; elle ménagea ses goûts, et prit sur sa sensibilité pour la rendre durable et aussi longue que la plus longue vie : « Quand nous avons le cœur sain, pensait-elle, nous tirons parti de tout, et tout se tourne en plaisirs... On se gâte le goût par les divertissements; on s'accoutume tellement aux plaisirs ardents qu'on ne peut se rabattre sur les simples. Il faut craindre ces grands ébranlements de l'âme, qui préparent l'ennui et le dégoût. » Elle a dit d'excellentes choses sur cette modération et cette

tempérance des âmes saines, — de ces choses qui ne peuvent avoir été trouvées que par une âme vive qui a en partie triomphé d'elle-même. On croit sentir en plus d'un de ses conseils un commencement d'aveu et comme une expérience arrêtée à temps :

« Il y a à chaque dérèglement du cœur une peine et une honte « attachées qui vous sollicitent à le quitter. »

« Ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent, c'est la « manière de se conduire après les avoir faites. »

« La passion s'augmente par les retours qu'on fait sur soi : l'ou- « bli est la seule sûreté qu'on puisse prendre contre l'amour. »

Et tant d'autres pensées pour lesquelles madame de Lambert mériterait d'être nommée le La Bruyère des femmes. Elle partage cet honneur avec madame de Staal de Launay.

On pourrait refaire, en y rêvant bien, une madame de Lambert jeune, prudente, et d'une tendresse contenue. Je ne sais rien de son visage, et ceux qui ont écrit d'elle dans sa vieillesse ont oublié de nous en parler. Mais comme elle avait eu une *mère fort jolie*, et qu'elle avait une fille à qui elle pouvait dire : « *Vous n'êtes pas née sans agréments*, » il est à croire qu'elle n'avait pas été elle-même sans quelque grâce. Sa sagesse n'en a que plus de prix.

Dans les *Réflexions* proprement dites qu'elle a données *sur les Femmes* et qui sont distinctes des *Avis à sa Fille*, elle s'est émancipée un peu. Elle s'en prend hardiment à Molière, au sujet du ridicule qu'il a jeté sur les femmes savantes. Elle montre que, depuis qu'on les a raillées sur cette prétention à l'esprit, les femmes ont mis la débauche à la place du savoir : « Lorsqu'elles se sont vues attaquées sur des amusements innocents, elles ont compris que, honte pour honte, il fallait choisir celle qui leur rendait davantage, et elles se sont livrées au plaisir. » Ce petit écrit de madame de Lambert, où plus d'une idée serait à discuter, ne doit point se séparer des circonstances qui l'inspirèrent : il fut composé pour venger et revendiquer dans son sexe l'honnête et solide emploi de l'esprit en présence des orgies de la Régence. Ce sont *mes débauches d'esprit*,

disait madame de Lambert. A la vue de la duchesse de Berry, fille du Régent, et de ses débauches grossières, elle se rejetait en idée jusqu'à Julie, duchesse de Montausier.

Madame de Lambert préférait à ces femmes éhontées de la Régence jusqu'à la docte madame Dacier elle-même, en qui elle voyait une autorité en l'honneur du sexe : « Elle a su associer, disait-elle, l'érudition et les bienséances ; car à présent on a déplacé la pudeur, la honte n'est plus pour les vices, et les femmes ne rougissent plus que du savoir. » Dans la querelle qui s'éleva entre cette docte personne et La Motte au sujet d'Homère, madame de Lambert, tout en penchant du côté de son ami, plus poli et plus délicat, essaya d'introduire la balance et d'amener entre eux un raccommodement qui se fit un peu plus tard par l'intervention de M. de Valincour. Madame de Lambert aurait bien voulu ravir à celui-ci l'honneur de cet arbitrage, et pouvoir donner chez elle aux deux parties ce fameux dîner de réconciliation, dont un spirituel convive a dit : « On but à la santé d'Homère, et tout se passa bien. »

Quand la duchesse du Maine était à Paris, elle venait volontiers aux mardis de madame de Lambert, et c'était alors un surcroît de frais de bel-esprit et un assaut d'inventions galantes. On a tout un volume dans les Œuvres de La Motte sur ces riens de société. Les mardis ordinaires, la conversation chez madame de Lambert était plus sérieuse et plus unie, bien que toujours très-aiguisée. Le marquis de Sainte-Aulaire, au sortir des raffinements de la petite Cour de Sceaux, excédé de cette dépense d'esprit, s'écriait assez gaiement :

Je suis las de l'esprit, il me met en courroux,
Il me renverse la cervelle :
Lambert, je viens chercher un asile chez vous
Entre La Motte et Fontenelle.

Voilà le naturel étrangement placé, dira-t-on, et entre deux singuliers voisins. Mais tout est relatif, et, quand on suffoque de chaleur, quelques degrés de moins d'une chambre à l'autre font aussitôt l'effet du plus frais printemps.

Entre tant d'hommes d'esprit qui venaient chez elle, et parmi lesquels je citerai encore Mairan, l'abbé Mongault, l'abbé de Choisy, l'abbé de Bragelonne, le père Buffier, le président Hénault, madame de Lambert avait fait un choix de préférence dans la personne de M. de Sacy, le traducteur élégant de Pline le Jeune, et en qui elle voyait la réunion de toutes les vertus et de tous les agréments, les *mœurs* et les *grâces*. Le commerce de ses autres amis lui était agréable, mais celui de M. de Sacy lui était nécessaire. Plus de quarante ans après, d'Alembert, écrivant dans ses Éloges académiques celui de M. de Sacy, y traçait un tableau touchant de cette amitié qui l'unissait à madame de Lambert, et, en le faisant, il se représentait à lui-même, par une allusion sensible, sa liaison de cœur avec mademoiselle de Lespinasse qu'il venait de perdre.

La conclusion littéraire sur madame de Lambert, sur cette personne de mérite, si délicate à la fois et si bien pensante, et qui fit de ses qualités et de sa fortune un si noble usage, a été donnée dès longtemps par un de ses autres amis que j'ai déjà nommé, le judicieux marquis d'Argenson : « Ses ouvrages, écrivait-il, contiennent un cours complet de la morale la plus parfaite à l'usage du monde et du temps présent. Quelque affectation de précieux s'y mêle; mais que de belles pensées, que de sentiments délicats ! Comme elle parle bien des Devoirs des femmes, de l'Amitié, de la Vieillesse, de la différence entre la *Considération* et la *Réputation !* C'est un livre à relire toujours. »

Je n'ai fait en tout ceci que nommer madame Necker, inscrire son nom à côté et en regard de celui de madame de Lambert, pour marquer dès à présent mon dessein et ouvrir une vue. Je viendrai avec détail un autre jour à cette seconde figure, et j'aurai encore affaire, dans un exemple plus piquant qu'on ne le suppose, à l'honnêteté, à la morale et au culte de l'esprit.

———



MADAME

NECKER.

Apprécier madame Necker n'est pas une étude sans difficulté. Ses défauts sont de ceux qui choquent le plus aisément en France, ce ne sont pas des défauts français; et ses qualités sont de celles qui ne viennent trop souvent dans le monde qu'après les choses de tact et de goût, car elles tiennent à l'âme et au caractère. Je voudrais faire équitablement les deux parts, et juger cette personne de mérite en toute liberté, mais avec égards toujours et avec respect. On peut juger un homme public, mort ou vivant, avec quelque rudesse; mais il me semble qu'une femme, même morte, quand elle est restée femme par les qualités essentielles, est un peu notre contemporaine toujours; elle l'est surtout quand elle n'a cessé de se continuer jusqu'à nous par une descendance de gloire, de vertu et de grâce.

Pour bien apprécier madame Necker, qui ne fut jamais à Paris qu'une fleur transplantée, il convient de la voir en sa fraîcheur première et dans sa terre natale. Mademoiselle Susanne Curchod était née vers 1740, dans le pays de Vaud, à Crassier, commune frontière de la France et de la Suisse. Son père était pasteur ou ministre du Saint-Évangile; sa mère, native de France, avait préféré sa religion à son pays. Elle fut élevée et nourrie dans cette vie de campagne

et de presbytère où quelques poëtes ont placé la scène de leurs plus charmantes idylles, et elle y puisa, avec les vertus du foyer, le principe des études sérieuses. Elle était belle, de cette beauté pure, virginale, qui a besoin de la première jeunesse. Sa figure longue et un peu droite s'animait d'une fraîcheur éclatante, et s'adoucissait de ses yeux bleus pleins de candeur. Sa taille élancée n'avait encore que de la dignité décente sans roideur et sans apprêt. Telle elle apparut la première fois à Gibbon, dans un séjour qu'elle fit à Lausanne. Le futur historien de l'Empire romain était fort jeune lui-même alors; son père l'avait envoyé à Lausanne pour y refaire son éducation et se guérir « des erreurs du papisme, » où le jeune écolier d'Oxford s'était laissé entraîner. Gibbon passa cinq années dans cet agréable exil, depuis l'âge de seize ans jusqu'à vingt et un. En juin 1757 (il avait vingt ans), il rencontra pour la première fois mademoiselle Susanne Curchod que toute la ville de Lausanne n'appelait que *la belle Curchod*, et qui ne pouvait paraître dans une assemblée ni à une comédie sans être entourée d'un cercle d'adorateurs. Gibbon écrivait ce soir-là sur son *Journal* cette note sentimentale et classique : « J'ai vu mademoiselle Curchod. — *Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.* » Dans ses *Mémoires* il s'étend avec plus de détail, et il nous fait de mademoiselle Curchod le portrait le plus flatteur et le plus fidèle à cette date :

« Son père, dit-il, dans la solitude d'un village isolé, s'appliqua « à donner une éducation libérale et même savante à sa fille unique. « Elle surpassa ses espérances par ses progrès dans les sciences et « les langues ; et, dans les courtes visites qu'elle fit à quelques-uns « de ses parents à Lausanne, l'esprit, la beauté et l'érudition de « mademoiselle Curchod furent le sujet des applaudissements uni- « versels. Les récits d'un tel prodige éveillèrent ma curiosité : *je* « *vis et j'aimai.* Je la trouvai savante sans pédanterie, animée dans « la conversation, pure dans les sentiments, et élégante dans les « manières ; et cette première émotion soudaine ne fit que se forti- « fier par l'habitude et l'observation d'une connaissance plus fami-

« lière. Elle me permit de lui faire deux ou trois visites chez son
« père. Je passai là quelques jours heureux dans les montagnes de
« Franche-Comté, et ses parents encourageaient honorablement
« la liaison... »

Gibbon, qui n'avait point encore acquis cette laideur grotesque qui s'est développée depuis, et qui joignait déjà « l'esprit le plus brillant et le plus varié au plus doux et au plus égal de tous les caractères, » prétend que mademoiselle Curchod se laissa sincèrement toucher; il s'avança lui-même jusqu'à parler de mariage, et ce ne fut qu'après son retour en Angleterre qu'ayant vu un obstacle à cette union dans la volonté de son père, il y renonça. Mais tout ceci se passa de la part de Gibbon avec une égalité et une tranquillité, même dans le chagrin, qui fait sourire. Sept ans plus tard, à son retour d'Italie, il revit à Paris mademoiselle Curchod, nouvellement mariée à M. Necker, et qui l'accueillit avec un mélange de cordialité et de malice :

« Je ne sais, madame, écrivait madame Necker à l'une de ses
« amies de Lausanne (novembre 1765), si je vous ai dit que j'ai vu
« Gibbon; j'ai été sensible à ce plaisir au delà de toute expression;
« non qu'il me reste aucun sentiment pour un homme qui, je crois,
« n'en mérite guère, mais ma vanité féminine n'a jamais eu un
« triomphe plus complet et plus honnête. Il est resté deux semaines
« à Paris; je l'ai eu tous les jours chez moi; il était devenu doux,
« souple, humble, décent jusqu'à la pudeur. Témoin perpétuel de
« la tendresse de mon mari, de son esprit et de son enjouement,
« admirateur zélé de l'opulence, il me fit remarquer pour la pre-
« mière fois celle qui m'entoure, ou du moins jusqu'alors elle n'a-
« vait fait sur moi qu'une sensation désagréable. »

Pour Gibbon, en racontant les impressions qu'il reçut à ce retour, il fait semblant d'être un peu piqué dans son ancien amour ou dans son amour-propre d'amant sacrifié; mais, en y regardant bien, on voit qu'il est plutôt charmé de trouver désormais en madame Necker, quand il viendra à Paris, une introductrice naturelle auprès de la

meilleure société, auprès surtout de ce cercle de philosophes et de beaux-esprits dont il était si curieux et si digne, lui qui ne vivait que de la vie de l'esprit.

Mademoiselle Curchod, âgée de dix-huit ans, était donc, à cette date de 1758, une des fleurs et des merveilles de ce pays de Vaud que Rousseau allait mettre à la mode dans le beau monde parisien par *la Nouvelle Héloïse*. Rousseau pourtant a trouvé moyen d'être injuste envers ce doux pays, en même temps qu'il le peignait comme un cadre de paradis terrestre : « Je dirais volontiers, a-t-il écrit dans une page célèbre des *Confessions*, à ceux qui ont du goût et qui sont sensibles : Allez à Vevay, visitez le pays, examinez les sites, promenez-vous sur le lac, et dites si la nature n'a pas fait ce beau pays pour une *Julie*, pour une *Claire* et pour un *Saint-Preux;* mais ne les y cherchez pas. » Et moi je dirai, et tous ceux qui ont connu et habité ce pays diront : Oui, cherchez-y sinon des *Julie* et des *Saint-Preux*, du moins des femmes du genre de *Claire;* j'entends par là un certain tour d'esprit mêlé de sérieux et de gaieté, naturel et travaillé à la fois, très-capable de raisonnement, d'étude, de dialectique même, vif pourtant, assez imprévu, et non du tout dénué d'agrément et de charme. Mademoiselle Susanne Curchod, dans sa nuance, était un de ces esprits compliqués et ingénus, mais qui sont loin de déplaire quand on les rencontre dans les lieux mêmes, sur les gradins ou dans les replis de ces vertes collines étagées qui bordent du côté de la Suisse le beau lac Léman (1).

Voltaire, en ce temps-là, revenu de Prusse, et avant de se fixer près de Genève, essayait de cette vie nouvelle à Lausanne, où il passa surtout les hivers de 1756, 1757 et 1758; il y trouvait avec étonnement un goût pour l'esprit qu'il contribuait à développer encore, mais qu'il n'avait pas eu à créer : « On croit chez les badauds de Paris, écrivait-il, que toute la Suisse est un pays sauvage; on

(1) Les curieux peuvent chercher des considérations très-fines sur ces rapports des esprits et du pays, au tome second, page 1191 de l'ouvrage intitulé *le Canton de Vaud, sa Vie et son Histoire*, par M. Just Olivier (Lausanne, 1841).

serait bien étonné si l'on voyait jouer *Zaïre* à Lausanne mieux qu'on ne la joue à Paris : on serait plus surpris encore de voir deux cents spectateurs aussi bons juges qu'il y en ait en Europe... J'ai fait couler des larmes de tous les yeux suisses. » Rabattez de ces éloges ce qu'il vous plaira, faites la part de la politesse et de l'hospitalité, et il en restera toujours quelque chose. C'est dans ce monde que madame Necker, encore jeune fille, acheva de se former en sa fleur première et qu'elle brilla.

Ayant perdu vers ce temps son père vénéré, et restant seule avec sa mère sans fortune, elle intéressa vivement toutes les personnes qui la connaissaient ; et comme, dans ce pays de la Suisse française, il règne un grand goût pour l'enseignement et l'éducation, on imagina de lui faire donner quelques leçons sur les langues et les choses savantes qu'elle avait apprises dans le presbytère paternel. Elle le fit avec succès, avec éclat ; elle donna des cours, comme c'est l'usage de tout temps en Suisse ; elle eut des élèves des deux sexes ; et, il y a quelques années, on montrait encore, près de Lausanne, dans un petit vallon, l'estrade ou tertre de verdure élevée en guise de chaire ou de trône par les étudiants du lieu, et d'où la belle orpheline de Crassier décernait les éloges ou les prix, ou peut-être même, aux beaux jours d'été, faisait à ciel ouvert ses leçons. Il était resté quelque chose de ces souvenirs de Lausanne dans l'esprit de Voltaire, lorsque, dix ans plus tard, il écrivait à madame Necker, devenue grande dame à Paris, et qui réunissait alors à son dîner des vendredis les beaux-esprits philosophes :

> Vous qui, chez *la belle Hypathie*,
> Tous les vendredis raisonnez
> De vertu, de philosophie, etc.

Ce n'était pas trop de ces détails particuliers, et qui sont aujourd'hui la tradition ou la légende consacrée du pays, pour faire sentir ce qui entra, dans la première éducation de madame Necker, de solennel, d'apprêté, d'académique, et aussi de simple, de rural et d'innocent.

Mademoiselle Curchod perdit en ces années sa mère, qui avait assisté à tous ses triomphes et qui en avait joui. Ses amis s'inquiétèrent alors plus sérieusement de l'avenir de cette belle, vertueuse et savante jeune fille qui allait avoir vingt-quatre ans. Il fut décidé qu'elle partirait pour Paris, où l'emmenait une femme du monde, madame de Vermenou, qui, en passant à Genève, l'avait vue et s'était éprise de son mérite. Madame de Vermenou, veuve, était recherchée en mariage par M. Necker, déjà riche banquier, membre de la Compagnie des Indes, et âgé pour lors de trente-deux ans; elle n'avait pu se décider encore à lui faire une réponse favorable. Mais à peine eut-il vu chez madame de Vermenou la jeune personne qu'elle amenait de Suisse, qu'il sentit son choix changer d'objet, et ce fut mademoiselle Curchod qui, après quelques mois de séjour à Paris, devint madame Necker (1764).

On a, dans une suite de lettres écrites par madame Necker à une de ses amies de Lausanne, la succession de ses pensées et de ses impressions dans le nouveau monde où elle est lancée (1). Elle se sent aussitôt transplantée et dépaysée. Son goût de l'esprit y trouve son compte, ses besoins de cœur commencent à la faire souffrir : « Quel pays stérile en amitié ! » s'écrie-t-elle. Mieux informée, elle rétractera ce mot, et, après quelques années, elle dira : « Malgré le préjugé, j'ai trouvé au milieu de Paris des gens de la vertu la plus pure, et susceptibles de la plus tendre amitié. » Mais ce discernement demande plus d'un jour. Sa santé, dès les premiers temps, reçoit des atteintes; c'est une altération dont on ne peut deviner la cause, mais qui tient au mal du pays, et aussi à la fatigue nerveuse qui ne fera qu'augmenter avec les années, dans cette situation nouvelle où la fortune se fait acheter par tant de devoirs et d'exigeantes conve-

(1) Dans le volume intitulé *Lettres diverses recueillies en Suisse* par le comte Fedor Golowkin (Genève, 1821), on peut lire, à partir de la page 232, cette suite de lettres de madame Necker adressées à madame de Brenles. L'éditeur a essayé, dans des notes, de tirer des interprétations subtiles, et désavantageuses à madame Necker, que je ne saurais y voir.

nances. Madame Necker s'était formé une idée des auteurs et des gens d'esprit de Paris uniquement par les livres, et elle vit que le monde où elle avait à se gouverner était bien autrement divers, varié et plein de nuances : « En arrivant dans ce pays-ci, dit-elle, je croyais que les lettres étaient la clef de tout, qu'un homme ne cultivait son esprit que par les livres, et n'était grand que par le savoir. » Mais le genre de conversation qui s'accommodait avec cette idée n'était guère de mise que dans le tête-à-tête, et elle ne tarda pas à s'apercevoir de sa méprise : « Je n'avais pas un mot à dire dans le monde, ajoute-t-elle ; j'en ignorais même la langue. Obligée, par mon état de femme, de captiver les esprits, j'ignorais toutes les nuances de l'amour-propre, et je le révoltais quand je croyais le flatter. Ce qu'on appelait franchise en Suisse devenait égoïsme à Paris ; négligence des petites choses était ici manque aux bienséances ; en un mot, détonnant sans cesse et intimidée par mes bévues et par mon ignorance, ne trouvant jamais l'à-propos, et prévoyant que mes idées actuelles ne s'enchaîneraient jamais avec celles que j'étais obligée d'acquérir, j'ai enfoui mon petit capital pour ne le revoir jamais, et je me suis mise à travailler pour vivre et pour accumuler un peu si je puis. » C'est cet effort pénible qui se sent dans tout ce qu'a écrit madame Necker et qui contribua à miner sa santé avant le temps. Nul cerveau n'a dû plus travailler et se plus mettre en peine que le sien. Placée, dès les premiers mois de son arrivée en France, à la tête d'une maison où elle recevait ce qu'il y avait de plus en vogue parmi les gens de lettres de Paris, jalouse d'y suffire, et y parvenant, émule et disciple de madame Geoffrin, elle eut à prendre sans cesse sur elle, sur sa santé, sur ses habitudes chéries, sur ses autres goûts : « Je dois à cette occasion vous faire un aveu, écrivait-elle en 1771 à une amie de Suisse, c'est que, depuis le jour de mon arrivée à Paris, je n'ai pas vécu un seul instant sur le fonds d'idées que j'avais acquises ; j'en excepte la partie des mœurs, mais j'ai été obligée de refaire mon esprit *tout à neuf* pour les caractères, pour les circonstances, pour la conversation. » Et en effet, qu'on

veuille y réfléchir un peu, à part l'honnête Thomas, avec qui elle fit connaissance tout d'abord, et qui répondait aux parties sérieuses et un peu solennelles de son âme; à part Marmontel encore, qui eut le mérite de la bien sentir, et plus tard Buffon, qui sut apprécier son hommage et qui lui rendait la pareille en admiration (1), quels étaient les gens de lettres à qui elle avait affaire, et qu'elle avait à cœur de traiter habituellement et de grouper autour d'elle? C'était le petit abbé Galiani, « qui ne pouvait lui pardonner d'avoir de la vertu, et d'observer *le froid maintien de la décence;* » c'était Diderot qui écrivait à mademoiselle Voland, à la date d'août 1765 : « Il y a ici une madame Necker, jolie femme et bel-esprit, qui raffole de moi; c'est une persécution pour m'avoir chez elle. Suard lui fait sa cour, etc., etc. » C'était cette foule de beaux-esprits plus ou moins galants et mécréants; c'était l'abbé Arnaud, l'abbé Raynal, c'était l'abbé Morellet à qui elle s'adressait, l'un des premiers, pour fonder son salon : « La conversation y était bonne, nous dit Morellet, quoiqu'un peu contrainte par la sévérité de madame Necker, auprès de laquelle beaucoup de sujets ne pouvaient être touchés, et qui souffrait surtout de la liberté des opinions religieuses. Mais, en matière de littérature, on causait agréablement, et elle en parlait elle-même fort bien. » On conçoit le travail et l'effort de renouvellement qui dut se faire dans l'esprit de madame Necker en présence de ce monde tout nouveau, surtout quand le cercle de ses relations se fut de plus en plus agrandi, à mesure que M. Necker prenait son essor. Pour énumérer tout ce qu'elle recevait alors dans son salon de Paris ou dans son parc de Saint-Ouen, il faudrait dénombrer l'élite de la France.

M. Necker, on l'a remarqué, ne figurait guère d'abord dans le salon de sa femme que par son attitude d'observateur, et par un

(1) Buffon fit deux vers latins pour mettre au bas du portrait de madame Necker: ils sont remarquables par la vivacité de l'éloge autant que par l'inélégance :

Angelica facie et formoso corpore *Necker*
Mentis et ingenii virtutes exhibet omnes.

silence dédaigneux ou peut-être prudent sur des sujets qu'il ne possédait pas tous au même degré. Il ne sortait de temps en temps de ce silence que par quelque saillie piquante, par quelque trait malin ou gai, par où il notait au passage un travers ou un ridicule. Cet homme grave avait ce tour d'esprit persifleur et fin qui était bien à lui, et il l'a prouvé depuis par quelques écrits qui attestent une observation minutieuse et pénétrante. Madame Du Deffand, juge si sévère et si redoutable, et qui se lia plus tard avec les Necker, goûtait fort le mari et reconnaissait à la femme de l'esprit et du mérite ; elle disait de lui pourtant qu'au milieu de toutes ses qualités il lui en manquait une, et celle qui rend le plus agréable, « *une certaine facilité qui donne, pour ainsi dire, de l'esprit à ceux avec qui l'on cause ;* il n'aide point à développer ce que l'on pense, et l'on est plus bête avec lui qu'on ne l'est tout seul ou avec d'autres. » On ne saurait mieux définir l'effet que produit ce genre d'esprit à part, élevé, isolé et peu sympathique, l'esprit doctrinaire, pour l'appeler par son nom, dont M. Necker a été parmi nous la souche. Madame Necker, sous son air froid et contenu, aimait son mari avec exaltation, avec culte, et il la payait en retour du même sentiment. Ce n'était pas la moindre singularité de l'époque, que cette sorte d'autel au bon et pudique mariage dressé en plein Paris et au milieu de la secte des philosophes.

« J'aime beaucoup quelques-uns de nos philosophes modernes, mais je n'aime point leur philosophie, » disait madame Necker. Dans une lettre où elle s'excuse de ne pouvoir leur présenter deux jeunes Zuricois, elle nous les montre ne pouvant se contraindre dans leurs propos, travaillant le matin dans leur cabinet, puis causant tout le reste du jour : « Le matin est consacré à l'étude, et ils ont une si grande liberté de penser, qu'ils ne peuvent se résoudre à rencontrer un visage inconnu dans les maisons qu'ils fréquentent, car qui dit liberté de penser, sous-entend un désir violent de parler ; j'en vois quelques-uns, et heureusement leurs mœurs, qui sont très-honnêtes, corrigent l'impression de leurs principes, sans quoi il

vaudrait mieux renoncer à ce genre de société. » Mais y renoncer lui eût trop coûté ; son mérite est d'avoir su concilier ce goût extrême pour l'esprit avec l'intégrité de ses principes dans un si périlleux voisinage.

Chose remarquable ! malgré la réserve sur le chapitre religieux, les libres penseurs tels que Diderot se trouvaient encore plus à l'aise chez madame Necker que chez madame Geoffrin. Chez celle-ci c'était la prudence sociale, la convenance stricte qui régnait avant tout; chez l'autre c'était la vertu et un fonds de bonté qui perçait jusque dans le désaccord et le blâme.

C'est dans le salon de madame Necker et sous son inspiration, que naquit d'abord, en 1770, l'idée d'élever une statue à Voltaire. Ce dernier lui écrivit à ce sujet plusieurs lettres plaisantes et même des madrigaux galants. Pigalle fut choisi pour faire la statue du patriarche ; mais quand elle sut que le statuaire voulait le faire absolument nu, madame Necker poussa les hauts cris. Ce n'était pas ainsi que l'avait entendu sa pudeur.

Marmontel qu'il faut toujours citer quand il ne s'agit que de tableaux de société et de critique littéraire, et qui, dans cet ordre d'idées, nous offre le type excellent du talent secondaire le plus distingué, a jugé madame Necker dans une page à laquelle il n'y a rien à ajouter ni à retrancher. Il y met parfaitement en lumière les deux traits essentiels qui se croisaient en elle et qui la caractérisent, la *complication de l'esprit* et la *rectitude du cœur :*

« Étrangère aux mœurs de Paris, madame Necker n'avait aucun « des agréments d'une jeune Française. Dans ses manières, dans son « langage, ce n'était ni l'air ni le ton d'une femme élevée à l'école « des arts, formée à l'école du monde. Sans goût dans sa parure, « sans aisance dans son maintien, sans attrait dans sa politesse, « son esprit, comme sa contenance, était trop ajusté pour avoir de « la grâce.

« Mais un charme plus digne d'elle était celui de la décence, de « la candeur, de la bonté. Une éducation vertueuse et des études

« solitaires lui avaient donné tout ce que la culture peut ajouter dans « l'âme à un excellent naturel. Le sentiment, en elle, était parfait; « mais, dans sa tête, la pensée était souvent confuse et vague. Au « lieu d'éclaircir ses idées, la méditation les troublait; en les exa- « gérant, elle croyait les agrandir; pour les étendre, elle s'égarait « dans des abstractions ou dans des hyperboles. Elle semblait ne « voir certains objets qu'à travers un brouillard qui les grossis- « sait à ses yeux; et alors son expression s'enflait tellement, que « l'emphase en eût été risible, si l'on n'avait pas su qu'elle était « ingénue. »

En matière de goût, madame Necker, peu sûre d'elle-même et ne jugeant que par réflexion, ainsi qu'il est ordinaire aux personnes qui ont passé leur jeunesse loin de Paris, crut, en y arrivant, qu'il n'y avait sur ce point qu'à prendre des leçons comme pour tout le reste : « Le seul avantage de ce pays, écrivait-elle après un an de séjour, est de former le goût, mais c'est aux dépens du génie; on tourne une phrase en mille manières, on compare l'idée par tous ses rapports... » Et elle crut atteindre elle-même au goût en faisant subir à ses idées cette sorte d'épreuve et presque de tourment. Au fond, elle aurait voulu, non pas, comme elle le dit, se refaire tout à neuf, mais combiner deux esprits, marier en quelque manière l'esprit de son canton avec le nôtre. Par malheur la greffe chez elle resta toujours rebelle, et ne réussit que très-imparfaitement. On en eut surtout le forcé et le contourné. Elle ne dit presque rien sans renchérir sur l'idée naturelle ou sur l'expression, en y cherchant quelque rapport inusité. Il est curieux de voir jusqu'où elle a poussé et jusqu'où l'on a poussé autour d'elle ce principe d'erreur; car je n'excepte point M. Necker, éditeur des cinq volumes de *Mélanges* posthumes de sa femme, et qui semble en tout les approuver.

Quand on ouvre les *Mélanges* de madame Necker au sortir d'un ouvrage du XVIIe siècle, il semble qu'on entre dans un monde tout nouveau, et qu'on n'ait plus affaire à la même langue. *Elle n'a pas tâché,* disait-on, pour exprimer la façon d'écrire de madame de

Caylus et ses aimables négligences. On ne dira certes pas la même chose en lisant les recueils de madame Necker. Tout d'abord j'y trouve cette pensée, par exemple : « Il ne faut pas seulement s'acquitter de ses devoirs particuliers, mais il faut aussi *s'acquitter de ses talents* et *de ses circonstances* envers sa conscience et la société. » *S'acquitter de ses talents* est ingénieux et neuf, et se comprend ; mais *s'acquitter de ses circonstances,* pour dire : *faire ce qu'on doit dans une grande situation et avec une grande fortune,* cela ne s'entend plus. Un peu plus loin, je lis cette autre pensée :

« Je connais quelques esprits métaphysiques auxquels je ne par-
« lerai jamais des beautés de la nature ; ils ont franchi depuis
« longtemps les *idées intermédiaires* qui lient les sensations avec
« les pensées, et leur esprit s'occupe trop d'abstractions pour qu'on
« puisse leur faire partager les jouissances qui supposent toujours
« *les rapports de l'âme avec des objets réels et extérieurs.*

« Il ne faut pas non plus leur peindre des mœurs particulières :
« parlez-leur toujours *avec un porte-voix à l'extrémité de la chaîne,*
« et ne vous hasardez jamais à vouloir les faire passer *de chaînon*
« *en chaînon.* »

Quelle pénible image ! et à quoi bon ce *porte-voix?* et puis toujours des *rapports;* ce terme de *rapports* est continuel dans sa langue. On reconnaît ici même cet abus d'abstraction dont elle parle et qu'elle blâme chez d'autres. Cette expression de *la chaîne des idées* aussi lui est familière : on dirait qu'elle en sent constamment le poids. — A tout moment reviennent sous sa plume des comparaisons qui, loin d'expliquer la pensée déjà obscure et énigmatique par elle-même, ont pour effet de l'obscurcir davantage ; le peu de rayon qu'on y entrevoyait s'évanouit. Quelques-unes de ces comparaisons sont extrêmement bizarres. Voulant définir, par exemple, les gens sans unité dans leur caractère et dans leur sensibilité, et qui se dispersent çà et là comme s'ils avaient plusieurs âmes différentes, elle dira « qu'ils ressemblent aux *écrevisses* à qui l'on peut couper une patte sans qu'il y paraisse quelques jours après, parce qu'elles

ont plusieurs centres de sensibilité. » Ailleurs, l'impression naturelle de la comparaison qu'elle emploie va en sens inverse de sa pensée. Ainsi elle dira : « Vouloir contenir le génie dans les bornes du goût n'est pas une chose impossible. *Voyez les Hollandais*, ils font une digue à la mer avec des brins de paille. » L'œuvre des Hollandais contenant la mer avec des digues est industrieuse et grande, mais elle n'est nullement en harmonie avec l'idée qu'éveille le mot de goût ; une telle comparaison déroute l'esprit, loin d'éclaircir la pensée. Ce genre de désaccord est perpétuel chez madame Necker. Elle affectionne les comparaisons mythologiques et les tire de loin. Faisant l'éloge de son mari et montrant que son existence est devenue inséparable du bien public : « C'est, dit-elle, *le tison de Méléagre*, auquel sa vie ministérielle est attachée. » Ce *tison de Méléagre* se retrouve en plus d'un endroit. En un mot, on sent beaucoup trop que les comparaisons, chez cette femme d'esprit, ne s'offrent point d'elles-mêmes, qu'elles ne naissent point sous ses pas et du sein même du sujet qu'elle traite, qu'elles ne sont point inspirées par l'à-propos du discours, mais qu'elle les tire de quelque magasin plus ancien, de quelque cahier de conversation où elle les avait en réserve. Aussi elles étonnent avant tout et ne donnent pas de lumière. Voilà le défaut.

Il serait injuste de ne pas reconnaître aussi tout à côté ce qui est naturel chez elle, et par où elle se distingue des autres femmes en ce siècle de corruption et de fausse sensibilité. La sienne est véritable ; elle est puisée aux sources morales les plus pures, et, dès qu'il s'agit d'élévation, nous aurons plaisir et profit à l'entendre. Ne croirait-on pas qu'elle songeait à madame de Lambert et qu'elle se ressouvenait de l'avoir lue, quand elle a dit : « Heureux qui n'a jamais trouvé de plaisir que dans des mouvements sensibles et raisonnables ! il sera sûr de s'amuser toute sa vie. » Si elle est un peu trop atteinte par le goût de l'esprit et de l'analyse, qui est la maladie du temps, elle s'en détache par une inspiration plus haute et qui domine les erreurs du goût : « *L'instant présent* et *Chacun pour soi*,

voilà, dit-elle, les deux devises du siècle; elles rentrent l'une dans l'autre. *L'avenir* et *Vivre dans autrui*, voilà celles que je voudrais adopter. » Elle a pensé de bonne heure au déclin de la vie et au moment où les charmes extérieurs se flétrissent. Faisant la revue de ses richesses au moral : « Je les réduis, dit-elle, aux idées *religieuses* et aux idées *sensibles*, afin que le temps, qui s'avance, ne fasse qu'augmenter ma fortune. » Chaque jour ajoute à son dégoût pour le grand monde, où tout lui paraît factice et où son cœur trouve si peu d'aliment. Elle revient alors sur le passé, elle aime à y revivre. Tout en sentant d'abord ce qui lui manquait à Paris, elle en jugeait pourtant très-bien le séjour en ce qu'il a bientôt d'indispensable pour ceux qui en ont une fois goûté : « Il est certain, écrit-elle, qu'on peut et qu'on doit être plus heureux ailleurs, mais il faut pour cela ne pas connaître un enchantement qui, sans faire le bonheur, empoisonne à jamais tous les autres genres de vie. » En écrivant ces paroles, elle était encore à demi sous le charme (1773). Le premier ministère de son mari, qui dut l'exalter sans doute, fut aussi le moment où elle commença à se détromper : « Mon cœur et mes regrets, écrivait-elle à un ami en juillet 1779, cherchent sans cesse un univers où la bienfaisance soit la première des vertus. Quel retour ne fais-je point sur nous en particulier! Je croyais voir l'âge d'or sous une administration si pure; je ne vois que l'âge de fer; tout se réduit à faire le moins de mal possible. » Aussi, dès ce moment, le regret du passé la ressaisit : « Le regret du passé, s'écrie-t-elle, tourne toujours mes regards vers cet Être pour qui aucun temps n'est passé. Je crois le voir environné de toutes nos heures, et je cherche auprès de lui et les instants et les personnes qui semblent ne plus exister pour nous : alors mon âme se calme; ma pensée errante et désolée trouve un asile. » Elle n'eut point, comme tant d'autres femmes, le regret de la jeunesse qui fuyait et de la beauté évanouie. Un jour pourtant (elle venait d'avoir trente-cinq ans), elle laisse échapper comme une plainte légère : « J'ai bien de la peine, écrit-elle à une amie, à m'habituer à tous changements; l'âge, qui

vient si lentement en apparence, m'a surprise précisément par cette marche sans bruit ; je crois être dans un monde nouveau, et je ne sais si l'instant de ma jeunesse fut un songe, ou si c'est à présent que le rêve commence. » Mais bientôt son parti est pris, et les ressources de l'âge mûr sont toutes préparées : « Ayant eu des goûts extrêmement différents, dans ma jeunesse, de ceux qui m'occupent à présent, j'ai peu senti les inconvénients du passage ; il s'est fait par nuances, et j'ai toujours trouvé des remplacements. Ainsi, lorsque je considère dans la glace mon teint flétri et mes yeux abattus, et qu'en rentrant en moi-même j'y trouve une raison plus active et plus ferme, si le temps ne m'avait pas ravi les objets d'une tendresse qui ne finira qu'avec ma vie, je ne saurais pas si je dois me plaindre de lui. »

Le premier ministère de son mari, ou, comme elle disait moins familièrement, de son *ami*, lui fournit l'occasion de développer et de pratiquer en grand ses vertus. Les malades, à la date de 1778, étaient encore très-peu bien traités dans les hôpitaux ; il suffira de dire qu'on en mettait plus d'un dans un même lit, et l'hospice fondé par madame Necker le fut dans l'origine « pour montrer la possibilité de soigner les malades *seuls dans un lit* avec toutes les attentions de la plus tendre humanité, et sans excéder un prix déterminé. » L'essai se fit dans un petit hôpital de cent vingt malades seulement. Madame Necker, fondatrice, en resta pendant dix années la directrice et l'économe vigilante. Elle mérita d'avoir sa part publique d'éloges dans un passage du *Compte rendu* de M. Necker au roi en janvier 1781. Quoique la malignité mondaine ait pu trouver à redire à cette solennité d'un époux louant sa compagne, ici, je l'avoue, le sourire expire en présence de l'élévation du but et de la grandeur du bienfait.

Je n'ai pas à la suivre dans le détail de sa vie et de ses divers voyages, dont la plupart furent entrepris pour réparer sa santé en proie à des angoisses nerveuses qui marquaient le travail de l'âme. Les devoirs, les convenances du grand monde, une vigilance perpé-

tuelle exercée sur soi et autour de soi, une sensibilité qui se contraignait et se refoulait souvent en silence et avec douleur, tout contribua à user madame Necker avant l'âge. Deux grandes amitiés dominent sa vie, après le culte de son époux. La plus haute de ces amitiés, et qui était pareille elle-même à un culte, fut celle qui l'attacha à M. de Buffon, qu'elle peut contribuer mieux que personne à nous faire connaître et apprécier par les côtés intimes et encore élevés, car elle n'est pas femme à entrer jamais dans rien de familier avec ce qu'elle admire. L'autre grande amitié de madame Necker fut pour Thomas, pour cet écrivain estimable et moral, qu'il est de mode de venir railler aujourd'hui, mais qui eut des talents littéraires distingués et des qualités de cœur touchantes :

« Nous fûmes unis dans notre jeunesse par tous les rapports « honnêtes, lui écrivait madame Necker (1778), et jamais une « idée moins pure ne vint ternir votre amitié. Soyons plus amis « encore à présent, quand l'âge mûr, qui diminue la vivacité des « penchants, augmente la force des habitudes, et soyons encore « nécessaires l'un à l'autre lorsque nous ne vivrons plus que dans « le passé et dans l'avenir; car, pour moi, je ne fais d'avance au« cun cas du suffrage des nouvelles sociétés de notre vieillesse, et « je ne désire rien dans la postérité qu'un tombeau où je précède « M. Necker, et dont vous ferez l'inscription : cet abri me sera « plus doux que celui des peupliers qui couvrent la cendre de « Rousseau. »

De telles pensées sorties du cœur sont bien faites pour racheter l'exagération de quelques éloges et pour les faire pardonner.

La fille de madame Necker, celle qui allait être la célèbre madame de Staël, grandissait déjà et lui échappait. Aussi vive et aussi impétueuse que sa mère était contenue et prudente, s'agitant à tous les souffles du siècle, et possédée d'un génie qui allait s'aventurer dans bien des voies, elle étonnait, elle inquiétait cette mère si sage, et elle lui suggérait cette pensée involontaire : « Les enfants nous savent ordinairement peu de gré de nos sollicitudes : ce sont de

jeunes branches qui s'impatientent contre la tige qui les enchaîne, sans penser qu'elles se flétriraient si elles en étaient détachées. » M. Necker, dans les intervalles de ses graves affaires, s'égayait de ces saillies de sa fille, et se plaisait à les exciter. On a dit que madame Necker souffrait de cette préférence, et que l'épouse en elle était encore plus aisément vulnérable que la mère n'était glorieuse.

Les événements du second ministère de M. Necker la dépassèrent de beaucoup, et, dans tous les moments où il put y avoir lieu à hésiter, elle fut du parti de la retraite. Aussi ce fut une consolation pour elle, au milieu de tant de sujets de douleur, de se retrouver en 1790 à Lausanne ou à Coppet, en vue de son beau lac, et non loin des tombeaux de ses parents : « Il semble, disait-elle à chaque retour en dégageant le sentiment moral qu'inspire cette nature de paysage, il semble que l'Être-Suprême s'est occupé ici plus particulièrement de sa créature, et qu'il l'oblige sans cesse à élever sa pensée jusqu'à lui. » Elle écrivait en ces années finales, et pendant que 93 étendait ses horreurs sur la France, un écrit touchant, et qui a trouvé grâce auprès de ceux mêmes qui se sont montrés le plus sévères pour le genre d'esprit de madame Necker, je veux parler de ses *Réflexions sur le Divorce* qui parurent au lendemain de sa mort. Madame Necker se propose dans cet écrit, qu'elle traçait d'une main déjà défaillante, de combattre la loi française du divorce et d'en montrer les contradictions avec les principales fins de la nature en société et de la morale. Forte de son exemple, des vertus et de la religion de toute sa vie, elle vient plaider pour l'indissolubilité du mariage; elle ne conçoit pas qu'on livre ainsi une institution fondamentale à la merci des caprices humains et des attraits : « Car le premier attrait de la jeunesse n'est, dit-elle, qu'un premier lien qui soutient deux plantes nouvellement rapprochées jusqu'à ce qu'ayant pris racine l'une à côté de l'autre, elles ne vivent plus que de la même substance. » — « Dans l'âge mûr, pense-t-elle délicatement, la femme qui doit plaire le plus est celle qui nous a consacré sa jeunesse. » Sans la suivre dans son argu-

mentation, je ne relèverai que quelques pensées d'une morale pénétrante. Peignant le bonheur de deux époux fidèles, et celui du père en particulier qui, se revoyant tout vivant dans les traits de ses enfants, y lit la pudicité de son épouse, la vérité de son émotion la fait arriver à l'expression parfaite et au coloris : « Quelquefois même un époux tendrement aimé se voit seul tout entier dans les traits de ses enfants. La nature, qui devient ainsi le garant et l'interprète de l'amour conjugal, se plaît à consacrer de son inimitable pinceau les chastes sentiments d'une femme fidèle ; et tous les regards que jette un père attendri sur des fils qui lui ressemblent, retombent sur leur mère avec une nouvelle douceur. » Ce sont là de ravissantes pensées et rendues d'après nature. Madame Necker, tout à côté, retrouve bien quelques-uns de ses anciens défauts. Elle abuse des comparaisons mythologiques, des traits historiques, de Méléagre, d'Aria et de Pœtus. Elle cite mal à propos Henri IV pour le tableau de Rubens qui représente l'accouchement de Marie de Médicis. Henri IV et Marie de Médicis sont un exemple malheureux à rappeler à propos d'amour et de fidélité conjugale. C'est toujours chez elle le même manque de tact pour l'association des idées et l'accord des nuances dans les comparaisons. Mais ces défauts se rachètent ici plus aisément qu'ailleurs : le sujet l'inspire ; c'est élevé, c'est ingénieux ; et quand elle en vient à la considération du mariage dans la vieillesse, à ce dernier but de consolation et quelquefois encore de bonheur dans cet âge déshérité, elle a de belles et fortes paroles : « *Le bonheur ou le malheur de la vieillesse n'est souvent que l'extrait de notre vie passée.* » Et montrant, d'après son expérience de cœur et son idéal, le dernier bonheur de deux époux

Qui s'aiment jusqu'au bout malgré l'effort des ans,

elle nous trace l'image et nous livre le secret de sa propre destinée ; il faut lire toute cette page vraiment charmante :

« Deux époux attachés l'un à l'autre marquent les époques de « leur longue vie par des gages de vertus et d'affection mutuelles ;

« ils se fortifient du temps passé, et s'en font un rempart contre les « attaques du temps présent. Ah! qui pourrait supporter d'être jeté « seul dans cette plage inconnue de la vieillesse? Nos goûts sont « changés, nos pensées sont affaiblies, le témoignage et l'affection « d'un autre sont les seules preuves de la continuité de notre exis- « tence; le sentiment seul nous apprend à nous reconnaître; il « commande au temps d'alléger un moment son empire. Ainsi, loin « de regretter le monde qui nous fuit, nous le fuyons à notre tour; « nous échappons à des intérêts qui ne nous atteignent déjà plus; « nos pensées s'agrandissent comme les ombres à l'approche de la « nuit, et un dernier rayon d'amour, qui n'est plus qu'un rayon « divin, semble former la nuance et le passage des plus purs sen- « timents que nous puissions éprouver sur la terre à ceux qui nous « pénétreront dans le ciel. Veille, grand Dieu, sur l'ami, sur l'u- « nique ami qui recevra nos derniers soupirs, qui fermera nos yeux « et ne craindra pas de donner un baiser d'adieu sur des lèvres « flétries par la mort ! »

J'ai voulu montrer cet exemple singulier d'une certaine éloquence onctueuse et solennelle, bien singulier exemple en effet, si l'on songe qu'il est sorti de la dernière moitié du XVIIIe siècle, du milieu de cette société en proie à la dissolution, et qu'il vient d'une personne qui y vécut trente années sans se laisser entamer un seul instant ni atteindre. C'était revenir à *Philémon et Baucis*, mais y revenir de la seule manière dont on le pouvait alors, à travers une certaine déclamation. Celle-ci du moins est bien sincère; elle se confond avec l'éloquence, et même, en terminant, c'est quelque chose de plus, c'est une prière.

Madame Necker avait donné son chant du cygne; elle mourut en mai 1794, dans une habitation près de Lausanne; elle n'avait que cinquante-quatre ans. On peut lire dans une Notice écrite par son petit-fils de touchants détails sur cette fin. Mais, même hors du cercle domestique, madame Necker mérite d'obtenir dans notre littérature un souvenir et une place plus marqués qu'on ne les lui a généralement

accordés jusqu'à cette heure. La France lui doit madame de Staël, et ce magnifique présent a trop fait oublier le reste. Madame Necker, avec des défauts qui choquent à première vue, et dont il est aisé de faire sourire, a eu une inspiration à elle, un caractère. Entrée dans la société de Paris avec le ferme propos d'être femme d'esprit et en rapport avec les beaux-esprits, elle a su préserver sa conscience morale, protester contre les fausses doctrines qui la débordaient de toutes parts, prêcher d'exemple, se retirer dans les devoirs au sein du grand monde, et, en compensation de quelques idées trop subtiles et de quelques locutions affectées, laisser après elle des monuments de bienfaisance, une mémoire sans tache, et même quelques pages éloquentes. Quant à sa fille, bien que madame Necker l'admirât, elle l'eût voulue certainement tout autre, et il serait difficile de suivre en elle l'influence de sa mère. Mais cette influence serait plus aisée à retrouver en d'autres membres de leur descendance, et la forme d'esprit de madame Necker, adoucie, assouplie après la première génération, a dû entrer pour beaucoup dans le tour d'idées si élevé et dans le fonds moral, toujours éminent, d'une famille illustre (1).

(1) Un moraliste physiologiste a dit : « De même que, lorsqu'on s'est trop appliqué le soir à un travail, on a mille idées pénibles, tiraillées, fatigantes, qui reviennent avant le sommeil ; mais, au matin, tout s'éclaircit, et l'on se réveille avec de nouvelles idées faciles et vives, qui sont dues pourtant à cet effort du soir précédent : de même, d'une génération à l'autre, les formes d'idées qui, chez madame Necker, sont à l'état de préparation laborieuse et compliquée, et presque de cauchemar, se réveillent chez madame de Staël, jeunes, brillantes et légères. »

— — —



MADAME

GEOFFRIN.

Après tout ce que j'ai dit des femmes du XVIIIe siècle, il y aurait une trop grande lacune si je ne parlais de madame Geoffrin, l'une des plus célèbres et dont l'influence a été le plus grande. Madame Geoffrin n'a rien écrit que quatre ou cinq lettres qu'on a publiées; on cite d'elle quantité de mots justes et piquants; mais ce ne serait pas assez pour la faire vivre : ce qui la caractérise en propre et lui mérite le souvenir de la postérité, c'est d'avoir eu le salon le plus complet, le mieux organisé et, si je puis dire, le mieux *administré* de son temps, le salon le mieux établi qu'il y ait eu en France depuis la fondation des salons, c'est-à-dire depuis l'hôtel Rambouillet. Le salon de madame Geoffrin a été l'une des institutions du XVIIIe siècle.

Il y a des personnes peut-être qui s'imaginent qu'il suffit d'être riche, d'avoir un bon cuisinier, une maison confortable et située dans un bon quartier, une grande envie de voir du monde, et de l'affabilité à le recevoir, pour se former un salon : on ne parvient de la sorte qu'à ramasser du monde pêle-mêle, à remplir son salon, non à le créer; et si l'on est très-riche, très-actif, très-animé de ce genre d'ambition qui veut briller, et à la fois bien renseigné sur la

liste des invitations à faire, déterminé à tout prix à amener à soi les rois ou reines de la saison, on peut arriver à la gloire qu'obtiennent quelques Américains chaque hiver à Paris : ils ont des *raouts* brillants, on y passe, on s'y précipite, et, l'hiver d'après, on ne s'en souvient plus. Qu'il y a loin de ce procédé d'invasion à l'art d'un établissement véritable! Cet art ne fut jamais mieux connu ni pratiqué que dans le XVIIIe siècle, au sein de cette société régulière et pacifique, et personne ne le poussa plus avant, ne le conçut plus en grand, et ne l'appliqua avec plus de perfection et de fini dans le détail que madame Geoffrin. Un cardinal romain n'y aurait pas mis plus de politique, plus d'habileté fine et douce, qu'elle n'en dépensa durant trente ans. C'est surtout en l'étudiant de près, qu'on se convainc qu'une grande influence sociale a toujours sa raison, et que, sous ces fortunes célèbres qui se résument de loin en un simple nom qu'on répète, il y a eu bien du travail, de l'étude et du talent; dans le cas présent de madame Geoffrin, il faut ajouter, bien du bon sens.

Madame Geoffrin ne nous apparaît que déjà vieille, et sa jeunesse se dérobe à nous dans un lointain que nous n'essaierons pas de pénétrer. Bourgeoise et très-bourgeoise de naissance, née à Paris dans la dernière année du XVIIe siècle, Marie-Thérèse Rodet avait été mariée le 19 juillet 1713 à Pierre-François Geoffrin, gros bourgeois, un des lieutenants-colonels de la garde nationale d'alors, et l'un des fondateurs de la Manufacture des glaces. Une lettre de Montesquieu, du mois de mars 1748, nous montre madame Geoffrin, à cette date, réunissant très-bonne compagnie chez elle, et centre déjà de ce cercle qui devait, durant vingt-cinq ans, se continuer et s'agrandir. D'où sortait donc cette personne si distinguée et si habile, qui ne semblait point destinée à un tel rôle par sa naissance ni par sa position dans le monde? Quelle avait été son éducation première? L'impératrice de Russie, Catherine, avait adressé un jour cette question à madame Geoffrin, qui lui répondit par une lettre qu'il faudrait joindre à tout ce qu'a dit Montaigne sur l'éducation :

« J'ai perdu, disait-elle, mon père et ma mère au berceau. J'ai « été élevée par une vieille grand'mère qui avait beaucoup d'esprit « et une tête bien faite. Elle avait très-peu d'instruction ; mais son « esprit était si éclairé, si *adroit*, si actif, qu'il ne l'abandonnait « jamais ; il était toujours à la place du savoir. Elle parlait si agréa- « blement des choses qu'elle ne savait pas, que personne ne désirait « qu'elle les sût mieux ; et quand son ignorance était trop visible, « elle s'en tirait par des plaisanteries qui déconcertaient les pédants « qui avaient voulu l'humilier. Elle était si contente de son lot, « qu'elle regardait le savoir comme une chose très-inutile pour une « femme. Elle disait : « Je m'en suis si bien passée, que je n'en ai « jamais senti le besoin. Si ma petite-fille est une bête, le savoir la « rendrait confiante et insupportable ; si elle a de l'esprit et de la « sensibilité, elle fera comme moi, elle suppléera *par adresse et* « *avec du sentiment* à ce qu'elle ne saura pas ; et quand elle sera « plus raisonnable, elle apprendra ce à quoi elle aura plus d'apti- « tude, et elle l'apprendra bien vite. » Elle ne m'a donc fait ap- « prendre, dans mon enfance, simplement qu'à lire ; mais elle me « faisait beaucoup lire ; elle m'apprenait à penser en me faisant rai- « sonner ; elle m'apprenait à connaître les hommes en me faisant « dire ce que j'en pensais, et en me disant aussi le jugement qu'elle « en portait. Elle m'obligeait à lui rendre compte de tous mes mou- « vements et de tous mes sentiments, et elle les rectifiait avec tant « de douceur et de grâce, que je ne lui ai jamais rien caché de ce « que je pensais et sentais : mon intérieur lui était aussi visible que « mon extérieur. Mon éducation était continuelle... »

J'ai dit que madame Geoffrin était née à Paris : elle n'en sortit jamais que pour faire, en 1766, à l'âge de soixante-sept ans, son fameux voyage de Varsovie. D'ailleurs, elle n'avait pas quitté la banlieue ; et même quand elle allait faire visite à la campagne chez quelque ami, elle revenait habituellement le soir et ne découchait pas. Elle était d'avis « qu'il n'y a pas de meilleur air que celui de Paris, » et, en quelque lieu qu'elle eût pu être, elle aurait préféré

son ruisseau de la rue Saint-Honoré, comme madame de Staël regrettait celui de la rue du Bac. Madame Geoffrin ajoute un nom de plus à cette liste des génies parisiens qui ont été doués à un si haut degré de la vertu affable et sociale, et qui sont aisément civilisateurs.

Son mari paraît avoir peu compté dans sa vie, sinon pour lui assurer la fortune qui fut le point de départ et le premier instrument de la considération qu'elle sut acquérir. On nous représente M. Geoffrin vieux, assistant silencieusement aux dîners qui se donnaient chez lui aux gens de lettres et aux savants. On essayait, raconte-t-on, de lui faire lire quelque ouvrage d'histoire ou de voyages, et, comme on lui donnait toujours un premier tome sans qu'il s'en aperçût, il se contentait de trouver « que l'ouvrage était intéressant, mais que l'auteur se répétait un peu. » On ajoute que, lisant un volume de l'*Encyclopédie* ou de Bayle qui était imprimé sur deux colonnes, il continuait dans sa lecture la ligne de la première colonne avec la ligne correspondante de la seconde, ce qui lui faisait dire « que l'ouvrage lui paraissait bien, mais un peu abstrait. » Ce sont là des contes tels qu'on en dut faire sur le mari effacé d'une femme célèbre. Un jour, un étranger demanda à madame Geoffrin ce qu'était devenu ce vieux monsieur qui assistait autrefois régulièrement aux dîners et qu'on ne voyait plus. — « C'était mon mari, il est mort. »

Madame Geoffrin eut une fille, qui devint la marquise de La Ferté-Imbault, femme excellente, dit-on, mais qui n'avait pas la modération de sens et la parfaite mesure de sa mère, et de qui celle-ci disait en la montrant : « Quand je la considère, je suis comme une poule qui a couvé un œuf de cane. »

Madame Geoffrin tenait donc de sa grand'mère, et elle nous apparaît d'ailleurs seule de sa race. Son talent, comme tous les talents, était tout personnel. Madame Suard nous la représente imposant le respect avec douceur, « par sa taille élevée, par ses cheveux d'argent couverts d'une coiffe nouée sous le menton, par sa mise si noble et si décente, et son air de raison mêlée à la bonté. » Diderot, qui venait de faire une partie de piquet avec elle au Grandval, chez le baron

d'Holbach, où elle était allée dîner (octobre 1760), écrivait à une amie : « Madame Geoffrin fut fort bien. Je remarque toujours le goût noble et simple dont cette femme s'habille : c'était, ce jour-là, une étoffe simple, d'une couleur austère, des manches larges, le linge le plus uni et le plus fin, et puis la netteté la plus recherchée de tout côté. » Madame Geoffrin avait alors soixante et un ans. Cette mise de vieille, si exquise en modestie et en simplicité, lui était particulière, et rappelle l'art tout pareil de madame de Maintenon. Mais madame Geoffrin n'avait pas à ménager ni à soutenir les restes d'une beauté qui brillait encore par éclairs dans le demi-jour ; elle fut franchement vieille de bonne heure, et elle supprima l'arrière-saison. Tandis que la plupart des femmes sont occupées à faire retraite en bon ordre et à prolonger leur âge de la veille, elle prit d'elle-même les devants, et elle s'installa sans marchander dans son âge du lendemain : « Toutes les femmes, disait-on d'elle, se mettent comme la veille, il n'y a que madame Geoffrin qui se soit toujours mise comme le lendemain. »

Madame Geoffrin passe pour avoir pris ses leçons de grand monde chez madame de Tencin, et pour s'être formée à cette école. On cite ce mot de madame de Tencin, qui, la voyant sur la fin fort assidue à la visiter, disait à ses habitués : « Savez-vous ce que la Geoffrin vient faire ici ? elle vient voir ce qu'elle pourra recueillir de mon inventaire. » Cet inventaire en valait la peine, puisqu'il se composait tout d'abord de Fontenelle, de Montesquieu, de Mairan. Madame de Tencin est bien moins remarquable comme auteur d'histoires sentimentales et romanesques, où elle eut peut-être ses neveux pour collaborateurs, que par son esprit d'intrigue, son manége adroit, et par la hardiesse et la portée de ses jugements. Femme peu estimable, et dont quelques actions même sont voisines du crime, on se trouvait pris à son air de douceur, et presque de bonté, si on l'approchait. Quand ses intérêts n'étaient point en cause, elle vous donnait des conseils sûrs et pratiques, dont on avait à profiter dans la vie. Elle savait le fin du jeu en toute chose. Plus d'un grand politique se

serait bien trouvé, même de nos jours, d'avoir présente cette maxime, qu'elle avait coutume de répéter : « Les gens d'esprit font beaucoup de fautes en conduite, parce qu'ils ne croient jamais le monde aussi bête qu'il est. » Les neuf lettres d'elle qu'on a publiées, et qui sont adressées au duc de Richelieu pendant la campagne de 1743, nous la montrent en plein manége d'ambition, travaillant à se saisir du pouvoir pour elle et pour son frère le cardinal, dans ce court moment où le roi, émancipé par la mort du cardinal de Fleury, n'a pas encore de maîtresse en titre. Jamais Louis XV n'a été jugé plus à fond et avec des sentiments de mépris plus clairvoyants et mieux motivés que dans ces neuf lettres de madame de Tencin. Dès l'année 1743, cette femme d'intrigue a des éclairs de coup d'œil qui percent l'horizon : « A moins que Dieu n'y mette visiblement la main, écrit-elle, il est physiquement impossible que l'État ne culbute. » C'est cette maîtresse habile que madame Geoffrin consulta et de qui elle reçut de bons conseils, notamment celui de ne refuser jamais aucune relation, aucune avance d'amitié ; car, si neuf sur dix ne rapportent rien, une seule peut tout compenser ; et puis, comme cette femme de ressources disait encore, « tout sert en ménage, quand on a en soi de quoi mettre les outils en œuvre. »

Madame Geoffrin hérita donc en partie du salon et du procédé de madame de Tencin ; mais, en contenant son habileté dans la sphère privée, elle l'étendit singulièrement et dans une voie tout honorable. Madame de Tencin remuait ciel et terre pour faire de son frère un premier ministre : madame Geoffrin laissa de côté la politique, ne s'immisça jamais dans les choses de religion, et, par son art infini, par son esprit de suite et de conduite, elle devint elle-même une sorte d'habile administrateur et presque un grand *ministre de la société*, un de ces ministres d'autant plus influents qu'ils sont moins en titre et plus permanents.

Elle conçut d'abord cette machine qu'on appelle un salon dans toute son étendue, et sut l'organiser au complet avec des rouages doux, insensibles, mais savants et entretenus par un soin continuel.

Elle n'embrassa pas seulement dans sa sollicitude les gens de lettres proprement dits, mais elle s'occupa des artistes, sculpteurs et peintres, pour les mettre tous en rapport entre eux et avec les gens du monde ; en un mot, elle conçut l'Encyclopédie du siècle en action et en conversation autour d'elle. Elle eut chaque semaine deux dîners de fondation, le lundi pour les artistes : on y voyait les Vanloo, Vernet, Boucher, La Tour, Vien, Lagrenée, Soufflot, Lemoine, quelques amateurs de distinction et protecteurs des arts, quelques littérateurs comme Marmontel pour soutenir la conversation et faire la liaison des uns aux autres. Le mercredi, c'était le dîner des gens de lettres : on y voyait d'Alembert, Mairan, Marivaux, Marmontel, le chevalier de Chastellux, Morellet, Saint-Lambert, Helvétius, Raynal, Thomas, Grimm, d'Holbach, Burigny de l'Académie des Inscriptions. Une seule femme y était admise avec la maîtresse de la maison ; c'était mademoiselle de Lespinasse. Madame Geoffrin avait remarqué que plusieurs femmes dans un dîner distraient les convives, dispersent et éparpillent la conversation : elle aimait l'unité et à rester centre. Le soir, la maison de madame Geoffrin continuait d'être ouverte, et la soirée se terminait par un petit souper très-simple et très-recherché, composé de cinq ou six amis intimes au plus, et cette fois de quelques femmes, la fleur du grand monde. Pas un étranger de distinction ne vivait ou ne passait à Paris sans aspirer à être admis chez madame Geoffrin. Les princes y venaient en simples particuliers ; les ambassadeurs n'en bougeaient dès qu'ils y avaient pied. L'Europe y était représentée dans la personne des Caraccioli, des Creutz, des Galiani, des Gatti, des Hume et des Gibbon.

On le voit déjà, de tous les salons du XVIIIe siècle, c'est celui de madame Geoffrin qui est le plus complet. Il l'est plus que celui de madame Du Deffand, qui, depuis la défection de d'Alembert et des autres à la suite de mademoiselle de Lespinasse, avait perdu presque tous les gens de lettres. Le salon de mademoiselle de Lespinasse, à part cinq ou six amis de fond, n'était lui-même formé que de gens

assez peu liés entre eux, pris çà et là, et que cette spirituelle personne assortissait avec un art infini. Le salon de madame Geoffrin nous représente, au contraire, le grand centre et le rendez-vous du XVIIIe siècle. Il fait contre-poids, dans son action décente et dans sa régularité animée, aux petits dîners et soupers licencieux de mademoiselle Quinault, de mademoiselle Guimard, et des gens de finances, les Pelletier, les La Popelinière. Vers la fin, ce salon voit se former, en émulation et un peu en rivalité avec lui, les salons du baron d'Holbach, de madame Helvétius, en partie composés de la fleur des convives de madame Geoffrin, et en partie de quelques têtes que madame Geoffrin avait trouvées trop vives pour les admettre à ses dîners. Le siècle s'ennuyait à la fin d'être contenu par elle et conduit à la lisière ; il voulait parler de tout à haute voix et à cœur joie.

L'esprit que madame Geoffrin apportait dans le ménagement et l'économie de ce petit empire qu'elle avait si largement conçu, était un esprit de naturel, de justesse et de finesse, qui descendait aux moindres détails, un esprit adroit, actif et doux. Elle avait fait passer le rabot sur les sculptures de son appartement : c'était ainsi chez elle au moral, et *Rien en relief* semblait sa devise. « Mon esprit, disait-elle, est comme mes jambes; j'aime à me promener dans un terrain uni, mais je ne veux point monter une montagne pour avoir le plaisir de dire lorsque j'y suis arrivée : *J'ai monté cette montagne.* » Elle aimait la simplicité, et, au besoin, elle l'aurait affectée un peu. Son activité était de celles qui se font remarquer principalement par le bon ordre, une de ces activités discrètes qui agissent sur tous les points presque en silence et insensiblement. Maîtresse de maison, elle a l'œil à tout; elle préside, elle gronde pourtant, mais d'une gronderie qui n'est qu'à elle; elle veut qu'on se taise à temps, elle fait la police de son salon. D'un seul mot : *Voilà qui est bien*, elle arrête à point les conversations qui s'égarent sur des sujets hasardeux et les esprits qui s'échauffent : ils la craignent, et vont *faire leur sabbat* ailleurs. Elle a pour principe de ne causer elle-même que

quand il le faut, et de n'intervenir qu'à de certains moments, sans tenir trop longtemps le dé. C'est alors qu'elle place des maximes sages, des contes piquants, de la morale anecdotique et en action, ordinairement aiguisée par quelque expression ou quelque image bien familière. Tout cela ne sied bien que dans sa bouche, elle le sait : aussi dit-elle « qu'elle ne veut pas que l'on prêche ses sermons, que l'on conte ses contes, ni qu'on touche à ses pincettes. »

S'étant de bonne heure posée en vieille femme et en *maman* des gens qu'elle reçoit, elle a un moyen de gouvernement, un petit artifice qui est à la longue devenu un *tic* et une manie : c'est de gronder; mais c'est affaire à elle de gronder. N'est pas grondé par elle qui veut; c'est la plus grande marque de sa faveur et de sa direction. Celui qu'elle aime le mieux est aussi le mieux grondé. Horace Walpole, avant d'avoir passé, enseignes déployées, dans le camp de madame Du Deffand, écrivait de Paris à son ami Gray :

« (25 janvier 1766.) Madame Geoffrin, dont vous avez beaucoup « entendu parler, est une femme extraordinaire, avec plus de sens « commun que je n'en ai presque jamais rencontré. Une grande « promptitude de coup d'œil à découvrir les caractères, de la péné- « tration à aller au fond de chacun, et un crayon qui ne manque « jamais la ressemblance; et elle est rarement en beau. Elle exige « pour elle et sait se conserver, en dépit de sa naissance et de leurs « absurdes préjugés d'ici sur la noblesse, une grande cour et des « égards soutenus. Elle y réussit par mille petits artifices et bons « offices d'amitié, et par une liberté et une sévérité qui semble être « sa seule fin en tirant le monde à elle ; car elle ne cesse de gronder « ceux qu'elle a une fois enjôlés; elle a peu de goût et encore moins « de savoir; mais elle protége les artistes et les auteurs, et elle fait « la cour à un petit nombre de gens pour avoir le crédit d'être utile « à ses protégés. Elle a fait son éducation sous la fameuse madame « de Tencin, qui lui a donné pour règle de ne jamais rebuter aucun « homme; car, disait l'habile matrone, « quand même neuf sur dix « ne se donneraient pas un liard de peine pour vous, le dixième

« peut vous devenir un ami utile. » Elle n'a pas adopté ni rejeté en « entier ce plan, mais elle a tout à fait gardé l'esprit de la maxime. « En un mot, elle nous offre un abrégé d'empire qui subsiste au « moyen de récompenses et de peines. »

L'office de majordome de son salon était en général confié à Burigny, l'un de ses plus anciens amis, et l'un des mieux grondés de tous. Quand il y avait quelque infraction au règlement et qu'il éclatait quelque imprudence de parole, c'était à lui qu'elle s'en prenait volontiers pour n'y avoir pas mis bon ordre.

On en riait, on en plaisantait avec elle-même, et l'on se soumettait à ce régime qui ne laissait pas d'être assez étroit et exigeant, mais qui était tempéré de tant de bonté et de bienfaisance. Ce droit de correction, elle se l'assurait à sa manière en plaçant de temps en temps sur votre tête quelque bonne petite rente viagère, sans oublier le cadeau annuel de la culotte de velours.

Fontenelle n'avait pas institué madame Geoffrin son exécutrice testamentaire sans raison. Madame Geoffrin, bien observée, me paraît avoir été, par la nature de son esprit, par la méthode de son procédé et par son genre d'influence, le Fontenelle des femmes, un Fontenelle plus actif en bienfaisance (nous reviendrons tout à l'heure sur ce trait-là), mais un vrai Fontenelle par la prudence, par la manière de concevoir et de composer son bonheur, par cette manière de dire, à plaisir familière, épigrammatique et ironique sans amertume. C'est un Fontenelle qui, par cela même qu'il est femme, a plus de vivacité et un mouvement plus affectueux, plus sensible. Mais, comme lui, elle aime avant tout le repos, ou la marche sur un terrain uni. Tout ce qui est ardent autour d'elle l'inquiète, et elle croit que la raison elle-même a tort quand elle est passionnée. Elle comparait un jour son esprit à « un *rouleau plié* qui se développe et se déroule par degrés. » Elle n'était pas pressée de tout dérouler d'un coup : « Peut-être à ma mort, disait-elle, le rouleau ne sera-t-il pas déployé tout entier. » Cette sage lenteur est un trait distinctif de son esprit et de son influence. Elle craignait les mouvements trop brus-

ques et les changements trop prompts : « Il ne faut pas, disait-elle, abattre la vieille maison avant de s'en être bâti une nouvelle. » Elle tempérait tant qu'elle pouvait l'époque, déjà ardente, et tâchait de la discipliner. C'était une mauvaise note auprès d'elle, quand on était de ses dîners, de se faire mettre à la Bastille ; Marmontel s'aperçut qu'il avait fort baissé dans sa faveur après son affaire de *Bélisaire*. En un mot, elle continue de représenter l'esprit déjà philosophique, mais encore modérateur, de la première partie du siècle, tant qu'il n'avait pas cessé de reconnaître de certaines bornes. Je me peins assez bien cette application constante de madame Geoffrin par une image : elle avait fait ajouter après coup une perruque (une perruque en marbre, s'il vous plaît) au buste de Diderot par Falconet.

Sa bienfaisance était grande autant qu'ingénieuse, et chez elle un vrai don de nature : elle avait *l'humeur donnante*, comme elle disait. *Donner et pardonner*, c'était sa devise. Le bienfait de sa part était perpétuel. Elle ne pouvait s'empêcher de faire des cadeaux à tous, au plus pauvre homme de lettres comme à l'impératrice d'Allemagne, et elle les faisait avec cet art et ce fini de délicatesse qui ne permet pas de refuser sans une sorte de grossièreté. Sa sensibilité s'était perfectionnée par la pratique du bien et par un tact social exquis. Sa bienfaisance avait, comme toutes ses autres qualités, quelque chose de singulier et d'original qui ne se voyait qu'en elle. On en a cité mille traits charmants, imprévus, dont Sterne eût fait son profit ; je n'en rappellerai qu'un. On lui faisait remarquer un jour que tout était chez elle en perfection, tout, excepté la *crème*, qui n'était point bonne. — « Que voulez-vous ? dit-elle, je ne puis changer ma laitière. » — « Eh ! qu'a donc fait cette laitière, pour qu'on ne la puisse changer ? » — « C'est que je lui ai donné deux vaches. » — « La belle raison ! » s'écria-t-on de toutes parts. Et en effet, un jour que cette laitière pleurait de désespoir d'avoir perdu sa vache, madame Geoffrin lui en avait donné deux, une de plus pour la consoler d'avoir tant pleuré, et, depuis ce jour aussi, elle ne comprenait pas qu'elle pût jamais changer cette laitière. Voilà le rare

et le délicat. Bien des gens eussent été capables de donner une vache ou même deux, mais de garder la laitière ingrate ou négligente, malgré sa mauvaise crème, c'est ce qu'on n'eût pas fait. Madame Geoffrin le faisait pour elle-même, pour ne pas se gâter le souvenir d'une action charmante. Elle voulait faire du bien à sa manière, c'était sa qualité distinctive. De même qu'elle grondait non pour corriger, mais pour son plaisir, de même elle donnait, non pour faire des heureux ou des reconnaissants, mais, avant tout, pour se rendre contente elle-même. Son bienfait était comme marqué à un coin de brusquerie et d'*humeur;* elle avait les remerciements en aversion : « Les remerciements, a-t-on dit, lui causaient une colère aimable et presque sérieuse. » Elle avait là-dessus toute une théorie poussée au paradoxe, et elle allait jusqu'à faire en toute forme l'éloge de l'ingratitude. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que, même en donnant, elle voulait *se payer par ses mains*, et qu'elle savait goûter *toute seule* la satisfaction d'obliger. Le dirais-je? je crois retrouver là, même au sein d'une nature excellente, ce coin d'égoïsme et de sécheresse inhérent au XVIIIe siècle. L'élève de madame de Tencin, l'amie de Fontenelle, reparaît jusque dans l'instant où elle se livre à son penchant de cœur; elle s'y livre, mais sans abandon encore et en concertant toute chose. On sait de Montesquieu aussi une très-belle action de bienfaisance, après laquelle il se déroba avec brusquerie et presque avec dureté aux remerciements et aux larmes de l'obligé. Le mépris des hommes perce trop ici jusque dans le bienfaiteur. Est-ce donc bien prendre son temps pour les mépriser, que de choisir précisément l'instant où on les élève, où on les attendrit et où on les rend meilleurs? Dans l'admirable chapitre de saint Paul sur la Charité, on lit, entre autres caractères de cette vertu divine : « *Charitas non quærit quæ sua sunt... Non cogitat malum...* La Charité ne recherche point ce qui lui est propre. Elle ne soupçonne pas le mal. » Ici, au contraire, cette bienfaisance mondaine et sociale cherche son plaisir, son goût particulier et sa satisfaction propre, et il s'y mêle de plus un peu de malice et d'ironie. Je sais tout ce qu'on

peut dire en faveur de cette vertu respectable et charmante, alors même qu'elle songe à soi. Madame Geoffrin, quand on la prenait là-dessus, avait mille bonnes réponses, et fines comme elle : « Ceux, disait-elle, qui obligent rarement, n'ont pas besoin de maximes usuelles ; mais ceux qui obligent souvent doivent obliger de la manière la plus agréable pour eux-mêmes, *parce qu'il faut faire commodément ce qu'on veut faire tous les jours.* » Il y a du Franklin dans cette maxime-là, du Franklin corrigeant et épaississant un peu le sens trop spirituel de la Charité selon saint Paul. Respectons, honorons donc la libéralité naturelle et raisonnée de madame Geoffrin ; mais reconnaissons toutefois qu'il manque à toute cette bonté et à cette bienfaisance une certaine flamme céleste, comme il manque à tout cet esprit et à cet art social du XVIII[e] siècle une fleur d'imagination et de poésie, un fond de lumière également céleste. Jamais on ne voit dans le lointain le bleu du ciel ni la clarté des étoiles.

Nous avons pu déjà nous faire une idée de la forme et de la qualité de l'esprit de madame Geoffrin. La qualité dominante chez elle était la justesse et le bon sens. Horace Walpole, que j'aime à citer, bon juge et peu suspect, avait beaucoup vu madame Geoffrin avant d'être à madame Du Deffand ; il la goûtait extrêmement et n'en parle jamais que comme d'une des meilleures têtes, un des meilleurs *entendements* qu'il ait rencontrés, et comme de la personne qui possède la plus grande connaissance du monde. Écrivant à lady Hervey après une attaque de goutte qu'il venait d'avoir, il disait :

« (Paris, 13 octobre 1765.) Madame Geoffrin est venue l'autre « soir et s'est assise deux heures durant à mon chevet ; j'aurais juré « que c'était milady Hervey, tant elle fut pleine de bonté pour moi. « Et c'était avec tant de bon sens, de bonne information, de bon « conseil et d'à-propos ! Elle a surtout une manière de vous re- « prendre qui me charme. Je n'ai jamais vu, depuis que j'existe, « personne qui atteigne si au vif les défauts, les vanités, les faux « airs d'un chacun, qui vous les développe avec tant de netteté, et « qui vous en convainque si aisément. Je n'avais jamais aimé à être

« redressé auparavant; maintenant vous ne pouvez vous imaginer « combien j'y ai pris goût. Je la fais à la fois mon confesseur et mon « directeur, et je commence à croire que je serai à la fin une créa- « ture raisonnable, ce à quoi je n'avais jamais visé jusqu'ici. La « prochaine fois que je la verrai, je compte bien lui dire : « O *Sens-* « *Commun,* assieds-toi là : j'ai été jusqu'ici pensant de telle et telle « sorte; dis, n'est-ce pas bien absurde ? » Quant à toute autre es- « pèce de sens et de sagesse, je ne les ai jamais aimés, et mainte- « nant je vais les haïr à cause d'elle. Si cela valait la peine qu'elle « s'en mêlât, je puis vous assurer, madame, qu'elle pourrait me « gouverner comme un enfant. »

En toute rencontre il parle d'elle comme de la raison même.

On commence à se faire une idée de l'espèce de charme singulier et grondeur qu'exerçait autour d'elle le bon sens de madame Geoffrin. Elle aimait à morigéner son monde, et elle faisait le plus souvent goûter la leçon. Il est vrai que si l'on ne s'y prêtait pas, si l'on se dérobait à son envie de conseiller et de redresser, elle n'était pas contente, et un petit accent plus sec vous avertissait qu'elle était piquée dans son faible, dans sa prétention de mentor et de directeur.

On a dernièrement imprimé ce petit billet d'elle à David Hume, comme échantillon de sa façon de *bourrer* les gens quand elle en était contente; je n'y supprime que les fautes d'orthographe, car madame Geoffrin ne savait pas l'orthographe, et ne s'en cachait pas :

« Il ne vous manquait, mon gros drôle, pour être un parfait « petit-maître, que de jouer le beau rigoureux, en ne faisant pas de « réponse à un billet doux que je vous ai écrit par Gatti. Et pour « avoir tous les airs (*aires*) possibles, vous voulez vous donner celui « d'être modeste. »

Madame de Tencin appelait les gens d'esprit de son monde *ses bêtes;* madame Geoffrin continuait un peu de les traiter sur le même pied et à la baguette. Elle était grondeuse par état, par bonne grâce de vieille, par contenance.

Elle jugeait ses amis, ses habitués, en toute rectitude, et on a

retenu d'elle des mots terribles qui lui échappaient, non plus en badinant. C'est elle qui a dit de l'abbé Trublet, qu'on appelait devant elle un homme d'esprit : « Lui, un homme d'esprit ! c'est *un sot frotté d'esprit.* » Elle disait du duc de Nivernais : « Il est *manqué* de partout, guerrier *manqué,* ambassadeur *manqué,* auteur *manqué,* etc. » Rulhière lisait dans les salons ses Anecdotes manuscrites sur la Russie; elle aurait voulu qu'il les jetât au feu, et elle lui offrait de l'en dédommager par une somme d'argent. Rulhière s'indignait, et mettait en avant tous les grands sentiments d'honneur, de désintéressement, d'amour de la vérité ; elle ne lui répondit que par ces mots : « En voulez-vous davantage? » On voit que madame Geoffrin n'était douce que quand elle le voulait, et que cette bénignité d'humeur et de bienfaisance recouvrait une expérience amère.

J'ai déjà cité Franklin à son sujet. Elle avait de ces maximes qui semblent provenir d'un même bon sens calculateur et ingénieux, tout pratique. Elle avait fait graver sur ses jetons cette maxime : « L'économie est la source de l'indépendance et de la liberté. » Et cette autre : « Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. »

Son esprit était de ces esprits fins dont Pascal a parlé, qui sont accoutumés à juger au premier abord et *tout d'une vue,* et qui ne reviennent guère à ce qu'ils ont une fois manqué. Ce sont des esprits qui redoutent un peu la fatigue et l'ennui, et dont le jugement sain et quelquefois perçant n'est pas continu. Madame Geoffrin, douée au plus haut degré de cette sorte d'esprit, différait tout à fait en cela de madame Du Châtelet par exemple, laquelle aimait à suivre et à épuiser un raisonnement. Ces esprits délicats et rapides sont surtout propres à la connaissance du monde et des hommes ; ils aiment à promener leur vue plutôt qu'à l'arrêter. Madame Geoffrin avait besoin, pour ne pas se lasser, d'une grande variété de personnes et de choses. Les empressements la suffoquaient ; le trop de durée, même d'un plaisir, le lui rendait insupportable ; « de la société la plus aimable, elle ne voulait que ce qu'elle en pouvait prendre à ses heures

et à son aise. » Une visite qui menaçait de se prolonger et de s'éterniser la faisait pâlir et tourner à la mort. Un jour qu'elle vit le bon abbé de Saint-Pierre s'installer chez elle pour toute une soirée d'hiver, elle eut un moment d'effroi, et, s'inspirant de la situation désespérée, elle fit si bien qu'elle tira parti du digne abbé, et le rendit amusant. Il en fut tout étonné lui-même, et, comme elle lui faisait compliment de sa bonne conversation en sortant, il répondit : « Madame, je ne suis qu'un instrument dont vous avez bien joué. » Madame Geoffrin était une habile *virtuose*.

Je ne fais dans tout ceci qu'extraire et résumer les Mémoires du temps. C'est un plaisir plus grand qu'on ne suppose, de relire ces auteurs du XVIIIe siècle qu'on répute secondaires, et qui sont tout simplement excellents dans la prose modérée. Il n'y a rien d'agréable, de délicat et de distingué comme les pages que Marmontel a consacrées dans ses Mémoires à madame Geoffrin et à la peinture de cette société. Morellet lui-même, quand il parle d'elle, est non pas un excellent peintre, mais un parfait analyste ; la main qui écrit est bien un peu lourde, mais la plume est nette et fine. Il n'est pas jusqu'à Thomas, qu'on donne pour emphatique, qui ne soit très-agréable et très-heureux d'expression au sujet de madame Geoffrin. On répète toujours que Thomas est enflé ; mais nous-mêmes nous sommes devenus, dans notre habitude d'écrire, si enflés, si métaphoriques, que Thomas relu me paraît simple.

Le grand événement de la vie de madame Geoffrin fut le voyage qu'elle fit en Pologne (1766), pour aller voir le roi Stanislas Poniatowski. Elle l'avait connu tout jeune homme à Paris, et l'avait rencontré comme tant d'autres dans ses bienfaits. A peine monté sur le trône de Pologne, il lui écrivit : *Maman, votre fils est roi ;* et il la pria avec instance de le venir visiter. Elle n'y résista point, malgré son âge déjà avancé ; elle passa par Vienne, et y fut l'objet marqué des attentions des souverains. On a cru qu'une petite commission diplomatique se glissa au fond de ce voyage. On a les lettres de madame Geoffrin écrites de Varsovie, elles sont charmantes ; elles cou-

rurent Paris, et ce n'était pas avoir bon air dans ce temps-là que de les ignorer. Voltaire choisit ce moment pour lui écrire comme à une puissance; il la priait d'intéresser le roi de Pologne à la famille Sirven. Madame Geoffrin avait bonne tête, et ce voyage ne la lui tourna point. Marmontel, en lui écrivant, avait paru croire que ces attentions dont une simple particulière était l'objet de la part des monarques, allaient faire une révolution dans les idées; madame Geoffrin le remet au vrai point de vue :

« Non, mon voisin, lui répond-elle (*voisin,* parce que Marmon-« tel logeait dans sa maison), non, pas un mot de tout cela : il « n'arrivera rien de tout ce que vous pensez. Toutes choses reste-« ront dans l'état où je les ai trouvées, et vous retrouverez aussi « mon cœur tel que vous le connaissez, très-sensible à l'amitié. »

Écrivant à d'Alembert, de Varsovie également, elle disait, en se félicitant de son lot, et sans ivresse :

« Ce voyage fait, je sens que j'aurai vu assez d'hommes et de « choses pour être convaincue qu'ils sont partout à peu près les « mêmes. J'ai mon magasin de réflexions et de comparaisons bien « garni pour le reste de ma vie. »

Et elle ajoute dans un sentiment aussi touchant qu'élevé, sur son royal pupille :

« C'est une terrible condition que d'être roi de Pologne. Je n'ose « lui dire à quel point je le trouve malheureux; hélas! il ne le sent « que trop souvent. Tout ce que j'ai vu depuis que j'ai quitté mes « pénates me fera remercier Dieu d'être née *Française* et *parti-« culière.* »

Au retour de ce voyage où elle avait été comblée d'honneurs et de considération, elle redoubla de modestie habile. On peut croire que cette modestie, chez elle, n'était qu'une manière plus douce, et pleine de goût, de porter son amour-propre et sa gloire. Mais elle excellait à cette manière discrète et proportionnée. Comme madame de Maintenon, elle était de cette race des *glorieuses modestes*. Quand on la complimentait et qu'on l'interrogeait sur ce voyage, qu'elle

répondît ou qu'elle ne répondît pas, elle ne mettait d'affectation ni dans ses paroles ni même dans son silence. Personne ne connaissait mieux qu'elle, mieux que cette bourgeoise de Paris, l'art d'en user avec les grands, d'en tirer ce qu'il fallait sans s'effacer ni se prévaloir, et de se tenir en tout et avec tous d'un air aisé sur la limite des bienséances.

Comme toutes les puissances, elle eut l'honneur d'être attaquée. Palissot essaya de la traduire deux fois sur la scène à titre de patronne des Encyclopédistes. Mais, de toutes les attaques, la plus sensible à madame Geoffrin dut être la publication des Lettres familières de Montesquieu, que l'abbé de Guasco fit imprimer en 1767 pour lui être désagréable. Quelques mots de Montesquieu contre madame Geoffrin indiquent assez ce qu'on pourrait d'ailleurs deviner, qu'il entre toujours un peu d'intrigue et de manége partout où il y a des hommes à gouverner, même quand ce sont les femmes qui s'en chargent. Madame Geoffrin, d'ailleurs, eut le crédit de faire arrêter l'édition, et on mit des cartons aux endroits où il était question d'elle.

La dernière maladie de madame Geoffrin présenta des circonstances singulières. Tout en soutenant de ses libéralités l'*Encyclopédie*, elle avait toujours gardé un fond ou un coin de religion. La Harpe raconte qu'elle avait à sa dévotion un confesseur capucin, confesseur à très-large manche, pour la commodité de ses amis qui en auraient eu besoin ; car si elle n'aimait pas, quand on était de ses amis, qu'on se fît mettre à la Bastille, elle n'aimait pas non plus qu'on mourût sans confession. Pour elle, tout en vivant avec les philosophes, elle allait à la messe, comme on va en bonne fortune, et elle avait sa tribune à l'église des Capucins, comme d'autres auraient eu leur petite maison. L'âge augmenta cette disposition sérieuse ou bienséante. A la suite d'un Jubilé qu'elle suivit trop exactement dans l'été de 1776, elle tomba en paralysie, et sa fille, profitant de cet état, ferma la porte aux philosophes, dont elle craignait l'influence sur sa mère. D'Alembert, Marmontel, Morellet,

furent brusquement exclus; on juge de la rumeur. Turgot écrivait à Condorcet : « Je plains cette pauvre madame Geoffrin de sentir cet esclavage, et d'avoir ses derniers moments empoisonnés par sa vilaine fille. » Madame Geoffrin ne s'appartenait plus; même en revenant à elle, elle sentit qu'il lui fallait choisir entre sa fille et ses amis, et le sang l'emporta : « Ma fille, disait-elle en souriant, est comme Godefroy de Bouillon, elle a voulu défendre mon tombeau contre les Infidèles. » Elle faisait passer sous main à ces mêmes Infidèles ses amitiés et ses regrets; elle leur envoyait des cadeaux. Sa raison était affaiblie, mais sa forme d'esprit subsistait toujours, et elle se réveillait pour dire de ces mots qui la montraient encore semblable à elle-même. On s'entretenait autour de son lit des moyens que les Gouvernements pourraient employer pour rendre les peuples heureux; et chacun d'inventer de grandes choses : « Ajoutez-y, dit-elle, le soin de *procurer des plaisirs*, chose dont on ne s'occupe pas assez. »

Elle mourut sur la paroisse de Saint-Roch, le 6 octobre 1777. — Le nom de madame Geoffrin et son genre d'influence nous ont naturellement rappelé un autre nom aimable, qu'il est trop tard ici pour venir balancer avec le sien. La madame Geoffrin de nos jours, madame Récamier, eut de plus que l'autre la jeunesse, la beauté, la poésie, les grâces, l'étoile au front; ajoutons, une bonté non pas plus ingénieuse, mais plus angélique. Ce que madame Geoffrin eut de plus dans son gouvernement de salon bien autrement étendu et considérable, ce fut une raison plus ferme et plus à domicile en quelque sorte, qui faisait moins de frais et d'avances, moins de sacrifices au goût des autres; ce fut ce bon sens unique dont Walpole nous a si bien rendu l'idée, un esprit non-seulement délicat et fin, mais juste et *perçant*.



MARIE-ANTOINETTE.

Parmi les écrits qui peuvent donner une juste idée de la reine Marie-Antoinette et de son caractère aux années de sa prospérité et de sa jeunesse, je n'en sais pas qui porte mieux la conviction dans l'esprit du lecteur que la simple Notice du comte de La Marck, insérée par M. de Bacourt dans l'Introduction de l'ouvrage récemment publié sur Mirabeau. Le comte de La Marck dessine l'intérieur de la reine en quelques pages d'une observation très-nette. On y voit une Marie-Antoinette réelle et naturelle, non exagérée. On y pressent les fautes auxquelles ses alentours ne manqueront pas de la pousser, celles qu'on lui prêtera, et les armes qu'elle va fournir, sans y songer, à la malignité. On regrette qu'un observateur aussi impartial et aussi supérieur n'ait pas tracé un pareil portrait de la reine aux divers moments de son existence, jusqu'à l'heure où elle devient une grande victime et où ses hautes qualités de cœur éclatent assez pour frapper et intéresser tout ce qui est humain.

Il est une manière d'envisager Marie-Antoinette qui me paraît la vraie, et que je voudrais bien définir, parce que c'est de ce côté que me paraît devoir être aussi le jugement définitif de l'histoire. On peut, dans un sentiment élevé de compassion, s'éprendre d'un intérêt idéal pour Marie-Antoinette, vouloir la défendre sur tous les points, se constituer son avocat, son chevalier envers et contre tous, s'indi-

gner à la seule idée des taches et des faiblesses que d'autres croient découvrir dans sa vie : c'est là un rôle de défenseur qui est respectable s'il est sincère, qui se conçoit très-bien chez ceux qui avaient le culte de l'ancienne royauté, mais qui me touche bien moins chez les nouveaux venus en qui ce ne serait qu'un parti pris. Un tel point de vue n'est pas le mien; il saurait être difficilement celui des hommes qui n'ont été élevés à aucun degré dans la religion de l'ancienne monarchie, et c'est là, on n'en saurait disconvenir, le cas de l'immense majorité dans les générations actuelles et dans celles qui se préparent. Ce qui me paraît plus sûr et plus souhaitable pour cette touchante mémoire de Marie-Antoinette, c'est qu'il puisse se dégager, de la multitude d'écrits et de témoignages dont elle a été l'objet, une figure belle, noble, gracieuse, avec ses faiblesses, ses frivolités, ses fragilités peut-être, mais avec les qualités essentielles, conservées et retrouvées dans leur intégrité, de femme, de mère et par instants de reine, avec la bonté de tout temps généreuse, et finalement avec les mérites de résignation, de courage et de douceur qui couronnent les grandes infortunes. C'est par là qu'une fois établie historiquement dans cette mesure qui est belle encore, elle continuera d'intéresser à travers les âges tous ceux qui, de plus en plus indifférents aux formes politiques du passé, garderont les sentiments délicats et humains qui font partie de la civilisation comme de la nature, de tous ceux qui pleurent aux malheurs d'Hécube et d'Andromaque, et qui, en lisant le récit de malheurs pareils et plus grands encore, s'attendriront aux siens.

Mais il y a ici cette différence que la poésie seule s'est chargée de la tradition d'Andromaque et d'Hécube, et qu'on n'a pas les Mémoires de la Cour de Priam, au lieu qu'on a ceux de la Cour de Louis XVI, et qu'il n'y a pas moyen de n'en pas tenir compte. Que disent ces Mémoires sur Marie-Antoinette, je parle des Mémoires véritables et non des libelles? Que dit le comte de La Marck qui résume très-bien l'esprit de cette première époque? Arrivée à quinze ans en France, la jeune Dauphine n'en avait pas dix-neuf lorsqu'elle

se trouva reine à côté de Louis XVI. Ce prince, muni d'une instruction solide et doué de toutes les qualités morales qu'on sait, mais faible, timide, brusque, rude, et particulièrement disgracieux auprès des femmes, n'avait rien de ce qu'il fallait pour diriger sa jeune épouse. Celle-ci, fille d'une mère illustre, n'avait pu être élevée par Marie-Thérèse trop occupée des affaires d'État, et sa première éducation à Vienne avait été très-négligée. On ne lui avait jamais donné le goût ni l'idée d'une lecture sérieuse. Son esprit, assez juste et prompt, « saisissait et comprenait rapidement les choses dont on lui parlait, » mais n'avait ni une grande étendue ni une grande portée, rien en un mot de ce qui répare le défaut d'éducation ou de ce qui supplée à l'expérience. Aimable, gaie et innocemment railleuse, elle avait avant tout « une grande bonté de cœur et un désir persévérant d'obliger les personnes qui s'adressaient à elle. » Elle avait un grand besoin d'amitié et d'intimité, et elle chercha aussitôt quelque personne avec qui elle pût se lier comme il n'est point d'usage à la Cour. Son idéal de bonheur évidemment (chacun a le sien) était, au sortir des scènes de cérémonie qui l'ennuyaient, de trouver un monde aimable, riant, dévoué, choisi, au sein duquel elle parût oublier qu'elle était reine, tout en s'en ressouvenant bien au fond. Elle aimait, si l'on peut dire, à se donner le plaisir de cet oubli, et à ne se rappeler tout à coup ce qu'elle était que pour répandre les bonnes grâces autour d'elle. On a vu, dans les opéras-comiques et dans les pastorales, de ces reines déguisées qui font ainsi la joie et le charme de ce qui les entoure. Marie-Antoinette avait cet idéal de vie heureuse qu'elle eût pu réaliser sans inconvénients si elle fût restée simple archiduchesse à Vienne, ou si elle eût simplement régné en quelque Toscane ou en quelque Lorraine. Mais, en France, elle ne put l'essayer de même impunément, et son petit Trianon avec ses laiteries, ses bergeries et ses comédies, était trop près de Versailles. L'envie rôdait autour de ces lieux trop préférés, l'envie faisant signe à la bêtise et à la calomnie.

M. de La Marck a très-bien montré les inconvénients qu'il y eut

pour la reine à se restreindre d'abord si exclusivement dans le cercle de la comtesse Jules de Polignac, à donner à celle-ci, avec la qualité d'une amie, l'attitude d'une favorite, et à tous les hommes de cette coterie (les Vaudreuil, les Besenval, les Adhémar), des prétentions et des droits dont ils abusèrent si vite, chacun dans le sens de son humeur et de son ambition. Bien qu'elle ne vît jamais toute l'étendue de ces inconvénients, elle en aperçut pourtant quelque chose; elle sentait que là où elle cherchait le repos et le délassement du rang suprême, elle retrouvait encore une obsession intéressée, et quand on lui faisait remarquer qu'elle témoignait souvent trop de préférence à des étrangers de distinction qui passaient en France, et que cela pouvait lui nuire auprès des Français : « Vous avez raison, répondait-elle avec tristesse, mais ceux-là du moins ne me demandent rien. »

Quelques-uns des hommes qui, admis dans cette intimité et cette faveur de la reine, étaient obligés à plus de reconnaissance et de respect, furent les premiers à parler d'elle avec légèreté, parce qu'ils ne la trouvaient pas assez docile à leurs vues. Comme elle parut, à un certain moment, s'éloigner un peu du cercle Polignac et s'habituer dans le salon de madame d'Ossun, sa dame d'atour, « un habitué du salon Polignac (que M. de La Marck ne nomme pas, mais qui paraît avoir été un des plus considérables de ce cercle) fit contre la reine un couplet très-méchant, et ce couplet, fondé sur un infâme mensonge, alla circuler dans Paris. » C'est ainsi que la Cour même et l'intimité de la reine fournissaient le premier levain qui allait se mêler aux grossièretés et aux infamies du dehors. Pour elle, elle ignorait tout cela, et ne se doutait pas de ce qui indisposait contre elle à Versailles, pas plus que de ce qui aliénait d'elle à Paris.

Aujourd'hui encore, lorsqu'on veut citer quelque témoignage qui donne à penser contre Marie-Antoinette, le témoignage de quelqu'un qui compte, c'est dans les Mémoires du baron de Besenval qu'on le va chercher. Mandé auprès d'elle en 1778, lors du duel du comte d'Artois et du duc de Bourbon, M. de Besenval est introduit par

Campan (secrétaire du cabinet) dans une chambre particulière qu'il ne connaissait pas, « simplement, mais commodément meublée. — Je fus étonné, ajoute-t-il en passant, non pas que la reine eût désiré tant de facilités, mais qu'elle eût osé se les procurer. » Cette simple phrase, jetée en courant, est pleine d'insinuations, et les ennemis n'ont pas manqué de la relever.

Ici je n'affecterai pas plus de sous-entendus qu'il n'en faut, et je ne craindrai pas de toucher le point le plus délicat. Il est des personnes dont la préoccupation consiste à nier absolument toute légèreté et toute faiblesse de cœur de Marie-Antoinette (supposé qu'il s'en rencontre quelqu'une à cette époque de sa vie). Pour moi, je pense hardiment que l'intérêt qui s'attache à sa mémoire, que la pitié qu'excitent son malheur et la façon généreuse dont elle l'a porté, que l'exécration que méritent ses juges et ses bourreaux, ne sauraient en rien dépendre de quelque découverte antérieure, tenant à une fragilité de femme, ni s'en trouver le moins du monde infirmés. Or, maintenant, dans l'état actuel des renseignements historiques sur Marie-Antoinette, en se rendant compte des vrais témoignages, et en se souvenant aussi de ce qu'on a ouï raconter à des contemporains assez bien informés, il est très-permis de penser qu'en effet cette personne affectueuse et vive, tout entière à ses impressions, amie des manières élégantes et des formes chevaleresques, ayant besoin tout simplement aussi d'épanchement et de protection, a pu avoir durant ces quinze années de sa jeunesse quelque préférence de cœur : ce serait plutôt le contraire qui serait bien étrange. Beaucoup d'ambitieux, beaucoup de fats, cependant, furent sur les rangs et échouèrent; il y eut des tentatives, des commencements sans nombre. Nous avons entendu Lauzun l'autre jour (1) expliquer son aventure à sa manière : le fait est que, d'une manière ou d'une autre, il échoua. Le prince de Ligne en ce temps-là venait souvent en France, et c'était un de ces étrangers tout français et tout aimables avec lesquels se plaisait particulièrement la reine. Il avait l'honneur de

(1) Dans une *Causerie* sur Lauzun.

l'accompagner le matin à la promenade : « C'était, dit-il, à de semblables promenades à cheval, tout seul avec la reine, quoique entouré de son fastueux cortége royal, qu'elle m'apprenait mille anecdotes intéressantes qui la regardaient et tous les piéges qu'on lui avait tendus pour lui donner des amants. Tantôt c'était la maison de Noailles qui voulait qu'elle en prît le vicomte, tantôt la cabale Choiseul qui lui destinait Biron (Lauzun), *qui depuis !... mais alors il était vertueux*. La duchesse de Duras, quand elle était de semaine, nous accompagnait à cheval ; mais nous la laissions avec les écuyers, et c'était une des étourderies de la reine et l'un de ses plus grands crimes, puisqu'elle n'en faisait point d'autre que de négligence à l'égard des ennuyeux et ennuyeuses, qui sont toujours implacables. » Ainsi, voilà la contre-partie du récit de Lauzun et la version de la reine à son tour. Je ferai toutefois remarquer qu'il n'était nullement probable que Lauzun agît pour le compte de la cabale Choiseul, avec qui il était assez mal de tout temps ; mais les alentours de la reine avaient eu intérêt à le présenter sous ce jour pour le perdre définitivement.

C'est ce même prince de Ligne qui a dit d'elle ailleurs : « Sa prétendue galanterie ne fut jamais qu'un sentiment profond d'amitié, et peut-être *distingué* pour *une ou deux* personnes (je lui laisse son style de grand seigneur), et une coquetterie générale de femme et de reine pour plaire à tout le monde. » Cette impression ou cette conjecture, que je retrouve également chez d'autres bons observateurs qui ont approché de Marie-Antoinette, reste, je crois, la plus vraisemblable. Ces *deux* personnes qu'elle a particulièrement distinguées en des temps différents, paraissent avoir été le duc de Coigny d'abord, homme prudent et déjà mûr, et en dernier lieu M. de Fersen, celui-ci colonel du régiment Royal-Suédois au service de France, caractère élevé, chevaleresque, et qui, aux jours du malheur, ne s'est trahi que par son dévouement absolu.

Au reste, lorsqu'il s'agit de ces particularités intimes et secrètes sur lesquelles il est si aisé de ramasser maint propos et si difficile

d'acquérir une certitude, je crois qu'il est bon de rappeler le mot si sensé que disait un jour madame de Lassay (fille naturelle d'un Condé) à son mari qu'elle entendait discuter à fond et trancher sur la vertu de madame de Maintenon : elle le regarda avec étonnement et lui dit, d'un sang-froid admirable : « Comment faites-vous, monsieur, pour être si sûr de ces choses-là ? » Ce mot, qui est piquant, adressé par une femme à son mari qui se prétend sûr d'une vertu controversée, n'est pas moins vrai dans tous les sens, et peut s'adresser également à ceux qui se croient si sûrs de ces fautes d'autrui dont personne jamais n'est témoin.

La beauté de la reine dans sa jeunesse a été fort célébrée. Ce n'était pas une beauté à prendre chaque trait en détail : les yeux, bien qu'expressifs, n'étaient pas très-beaux ; son nez aquilin semblait trop prononcé : « Je ne suis pas bien sûr que son nez fût celui de son visage, » a dit un témoin spirituel. Sa lèvre inférieure était plus marquée et plus forte qu'on ne le demande à la bouche d'une jolie femme ; sa taille aussi était un peu pleine ; mais l'ensemble était d'un grand air et d'une souveraine noblesse. Même dans le négligé, c'était une beauté de reine plutôt que de femme du monde : « Aucune femme, a dit M. de Meilhan, ne portait mieux sa tête, qui était attachée de manière à ce que chacun de ses mouvements eût de la grâce et de la noblesse. Sa démarche était noble et légère, et rappelait cette expression de Virgile : *Incessu patuit dea*. Ce qu'il y avait de plus rare dans sa personne était l'union de la grâce et de la dignité la plus imposante. » Ajoutez un teint éblouissant de fraîcheur, des bras, des mains admirables, un charmant sourire, une parole appropriée, et qui s'inspirait moins de l'esprit que de l'âme, du désir d'être bonne et de plaire. Elle pouvait aimer comme elle faisait la liberté des entretiens et des jeux, la familiarité des intérieurs ; elle pouvait jouer à la vie de bergère ou de femme à la mode, il lui suffisait de se lever, de reprendre en un rien son air de tête : elle était reine.

Pendant longtemps cette gracieuse femme, pleine de confiance

au prestige de la royauté et ne songeant qu'à le tempérer doucement autour d'elle, ne s'occupa point de politique, ou, du moins, elle ne le faisait que par accidents, et, en quelque sorte, poussée à bout par son cercle intime. Elle continuait sa vie de féerie et d'illusion, quand déjà les propos odieux, les couplets satiriques et les pamphlets infâmes couraient Paris et lui imputaient une influence secrète et continue qu'elle n'avait pas. L'affaire du Collier fut le premier signal de ses malheurs, et le bandeau qui lui couvrait jusque-là les yeux se déchira. Elle commença à sortir de son hameau enchanté, et à découvrir le monde tel qu'il est quand il a intérêt à être méchant. Lorsqu'elle fut amenée à s'occuper habituellement des choses publiques et à avoir un avis sur les mesures et les événements extraordinaires qui, chaque jour, forçaient l'attention, elle y apporta les dispositions les moins politiques qui se peuvent imaginer, je veux dire l'indignation contre les lâchetés, les préventions personnelles dont son intérêt le plus évident ne parvenait point toujours à la faire triompher, un ressentiment des injures qui n'était pas le désir de la vengeance, mais bien la souffrance délicate et fière de la dignité blessée. Si Louis XVI avait été autre, et s'il avait offert quelque prise à une impulsion active, énergique, il n'y a nul doute qu'à un moment ou à un autre, sous l'inspiration de la reine, il ne se fût tenté quelque entreprise qui aurait bien pu être un coup de tête, mais qui peut-être aussi aurait rétabli pour quelque temps l'ordre monarchique ébranlé. Il n'en fut point ainsi : cette âme de Louis XVI échappait et se dérobait à son rôle de roi par ses vertus mêmes; sa nature, toute composée de piété et d'humanité, tendait perpétuellement au sacrifice, et de faiblesse en faiblesse il ne devait plus retrouver de grandeur qu'en devenant un martyr. La reine n'avait point en elle ce qu'il fallait pour triompher d'une incapacité et d'une inertie royale si absolues. Elle avait des élans, mais point de suite. C'est la plainte perpétuelle qui revient sous la plume du comte de La Marck dans la Correspondance secrète qu'on vient de publier : « La reine, écrivait-il au comte de Mercy-Argenteau (30 décembre

1790), la reine a certainement l'esprit et la fermeté qui peuvent suffire à de grandes choses; mais il faut avouer, et vous avez pu le remarquer mieux que moi, que, soit dans les affaires, soit même simplement dans la conversation, elle n'apporte pas toujours ce degré d'attention et cette suite qui sont indispensables pour apprendre à fond ce qu'on doit savoir pour prévenir les erreurs et pour assurer le succès. » Et ailleurs, toujours du même au même (28 septembre 1791) : « Il faut trancher le mot, le roi est incapable de régner, et la reine, bien secondée, peut seule suppléer à cette incapacité. Cela même ne suffirait pas : il faudrait encore que la reine reconnût la nécessité de s'occuper des affaires avec méthode et suite; il faudrait qu'elle se fît la loi de ne plus accorder une demi-confiance à beaucoup de gens, et qu'elle donnât en revanche sa confiance entière à celui qu'elle aurait choisi pour la seconder. » Et encore (10 octobre 1791) : « La reine, avec de l'esprit et un courage éprouvé, laisse cependant échapper toutes les occasions qui se présentent de s'emparer des rênes du gouvernement, et d'entourer le roi de gens fidèles, dévoués à la servir et à sauver l'État avec elle et par elle. » En effet, on ne revient pas d'une si longue et si habituelle légèreté en un jour; ce n'eût pas été trop du génie d'une Catherine de Russie pour lutter contre les dangers si imprévus à celle qui n'avait jamais ouvert un livre d'histoire en sa vie, et qui avait rêvé une royauté de loisir et de village à Trianon : c'est assez que cette frivolité passée n'ait en rien entamé ni abaissé le cœur, et qu'il se soit trouvé dans l'épreuve aussi généreux, aussi fier, aussi royal et aussi pleinement doué qu'il pouvait l'être en sortant des mains de la nature.

Je ne discuterai pas, on le pense bien, la ligne de politique à laquelle Marie-Antoinette croyait bon de revenir quand elle était livrée à elle-même. Nous ne sommes pas ici des puristes constitutionnels : ce qu'elle voulait, ce n'était pas la Constitution de 91 assurément, c'était le salut du trône, celui de la France comme elle l'entendait, l'honneur du roi et le sien, et celui de sa noblesse, l'intégrité de l'héritage à léguer à ses enfants; ne lui demandez pas

autre chose. Les lettres qu'on a déjà publiées d'elle, d'autres qu'on publiera un jour, permettront d'établir cette portion de l'histoire avec certitude. Elle voulait le salut de l'État par son frère l'Empereur, par les puissances étrangères, mais point par les émigrés. Son indignation ne se contenait point contre ceux-ci : « Les lâches, après nous avoir abandonnés, s'écriait-elle, veulent exiger que seuls nous nous exposions et seuls nous servions tous leurs intérêts. » Dans une très-belle lettre adressée au comte de Mercy-Argenteau, où on lit ces mots, elle disait encore, après avoir exposé un plan désespéré (août 1791) : « J'ai écouté, autant que je l'ai pu, des gens des deux côtés, et c'est de tous leurs avis que je me suis formé le mien ; je ne sais pas s'il sera suivi, vous connaissez la personne à laquelle j'ai affaire (le roi) : au moment où on la croit persuadée, un mot, un raisonnement la fait changer sans qu'elle s'en doute ; c'est aussi pour cela que mille choses ne sont point à entreprendre. Enfin, quoi qu'il arrive, conservez-moi votre amitié et votre attachement, j'en ai bien besoin, et croyez que, quel que soit le malheur qui me poursuit, je peux céder aux circonstances, mais jamais je ne consentirai à rien d'indigne de moi ; c'est dans le malheur qu'on sent davantage ce qu'on est. Mon sang coule dans les veines de mon fils, et j'espère qu'un jour il se montrera digne petit-fils de Marie-Thérèse. »

Son dernier éclair de joie et d'espérance avait été au voyage de Varennes. Au moment où ce voyage tant différé allait s'exécuter enfin, vers minuit, la reine, traversant le Carrousel à pied pour aller trouver la voiture préparée pour la famille royale par M. de Fersen, rencontra celle de M. de La Fayette qui passait : elle la remarqua, « et elle eut même la fantaisie, avec une badine qu'elle tenait à la main, de chercher à toucher les roues de la voiture. » C'était une innocente vengeance. Ce coup de badine fut comme sa dernière gaieté de jeune femme. A trois jours de là, que l'aspect était différent ! Au moment où madame Campan la revit après le retour de Varennes, la reine ôta son bonnet, et lui dit de voir l'effet

que la douleur avait produit sur ses cheveux : « en une seule nuit ils étaient devenus blancs comme ceux d'une femme de soixante-dix ans. » Elle en avait trente-six.

Les deux dernières années de la reine suffiraient pour racheter mille fois plus de fautes que n'en put commettre aux années légères cette personne de grâce et d'élégance, et pour consacrer dans la pitié des âges une semblable destinée. Prisonnière dans son intérieur, en proie à de continuelles angoisses, on la voit s'épurer à côté de cette sœur si sainte, Madame Élisabeth, se ranger et se fortifier de plus en plus dans ces sentiments de famille et de religion domestique qui ne consolent à ce degré que les âmes naturellement bonnes et non corrompues. Aux journées fatales, aux journées d'insurrection et d'émeute, quand sa demeure tout entière est envahie, elle est à son poste ; elle essuie l'orage avec fierté, avec noblesse, avec clémence, en même temps qu'elle couvre de son corps ses enfants. Du milieu de ses propres dangers, elle est tout occupée, dans sa bonté, de ceux des autres, et elle se montre attentive à ne compromettre personne inutilement dans sa cause. Le dernier jour, le jour suprême de la royauté, au 10 août, elle essaie de donner à Louis XVI un élan qui l'eût fait mourir en roi, en fils de Louis XIV ; mais c'est en chrétien et en fils de saint Louis qu'il devait mourir. Elle entre à son tour elle-même dans cette voie d'un héroïsme tout de résignation et de patience. Une fois enfermée au Temple, elle fait de la tapisserie, s'occupe de l'éducation de sa fille et de son fils, compose pour ses enfants une prière, et s'accoutume à boire le calice en silence. La tête de la princesse de Lamballe, présentée aux barreaux, lui avait donné le premier froid de la mort. Au moment où elle sortait du Temple pour être transférée à la Conciergerie, elle se frappa la tête au guichet, n'ayant point songé à se baisser ; on lui demanda si elle s'était fait du mal : « Oh ! non, dit-elle ; rien à présent ne peut me faire du mal. » Mais chaque heure de son agonie a été notée, et ce n'est pas à nous à le redire. Je ne crois pas qu'il puisse exister de monument d'une stupidité plus atroce, plus ignominieuse pour notre

espèce, que le procès de Marie-Antoinette tel qu'on le peut lire officiellement reproduit au tome XXIX[e] de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*. La plupart des réponses qu'elle fit aux accusations sont tronquées ou supprimées ; mais, comme en tout procès inique, le texte seul des imputations dépose contre les assassins. Quand on pense qu'un siècle dit de lumières, et de la plus raffinée civilisation, aboutit à des actes publics de cette barbarie, on se prend à douter de la nature humaine et à s'épouvanter de la bête féroce, aussi bête que féroce en effet, qu'elle contient toujours en elle-même et qui ne demande qu'à sortir. Aussitôt après sa condamnation, ramenée du tribunal à la Conciergerie, Marie-Antoinette écrivit une lettre datée du 16 octobre, à quatre heures et demie du matin, et adressée à Madame Élisabeth. Dans cette lettre dont on vient de reproduire le *fac-simile* (1), et qui est d'une grande simplicité de ton, on lit : « C'est à vous, ma sœur, que j'écris pour la dernière fois. Je viens d'être condamnée, non pas à une mort honteuse, elle ne l'est que pour les criminels, mais à aller rejoindre votre frère. Comme lui innocente, j'espère montrer la même fermeté que lui dans ces derniers moments. Je suis calme comme on l'est quand la conscience ne reproche rien ; j'ai un profond regret d'abandonner mes pauvres enfants. Vous savez que je n'existais que pour eux ; et vous, ma bonne et tendre sœur, vous qui avez par votre amitié tout sacrifié pour être avec nous, dans quelle position je vous laisse !... » Les sentiments les plus vrais de la mère, de l'amie, de la chrétienne soumise, respirent dans cette lettre testamentaire. On sait que Marie-Antoinette fit preuve, quelques heures après, de ce calme et de cette fermeté qu'elle espérait avoir au suprême moment, et le procès-verbal des bourreaux reconnaît lui-même qu'elle monta sur l'échafaud avec *assez de courage*.

Je ne crois pas qu'on ait encore tous les éléments pour écrire avec la simplicité qui convient la vie de Marie-Antoinette : il existe d'elle

(1) *La dernière lettre de la Reine Marie-Antoinette*, Paris, 1851. (Courcier, 9, rue Hautefeuille.)

des recueils manuscrits de lettres à son frère l'empereur Joseph, à l'empereur Léopold, et la Chancellerie de Vienne doit contenir en ce genre des trésors. Mais j'ose conjecturer que la publication de ces pièces confidentielles, si elle a lieu un jour, ne fera que confirmer l'idée que la réflexion et une lecture attentive des Mémoires peuvent donner dès à présent. La noble mère de Marie-Antoinette, de qui elle tenait ce nez d'aigle et ce port de reine, lui imprima le cachet de sa race ; mais ce caractère impérial, qui reparaissait aux grands moments, n'était pas celui de l'habitude de son esprit, de son éducation et de son rêve ; elle ne se retrouvait la fille des Césars que par saillies. Elle était faite pour être l'héritière paisible et un peu bergère de l'Empire, plutôt que pour reconquérir elle-même son royaume ; avant tout, sous ce front auguste, elle était faite pour être femme aimable, amie constante et fidèle, mère tendre et dévouée. Elle avait toutes les qualités et les grâces, et quelques-unes aussi des faiblesses de la femme. L'adversité lui rendit des vertus ; l'élévation du cœur et la dignité du caractère se dessinèrent avec d'autant plus d'éclat qu'elles n'étaient point portées par un esprit tout à fait à la hauteur des circonstances. Telle qu'elle est, victime de la plus odieuse et de la plus brutale des immolations, exemple de la plus épouvantable des vicissitudes, elle n'a point besoin que le culte des vieilles races subsiste pour soulever un sentiment de sympathie et de pitié délicate chez tous ceux qui liront le récit et de ses brillantes années et de ses dernières tortures. Tout homme qui aura dans le cœur quelque chose de la générosité d'un Barnave, éprouvera la même impression et, s'il faut le dire, la même conversion que lui, en approchant de cette noble figure si outragée. Quant aux femmes, madame de Staël leur a dès longtemps adressé le mot qui peut leur aller le plus au cœur, quand elle a dit dans la Défense qu'elle a donnée de Marie-Antoinette : « Je reviens à vous, femmes immolées toutes dans une mère si tendre, immolées toutes par l'attentat qui serait commis sur la faiblesse... ; c'en est fait de votre empire si la férocité règne. » Marie-Antoinette est mère encore plus que reine en effet. On sait ce pre-

mier mot qui lui échappa lorsque, n'étant que Dauphine, on blâmait devant elle une femme qui, pour obtenir le pardon de son fils compromis dans un duel, s'était adressée à madame Du Barry elle-même : « A sa place, j'en aurais fait autant, et, s'il l'avait fallu, je me serais jetée même aux pieds de *Zamore* » (le petit nègre de madame Du Barry). Et l'on sait aussi ce dernier mot de Marie-Antoinette devant l'atroce tribunal, lorsque, interrogée sur d'affreuses imputations qui touchaient à l'innocence de son fils, elle s'écria pour toute réponse : « J'en appelle à toutes les mères ! » C'est là le cri suprême qui domine sa vie, le cri qui va aux entrailles et qui retentira pour elle dans l'avenir.

Un jour, au Temple, un projet d'évasion avait été concerté, et elle y avait consenti. Le lendemain, elle écrivit qu'elle ne pouvait s'y décider, puisqu'il fallait, en fuyant, se séparer de son fils : « Quelque bonheur que j'eusse éprouvé à être hors d'ici, écrivait-elle, je ne peux pas consentir à me séparer de lui... Je ne pourrais jouir de rien en laissant mes enfants, et cette idée ne me laisse pas même de regrets. » Ce sentiment, dira-t-on, est bien simple, et c'est pour cela précisément qu'il est beau.



GOETHE ET BETTINA.

Nous avons vu une fois, si l'on s'en souvient (1), Jean-Jacques Rousseau en correspondance avec une de ses admiratrices qui s'était éprise de lui jusqu'à oser l'aimer. Madame de La Tour-Franqueville, après la lecture de *la Nouvelle Héloïse*, se monte la tête, se croit une Julie d'Étange, et elle écrit des lettres très-vives au grand écrivain, qui la traite assez mal et en misanthrope qu'il est. Il est curieux de voir comment, dans un cas analogue, le grand poëte de l'Allemagne, Goethe, traita différemment l'une de ses jeunes admiratrices, qui lui déclarait avec exaltation son amour. Mais, dans ce cas non plus que dans l'autre, il ne faut pas s'attendre à un amour vrai, naturel, partagé, à l'amour de deux êtres qui échangent et confondent les sentiments les plus chers. Ce n'est pas de l'amour proprement dit, c'est un culte; il y a une prêtresse et un dieu. Seulement, Rousseau était un dieu malade, quinteux, atteint de gravelle, et qui avait moins de bons que de mauvais jours. Goethe est un dieu supérieur, calme, serein, égal, bien portant et bienveillant, le Jupiter Olympien qui regarde et sourit.

Au printemps de 1807, il y avait à Francfort une charmante jeune

(1) Dans une *Causerie* qui avait pour sujet J.-J. Rousseau et madame de La Tour-Franqueville.

fille, âgée de dix-neuf ans, et si petite qu'elle n'en paraissait que douze ou treize. Bettina Brentano, fille d'un père italien établi et marié à Francfort, appartenait à une famille très-originale et dont tous les membres avaient un cachet de singularité et de fantaisie. C'était un propos qui avait cours dans la ville, que « là où la folie finit chez les autres, elle ne faisait que commencer chez les Brentano. » La petite Bettina n'aurait pas pris ce mot pour une injure : « Ce que d'autres appellent extravagance est compréhensible pour moi, disait-elle, et fait partie d'un savoir intérieur que je ne puis exprimer. » Elle avait en elle le démon, le lutin, la fée, ce qu'il y a au monde de plus opposé à l'esprit bourgeois et formaliste avec qui elle était en guerre déclarée. Restée Italienne par son imagination qui était colorée, pittoresque et lumineuse, elle y combinait la rêverie et l'exaltation allemande, qu'elle semblait pousser par moments jusqu'à l'hallucination et l'illuminisme : « Il y a en moi, disait-elle, un démon qui s'oppose à tout ce qui veut faire de la réalité. » La poésie était son monde naturel. Elle sentait l'art et la nature comme on ne les sent qu'en Italie ; mais ce sentiment, commencé à l'italienne, se traduisait, se terminait trop souvent en vapeurs et en brouillards, non sans avoir passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Bref, au milieu de tant de qualités rares qui décoraient la petite Bettina et qui en faisaient une merveille, il ne lui manquait que ce qu'on appellerait tout net *le bon sens français*, lequel n'est peut-être pas compatible avec tous ces autres dons. Il semblait que la famille de Bettina, en venant d'Italie en Allemagne, fût passée, non par la France, mais par le Tyrol, en compagnie de quelque troupe de gais Bohêmes. Au reste, ces défauts que j'indique peuvent se marquer en avançant dans la vie ; mais, à dix-neuf ans, ce n'est qu'un piquant de plus et qu'une grâce.

En parlant si librement de Bettina, j'ai presque besoin de m'en excuser, car Bettina Brentano, devenue madame d'Arnim, veuve aujourd'hui d'Achim d'Arnim, l'un des poëtes distingués de l'Allemagne, vit à Berlin, entourée des hommes les plus remarquables,

jouissant d'une considération qui n'est pas due seulement aux facultés élevées de l'esprit, mais qui tient aussi aux vertus excellentes de l'âme et du caractère. Cette fée, si longtemps lutine, se trouve être, assure-t-on, l'un des plus dévoués des cœurs de femme. Mais c'est elle-même qui, en 1835, deux ans après la mort de Goethe, a publié cette Correspondance qui nous la fait connaître tout entière, et qui nous permet, qui nous oblige d'en parler si à notre aise et si hardiment. Ce livre, traduit en français par une femme de mérite qui s'est dérobée sous le pseudonyme de *Sébastien Albin*, est un des plus curieux et des plus propres à nous faire pénétrer dans les différences qui séparent le génie allemand du nôtre. La préface de l'auteur commence par ces mots : « *Ce livre est pour les bons et non pour les méchants.* » C'est comme qui dirait : *Honni soit qui mal y pense!*

Ce fut donc cette jeune fille de dix-neuf ans, Bettina, qui se mit un jour brusquement à aimer le grand poëte Goethe d'un amour idéal, et sans l'avoir encore vu. Un matin qu'assise dans le jardin parfumé et silencieux, elle rêvait à son isolement, l'idée de Goethe se présenta à son esprit; elle ne le connaissait que par sa renommée, par ses livres, par le mal même qu'elle entendait quelquefois dire autour d'elle de son caractère indifférent et froid. Son imagination se prit à l'instant, et l'objet de son culte fut trouvé.

Goethe avait alors cinquante-huit ans; il avait un peu aimé dans sa jeunesse la mère de Bettina. Il vivait depuis longues années à Weimar, à la petite Cour de Charles-Auguste, dans la faveur, ou, pour mieux dire, dans l'amitié et l'intimité du prince, dans une étude calme, variée, universelle, dans une fécondité de production incessante et facile, en tout au comble de la félicité, du génie et de la gloire. La mère de Goethe habitait Francfort; Bettina se lia avec elle et se mit à aimer, à étudier et à deviner le fils dans la personne de cette mère si remarquable et si digne de celui qu'elle avait mis au monde.

Cette vieille mère de Goethe, *madame la Conseillère de Goethe*, comme on l'appelait, d'un caractère si élevé, si noble, j'allais dire

si auguste, toute pleine de grandes paroles et de conversations mémorables, n'aime rien tant que d'entendre parler de son fils; elle a, quand on lui parle de lui, *de grands yeux d'enfant* qui se fixent sur vous et dans lesquels brille le plus parfait contentement. Elle a fait de Bettina sa favorite; celle-ci, en entrant, s'assied sur un petit tabouret à ses pieds, entame la conversation à tort et à travers, dérange la gravité des alentours et se permet toute licence, sûre d'être toujours pardonnée. La digne madame de Goethe, qui a en elle le sentiment du réel et le bon sens, a compris tout d'abord que cet amour de la jeune fille pour son fils ne tirait pas à conséquence, que cette flamme, ce feu de *fusée,* ne brûlerait personne. Elle se raille du rêve de la jeune fille, qui le lui rend de reste en lutineries, et, tout en la raillant de ce rêve, elle en profite; car il n'est pas de jour où, dans sa solitude, cette mère heureuse ne pense à son fils, « et ces pensées, dit-elle, sont de l'or pour moi. » Mais à qui en parlerait-elle? devant qui compterait-elle son or, cet or qui n'est pas fait pour les profanes, sinon devant Bettina? Aussi, quand cette folâtre est absente, quand elle court les bords du Rhin, comme cela lui arrive souvent, et qu'elle va faire l'école buissonnière à chaque vieille tour et à chaque rocher, elle manque bien à sa chère madame la Conseillère :

« Dépêche-toi de revenir à la maison, lui écrit celle-ci. Cette « année je ne me sens pas aussi bien que l'année dernière; quelque- « fois je te désire avec une certaine frayeur, et je reste des heures « entières à penser à Wolfgang (prénom de Goethe), quand il était « enfant et qu'il se roulait à mes pieds; puis, comme il savait si « bien jouer avec son frère Jacques, et lui raconter des histoires! Il « me faut absolument quelqu'un à qui je puisse dire tout cela, *et « personne ne m'écoute aussi bien que toi.* Je voudrais vraiment que « tu fusses là, près de moi. »

Bettina revient donc près de la mère de celui qu'elle vénère et qu'elle adore; et ce sont des conversations sans fin sur cette enfance de Goethe, sur ce qu'il annonçait de bonne heure, sur les circon-

stances de sa naissance, sur le poirier que planta son grand-père pour marquer ce beau jour, et qui prospéra si bien, sur la *chaise verte* où s'asseyait sa mère quand elle lui contait les histoires sans fin qui l'émerveillaient, sur les présages et les premiers indices de son génie en éveil. Jamais enfance d'un dieu n'a été épiée et recueillie dans ses moindres événements avec plus de curiosité pieuse. Une fois qu'il traversait la rue avec plusieurs autres enfants, sa mère, et une personne qui était avec elle à la fenêtre, remarquèrent qu'il marchait *avec beaucoup de majesté,* et lui dirent que cette manière de se tenir droit le distinguait des autres enfants de son âge. « C'est par là que je veux commencer, répondit-il; plus tard je me distinguerai par toutes sortes de choses. » — « Et cela s'est réalisé, » ajoutait la mère. — Bettina sait toutes ces choses des commencements mieux que Goethe lui-même; c'est à elle qu'il aura recours dans la suite, quand il voudra les retrouver pour les enregistrer dans ses Mémoires, et elle aura raison de lui dire : « Quant à moi, qu'est-ce que ma vie, sinon un profond miroir de ta vie? »

Un jour, Goethe était déjà un beau jeune homme, le plus beau de ceux de son âge; il aimait fort l'exercice du patin, et il engagea sa mère à venir voir comment il y réussissait. Il faisait un beau soleil d'hiver. La mère de Goethe, qui aimait la magnificence, mit « une pelisse fourrée de velours cramoisi, qui avait une longue queue et des agrafes d'or, » et elle monta en voiture avec ses amis :

« Arrivés au Mein, raconte-t-elle, nous y trouvâmes mon fils « qui patinait. Il volait comme une flèche à travers la foule des pati- « neurs; ses joues étaient rougies par l'air vif, et ses cheveux châ- « tains tout à fait dépoudrés. Dès qu'il aperçut ma pelisse cramoisie, « il s'approcha de la voiture et me regarda en souriant très-gracieu- « sement : — Eh bien! que veux-tu? lui dis-je. — Mère, vous « n'avez pas froid dans la voiture, donnez-moi votre manteau de « velours. — Mais tu ne veux pas le mettre, au moins? — Cer- « tainement que je veux le mettre. — Allons, me voilà ôtant ma « bonne pelisse chaude; il la met, jette la queue sur son bras, et

« s'élance sur la glace *comme un fils des dieux.* Ah! Bettine, si tu « l'avais vu! il n'y a plus rien d'aussi beau; j'en applaudis de « bonheur! Je le verrai toute ma vie, sortant par une arche du « pont et rentrant par l'autre : le vent soulevait derrière lui la « queue de la pelisse, qu'il avait laissée tomber. »

Et elle ajoute que la mère de Bettina était sur le rivage et que c'était à elle que son fils, ce jour-là, voulait plaire. Mais n'avez-vous pas senti dans ce simple récit de la mère tout l'orgueil de Latone : *C'est un fils des dieux?* Ne croirait-on pas vraiment entendre, non la femme d'un bourgeois de Francfort, mais l'épouse d'un sénateur romain, une impératrice romaine ou Cornélie?

Ce que sentait cette mère alors, toute l'Allemagne depuis l'a senti pour Goethe : Goethe, c'est *la patrie allemande.*

En lisant ces lettres de Bettina, on fait comme elle : on se surprend à étudier Goethe dans sa mère, et on l'y retrouve plus grand, plus simple du moins et plus naturel, avant l'étiquette, et dans la haute sincérité de sa race. On voudrait qu'il se fût un peu plus ressouvenu, dans son génie, de ce mot de sa mère : « Il n'y a rien de plus grand que quand l'homme se fait sentir dans l'homme. » — On a dit que Goethe aimait peu sa mère, qu'il l'aimait froidement, que, pendant de longues années, séparé d'elle seulement par une quarantaine de lieues, il ne la visita point; on l'a taxé à ce sujet d'égoïsme et de sécheresse. Je crois qu'ici on a exagéré. Avant de refuser une qualité à Goethe, il faut y regarder à deux fois, car le premier aspect chez lui est celui d'une certaine froideur, mais cette froideur recouvre souvent la qualité première subsistante. Une mère ne continue pas d'aimer et de révérer à ce point un fils jusqu'à la dernière heure, quand il a envers elle un tort grave. La mère de Goethe n'en trouvait aucun à son fils, et il ne nous appartient pas d'être plus sévère qu'elle. Ce fils aimait sa mère à sa manière, à la manière de tous deux, et, quoique cette façon filiale ne soit pas peut-être de celles qui doivent se proposer en modèle, il n'était point ingrat : « *Tiens chaud de cœur à ma mère,* écrivait-il à Bettina...

Je voudrais cordialement être à même de te récompenser de tes soins pour ma mère. Il me venait un *courant d'air* de son côté. Maintenant que je te sais près d'elle, je suis rassuré, j'ai chaud. » Ce *courant d'air* pourtant ne laisse pas de faire sourire; Fontenelle n'eût pas mieux dit. J'ai pensé quelquefois qu'on pourrait définir Goethe à notre usage, *un Fontenelle revêtu de poésie.* Au moment où il perdit sa mère, Bettina lui écrivait, en faisant allusion à cette disposition froide et ennemie de la douleur, qu'on lui attribue : « On prétend que tu te détournes de ce qui est triste et irréparable : ne te détourne pas de l'image de ta mère mourante. Sache combien elle fut aimante et sage à son dernier moment, et combien *l'élément poétique* prédominait en elle. » Par ce dernier trait, elle montre bien qu'elle sait l'endroit par où il faut le pénétrer. Goethe lui répond avec des paroles senties de reconnaissance pour tout ce que sa mère lui a dû de soins dans sa vieillesse et de *reverdissement.* Mais, à dater de ce jour, celle qui faisait leur principal lien leur manqua, et la liaison bientôt s'en ressentit.

Cependant j'ai dit que Bettina s'était éprise d'amour pour Goethe, et on pourrait demander à quels signes cet amour se reconnaissait. Oh! ce n'était point un amour vulgaire; ce n'était pas même un amour naturel, comme ceux de Didon, ou de Juliette, ou de Virginie, un de ces amours qui brûlent et consument jusqu'à ce qu'il y ait eu satisfaction du désir. C'était un amour idéal, mieux qu'un amour de tête, et pas tout à fait un amour de cœur. Je ne sais trop comment l'expliquer, et Bettina y était bien embarrassée elle-même. Le fait est que, douée d'une vive imagination, d'un sens poétique exquis, d'un sentiment passionné de la nature, elle personnifiait tous ses goûts et toutes ses inspirations de jeunesse dans la figure de Goethe, et qu'elle l'aimait avec transport comme le type vivant de tout ce qu'elle rêvait. Aussi cet amour ne faisait nullement son tourment à elle, mais plutôt son bonheur : « Je sais un secret, disait-elle : quand deux êtres sont réunis et que le génie divin est avec eux, c'est là le plus grand bonheur possible. » Et il lui suffisait le plus

souvent que cette réunion fût en idée et en esprit. Lui qui connaissait la vie et les sens non moins que l'idéal, il avait tout d'abord classé cet amour, et il ne s'en défiait pas, à condition de ne pas trop le laisser approcher de lui. Le privilége des dieux est, comme on sait, une éternelle jeunesse ; même à cinquante-huit ans, Goethe n'eût pas sans doute été un vieillard assez aguerri pour supporter tous les jours, sans danger, le voisinage et les familiarités, les agaceries innocentes de Bettina. Mais Bettina vivait loin de lui ; elle lui écrivait des lettres pleines de vie, brillantes de sensations, de couleurs, de sons et d'arabesques de tout genre, qui l'intéressaient et le rajeunissaient agréablement. C'était un être nouveau et plein de grâce, qui venait s'offrir à son observation de poëte et de naturaliste. Elle lui rouvrait tout *un livre* imprévu *d'admirables images et de charmantes représentations*. Pour lui, il valait autant lire ce livre-là qu'un autre, d'autant plus que son nom s'y trouvait encadré dans l'auréole à chaque page. Il appelait ces pages de Bettina *les Évangiles de la nature* : « Continue de prêcher, lui disait-il, tes Évangiles de la nature. » Il se sentait le dieu *fait homme* de cet Évangile-là. Elle lui rendait surtout, et *utilement* pour son talent d'artiste, les impressions et la fraîcheur du passé qu'il avait perdues dans sa vie un peu factice : « Mes souvenirs de jeunesse connaissent tout ce que tu me dis, lui écrivait-il ; cela me fait l'effet du lointain qu'on se rappelle tout à coup distinctement, quoiqu'on l'ait pendant longtemps oublié. » Il ne se prodigue pas pour elle, mais jamais il ne la rebute ; il lui donne la réplique tout juste assez pour qu'elle ne se décourage pas et qu'elle continue.

La première fois qu'elle le vit, ce fut une singulière scène, et, à la manière dont elle la raconte, on voit bien qu'elle n'est pas en France et qu'elle n'a pas affaire à des rieurs malins. C'était à la fin d'avril 1807 ; elle accompagnait sa sœur et son beau-frère qui avaient à aller à Berlin, et qui lui avaient promis de revenir par Weimar. Il fallait traverser les armées qui occupaient le pays. Elle fit le voyage en habit d'homme, montée sur le siége de la voiture

pour voir de plus loin, aidant à chaque poste à dételer et à atteler les chevaux, tirant le pistolet au matin dans les forêts, grimpant aux arbres comme un écureuil. Car, disons-le en passant, c'est une des qualités de Bettina d'être agile comme un écureuil, comme un lézard (Goethe l'appelait *petite souris*). Partout où elle peut grimper, aux arbres, aux rochers, aux arcades des églises gothiques, elle grimpe et s'y pose en se jouant. Un jour que, dans une de ses lutineries, elle était montée, au couchant du soleil, jusque dans les sculptures gothiques de la cathédrale de Cologne, elle se donnait le plaisir d'écrire à la mère de Goethe : « Madame la Conseillère, que cela vous eût fait peur de me voir, du milieu du Rhin, *assise dans une rose gothique !* » — « J'aime mieux danser que marcher, dit-elle encore quelque part, et j'aime mieux voler que danser. »

Bettina, courant, jouant, s'ébattant, est donc en route cette fois pour Weimar. Elle n'y arrive qu'après avoir passé plusieurs nuits sans dormir sur le siége de la voiture. Elle court, en arrivant, chez Wieland qui connaissait sa famille, et se munit d'un billet de lui pour Goethe. Elle entre, on l'introduit. Après quelques instants d'attente, la porte s'ouvre et Goethe paraît :

« Il était là, sérieux, solennel, et il me regardait fixement. Je « crois que j'étendis les mains vers lui ; je me sentais défaillir. Goethe « me reçut sur son cœur : *Pauvre enfant ! vous ai-je fait peur ?* Ce « furent les premières paroles qu'il prononça et qui pénétrèrent dans « mon âme. Il me conduisit dans sa chambre et me fit asseoir sur le « canapé en face de lui. Nous nous taisions tous deux. Il rompit « enfin le silence : « Vous aurez lu dans le journal, dit-il, que nous « avons fait, il y a quelques jours, une grande perte en la personne « de la duchesse Amélie (la duchesse douairière de Saxe-Weimar). « — Ah ! lui répondis-je, je ne lis pas le journal. — Vraiment ! je « croyais que tout ce qui arrivait à Weimar vous intéressait ? — Non, « rien ne m'intéresse que vous, et je suis beaucoup trop impatiente « pour feuilleter un journal. — Vous êtes une aimable enfant. »

« Longue pause. J'étais toujours exilée sur ce fatal canapé, trem-

« blante et craintive. Vous savez qu'il m'est impossible de rester
« assise en personne bien élevée. Hélas! mère (c'est à la mère de
« Goethe qu'elle adresse ce récit), peut-on se conduire comme je l'ai
« fait! Je m'écriai : « Je ne puis rester sur ce canapé! » Et je me
« levai précipitamment. « Eh bien! faites ce qu'il vous plaira, » me
« dit-il. Je me jetai à son cou, et lui m'attira sur ses genoux et me
« serra contre son cœur. »

Nous avons besoin de nous rappeler que nous sommes en Allemagne pour nous rassurer. La voilà donc sur son cœur, c'est bon pour un instant; mais le singulier, c'est qu'elle y resta assez de temps pour s'y endormir, car elle venait de passer plusieurs nuits en voyage, et elle mourait de fatigue. Ce n'est qu'au réveil qu'elle commença un peu à causer. Goethe cueillit une feuille de la vigne qui grimpait à sa fenêtre, et lui dit : « Cette feuille et ta joue ont la même fraîcheur, le même duvet. » Vous croyez peut-être que cette scène est tout enfantine et puérile, mais peu après Goethe lui parle des choses les plus sérieuses et du profond de son âme; il lui parle de Schiller, mort depuis deux printemps; et comme Bettina l'interrompait pour lui dire qu'elle aimait peu Schiller, il se mit à lui expliquer cette nature de poëte si différente de la sienne, et pourtant si grande, si généreuse, et qu'il avait eu, lui aussi, la générosité d'embrasser si pleinement et de comprendre. Ces paroles de Goethe sur Schiller allèrent jusqu'à l'attendrissement. Le soir de ce jour-là ou le lendemain, Bettina revit Goethe chez Wieland, et, comme elle faisait la jalouse d'un bouquet de violettes qu'il tenait à la main et qu'elle supposait qu'une femme lui avait donné, il le lui jeta en disant : « Ne peux-tu te contenter que je te les donne? » C'est un mélange singulier que ces premières scènes de Weimar, à demi enfantines, à demi mystiques, et dès l'abord si vives; il n'aurait pas fallu pourtant les recommencer tous les jours. A la seconde rencontre qui eut lieu à Wartbourg, à quelques mois d'intervalle, comme la voix manquait à Bettina pour s'exprimer, Goethe lui posa la main sur la bouche et lui dit : « Parle des yeux, je comprends tout. » Et

quand il s'aperçut que les yeux de la charmante enfant, de *l'enfant brune et téméraire,* étaient remplis de larmes, il les lui ferma, en ajoutant avec grande raison : « Du calme ! du calme ! c'est ce qui nous convient à tous deux. » Mais n'êtes-vous pas tenté de vous demander en lisant ces scènes : *Qu'en dirait Voltaire ?*

Sortons un peu des habitudes françaises pour nous faire une idée juste de Goethe. Personne n'a mieux parlé que lui de Voltaire même, ne l'a mieux défini et compris comme le type excellent et complet du génie français ; tâchons à notre tour de lui rendre la pareille en le comprenant, lui le type accompli du génie allemand. Goethe est, avec Cuvier, le dernier grand homme qu'ait vu mourir le siècle. Le propre de Goethe était l'étendue, l'universalité même. Grand naturaliste et poëte, il étudie chaque objet et le voit à la fois dans la réalité et dans l'idéal ; il l'étudie en tant qu'individu, et il l'élève, il le place à son rang dans l'ordre général de la nature ; et cependant il en respire le parfum de poésie que toute chose recèle en soi. Goethe tirait de la poésie de tout ; il était curieux de tout. Il n'était pas un homme, pas une branche d'étude dont il ne s'enquît avec une curiosité, une précision qui voulait tout en savoir, tout en saisir, jusqu'au moindre repli. On aurait dit d'une passion exclusive ; puis, quand c'était fini et connu, il tournait la tête et passait à un autre objet. Dans sa noble maison, qui avait au frontispice ce mot : *Salve*, il exerçait l'hospitalité envers les étrangers, les recevant indistinctement, causant avec eux dans leur langue, faisant servir chacun de sujet à son étude, à sa connaissance, n'ayant d'autre but en toute chose que *l'agrandissement de son goût :* serein, calme, sans fiel, sans envie. Quand une chose ou un homme lui déplaisait, ou ne valait pas la peine qu'il s'y arrêtât plus longtemps, il se détournait et portait son regard ailleurs dans ce vaste univers où il n'avait qu'à choisir ; non pas indifférent, mais non pas attaché ; curieux avec insistance, avec sollicitude, mais sans se prendre au fond ; bienveillant comme on se figure que le serait un dieu ; véritablement *olympien :* ce mot-là, de l'autre côté du Rhin, ne fait pas sourire. Paraissait-il

un poëte nouveau, un talent marqué d'originalité, un Byron, un Manzoni, Goethe l'étudiait aussitôt avec un intérêt extrême et sans y apporter aucun sentiment personnel étranger; il avait *l'amour du génie*. Pour Manzoni, par exemple, qu'il ne connaissait nullement, quand *le Comte de Carmagnola* lui tomba entre les mains, le voilà qui s'éprend, qui s'enfonce dans l'étude de cette pièce, y découvrant mille intentions, mille beautés; et un jour, dans son recueil périodique (*Sur l'Art et l'Antiquité*) où il déversait le trop-plein de ses pensées, il annonce Manzoni à l'Europe. Quand une Revue anglaise l'attaqua, il le défendit et par toutes sortes de raisons auxquelles Manzoni n'avait certes pas songé. Puis, quand il vit M. Cousin et qu'il sut que c'était un ami de Manzoni, il se mit à l'interroger avec détail, avec une insatiable curiosité, sur les moindres particularités physiques et morales du personnage, jusqu'à ce qu'il se fût bien représenté cet objet, cet *être*, cette production nouvelle de la nature qui avait nom *Manzoni*, absolument comme lui, botaniste, il aurait fait d'une plante. Ainsi de tout. Pour Schiller il fut admirable de sollicitude, de conseil. Il vit ce jeune homme ardent, enthousiaste, qui était emporté par son génie sans savoir le conduire. Mille différences, qui semblaient des antipathies, les séparaient. Goethe n'usa pas moins de son crédit pour faire nommer Schiller professeur d'histoire à Iéna. Puis, un incident heureux les ayant rapprochés, la fusion se fit; il prit insensiblement en main ce génie qui cherchait encore sa vraie voie. La Correspondance, publiée depuis, a montré Goethe le conseillant, influant salutairement sur lui sans se faire valoir, le menant à bien comme eût fait un père ou un frère. Il appelait Schiller *un Être magnifique*. Goethe comprenait tout dans l'univers, — tout, excepté deux choses peut-être, le *chrétien* et le *héros*. Il y eut là chez lui un faible qui tenait un peu au cœur. Léonidas et Pascal, surtout le dernier, il n'est pas bien sûr qu'il ne les ait pas considérés comme deux énormités et deux *monstruosités* dans l'ordre de la nature.

Goethe n'aimait ni le sacrifice ni le tourment. Quand il voyait

quelqu'un malade, triste et préoccupé, il rappelait de quelle manière il avait écrit *Werther* pour se défaire d'une importune idée de suicide : « Faites comme moi, ajoutait-il, mettez au monde cet enfant qui vous tourmente, et il ne vous fera plus mal aux entrailles. » Sa mère savait également la recette ; elle écrivait un jour à Bettina, qui avait perdu par un suicide une jeune amie, la chanoinesse Gunderode, et qui en était devenue toute mélancolique : « Mon fils a dit : *Il faut user par le travail ce qui nous oppresse*. Et quand il avait un chagrin, il en faisait un poëme. Je te l'ai répété mainte fois, écris l'histoire de Gunderode, et envoie-la à Weimar; mon fils la désire; il la conservera, et au moins elle ne te pèsera plus sur le cœur. »

Tel était, autant qu'un rapide aperçu peut l'embrasser, l'homme que Bettina s'était mise à aimer, mais qu'elle aimait comme il leur seyait à tous deux, c'est-à-dire d'une flamme qui caresse et qui ne brûle pas.

A partir de ce jour de l'entrevue, et après être retournée à Francfort, elle lui écrivit sur toutes choses, lui envoya toutes ses pensées, tantôt sur le ton de l'hymne et de l'adoration, tantôt sur celui de la gaieté et du badinage. Quelquefois cette effusion à laquelle elle se livre est bien étrange et touche de près au ridicule : « Quand je suis au milieu de la nature, dont votre esprit, lui écrit-elle, m'a fait comprendre la vie intime, souvent je confonds et votre esprit et cette vie. Je me couche sur le gazon vert en l'embrassant... » Elle lui répète trop souvent : « Tu es beau, tu es grand et admirable, et meilleur que tout ce que j'ai connu... Comme le soleil, tu traverses la nuit... » Elle lui parle dans ces moments comme on parlerait à Jéhovah. Mais, tout à côté, il y a des légèretés et des fraîcheurs de pensée et d'expression ravissantes. La lettre qu'on peut appeler *Sous le tilleul*, à cause d'un tilleul creux qui y est décrit, est toute pleine de vie, de gazouillement d'oiseaux, de bourdonnements d'abeilles dans le rayon. Elle-même, en ces moments, s'adressant au poëte et se plaignant de n'être pas aimée comme elle aime, a raison de s'écrier : « Ne suis-je pas l'abeille qui s'en va volant et qui te rapporte le nectar

de chaque fleur? » Mais Goethe est comme Jean-Jacques, comme tout poëte : il est amoureux, mais *amoureux de l'héroïne de son roman et de son rêve.* Rousseau n'aurait pas donné la Julie de sa création pour madame d'Houdetot elle-même. Bettina a des moments de bon sens et des éclairs de passion vraie où elle s'aperçoit et se plaint de cette inégalité d'échange : « Oh! ne pèche pas contre moi, dit-elle à Goethe, ne te fais pas d'*idole sculptée* pour ensuite l'adorer, tandis que tu as la possibilité de créer entre nous un lien merveilleux et spirituel. » Mais ce lien tout spirituel et métaphysique qu'elle rêve, cet amour *en l'air,* pourrait-on lui dire, est-ce là le vrai lien?

Goethe, à la différence de Rousseau, est charmant pour celle même qu'il tient à distance; il répare à l'instant, par un mot gracieux et poétique, ses froideurs apparentes ou réelles, il les recouvre d'un sourire. Cette aimable et joueuse enfant lui remet en pensée le temps où il était meilleur, plus vraiment heureux, où il n'avait pas encore détourné et en partie sacrifié à la contemplation et à la réflexion du dehors son âme primitive, intérieure et plus délicate. Il reconnaît qu'il lui doit un rajeunissement d'esprit et un retour à la vie spirituelle. Il lui renvoie souvent ses propres pensées à elle, revêtues du rhythme; il les fixe en sonnet : « Adieu, ma charmante enfant, lui dit-il, écris-moi bientôt, afin que j'aie bientôt quelque chose à *traduire.* » Elle lui fournit des *thèmes* de poésie : il les brode, il les exécute. Oserons-nous dire qu'il nous semble souvent que la fleur naturelle est devenue par là une fleur artificielle plus brillante, plus polie, mais aussi plus glacée, et qu'elle a perdu de son parfum? Il paraît, au reste, reconnaître lui-même cette supériorité d'une nature riche et capricieuse, qui se produit chaque fois sous une forme toujours surprenante, toujours nouvelle : « Tu es ravissante, ma jeune danseuse, lui dit-il; à chaque mouvement, tu nous jettes à l'improviste une couronne. »

C'est qu'aussi elle le comprend si bien, elle sait si bien l'admirer! On extrairait de ces Lettres de Bettina non-seulement un Goethe idéal, mais un Goethe réel, vivant, beau encore et superbe sous les

traits de la première vieillesse, souriant sous son front paisible, « avec ses grands yeux noirs un peu ouverts, et tout remplis d'amabilité quand ils la regardent. » Elle sent si bien en lui *la dignité qui vient de la grandeur de l'esprit :* « Quand je te vis pour la première fois, ce qui me parut remarquable en toi et m'inspira tout à la fois une vénération profonde et un amour décidé, c'est que toute ta personne exprime ce que le roi David dit de l'homme : *Chacun doit être le roi de soi-même.* » Et cette dignité chez Goethe, dans le talent comme dans la personne, se marie très-bien avec les grâces, non pas avec les grâces tendres ou naïves, mais avec les grâces sévères et un peu réfléchies : « Ami, lui dit-elle encore avec passion, je pourrais être jalouse des Grâces; elles sont femmes, et elles te précèdent sans cesse; où tu parais, paraît avec toi la sainte Harmonie. » Elle le comprend sous les différentes formes qu'a revêtues son talent, sous la forme passagère et orageuse de Werther, comme sous la figure plus calme et supérieure qui a triomphé : « Torrent superbe, oh! comme alors tu traversais bruyamment les régions de la jeunesse, et comme tu coules maintenant, fleuve tranquille, à travers les prairies! » Avec quel dédain un peu jaloux elle s'en prend à madame de Staël, qui s'attendait d'abord à trouver dans Goethe un second Werther, et qui était toute désappointée et au regret de l'avoir trouvé si différent, comme si elle l'en avait jugé moindre : « Madame de Staël s'est trompée deux fois, disait Bettina, la première dans son attente, la seconde dans son jugement. »

Cependant cette jeune fille si vive, ce lutin mobile qui a en lui je ne sais quoi de l'esprit éthéré de Mab ou de Titania, a aussi, comme *Mignon* de *Wilhelm Meister*, du sang italien dans les veines. Bettina a beau se faire Allemande autant que possible, elle ne peut se contenter tout à fait de cette vénération *esthétique* et idéale qui ne suffit pas à la nature. Il y a des moments où, sans bien s'en rendre compte, elle désire plus; elle voudrait passer tout un printemps avec son auguste ami. Elle voudrait se donner tout entière en esprit, mais qu'on se donnât aussi en retour : « Peut-on recevoir un pré-

sent sans se donner, soi aussi, en présent? remarque-t-elle très-bien. Ce qui ne se donne pas tout entier et pour toujours, peut-on l'appeler un don? » Or, Goethe se montre, mais il ne se donne pas. Il lui écrit des lettres courtes, et quelquefois par un secrétaire; elle s'irrite alors, elle boude. Elle demande peu, mais que ce peu soit au moins tout entier de lui : « Tu m'as dans mes lettres, dit-elle, mais, moi, t'ai-je dans les tiennes? » Depuis la mort de la mère de Goethe, Bettina a plus de sujet de se plaindre; car cette bonne mère connaissait son fils et expliquait à la jeune fille comme quoi l'émotion du poëte se retrouvait dans ces quelques lignes légèrement tracées, et qui eussent paru peu de chose venant d'un autre : « Moi, je connais bien Wolfgang (Goethe), disait-elle; il a écrit ceci le cœur plein d'émotion. » Mais, depuis que Bettina n'a plus cette clairvoyante interprète pour la rassurer, il lui arrive de douter quelquefois. Au reste, la douleur n'a pas le temps de se glisser à travers toutes ces explosions de fantaisie et ces fusées brillantes, et l'on se prend, en la lisant, à répéter avec Goethe lui-même que ce sont là d'aimables illusions : « Car qui pourrait raisonnablement croire à tant d'amour? Il vaut mieux accepter tout cela comme un *rêve*. »

Si Goethe était réellement amoureux, remarquez bien qu'il aurait souvent de quoi être jaloux de Bettina; car elle se prend en courant à bien des choses et à bien des gens. Je laisse là les beaux hussards français, les jeunes artistes de Munich, à qui elle prêche l'art, l'art sensible, italien, et non vaporeux; mais les grands rivaux de Goethe dans cette jeune âme enthousiaste, c'est le héros tyrolien Hofer, c'est le grand compositeur Beethoven. Hofer, le héros de l'insurrection du Tyrol, est la première infidélité de Bettina. Au printemps de 1809, lorsque la guerre de toutes parts se renflamme, et que les combats de géants vont se livrer, Bettina ne saurait être indifférente; le son du clairon ne la laisse plus dormir. De Munich où elle est alors, elle suit du regard, avec une anxiété sans pareille, toutes les phases de cette sainte et patriotique levée des Tyroliens,

se sacrifiant à leur empereur qui les abandonne, et qui finit par les livrer. Au lieu de ces fantaisies habituelles où elle se jouait comme l'abeille ou le papillon, Goethe est tout étonné de recevoir d'elle des lettres ardentes où elle lui dit : « O Goethe! que ne puis-je aller en Tyrol, et y arriver à temps pour mourir de la mort des héros! » La prise et la mort d'Hofer, qu'on laisse fusiller, lui arrachent des paroles de douleur et de haute éloquence morale. Les réponses de Goethe à ces accents héroïques sont curieuses. Il composait, durant ce temps-là, durant les jours de Wagram, son froid roman des *Affinités électives,* afin de détourner sa pensée des malheurs du temps. Le cri ardent de Bettina tire de lui cette réflexion paisible : « En mettant ta dernière lettre avec les autres, je trouve qu'*elle clôt une intéressante époque* (1807-1810). Tu m'as conduit, à travers *un charmant labyrinthe* d'opinions philosophiques, historiques et musicales, au *temple de Mars,* et dans tout et toujours tu conserves ta saine énergie... » Voilà bien le naturaliste contemplateur qui apprécie et réfléchit les impressions d'alentour, mais ne les partage pas. Il la félicite de son *énergie,* il y applaudit, mais il s'en passe. Du point de vue où il s'est placé, il ne voit dans ces scènes, où des masses d'hommes se sont sacrifiées pour de grandes causes, que des *transformations capricieuses de la vie.* Dans le sang répandu des héros tyroliens, il n'a vu encore qu'un parfum de poésie : « Tu as raison, écrivait-il à Bettina, de dire que le sang des héros répandu sur la terre renaît dans chaque fleur. » Encore un coup, l'héroïsme n'est pas le côté supérieur de Goethe.

On a dit de Goethe que c'était un dieu olympien, mais ce n'était certes pas un dieu de l'Olympe d'Homère : quand de telles batailles se livrent sous Ilion, Homère y fait descendre tous ses dieux.

Après Hofer, comme seconde infidélité de Bettina, il faut compter Beethoven. Du premier jour qu'elle le vit à Vienne, en mai 1810, Bettina ressentit ce qu'elle avait senti pour Goethe : elle oublia l'univers. Le grand compositeur, sourd, misanthrope, amer pour tous, fut pour elle, dès la première visite, ouvert, confiant, abon-

dant en bonnes et magnifiques paroles : il se mit aussitôt au piano et joua et chanta, à son intention, ses chants les plus divins. Ravi de sa façon d'écouter et de son approbation franche et naïve, il la reconduisit jusque chez elle, et il lui disait mille choses de l'art en chemin :

« Il parlait si haut et s'arrêtait si souvent, raconte-t-elle, qu'il « fallait du courage pour rester à l'écouter; mais ce qu'il disait était « si inattendu, si passionné, que j'oubliais que nous étions dans la « rue. On fut fort étonné chez nous de le voir arriver avec moi. « Après le dîner, il se mit de son plein gré au piano, et joua long- « temps et merveilleusement bien; *son génie et son orgueil fermen-* « *taient ensemble.* »

C'est un don rare et une preuve de génie aussi, il faut le reconnaître, que de savoir, à ce degré, apprivoiser les génies. Beethoven était informé de la liaison de Bettina avec Goethe; il lui parla beaucoup de celui-ci, il désira que ses pensées sur l'art lui fussent redites par elle. Ces conversations de Beethoven sont admirablement rendues par Bettina : la naïveté d'un génie qui a le sentiment de sa force, qui dédaigne son temps et a foi en l'avenir, une nature grave, énergique et passionnée, s'y peignent en paroles mémorables. Ce Beethoven me fait tout l'effet d'un Milton. Nous sommes ici, remarquez-le bien, avec les plus grands des hommes, avec les très-grands, et l'honneur de Bettina, c'est d'avoir su être de Beethoven à Goethe un digne interprète. Goethe est touché et répond avec émotion, avec complaisance. Ce sont deux rois, deux rois *mages* qui se saluent de loin par ce petit page lutin qui fait si bien les messages, et qui les fait cette fois avec grandeur. Ici encore Goethe garde bien son caractère de curieux qui étudie et qui cherche à s'expliquer naturellement les êtres et les choses. Il est enchanté et ravi de voir un si grand *individu* que Beethoven venir augmenter sa collection et sa connaissance : « J'ai eu bien du plaisir, dit-il, à voir se refléter en moi cette image d'un génie original. » Ce grand miroir de l'intelligence de Goethe tressaille involontairement, quand

un nouvel objet digne de lui s'y réfléchit. Goethe et Beethoven se virent deux ans après, à Tœplitz. Dans cette rencontre de deux génies égaux et frères à tant d'égards, et dont l'un juge l'autre, Beethoven conserve manifestement la supériorité morale.

On a deux lettres de lui à Bettina. Il est évident que Beethoven fut touché au cœur par cette jeune personne qui savait si bien l'écouter et lui répondre avec ses beaux regards expressifs. On se dit, en lisant ces deux admirables lettres : Que n'a-t-elle aimé Beethoven au lieu de Goethe! elle aurait trouvé qui lui aurait rendu don pour don. Beethoven était certes aussi amoureux de l'art que Goethe pouvait l'être, et l'art serait toujours resté sa passion première; mais il souffrait, il vivait superbe et mélancolique dans son génie, séparé du reste des hommes, et il aurait voulu s'en séquestrer davantage encore; il s'écriait avec douleur et sympathie : « Chère, très-chère Bettine, qui comprend l'art? Avec qui s'entretenir de cette grande divinité? » C'est avec elle qu'il en aurait pu causer avec épanchement; car, « chère enfant, lui disait-il, il y a bien longtemps que nous professons la même opinion sur toute chose. »

Il faut bien que tout finisse. Bettina se maria en 1811 à M. d'Arnim, et sa liaison avec Goethe, sans jamais cesser, en reçut une atteinte. Avec toute la complaisance possible d'imagination, il n'y avait plus moyen de continuer comme auparavant le rêve. Cette liaison passa graduellement à l'état de culte immuable et de souvenir. Bettina fit peu à peu des reliques de tout ce qui avait été le parfum et l'encens de sa jeunesse.

J'aurais voulu pouvoir donner une plus complète et plus juste idée d'un livre qui est si loin de nous, de notre manière de sentir et de sourire, si loin en tout de la race gauloise, d'un livre où il entre tant de fantaisie, de grâce, d'aperçus élevés, de folie, et où le bon sens ne sort que déguisé en espièglerie et en caprice. Goethe, un jour qu'il s'était longtemps promené avec Bettina dans le parc de Weimar, la comparait à la femme grecque de Mantinée qui

donnait des leçons d'amour à Socrate, et il ajoutait : « Tu ne prononces pas une seule parole sensée, mais ta folie instruit plus que la sagesse de la Grecque. » Que pourrions-nous ajouter à un tel jugement ?

Mais, le lendemain du jour où l'on a lu ce livre, pour rentrer en plein dans le vrai de la nature et de la passion humaine, pour purger son cerveau de toutes velléités chimériques et de tous brouillards, je conseille fort de relire la *Didon* de l'*Énéide*, quelques scènes de *Roméo et Juliette*, ou encore l'épisode de *Françoise de Rimini* chez Dante, ou tout simplement *Manon Lescaut*.



MADAME

RÉCAMIER.

Au mois de mai dernier (1849) a disparu une figure unique entre les femmes qui ont régné par leur beauté et par leur grâce ; un salon s'est fermé, qui avait réuni longtemps, sous une influence charmante, les personnages les plus illustres et les plus divers, où les plus obscurs même, un jour ou l'autre, avaient eu chance de passer. Les premiers en renommée, dans ce groupe de noms mémorables, ont été frappés par la mort presque en même temps que celle qui en faisait l'attrait principal et le lien. Quelques-uns à peine survivent, dispersés et inconsolés aujourd'hui ; et ceux qui n'ont fait que traverser un moment ce monde d'élite, ont le droit et presque le devoir d'en parler comme d'une chose qui intéresse désormais chacun et qui est devenue de l'histoire.

Le salon de madame Récamier était bien autre chose encore, mais il était aussi, à le prendre surtout dans les dernières années, un centre et un foyer littéraire. Ce genre de création sociale, qui eut tant d'action en France et qui exerça un empire si réel (le salon même de madame Récamier en est la preuve), ne remonte pas au delà du XVIIe siècle. C'est au célèbre hôtel de Rambouillet qu'on est

convenu de fixer l'établissement de la société polie, de cette société où l'on se réunissait pour causer entre soi des belles choses et de celles de l'esprit en particulier. Mais la solennité de ce cercle Rambouillet convient peu à l'idée que je voudrais réveiller en ce moment, et j'irais plutôt chercher dans des coins de monde plus discrets et plus réservés les véritables *précédents* du genre de salons dont le dernier sous nos yeux vient de finir. Vers le milieu du XVIIe siècle, au haut du faubourg Saint-Jacques, dans les dehors du monastère de Port-Royal, se retirait une personne célèbre par son esprit et par le long éclat de ses succès, la marquise de Sablé. Dans cette demi-retraite, qui avait un jour sur le couvent et une porte encore entr'ouverte au monde, cette ancienne amie de M. de La Rochefoucauld, toujours active de pensée et s'intéressant à tout, continua de réunir autour d'elle jusqu'à l'année 1678, où elle mourut, les noms les plus distingués et les plus divers, d'anciens amis restés fidèles, qui venaient de bien loin, de la ville ou de la Cour, pour la visiter, des demi-solitaires, gens du monde comme elle, dont l'esprit n'avait fait que s'embellir et s'aiguiser dans la retraite, des solitaires de profession, qu'elle arrachait par moments, à force d'obsession gracieuse, à leur vœu de silence. Ces solitaires, quand ils s'appelaient Arnauld ou Nicole, ne devaient pas être trop désagréables en effet, et Pascal, une ou deux fois, dut être de ce nombre. Ce petit salon de madame de Sablé, si clos, si visité, et qui, à l'ombre du cloître, sans trop s'en ressentir, combinait quelque chose des avantages des deux mondes, me paraît être le type premier de ce que nous avons vu être de nos jours le salon de l'Abbaye-aux-Bois. Je n'ai à parler ici que de ce dernier.

M. de Chateaubriand y régnait, et, quand il était présent, tout se rapportait à lui ; mais il n'y était pas toujours, et même alors il y avait des places, des degrés, des *à-parte* pour chacun. On y causait de toutes choses, mais comme en confidence et un peu moins haut qu'ailleurs. Tout le monde, ou du moins bien du monde allait dans ce salon, et il n'avait rien de banal ; on y respirait, en entrant,

un air de discrétion et de mystère. La bienveillance, mais une bienveillance sentie et nuancée, je ne sais quoi de particulier qui s'adressait à chacun, mettait aussitôt à l'aise et tempérait le premier effet de l'initiation dans ce qui semblait tant soit peu un sanctuaire. On y trouvait de la distinction et de la familiarité, ou du moins du naturel, une grande facilité dans le choix des sujets, ce qui est très-important pour le jeu de l'entretien, une promptitude à entrer dans ce qu'on disait, qui n'était pas seulement de complaisance et de bonne grâce, mais qui témoignait d'un intérêt plus vrai. Le regard rencontrait d'abord un sourire qui disait si bien : *Je comprends*, et qui éclairait tout avec douceur. On n'en sortait pas, même une première fois, sans avoir été touché à un endroit singulier de l'esprit et du cœur, qui faisait qu'on était flatté et surtout reconnaissant. Il y eut bien des salons distingués au XVIIIe siècle, ceux de madame Geoffrin, de madame d'Houdetot, de madame Suard. Madame Récamier les connaissait tous et en parlait très-bien ; celui qui aurait voulu en écrire avec goût aurait dû en causer auparavant avec elle ; mais aucun ne devait ressembler au sien.

C'est qu'aussi elle ne ressemblait à personne. M. de Chateaubriand était l'orgueil de ce salon, mais elle en était l'âme, et c'est elle qu'il faudrait tâcher de montrer à ceux qui ne l'ont pas connue ; car vouloir la rappeler aux autres est inutile, et la leur peindre est impossible. Je me garderai bien d'essayer ici de donner d'elle une biographie ; les femmes ne devraient jamais avoir de biographie, vilain mot à l'usage des hommes, et qui sent son étude et sa recherche. Même quand elles n'ont rien d'essentiel à cacher, les femmes ne sauraient que perdre en charme au texte d'un récit continu. Est-ce qu'une vie de femme se raconte ? Elle se sent, elle passe, elle apparaît. J'aurais bien envie même de ne pas mettre du tout de date, car les dates en tel sujet, c'est peu élégant. Sachons seulement, puisqu'il le faut, que Jeanne-Françoise-Julie-Adélaïde Bernard était née à Lyon, dans cette patrie de Louise Labé, le 3 décembre 1777. De tous ces noms de baptême que je viens d'énumérer, le seul qui

lui fût resté dans l'habitude était celui de *Julie* transformé en *Juliette*, quoiqu'il ne dût jamais y avoir de Roméo. Elle fut mariée à Paris dans sa seizième année (le 24 avril 1793) à Jacques-Rose Récamier, riche banquier ou qui tarda peu à le devenir. Au début du Consulat, on la trouve brillante, fêtée, applaudie, la plus jeune reine des élégances, donnant le ton à la mode, inventant avec art des choses simples qui n'allaient qu'à la suprême beauté. Nous qui n'y étions pas, nous ne pouvons parler qu'avec une extrême réserve de cette époque comme mythologique de madame Récamier, où elle nous apparaît de loin telle qu'une jeune déesse sur les nuées ; nous n'en pouvons parler comme il siérait, non pas qu'il y ait rien à cacher sous le nuage, mais parce qu'une telle beauté tendre et naissante avait de ces finesses qui ne se peuvent rendre si on ne les a du moins aperçues. Qui s'aviserait de vouloir peindre l'aurore, s'il n'avait jamais vu que le couchant? Pourtant, comme on ne peut bien comprendre le caractère et le doux génie de madame Récamier, cette ambition de cœur qui, en elle, a montré tant de force et de persistance sous la délicatesse, comme on ne peut bien saisir, disons-nous, son esprit et toute sa personne sans avoir une opinion très-nette sur ce qui l'inspirait en ce temps-là, et qui ne différait pas tellement de ce qui l'inspira jusqu'à la fin, j'essaierai de toucher en courant quelques traits réels à travers la légende, qui pour elle, comme pour tous les êtres doués de féerie, recouvre déjà la vérité. Quand on veut juger madame de Sévigné ou madame de Maintenon, et se rendre compte de leur nature, on est bien obligé d'avoir une idée générale et une *théorie* sur elles. Pour bien entendre, par exemple, ce qu'était madame de Maintenon auprès de Louis XIV, ou madame de Sévigné auprès de sa fille, et quel genre de sentiment ou de passion elles y apportaient, il faut s'être posé sur la jeunesse de ces deux femmes plusieurs questions, ou plus simplement il faut s'en être posé une, la première et presque la seule toujours qu'on ait à se faire en parlant d'une femme : A-t-elle aimé? et comment a-t-elle aimé?

Je poserai donc la question, ou plutôt elle se pose d'elle-même malgré moi pour madame Récamier, et pour elle comme pour madame de Maintenon, comme pour madame de Sévigné (la madame de Sévigné non encore mère), je répondrai hardiment : *Non*. Non, elle n'a jamais aimé, aimé de passion et de flamme; mais cet immense besoin d'aimer que porte en elle toute âme tendre se changeait pour elle en un infini besoin de plaire, ou mieux d'être aimée, et en une volonté active, en un fervent désir de payer tout cela en bonté. Nous qui l'avons vue dans ses dernières années, et qui avons saisi au passage quelques rayons de cette bonté divine, nous savons si elle avait de quoi y suffire, et si l'amitié ne retrouva pas en définitive chez elle de cette flamme que n'avait jamais eue l'amour.

Il faut noter deux époques très-distinctes dans la vie de madame Récamier : sa vie de jeunesse, de triomphe et de beauté, sa longue matinée de soleil qui dura bien tard jusqu'au couchant; puis le soir de sa vie après le soleil couché, je ne me déciderai jamais à dire sa vieillesse. Dans ces deux époques si tranchées de couleur, elle fut la même au fond, mais elle dut paraître bien différente. Elle fut la même par deux traits essentiels et qui seuls l'expliquent, en ce que, jeune, au plus fort des ravissements et du tourbillon, elle resta toujours pure; en ce que, retirée à l'ombre et recueillie, elle garda toujours son désir de conquête et sa douce adresse à gagner les cœurs, disons le mot, sa coquetterie; mais (que les docteurs orthodoxes me pardonnent l'expression) c'était une coquetterie angélique.

Il y a des natures qui naissent pures et qui ont reçu *quand même* le don d'innocence. Elles traversent, comme Aréthuse, l'onde amère; elles résistent au feu, comme ces enfants de l'Écriture que leur bon Ange sauva, et qu'il rafraîchit même d'une douce rosée dans la fournaise. Madame Récamier, jeune, eut besoin de cet Ange à côté d'elle et en elle, car le monde qu'elle traversa et où elle vécut était bien mêlé et bien ardent, et elle ne se ménagea point à le tenter. Pour être vrai, j'ai besoin de baisser un peu le ton, de des-

cendre un moment de cette hauteur idéale de Laure et de Béatrix où l'on s'est accoutumé à la placer, de causer d'elle enfin plus familièrement et en prose. En définitive, je l'espère, elle n'y perdra pas.

Au moment où elle apparaît brillante sous le Consulat, nous la voyons aussitôt entourée, admirée et passionnément aimée. Lucien, le frère du Consul, est le premier personnage historique qui l'aime (car je ne puis compter Barrère, qui l'avait connue enfant autrefois). Lucien aime, il n'est pas repoussé, il ne sera jamais accueilli. Voilà la nuance. Il en sera ainsi de tous ceux qui vont se presser alors, comme de tous ceux qui succéderont. Je voyais dernièrement, dans le palais du feu roi de Hollande, à La Haye, une fort belle statue d'Ève. Ève, dans sa première fleur de jeunesse, est en face du serpent qui lui montre la pomme : elle la regarde, elle se retourne à demi vers Adam, elle a l'air de le consulter. Ève est dans cet extrême moment d'innocence où l'on joue avec le danger, où l'on en cause tout bas avec soi-même ou avec un autre. Eh bien! ce moment indécis, qui chez Ève ne dura point et qui tourna mal, recommença souvent et se prolongea en mille retours dans la jeunesse brillante et parfois imprudente dont nous parlons; mais toujours il fut contenu à temps et dominé par un sentiment plus fort, par je ne sais quelle secrète vertu. Cette jeune femme, en face de ces passions qu'elle excitait et qu'elle ignorait, avait des imprudences, des confiances, des curiosités presque d'une enfant ou d'une pensionnaire. Elle allait au péril en souriant, avec sécurité, avec charité, un peu comme ces rois très-chrétiens du vieux temps, un jour de semaine sainte, allaient à certains malades pour les guérir. Elle ne doutait pas de son fait, de sa douce magie, de sa vertu. Elle tenait presque à vous blesser d'abord le cœur, pour se donner ensuite le plaisir et le miracle de vous guérir. Quand on se plaignait ou qu'on s'irritait, elle vous disait avec une désespérante clémence : « Venez, et je vous guérirai. » Et elle y a réussi pour quelques-uns, pour le plus grand nombre. Tous ses amis, à bien peu d'exceptions près, avaient commencé par l'aimer d'amour. Elle en avait beaucoup, et elle les avait

presque tous gardés. M. de Montlosier lui disait un jour qu'elle pouvait dire comme le Cid : *Cinq cents de mes amis*. Elle était véritablement magicienne à convertir insensiblement l'amour en amitié, en laissant à celle-ci toute la fleur, tout le parfum du premier sentiment. Elle aurait voulu tout arrêter en *avril*. Son cœur en était resté là, à ce tout premier printemps où le verger est couvert de fleurs blanches et n'a pas de feuilles encore.

Je pourrais ici raconter de souvenir bien des choses, si ma plume savait être assez légère pour passer sur ces fleurs sans les faner. A ses nouveaux amis (comme elle voulait bien quelquefois les appeler), madame Récamier parlait souvent et volontiers des années anciennes et des personnes qu'elle avait connues. « C'est une manière, disait-elle, de mettre du passé devant l'amitié. »

Sa liaison avec madame de Staël, avec madame Moreau, avec les blessés et les vaincus, la jeta de bonne heure dans l'opposition à l'Empire, mais il y eut un moment où elle n'avait pas pris encore de couleur. Fouché, voyant cette jeune puissance, eut l'idée de s'en faire un instrument. Il voulut faire entrer madame Récamier, à l'origine, comme dame d'honneur dans la maison impériale; il n'aimait pas la noblesse, et aurait désiré avoir là quelqu'un d'influent et de dévoué. Elle ne voulut pas se prêter à un tel rôle. Bientôt elle fut dans l'opposition, surtout par ses amis et par l'idée qu'on se faisait d'elle.

Elle n'y était pas encore, un jour qu'elle dînait chez une des sœurs de Bonaparte. On avait voulu la faire rencontrer avec le premier Consul; il y était en effet. A table, elle devait être placée à côté de lui; mais, par un malentendu qui eut lieu au moment de s'asseoir, elle se trouva placée à côté de Cambacérès, et Bonaparte dit à celui-ci en plaisantant : « Eh bien! consul Cambacérès, toujours auprès de la plus jolie! »

Le père de madame Récamier, M. Bernard, était dans les postes et royaliste; il fut compromis sous le Consulat, arrêté et mis au secret. Elle apprit cela subitement, ayant à dîner chez elle madame

Bacciochi, sœur de Bonaparte. Celle-ci promit de tout faire pour intéresser le Consul. Après le dîner, madame Récamier sortit et voulut voir Fouché, qui refusa de la recevoir, « de peur d'être touché, disait-il, et dans une affaire d'État. » Elle courut rejoindre, au Théâtre-Français, madame Bacciochi, qui était avec sa sœur Pauline, laquelle était tout occupée du casque de Lafon : « Mais voyez, disait-elle, comme ce casque est mal mis, comme il est de côté ! » Madame Récamier était au supplice ; madame Bacciochi voulait rester jusqu'à la fin de la tragédie, peut-être à cause de sa sœur Pauline. Bernadotte était dans la loge ; il vit l'air altéré de madame Récamier ; il lui offrit son bras pour la reconduire, et de voir lui-même à l'instant le Consul. C'est de ce moment que date le vif sentiment de Bernadotte pour elle : il ne la connaissait point auparavant. Il obtint la grâce du père. Ce qui est dit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, à ce sujet, est inexact. Madame Récamier ne vit pas Bonaparte à cette occasion ; ce fut Bernadotte qui se chargea de tout.

Bernadotte l'aima donc, et fut un de ses chevaliers. Les Montmorency, rentrés alors de l'émigration, ne l'étaient pas moins. Mathieu de Montmorency, qui fut depuis un saint, Adrien (depuis duc de Laval), bien plus tard le fils d'Adrien, qui se trouvait ainsi le rival de son père, tous l'aimaient de passion. Henri de Laval se rencontrait souvent chez elle avec le duc de Laval son père ; il tenait bon et ne sortait pas, ce dont le bon duc enrageait, et, comme il avait de l'esprit, il écrivait à madame Récamier le plus agréablement du monde : « Mon fils lui-même est épris de vous, vous savez si je le suis ; c'est au reste le sort des Montmorency :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. »

Madame Récamier était la première à raconter ces choses, et elle en souriait avec gaieté. Elle a conservé presque jusqu'à la fin ce rire enfant, ce geste jeune qui lui faisait porter son mouchoir à la bouche

comme pour ne pas éclater. Mais, dans la jeunesse, cette enfance de sentiments, avec le gracieux manége qui s'y mêlait, amena plus d'une fois (peut-on s'en étonner?) des complications sérieuses. Tous ces hommes attirés et épris n'étaient pas si faciles à conduire et à éluder que cette dynastie pacifiée des Montmorency. Il dut y avoir autour d'elle, à de certaines heures, bien des violences et des révoltes dont cette douce main avait peine ensuite à triompher. En jouant avec ces passions humaines qu'elle ne voulait que charmer et qu'elle irritait plus qu'elle ne croyait, elle ressemblait à la plus jeune des Grâces qui se serait amusée à atteler des lions et à les agacer. Imprudente comme l'innocence, je l'ai dit, elle aimait le péril, le péril des autres, sinon le sien; et pourquoi ne le dirai-je pas aussi? à ce jeu hasardeux et trop aisément cruel, elle a troublé, elle si bonne, bien des cœurs; elle en a ulcéré, sans le vouloir, quelques-uns, non-seulement d'hommes révoltés et aigris, mais de pauvres rivales, sacrifiées sans qu'elle le sût et blessées. C'est là un côté sérieux que sa charité finale n'a pas été tout à fait sans comprendre; c'est une leçon que la gravité suprême qui s'attache à sa noble mémoire n'interdit pas de rappeler. Avec son instinct de pureté et de bonté céleste, elle le sentait bien elle-même : aussi, elle si admirée et si adorée, on ne la vit point regretter la jeunesse, ni ses matinées de soleil, ni ses orages, même les plus embellis. Elle ne concevait point de parfait bonheur hors du devoir ; elle mettait l'idéal du roman là où elle l'avait si peu rencontré, c'est-à-dire dans le mariage; et plus d'une fois en ses plus beaux jours, au milieu d'une fête dont elle était la reine, se dérobant aux hommages, il lui arriva, disait-elle, de sortir un moment pour pleurer.

Telle je la conçois dans le monde et dans le tourbillon, avant la retraite. Il y aurait à son sujet une suite de chapitres à écrire et que je ne puis même esquisser. L'un de ces chapitres serait celui de ses relations et de son intimité avec madame de Staël, deux brillantes influences si distinctes, bien souvent croisées, presque jamais rivales, et qui se complétaient si bien. Ce fut en 1807, au château de Coppet,

chez madame de Staël, que madame Récamier vit le prince Auguste de Prusse, l'un des vaincus d'Iéna; elle l'eut bientôt vaincu et conquis à son tour, prisonnier royal, par habitude assez brusque et parfois embarrassant. Cette brusquerie même le trahissait. Un jour qu'il voulait dire un mot à madame Récamier dans une promenade à cheval, il se retourna vers Benjamin Constant qui était de la partie : « Monsieur de Constant, lui dit-il, si vous faisiez un petit temps de galop? » Et celui-ci de rire de la finesse allemande.

Un autre chapitre traiterait de la conquête aisée que madame Récamier fit à Lyon du doux Ballanche, lequel se donna du premier jour à elle, sans même le lui dire jamais. Un autre chapitre offrirait ses relations moins simples, moins faciles d'abord, mais finalement si établies avec M. de Chateaubriand. Madame Récamier l'avait vu pour la première fois chez madame de Staël, en 1801 ; elle le revit pour la seconde fois en 1816 ou 1817, vers le temps de la mort de madame de Staël, et chez celle-ci encore. Mais ce n'avaient été là que des rencontres, et la liaison véritable ne se noua que tard, dans le temps où M. de Chateaubriand sortit du ministère, et à l'Abbaye-aux-Bois.

Il y aurait aussi un chapitre à faire sur la liaison étroite avec Benjamin Constant, laquelle date seulement de 1814-1815. Les lettres de celui-ci, adressées à madame Récamier, y aideraient beaucoup; mais elles seraient très-insuffisantes, au point de vue de la vérité, si l'on n'y ajoutait la contre-partie, ce qu'il écrivait pour lui seul au sortir de là, et que bien des gens ont lu, et enfin si l'on n'éclairait le tout par les explications de moraliste qui ne se trouvent point d'ordinaire dans les plaidoiries des avocats. Mais cela me rappelle qu'il y a tout un fâcheux procès entamé à ce sujet, et j'ai hâte de me taire.

Avant le chapitre de Benjamin Constant, il y aurait encore à faire celui du voyage d'Italie en 1813, le séjour à Rome, la liaison avec Canova, le marbre de celui-ci, qui, cette fois, pour être idéal, n'eut qu'à copier le modèle; puis le séjour à Naples auprès de la

reine Caroline et de Murat. Ce dernier, si je ne me trompe, resta quelque peu touché. Mais c'est assez de rapides perspectives.

Quand madame Récamier vit s'avancer l'heure où la beauté baisse et pâlit, elle fit ce que bien peu de femmes savent faire : elle ne lutta point ; elle accepta avec goût les premières marques du temps. Elle comprit qu'après de tels succès de beauté, le dernier moyen de paraître encore belle était de ne plus y prétendre. A une femme qui la revoyait après des années, et qui lui faisait compliment sur son visage : « Ah ! ma chère amie, répondait-elle, il n'y a plus d'illusion à se faire. Du jour où j'ai vu que les petits Savoyards dans la rue ne se retournaient plus, j'ai compris que tout était fini. » Elle disait vrai. Elle était sensible en effet à tout regard et à toute louange, à l'exclamation d'un enfant ou d'une femme du peuple tout comme à la déclaration d'un prince. Dans les foules, du bord de sa calèche élégante qui n'avançait qu'avec lenteur, elle remerciait chacun de son admiration par un signe de tête et par un sourire.

A deux époques, M. Récamier avait essuyé de grands revers de fortune : la première fois au début de l'Empire, la seconde fois dans les premières années de la Restauration. C'est alors que madame Récamier se retira dans un appartement de l'Abbaye-aux-Bois, en 1819. Elle ne tint jamais plus de place dans le monde que quand elle fut dans cet humble asile, à une extrémité de Paris. C'est de là que son doux génie, dégagé des complications trop vives, se fit de plus en plus sentir avec bienfaisance. On peut dire qu'elle perfectionna l'art de l'amitié et lui fit faire un progrès nouveau : ce fut comme un bel art de plus qu'elle avait introduit dans la vie, et qui décorait, ennoblissait et distribuait tout autour d'elle. L'esprit de parti était alors dans sa violence. Elle désarmait les colères, elle adoucissait les aspérités, elle vous ôtait la rudesse et vous inoculait l'indulgence. Elle n'avait point de repos qu'elle n'eût fait se rencontrer chez elle ses amis de bord opposé, qu'elle ne les eût conciliés sous une médiation clémente. C'est par de telles influences que la société devient société autant que possible, et qu'elle acquiert tout

son liant et toute sa grâce. C'est ainsi qu'une femme, sans sortir de sa sphère, fait œuvre de civilisation au plus haut degré, et qu'Eurydice remplit à sa manière le rôle d'Orphée. Celui-ci apprivoisait la vie sauvage; l'autre termine et couronne la vie civilisée.

Un jour, en 1802, pendant cette courte paix d'Amiens, non pas dans le brillant hôtel de la rue du Mont-Blanc, que madame Récamier occupait alors, mais dans le salon du château de Clichy où elle passait l'été, des hommes venus de bien des côtés différents étaient réunis, Adrien et Mathieu de Montmorency, le général Moreau, des Anglais de distinction, M. Fox, M. Erskine et beaucoup d'autres: on était en présence, on s'observait; c'était à qui ne commencerait pas. M. de Narbonne, présent, essayait d'engager la conversation, et, malgré son esprit, il n'avait pu y réussir. Madame Récamier entra : elle parla d'abord à M. Fox, elle dit un mot à chacun, elle présenta chaque personne à l'autre avec une louange appropriée; et à l'instant la conversation devint générale, le lien naturel fut trouvé.

Ce qu'elle fit là un jour, elle le fit tous les jours. Dans son petit salon de l'Abbaye, elle pensait à tout, elle étendait au loin son réseau de sympathie. Pas un talent, pas une vertu, pas une distinction qu'elle n'aimât à connaître, à convier, à obliger, à mettre en lumière, à mettre surtout en rapport et en harmonie autour d'elle, à marquer au cœur d'un petit signe qui était sien. Il y a là de l'ambition, sans doute; mais quelle ambition adorable, surtout quand, s'adressant aux plus célèbres, elle ne néglige pas même les plus obscurs, et quand elle est à la recherche des plus souffrants! C'était le caractère de cette âme si multipliée de madame Récamier d'être à la fois universelle et très-particulière, de ne rien exclure, que dis-je? de tout attirer, et d'avoir pourtant le choix.

Ce choix pouvait même sembler unique. M. de Chateaubriand, dans les vingt dernières années, fut le grand centre de son monde, le grand intérêt de sa vie, celui auquel je ne dirai pas qu'elle sacrifiait tous les autres (elle ne sacrifiait personne qu'elle-même), mais

auquel elle subordonnait tout. Il avait ses antipathies, ses aversions et même ses amertumes, que les *Mémoires d'Outre-Tombe* aujourd'hui déclarent assez. Elle tempérait et corrigeait tout cela. Comme elle était ingénieuse à le faire parler quand il se taisait, à supposer de lui des paroles aimables, bienveillantes pour les autres, qu'il lui avait dites sans doute tout à l'heure dans l'intimité, mais qu'il ne répétait pas toujours devant des témoins! Comme elle était coquette pour sa gloire! Comme elle réussissait parfois aussi à le rendre réellement gai, aimable, tout à fait content, éloquent, toutes choses qu'il était si aisément dès qu'il le voulait! Elle justifiait bien par sa douce influence auprès de lui le mot de Bernardin de Saint-Pierre : « Il y a dans la femme une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme. » Et ici à quelle tristesse elle avait affaire! tristesse que René avait apportée du ventre de sa mère, et qui s'augmentait en vieillissant! Jamais madame de Maintenon ne s'ingénia à désennuyer Louis XIV autant que madame Récamier pour M. de Chateaubriand. « J'ai toujours remarqué, disait Boileau en revenant de Versailles, que, quand la conversation ne roulait pas sur ses louanges, le Roi s'ennuyait d'abord, et était prêt ou à bâiller ou à s'en aller. » Tout grand poëte vieillissant est un peu Louis XIV sur ce point. Elle avait chaque jour mille inventions gracieuses pour lui renouveler et rafraîchir la louange. Elle lui ralliait de toutes parts des amis, des admirateurs nouveaux. Elle nous avait tous enchaînés aux pieds de sa statue avec une chaîne d'or.

Une personne d'un esprit aussi délicat que juste, et qui l'a bien connue, disait de madame Récamier : « Elle a dans le caractère ce que Shakspeare appelle *milk of human kindness* (le lait de la bonté humaine), une douceur tendre et compatissante. Elle voit les défauts de ses amis, mais elle les soigne en eux comme elle soignerait leurs infirmités physiques. » Elle était donc la sœur de Charité de leurs peines, de leurs faiblesses, et un peu de leurs défauts.

Que dans ce procédé habituel il n'y eût quelques inconvénients à la longue, mêlés à un grand charme; que dans cet air si tiède et si

calmant, en donnant aux esprits toute leur douceur et tout leur poli, elle ne les amollît un peu et ne les inclinât à la complaisance, je n'oserai le nier, d'autant plus que je crois l'avoir, peut-être, éprouvé moi-même. C'était certainement un salon, où non-seulement la politesse, mais la charité nuisait un peu à la vérité. Il y avait décidément des choses qu'elle ne voulait pas voir et qui pour elle n'existaient pas. Elle ne croyait pas au mal. Dans son innocence obstinée, je tiens à le faire sentir, elle avait gardé de l'enfance. Faut-il s'en plaindre? Après tout, y aura-t-il encore un autre lieu dans la vie où l'on retrouve une bienveillance si réelle au sein d'une illusion si ornée et si embellie? Un moraliste amer, La Rochefoucauld, l'a dit : « On n'aurait guère de plaisir si on ne se flattait jamais. »

J'ai entendu des gens demander si madame Récamier avait de l'esprit. Mais il me semble que nous le savons déjà. Elle avait au plus haut degré non cet esprit qui songe à briller pour lui-même, mais celui qui sent et met en valeur l'esprit des autres. Elle écrivait peu; elle avait pris de bonne heure cette habitude d'écrire le moins possible; mais ce peu était bien et d'un tour parfait. En causant, elle avait aussi le tour net et juste, l'expression à point. Dans ses souvenirs elle choisissait de préférence un trait fin, un mot aimable ou gai, une situation piquante, et négligeait le reste; elle se souvenait avec goût.

Elle écoutait avec séduction, ne laissant rien passer de ce qui était bien dans vos paroles sans témoigner qu'elle le sentît. Elle questionnait avec intérêt, et était tout entière à la réponse. Rien qu'à son sourire et à ses silences, on était intéressé à lui trouver de l'esprit en la quittant.

Quant à la jeunesse, à la beauté de son cœur, s'il a été donné à tous de l'apprécier, c'est à ceux qui en ont joui de plus près qu'il appartient surtout d'en parler un jour. Après la mort de M. Ballanche et de M. de Chateaubriand, quoiqu'elle eût encore M. Ampère, le duc de Noailles, et tant d'autres affections autour d'elle, elle ne

fit plus que languir et achever de mourir. Elle expira le 11 mai 1849 dans sa soixante-douzième année. Cette personne unique, et dont la mémoire vivra autant que la société française, a été peinte avec bien de la grâce par Gérard dans sa fraîcheur de jeunesse. Son buste a été sculpté par Canova dans son idéal de beauté. Achille Devéria a tracé d'elle, le jour de sa mort, une esquisse fidèle qui exprime la souffrance et le repos.

MADAME

ÉMILE DE GIRARDIN (1).

—

Et d'abord je tracerai un cercle autour de mon sujet. et je dirai à ma pensée et à ma plume : *Tu n'iras pas plus loin*. A l'intérieur de ce cercle, de ce cadre indispensable dont il faut entourer toute figure de femme belle et spirituelle. n'entreront point du tout. ou du moins n'entreront qu'à peine et à mon corps défendant. les éclats, les ricochets de la politique. de la satire. les réminiscences de la polémique. toutes choses du voisinage et auxquelles. si on se laissait faire, un si riche sujet pourrait bien nous convier. Je ne prendrai en madame de Girardin que la femme, le poëte de société et de théâtre. le moraliste du monde et de salon. Delphine. Corinne. et le vicomte Charles de Launay. rien que cela. Vous voyez que je suis modeste, que j'élude hardiment les difficultés. et que je ne suis pas homme à me mettre de grosses affaires sur les bras.

Mademoiselle Delphine Gay. qui devait être de bonne heure célèbre, est née au plus beau matin du soleil de l'Empire. à Aix-la-Chapelle. où son père était receveur-général. et elle a été baptisée, dit-on. sur le tombeau de Charlemagne. Ne voyez-vous pas déjà

(1) *Poésies.—Élégies.—Napoline.—Cléopâtre.—Lettres parisiennes,* etc., etc.

d'ici le siècle en perspective, avec sa prétention grandiose d'une part, et sa vocation positive de l'autre : le tombeau de Charlemagne pour décoration et fond de théâtre, et une caisse de receveur-général tout à côté ? Enfant, elle fut nourrie au sein du luxe, des élégances et d'un certain idéal poétique extérieur et militaire que l'Empire favorisait. Elle grandissait sous l'œil d'une mère femme d'esprit, toute au monde, qui portait de la verve et une sorte d'imagination dans la plaisanterie, qui a eu de la finesse et de la sensibilité dans le roman, et qui a compté à son heure, comme dirait notre vieux Brantôme, à la tête de l'*escadron* des plus belles femmes de son temps. La jeune fille, aussi blonde que sa mère était brune, n'était pas moins belle, de cette beauté qui apparaît d'abord et qu'on ne s'aviserait pas plus de contester qu'on ne conteste le soleil. On eut de bonne heure auprès d'elle, et elle éprouvait elle-même, en l'inspirant, le culte et l'idolâtrie de la beauté. L'Empire était tombé ; la Restauration s'inaugurait avec de nouvelles modes et un changement complet de décoration, bien qu'avec bon nombre des mêmes personnages : c'était l'heure de la dévotion de salon, de l'aristocratie plus fine, de l'élégance plus assaisonnée d'esprit. Mademoiselle Delphine Gay, à quinze ans, débuta dans ce monde factice ; elle en fit ses premiers et uniques horizons, et s'y déploya (chose piquante !) avec naturel, gaieté, et une certaine abondance et richesse de nature qui ne demandait qu'à s'épanouir. Elle s'est regardée et peinte elle-même bien des fois dans cette première attitude et ce premier éclat de jeunesse florissante :

Mon front était si fier de sa couronne blonde,
Anneaux d'or et d'argent tant de fois caressés !
Et j'avais tant d'espoir quand j'entrai dans le monde
    Orgueilleuse et les yeux baissés !

Ajoutons vite que si elle se dit fière et orgueilleuse, que si elle se sait belle, et que si elle se regardait souvent, elle restait gaie, franche d'abord, sans grimace aucune, vive et même naïve dans les

mouvements, bonne enfant, disent tous ceux qui l'ont connue alors (Lamartine disait bien d'elle un jour : *C'est un bon garçon!*); enfin, aussi naturelle dans le factice, aussi vraie dans le faux qu'on le peut être. C'est alors qu'on la vit, qu'on la *fit* poser et se dessiner en muse, et qu'on la salua sous sa forme de Corinne.

« Oui, me répète avec conviction un témoin aimable et des plus spirituels de ce moment, oui, elle était à la fois belle, simple, inspirée comme la Muse, rieuse et bonne enfant (c'est le mot unanime), et telle qu'elle a peint plus tard sa *Napoline*, c'est-à-dire encore elle-même,

Naïve en sa gaieté, rieuse et point méchante;

disant les vers avec élégance et un air de grandeur comme elle les faisait alors. Ceci est ressemblant, tenez-vous-en pour sûr, autant que le portrait d'Hersent, où elle a cette écharpe *bleu-clair*, couleur de ses yeux. »

C'est ainsi qu'elle est longtemps restée dans l'idée de ceux qui l'ont vue sous le rayon. Représentez-vous à une grande soirée de la duchesse de Duras, ou mieux à une brillante matinée du château de Lormois, chez la duchesse de Maillé, en plein soleil d'été, cette enfant rieuse, avec sa profusion de cheveux blonds et ce luxe de vie qui donne la joie, échappée dans le parc, bondissant et courant, puis rappelée tout à coup, et dans le plus élégant des salons, devant le plus recherché des mondes, récitant des vers d'un air grave, avec un front d'inspirée, un profil légèrement accusé de Muse antique, avec un timbre de voix précis et sonore, récitant ou un chant de *Madeleine*, ou son Élégie (tant de fois refaite) sur *le Bonheur d'être belle*, et dites s'il n'y avait pas de quoi rendre les armes et de quoi être ébloui.

Les poëtes surtout, ceux qui se groupaient dans le Recueil de *la Muse française*, Guiraud, Vigny, Hugo, Deschamps, aimaient alors à prédire à Delphine, comme on l'appelait tout fraternellement, la couronne de l'*Élégie lyrique*. « Son talent tout jeune, me dit un de

ces fidèles témoins que j'ai voulu interroger pour être juste, nous paraissait devoir être un mélange de vigueur masculine avec une sensibilité de *femme du monde*, plus affectée des choses de la société que des spectacles de la nature; plus nerveuse que tendre, plus douloureuse que mélancolique : le tout marchant de concert avec beaucoup d'esprit réel, sans prétentions, et se manifestant sous une forme de versification pure, correcte, savante même et assez neuve alors. Soumet paraissait être son modèle. » Et l'on répétait autour d'elle ce nom de Corinne qu'elle invoquait sans cesse :

Elle chante, et, devant son écharpe légère,
Corinne courberait l'orgueil de son laurier.

La Corinne de madame de Staël était, en effet, le grand idéal alors pour toute femme célèbre. Mademoiselle Delphine Gay, qui était déjà par son nom de baptême une sœur de Corinne, voulait plus et mieux; elle voulait égaler et rivaliser en tout cette sœur de génie, et elle s'y appliqua avec une sincérité visible en ces années du début. Distinguée et couronnée par l'Académie française en 1822 pour avoir chanté le dévouement des Sœurs de Sainte-Camille pendant la peste de Barcelone, mademoiselle Gay ne cessa de célébrer depuis en vers tous les événements publics importants, les solennités monarchiques ou patriotiques, la mort du général Foy, le sacre de Charles X, l'insurrection de la Grèce, tous les beaux thèmes du moment. On la vit un jour, au haut de la coupole du Panthéon, réciter son Hymne à sainte Geneviève, en l'honneur des peintures de Gros. Dans un voyage qu'elle fit à Rome en 1827, elle fut reçue au Capitole membre de l'*Académie du Tibre;* elle fit ensuite, comme Corinne toujours, le pèlerinage du Cap Misène. Tout cela donna prétexte de dire autour d'elle et lui donna l'idée à elle-même qu'elle n'était pas seulement une Muse élégiaque, mais aussi la *Muse de la Patrie.* Quelques pièces de vers publiées par elle dans ces dernières années nous montrent qu'elle n'est pas encore complétement guérie de cette idée-là, et qu'il y a des moments où elle parle comme si

elle avait réellement manié dès le berceau l'épée de Charlemagne.

Revenons et demandons-nous, quand on relit aujourd'hui ces Poésies de la première manière de madame de Girardin, ce qu'il en faut penser.

Je dis première manière, car madame de Girardin a déjà eu trois manières, s'il vous plaît, trois formes poétiques distinctes : la première forme, régulière, classique, brillante et sonore, qu'on peut rapporter à Soumet ; la seconde forme, qui date de *Napoline,* plus libre, plus fringante, avec la coupe moderne, et où Musset intervient ; la troisième forme enfin, qu'elle a déployée dans *Cléopâtre,* et où elle ose au besoin tout ce que se permet en versification le drame moderne. Il est remarquable que les femmes, si habiles et si maîtresses qu'elles soient, trouvent rarement leur forme elles-mêmes ; elles en usent bien, mais elles l'ont empruntée à un autre. De ces trois formes, disons que la première, celle de Racine vu à travers Soumet, serait celle que suivrait de préférence et le plus naturellement madame de Girardin, si elle était livrée à elle-même.

Madame de Girardin, avant tout, a le sentiment du monde extérieur, de la beauté qui y est conforme, de la régularité de lignes et de contours, de l'élégance : c'est ce qu'on trouve dans ses Élégies. Car, pour les pièces consacrées à célébrer des événements publics, il n'en faut point parler. Mais, dans ses Élégies premières (*Ourika, Il m'aimait, Nathalie,* etc.), il y a quelque mouvement, des vers heureux, parfois brillants ; d'autres fins ou spirituels. Ourika, la négresse, dira très-bien de celui qu'elle aime et qui ne s'en aperçoit pas :

> Et si parfois mes maux troublaient son âme tendre,
> L'ingrat ! il m'appelait sa sœur !

Dans le monde, il suffit d'un de ces jolis vers, d'un de ces jolis mots (*l'ingrat!*) pour défrayer de poésie toute une soirée, et surtout quand le poëte est là brillant lui-même, spirituel et beau, et qui paie de sa présence.

Il est remarquable comme la préoccupation perpétuelle de la beauté physique domine dans toutes les Élégies de mademoiselle Delphine Gay, et en est comme l'inspiration directe et déclarée. Cette belle jeune fille ne sait pas, en général, dégager son imagination des types convenus (Chevalier français, Beau Dunois, Muse de la Patrie) ; elle se prend à ces types naturellement, de bonne foi, mais trop en idolâtre et par les dehors. On sent que, dès l'origine, la source intérieure, intime, n'est pas très-abondante, et que cette chevalerie de tête et de cœur, dont le poëte s'exalte un moment, ne saurait longtemps tenir devant l'esprit qui est tout à côté dans la même personne, et qui va tout déjouer. Il y a en madame de Girardin un homme de beaucoup d'esprit (celui qui sera le vicomte de Launay), et qui a tué le poëte ; tué, non, car le poëte apparaît encore parfois avec son masque, sa cuirasse, son casque de Clorinde, son escrime habile, aisée et large de jeu, ses poussées de beaux vers dans la tirade, et comme ses éclairs dans la mêlée ; mais tout cet appareil et cette mise en scène ne sauraient imposer à ceux qui ont une fois connu ce que c'est que la poésie véritable. Elle n'a guère jamais été ici qu'en passant et en se jouant, comme dans un tournoi.

Et, avec cela, cet homme de tant d'esprit qui s'intitule le vicomte de Launay aura beau faire, il y aura toujours en madame de Girardin un certain type, un certain moule chevaleresque primitif qu'il ne parviendra pas à renverser. Elle aura jusque dans son époque la plus spirituelle et la plus consommée en connaissance du monde et en raillerie, elle aura, dis-je, de ces retours singuliers et impétueux de Jeanne d'Arc et d'Amazone, qui ne seraient concevables que chez une muse restée naïve. Elle a, jusqu'en plein journal, des reprises de dithyrambe. Elle fera, par exemple, ces vers contre un certain vote de la Chambre des Députés (13 avril 1839), vote que je ne prétends point d'ailleurs approuver ; et elle a écrit en novembre 1848 ces autres fameux vers contre le général Cavaignac, où, le voulant exterminer et pourfendre, elle ne trouve rien de plus fort à lui appliquer dans sa colère, parce que le

digne général a dormi une heure pendant une des nuits de juin, que ce dernier coup accablant :

Vive l'Endymion de la guerre civile!

Singulière injure, de la part d'une belle femme, que d'appeler un homme *Endymion*. C'était assurément la seule chance qu'ait eue dans sa vie le général Cavaignac d'être comparé au pasteur Endymion.

Madame de Girardin est cause que je me suis souvent posé ces deux problèmes embarrassants :

Comment, avec tant d'esprit et d'élégance, n'a-t-on pas toujours du goût, de ce goût qu'elle-même a si bien défini quelque part *la pudeur de l'esprit?*

Et aussi comment, avec un sentiment si vif et si fin de la raillerie, n'est-on pas toujours averti de celle à laquelle on peut prêter soi-même par le temps qui court?

Pour trouver la réponse à ces problèmes, il était nécessaire de remonter à ce faux idéal primitif dont elle s'est éprise une fois.

Ainsi, une première sensibilité élégiaque dont elle s'est guérie, et, à côté, une certaine idole chevaleresque dont elle n'est pas encore revenue, telle ressort en définitive, à nos yeux, au milieu de tout son esprit d'aujourd'hui, madame Émile de Girardin.

Rien n'est piquant pour un instant comme de se reporter à ses premiers vers, aux éditions de ses premiers chants qui ont pour vignette une *Harpe,* quand on vient de relire tout fraîchement les jolis feuilletons dans lesquels se joue, en un sens si différent, un talent également sûr, une plume ferme et fine, une de celles vraiment qui font le mieux les armes. A y bien regarder, la contradiction n'est pas si grande qu'elle paraît; l'un, je le sais, menait à l'autre; mais qu'il y a donc à rêver sur les sinuosités du chemin!

Par moments (c'était la mode sous la Restauration) elle faisait des vers religieux; elle chantait Madeleine et un des touchants miracles du Sauveur. Sa première pièce couronnée commence par une invocation aux Séraphins :

Bienheureux Séraphins, vous, habitants des cieux,
Suspendez un moment vos chants délicieux!

Ces Séraphins, qui tombent du ciel ou du plafond, viennent là comme, en d'autres temps, seraient venus les Amours et les Cupidons; on les introduisait sans y croire; c'est fâcheux, même en poésie. Quand une fois on s'est accoutumé à ce factice, on ne peut plus s'en passer désormais, et, qui pis est, on ne s'en aperçoit pas. On perd le sentiment du vrai, du vrai réel comme du vrai idéal. On finit par croire qu'avec de l'esprit, beaucoup d'esprit, et un tour de main extrêmement habile, on peut tout faire, tout contrefaire : contrefaire, je ne le nie pas; mais avec de l'esprit seul on ne fera jamais ni du sentiment, ni de la passion, ni de la nature, ni du drame, ni de la religion. *Judith*, tragédie sacrée, s'est ressentie, à vingt ans de distance, de ce genre faux du poëme de la *Madeleine* et de ces premiers Séraphins de convention et de salon, qui étaient si dignes de figurer dans la chapelle de monseigneur l'abbé duc de Rohan. Et en général l'écueil, le malheur de madame de Girardin comme écrivain, ç'a été qu'une organisation aussi forte, qui semble même puissante par accès, et qui, dans tous les cas, est si pleine de ressources, s'est jouée toujours dans un cercle artificiel et factice duquel, plume en main ou lyre en main, elle n'est point sortie.

Nous n'en sommes encore qu'à ce qu'on appelle la lyre. Un grand sage, Confucius, disait, et je suis tout à fait de son avis quand je lis nos écrivains *à belles phrases*, quand j'entends nos orateurs *à beaux discours*, ou quand je lis nos poëtes *à beaux vers* : « Je déteste, disait-il, ce qui n'a que l'apparence sans la réalité; je déteste l'ivraie, de peur qu'elle ne perde les récoltes; je déteste les hommes habiles, de peur qu'ils ne confondent l'équité : je déteste une bouche diserte, de peur qu'elle ne confonde la vérité... » Et j'ajoute, en continuant sa pensée : Je déteste la soi-disant belle poésie qui n'a que forme et son, de peur qu'on ne la prenne pour la vraie et qu'elle n'en usurpe la place, de peur qu'elle ne simule et ne ruine dans les esprits cette réalité divine, quelquefois éclatante, d'autres fois mo-

deste et humble, toujours élevée, toujours profonde, et qui ne se révèle qu'à ses heures. Madame de Girardin a fait, dans *Napoline*, un vers qui la trahit :

> Ah! c'est que l'élégance est de la poésie.

Certes, je ne voudrais pas exclure de la poésie l'élégance, mais quand je vois celle-ci mise en première ligne, j'ai toujours peur que la façon, le *fashion*, ne prime la nature, et que l'enveloppe n'emporte le fond.

Ce que je dis là, madame de Girardin elle-même semble l'avoir senti, et elle l'a exprimé à sa manière bien mieux que moi. Dans ce poëme de *Napoline*, qui marque sa seconde époque (1834), elle suppose une jeune fille, une amie intime, qui se croit fille du grand homme du siècle, Napoléon, et qui l'est grâce à une faute de sa mère, et c'est bien pourquoi on l'appelle Napoline. Cette jeune fille que madame de Girardin décrit avec une complaisance de sœur,

> Ayant un peu d'orgueil peut-être pour défaut,
> Mais *femme de génie*, et *femme comme il faut*,

a tous les enthousiasmes d'abord, tous les cultes et les amours d'un cœur de jeune fille, et il est permis de supposer que le poëte lui en a prêté quelques-uns des siens. Le cadre idéal est toujours la fête mondaine, l'éclat, la parure, la féerie du bal éblouissant, du bal de l'ambassade, et au milieu de tout cela le guerrier beau, jeune, pâle, blessé, intéressant, un Alfred quelconque. Mais, à la manière dont madame de Girardin décrit les alentours, les personnages secondaires, et l'oncle fat, et la duchesse coquette, et l'héritière parée, il est évident qu'elle a déjà passé au portrait, à l'observation fine et satirique. Le vicomte de Launay est majeur en elle; elle traite le monde comme un champ de bataille où elle sent qu'elle a désormais le pied ferme et qu'elle sait frapper. Que de jolis vers et de spirituelles malices! Tandis que le poëte désabusé observe ainsi et raille, Napoline aime encore et croit : voilà le piquant de ce petit poëme, qui n'a pas été, ce me semble, assez compris ni goûté. Napoline, c'est la jeune fille aimante, croyante, enthousiaste, qui va essuyer

ses premiers échecs et recevoir ses premières blessures dont elle mourra. Napoline aime, elle se croit aimée, et, à un mot qu'elle surprend, elle s'aperçoit qu'on la trompe, qu'elle a une rivale, et qu'on lui est infidèle :

> La vierge la plus pure a cet instinct sauvage
> Qui lui fait deviner une infidélité.
> Tout l'enfer s'alluma dans son cœur agité...

Napoline pourtant est femme, et elle se contient dans le premier moment :

> . . . . Elle cause, elle rit ;
> Comme une femme heureuse, elle fait de l'esprit ;
> Elle jette des mots piquants ; chacun l'écoute ;
> Elle est un peu moqueuse et méchante, sans doute :
> *Son esprit excité venge son cœur souffrant :*
> *Le mal que l'un reçoit, c'est l'autre qui le rend.*

Tout cela est à merveille, bien senti, bien frappé. Je ne suivrai pas plus loin l'idée. Dans un dernier chapitre qui termine le poëme, madame de Girardin dégage cette idée à nu et donne elle-même la clef à qui ne l'aurait pas saisie. C'est Napoline qui se tue et s'asphyxie de désespoir, c'est le génie éteint, énervé par le monde ; c'est l'amour et la foi qui expirent dans un cœur. Dans une lettre finale en prose qui est censée le testament ou la confession de Napoline, mais où chaque ligne atteste le prosateur et l'observateur le plus exercé, l'auteur est le premier à dénoncer cette *lèpre d'égoïsme* et de vanité qui envahit si vite dans le monde un talent et une âme :

« Les ennuyeux, dit madame de Girardin (elle qui a si peur des « ennuyeux), endorment le génie et ne le dénaturent point ; mais le « monde !... le monde !... il nous rend comme lui-même ; il nous « poursuit sans cesse de son ironie, il nous atteint au cœur ; son in- « crédulité nous enveloppe, sa frivolité nous dessèche ; il jette son « regard froid sur notre enthousiasme et il l'éteint : il pompe nos « illusions une à une, et il les disperse ; il nous dépouille, et quand « il nous voit misérables comme lui, faits à son image, désenchan-

« tés, flétris, sans cœur, sans vertus, sans croyance, sans passions,
« et glacés comme lui, alors il nous lance parmi ses élus, et nous
« dit avec orgueil : Vous êtes des nôtres, allez ! »

Certes, on ne saurait plus dire ni mieux; et quand j'ai entendu, à travers ce masque léger de Napoline, comme le dernier cri et la dernière protestation du poëte, j'ai cru sentir alors qu'il y en avait un bien réellement dans cette première forme de Delphine.

Toute la lettre dont je parle est d'un style bien net, bien franc, bien *adapté:* l'expression déjà prend et serre exactement la pensée : c'est une des grâces du vicomte de Launay. Cette lettre est peut-être ce que madame de Girardin a écrit de plus sérieux comme moraliste; car, plus tard, dans ses feuilletons sur le monde parisien, elle s'en tiendra volontiers aux surfaces et à l'épiderme social; elle se jouera, elle se plaira à ne voir et à ne décrire la nature humaine que depuis le *Boulevard* jusqu'au *Bois*. Le fond chez elle se dérobe; elle glisse; mais ici elle enfonce, elle souffre, elle crie. C'est quelque chose pour un cœur que d'avoir une fois crié.

J'aperçois déjà dans cette lettre ce genre de plaisanterie pittoresque qui est familier à madame de Girardin. Napoline déclare qu'elle ne veut pas de tous ces petits bonheurs secondaires, qu'elle pourrait grouper ensemble pour se composer un bonheur total et compenser celui qu'elle a perdu. Je pensai un moment, dit-elle, « que je pourrais arriver à un bonheur négatif qui ne serait pas sans douceur. Je me composais une sorte de *paradis de neige* assez agréable... » Un *paradis de neige*, ce sont de ces mots qui indiquent de l'imagination dans l'esprit, et comme il en échappe si souvent à madame de Girardin en causant; sa conversation en est toute semée. Quand elle ne veut avoir que beaucoup d'esprit (et elle n'a pas même à vouloir pour cela), elle paraît avoir assez d'imagination dans l'expression.

Ces cris du premier poëte expirant, que Napoline nous rend à l'état d'emblème et de demi-ironie, on les trouverait encore avec un peu de sagacité, et sous forme directe, dans les pièces de vers inti-

tulées *Découragement, Désenchantement, Désespoir,* dans les Vers à madame la marquise de La B... Ces élégies, mises à la suite et isolées de ce qui les entoure, donneraient une espèce de fil d'Ariane, s'il en était besoin dans un labyrinthe qui n'en est pas un; ici le fil d'Ariane est peu nécessaire, et il est assez vite brisé.

Je voudrais donc, puisque je parle de poésie et que j'ai paru mettre la poésie toute vraie, toute sincère, en opposition avec celle qui ne l'est pas ou qui ne l'est qu'à demi, je voudrais donner de la première un exemple qui fasse bien sentir ce que j'entends. Et cet exemple, pour éviter tout parallèle voisin et désobligeant, je le prendrai chez un poëte-femme d'une autre nation. Mistriss Félicia Hemans, poëte anglais d'une grande distinction, d'une moralité profonde, d'une sensibilité naturelle, toujours revêtue d'imagination et voilée de modestie, a voulu exprimer aussi ce moment amer et cruel, deux fois amer pour un poëte et pour une femme, où le cœur déplore la fleur première d'espérance et d'illusion qui s'est à jamais flétrie. Elle l'a fait dans une pièce dont voici la traduction littérale, et qui est intitulée

LES CHOSES QUI CHANGENT.

« Sais-tu que les mers s'étendent et passent là où ont été autrefois les cités? Quand la vague est calme et dormante, on peut encore voir les tours qu'elle recouvre. Au fond, tout au fond, sous la marée transparente, la demeure de l'homme s'aperçoit encore là où la voix de l'homme a expiré.

« Sais-tu que les troupeaux sont paissants au-dessus de ces tombes antiques, que les rois eux-mêmes, à la tête de leurs armées, s'arrêtaient à contempler? Un mol et court gazon est tout ce qui marque désormais la place où les héros ont versé leur sang.

« Sais-tu que le seul témoin des temples autrefois renommés n'est plus qu'une colonne brisée, que l'herbe et la giroflée couronnent? et que le serpent solitaire élève ses petits là où chanta la lyre triomphante?

« Oui, oui, je sais trop bien l'histoire des âges écoulés et les lamentables débris que la gloire a abandonnés à la lente destruction. Mais tu as encore une autre histoire à apprendre, et bien plus remplie d'enseignements tristes et sévères.

« Ton œil méditatif ne fait que se promener sur les temples et les palais en ruines. Hélas! l'*âme*, dans sa profondeur, a des changements bien plus amers que ceux-là. Ne viens point, quand tu les as en foule devant toi, ne viens point parler de ce silence de mort qui a succédé à des chants.

« Vois le mépris, là où a péri l'amour; la méfiance, là où croissait l'amitié; l'orgueil, là où autrefois une nature aimante nourrissait tous les sentiments de vérité et de tendresse! Vois les ombres de l'oubli répandues sur la trace de chaque idole qui s'en est allée.

« Ne pleure point pour des tombes dispersées, ni pour des temples renversés à terre. Plus renversés encore sont dans ton propre cœur les autels qu'il s'était dressés. Va, sonde ses profondeurs avec doute et crainte. Ne place plus tes trésors *ici-bas !* »

Respirons le sentiment discret et profond qui fait l'âme de cette admirable plainte, recueillons la moralité qui en sort, et passons.

Cléopâtre me représente la troisième forme poétique de madame de Girardin. Jouée pour la première fois au Théâtre-Français, le 13 novembre 1847, cette tragédie eut quelques soirs de succès. J'étais à cette première représentation, et j'en jouis encore, ainsi que de toute cette salle brillante, de cette foule d'élite, de cette jeunesse élégante et empressée à un triomphe que personne n'avait le mauvais goût de contester. L'actrice était belle et dans son rôle; il y avait des scènes à effet, bien théâtrales, des tirades éblouissantes, un vernis tout frais et tout nouveau, quelques mouvements qui accusaient la force et l'impétuosité de la muse, un peu de Sapho, pas mal de Phèdre. Pour un premier jour, n'était-ce pas assez? Hors de la scène et à la lecture, ç'a été différent.

Et d'abord ne cherchez point dans *Cléopâtre* la vérité historique, la Rome ni l'Égypte de ce temps-là. Dès le commencement du second acte où Cléopâtre est en scène, qu'est-ce que ce prêtre avec sa démonstration mythologico-allégorique? Qu'est-ce que ce savant bibliothécaire, à qui la reine parle du *front du penseur*, de l'indépendance et quasi de la royauté littéraire? Voilà une reine d'Égypte bien au fait des grandes phrases de nos gens de lettres de Paris. Je remarque aussi que, plus loin, elle parle bien en détail de Cicéron et a

l'air de le connaître par ses harangues. En toute occasion, elle parle du climat d'Égypte comme n'y étant pas accoutumée, et comme ferait une Parisienne qui a trop chaud. Des voyageurs qui revenaient d'Égypte m'ont assuré qu'elle confondait d'ailleurs les climats, celui d'Alexandrie avec celui de Thèbes, qui est à cent cinquante lieues au delà : ce sont des bagatelles. Quant aux grands intérêts du monde alors en conflit, ils ne se trouvent nulle part représentés. Si l'on ne savait un peu l'histoire par avance, on ne comprendrait pas. Ce caractère d'Antoine est faible, disparate, et n'est pas suffisamment posé ni expliqué. Le Nil, le climat d'Égypte, le soleil d'Afrique, deviennent successivement des thèmes à des tirades plus ou moins magnifiques : mais cette vérité qui sort, qui par endroits éclate d'une époque bien comprise ou de la nature humaine vue dans tous les temps, ne le demandez pas.

Faut-il presser la contexture de la pièce? Dès le début, à quoi sert cet esclave admis aux faveurs de la reine, et qui devait mourir, et qu'on sauve pour en faire un témoin contre elle? Mais quand on est amoureux, quand on l'est surtout comme Antoine l'est de Cléopâtre, de telles découvertes d'infidélité ne détachent pas, elles irritent ; elles font plutôt qu'on veut rester, qu'on veut punir. « On bat sa maîtresse, me disait mon voisin qui paraissait s'y connaître, on la surveille, et on l'aime plus fort. » Et puis toute cette machine, tout ce premier nœud n'aboutit à rien. Mais on a eu au début des scènes vives et risquées, des scènes où la passion de l'esclave heureux est hardiment produite. Je ne sais pourquoi j'appelle cela des scènes *risquées ;* autrefois elles eussent en effet compromis la pièce; aujourd'hui elles l'assurent. Ce sont des scènes d'entrain et qui promettent.

Elles promettent même plus que la suite ne tient. Un homme d'esprit remarquait que, dans cette pièce, « Cléopâtre commence comme Messaline et finit comme Artémise. »

Je ne vais pas suivre la pièce dans la composition ni dans les caractères. Le style en est assurément le côté le plus remarquable, le seul même vraiment remarquable : non pas que la trame m'en

paraisse de qualité solide, subsistante et sincèrement louable; mais il est éclatant, souvent ferme et toujours habile. Le grand moment est celui du troisième acte, lorsque Cléopâtre, saisie d'un sentiment de jalousie et de remords à la vue de ce qu'elle croit le bonheur de la chaste Octavie, s'en prend à cette nature de feu qui l'a égarée, et lance son apostrophe au soleil d'Afrique, sa longue invective en l'honneur de la vertu. C'est l'air de *bravoure*, et qui est un motif à déployer quelques beaux accents. L'auteur, dans l'ensemble du style, a changé ou du moins modifié sa manière. Au lieu de l'ancien vers classique tout noble et tout pur, on a du comique parfois, des mots hardis ou même vulgaires, et mis à dessein. Évidemment le premier genre Soumet est détrôné; on sent que Théophile Gautier est venu, et que, tout à côté de l'auteur, il s'est beaucoup moqué de l'ancienne tragédie. Et pourtant, au fond, malgré ces déguisements, malgré ces greffes étrangères, je crois reconnaître encore beaucoup du même style d'autrefois, le vers sonore, spécieux, tout extérieur, se permettant parfois l'enflure et parfois la manière. Je n'y trouve pas plus de ce naturel véritable qui, né de la pensée ou du sentiment, et jaillissant de la passion même, pénètre dans le langage et y circule comme la vie.

On a remarqué qu'il y a de curieux développements et des jeux d'esprit à la Sénèque : par exemple, l'endroit du quatrième acte où Antoine désespéré s'attache à se démontrer à lui-même qu'il a donné raison après coup à toutes les philippiques de Cicéron, et qu'il s'est conduit de telle sorte que les invectives de ce grand ennemi sembleront désormais les propos d'un *flatteur :*

Flatteur !... j'ai dépassé les rêves de la haine !...

Tout ce développement est à la Sénèque, et si on le juge de mauvais goût, c'est du moins d'un mauvais goût très-distingué. Bien peu de personnes seraient capables d'en faire autant.

Après cela, est-ce une tragédie que *Cléopâtre?* L'auteur est-il parvenu à donner un démenti à certain mot bien impertinent de Di-

derot sur les femmes et sur ce qu'elles auront toujours d'incomplet? Je ne le crois pas. Malgré le talent viril de détail et de versification. *Cléopâtre* n'est pas encore ce qu'on peut appeler *mascula proles.* Ce n'est pas conçu d'un jet; je puis admirer le métier, mais je ne vois pas l'œuvre.

Dans la comédie, c'est différent; il y a tel genre de comédie où madame de Girardin pourrait très-bien réussir. On dit qu'elle nous en prépare une nouvelle. Elle sait le monde à fond, elle a le sentiment et l'observation de tous les travers de la société; elle a l'art des portraits; elle a le vers satirique, piquant et gai; elle peut et elle ose tout dire : ce n'est pas assez encore, mais c'est beaucoup. Attendons.

Moraliste de salon et journaliste, madame de Girardin a créé un genre qui est à elle, et où elle a excellé du premier jour. Il y eut un moment voisin de *Napoline,* où elle s'aperçut que ce siècle de fer ne s'accommodait pas de l'élégie, surtout quand celle-ci est trop prolongée. Et l'Élégiaque antique ne l'avait-il pas remarqué déjà de son temps :

Ferrea non Venerem, sed prædam sæcula laudant.

Le vicomte de Launay sentit cela, et le dit tout bas à sa sœur Delphine, afin de la remplacer : « Eh quoi! le sentiment, le roman, la nature; ô ma sœur! en seriez-vous là encore? Il y a longtemps que j'ai traversé ces misères. » Elle entendit et comprit le génie du temps; elle se figura que le beau Dunois lui-même, de nos jours, n'irait plus en Syrie, mais qu'il fonderait un journal. Elle se dit que la force, le péril, l'influence, étaient là. On n'est pas moins adoré, et l'on est plus craint. Elle prit la plume dans son *Courrier de Paris,* et fit la chronique, la police des salons. Le vicomte de Launay est, à mes yeux, comme un beau chevalier de Malte qui combat les corsaires tout en l'étant un peu. Et qui donc ne l'est pas un peu aujourd'hui?

Notez bien, je vous prie, les deux points extrêmes de la carrière.

Partie des salons de la haute aristocratie sous la Restauration, de ces salons exclusifs où elle gardera toujours un pied et où elle aura ses entrées franches, madame de Girardin se trouve, à un moment, jetée dans le monde tout artiste, tout littéraire et, à sa manière, artificiel aussi, du journalisme. Elle veut allier les deux mondes, les deux tourbillons, les deux *genres;* elle y réussit, mais elle supprime et ne compte pour rien bien des choses vraies, générales et naturelles à ce temps-ci, qui sont l'entre-deux. C'est ainsi qu'avec tant de qualités de l'observateur, elle s'est toujours circonscrit, comme à plaisir, ses horizons.

Si on laisse de côté certains traits lancés à satiété et sans bonne grâce contre les gens qu'elle a pris en déplaisance (contre une certaine dame des *sept petites chaises,* par exemple, qui revenait sans cesse comme souffre-douleur et comme victime), le feuilleton créé par madame de Girardin, en 1836, sous le titre de *Courrier de Paris,* était piquant, léger, gai, paradoxal et pas toujours faux. En général, il ne faut pas appuyer en la lisant. La société parisienne est observée à fleur de peau; elle est saisie dans son travers, dans son caprice d'une saison, d'un seul jour, d'une seule classe qui se dit élégante par excellence. Une course de chevaux, une chasse, une mode nouvelle, une chose frivole prise au sérieux, une sérieuse prise au frivole, ce sont là ses sujets, ses triomphes ordinaires et faciles. Elle arrive, elle entre dans son sujet comme dans un salon, ayant d'avance ses partis pris d'être gaie, aimable, éblouissante, au rebours du lieu commun (je n'ai pas dit du sens commun), et elle tient sa gageure. Des mots heureux, imprévus, tout à fait drôles, font oublier l'absence du fond; elle a du facétieux. On rit, on est déconcerté, on oublie un moment, par les finesses et les saillies de détail, ce qui souvent est une complète moquerie ou mystification de la nature humaine. Le blanc et le noir, le vrai et le faux, elle vous retourne tout cela, et ce serait du vrai pédantisme, auprès d'elle, que de s'en préoccuper. L'auteur écrit ces petits feuilletons si légers, d'un style des plus nets, et les compose avec un art parfait; l'imagi-

nation aussi s'en mêle. Quelle plus folle idée, par exemple, quelle invention plus plaisante, que, dans la description d'une chasse à Chantilly, de supposer que le pauvre cerf a eu le bon goût, dans sa fuite, de parcourir les vallons les plus pittoresques, les sites les plus célèbres : « Il a traversé tout le parc d'Ermenonville, dit-elle; il a salué en passant, *rapidement, il est vrai,* la tombe de Jean-Jacques, ce mortel qui, comme lui, se croyait toujours poursuivi... Après six heures de course, la victime ingénieuse (*voyez-vous la curiosité de l'expression ?*) est allée tomber dans le bel étang de Mortfontaine; elle a choisi le site le plus poétique pour y mourir. Si nous croyions à la métempsycose, nous dirions que l'âme de quelque peintre de paysage, malheureux en amour, avait passé dans le corps de ce noble cerf, tant il s'est montré artiste dans toutes ses promenades et jusque dans sa chute... » Tout cela est poussé un peu loin, un peu marivaudé peut-être; le conteur s'amuse et abuse : il tient à son joli dire, et, une fois mis en train, il ne le lâche pas. Pourtant c'est gai, surtout si c'est dit plutôt qu'écrit, si c'est lu une première fois plutôt que relu. A certains jours, le moraliste en madame de Girardin rencontre plus vrai, et il ne tiendrait qu'à lui d'être profond. Je ne sais pas, dans ce genre semi-sérieux, de plus agréable feuilleton que celui du 29 mars 1840. Mademoiselle Rachel avait paru à la Chambre des Députés, puis à un bal de ministre, et elle avait été accueillie avec toutes sortes d'égards. Madame de Girardin se demande : « Ces grands égards que témoigne pour mademoiselle Rachel le monde parisien, sont-ils accordés à son talent?... à son caractère?... » Et elle finit par répondre qu'on les accorde surtout à son *rang*. Vous vous étonnez ! C'est qu'il y a deux sortes de rangs, le rang *social,* et le rang *natif* ou *naturel :* « Non-seulement, dit-elle, la nature nous désigne un rang, mais ce rang est une vocation. Il y a de très-grandes dames qui sont nées *actrices,* et qui cependant n'ont jamais joué la comédie. » Et elle développe cette idée dans toutes ses variétés et ses bizarreries de contrastes que vous voyez d'ici. Il y a de très-grandes dames qui sont nées *portières,* il

y en a d'autres qui sont nées *gendarmes, colonels,* que sais-je? Elle continue de s'amuser, et pas si à faux, ce me semble. Et les hommes, il y en a qui sont nés *troubadours,* d'autres *chevaliers,* d'autres *bouffons,* quelques-uns *grands seigneurs.* Quand la condition sociale et le rang naturel se rencontrent, tout est bien, on a l'harmonie. « Il y a, dit-elle encore, des hommes nés *moines,* qui sont chauves à vingt-cinq ans, qui passent leurs jours à compulser de vieux livres, et qui transforment en cellule tout appartement de garçon. » Ce feuilleton m'est toujours resté depuis, dans la mémoire, comme un petit chef-d'œuvre dans l'espèce. Il devrait porter pour épigraphe ces vers de *Bérénice :*

> En quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
> Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître.

Dans les romans de madame de Girardin on retrouverait le même genre d'esprit que dans ses feuilletons, des portraits et des scènes de société, des observations fines, force paradoxes, quelque charge, peu d'émotion, peu d'action, une grande science du monde à la mode, l'art et jusqu'au métier de l'élégance. De tous ses romans, celui (s'il m'en souvient) qui m'a paru offrir les qualités de l'auteur avec le plus d'avantage, est *le Lorgnon.*

Il est temps de le dire, madame de Girardin comme femme, et là où elle se montre de sa personne, paraît bien supérieure, jusqu'ici, à ce qu'elle a été comme auteur. De l'esprit proprement dit, on n'en a pas plus qu'elle. Dans une soirée, à un dîner, dans un cercle, on n'est pas plus vif, plus amusant, plus inépuisable en mots piquants et en étincelles. De l'aplomb, de l'aisance, de la dextérité, de l'attaque et de la repartie, on n'en saurait charitablement désirer davantage. Si elle semble apporter, au début de la conversation, quelques plaisanteries préméditées et qui font comme partie de sa mise du jour, elle en a d'autres qui lui sortent à l'improviste à chaque instant, et ce ne sont pas les moins bonnes. Elle s'amuse elle-même, on le sent, de ce qu'elle dit et de ce qu'elle entend, pour peu que ce qu'elle entend soit spirituel. Elle joue franc jeu, et son esprit

y va de bon cœur. Je ne sais si elle a des ennemis, ou du moins des ennemis qu'elle déteste, mais je crois qu'à un dîner qu'on lui ferait faire avec eux, s'ils l'écoutaient avec plaisir, et s'ils ne lui répliquaient pas trop sottement, elle cesserait de leur en vouloir. Ses bonnes qualités se retrouvent là en nature, à leur source, et quand on la voit, on comprend encore cet éloge que lui accordent unanimement ceux qui l'ont beaucoup vue sous sa première forme de Delphine, « que, connaissant comme elle faisait ses avantages naturels, elle n'en usait ni pour tourmenter les hommes, ni pour accabler les femmes. » Plume en main, elle n'est pas toujours ainsi.

Pour ceux qui, comme nous, ont la manie de chercher encore autre chose et mieux que ce qu'on leur offre, il reste à regretter que l'esprit, chez madame de Girardin, si brillant qu'il soit, ait pris dès longtemps une prédominance si absolue sur toutes les autres parties dont se compose l'âme du talent, et qu'elle se soit perfectionnée comme écrivain dans un sens qui n'est pas précisément celui du sérieux et du vrai. Telle qu'elle est, il manquerait quelque chose d'essentiel à la société, à la poésie et au journalisme de ce temps-ci, et les trois ensemble n'auraient pas donné leur dernier mot, s'ils ne s'étaient entendus pour produire ce composé singulier, étrange, élégant, qui, dans sa forme habile et précise, se jouant du fond, associe à son gré avec malice, avec gaieté, naturel et même un reste de naïveté, la femme d'esprit, le cavalier à la mode, l'écrivain consommé, et l'amazone parfois encore et la muse.

P. S. Depuis qu'on a écrit ces pages, madame Émile de Girardin est morte le 29 juin 1855. Sa perte a été vivement sentie. *La Joie fait peur*, jolie comédie, représentée au Théâtre-Français, et où, d'un bout à l'autre, le rire étincelle à travers les larmes, a été son dernier adieu au public. Cette femme avait bien de l'esprit. C'est ce qu'on se prend à dire plus que jamais depuis qu'on l'a perdue.

MADAME

DE TRACY (1).

Il a été tout récemment question, dans la presse quotidienne, de ce Recueil qui n'était destiné d'abord qu'à un cercle d'amitié et de famille. J'avais dû à un heureux hasard, ou mieux, à une indication délicate, de le lire il y a déjà quelque temps, et j'en avais extrait pour moi quelques belles et douces pensées. Aujourd'hui que je vois, par l'exemple de mon honorable confrère M. Cuvillier-Fleury, qu'il n'est pas interdit aux amis d'en dire quelque chose, je désirerais à mon tour que la même liberté fût laissée, non pas aux indifférents (ceux qui ont lu ce recueil ne sauraient plus l'être pour madame de Tracy), mais aux étrangers et aux curieux pleins de respect qui n'ont pas eu l'honneur directement de la connaître : comme esprit et comme cœur, elle s'est peinte suffisamment à eux dans ces pages.

Madame de Tracy, il faut l'expliquer pour tous en peu de mots, était Anglaise de naissance, née à Stockport en 1789; elle s'appelait Sarah Newton, et appartenait à la famille de cet homme de génie, le plus grand qu'ait produit la science. Elle avait sept mois quand

(1) *Essais, Lettres et Pensées;* trois volumes, typographie de Plon, 1852 ; — non en vente.

elle vint en France, et ne la quitta plus. « Je ne sais rien, disait-elle, de mon pays paternel; je suis Anglaise. *God bless the King!* voilà tout. » On verra qu'il lui en resta beaucoup plus qu'elle ne croyait. Elle avait proprement le *fancy,* ce mélange d'imagination et de fantaisie imprévue; et, avec la facilité de se retremper aux lectures anglaises comme à la source natale, elle garda de tout temps un cachet d'originalité et d'indépendance. Elle était d'ailleurs catholique de cœur et d'inclination; elle aimait les cérémonies, les signes extérieurs et la décoration du culte : « J'aime les curés, les croix, les cloches, les moines, les images, les chapelles et tous les saints. Quand j'avais cinq ans, je faisais des autels entourés de poupées qui étaient à la messe, et on m'appelait *petite païenne.* » A ces instincts premiers elle joignit, en avançant dans la vie, l'étude des doctrines. Elle avait été très-jolie dans sa jeunesse, et d'une grâce légère et piquante. Madame de Coigny lui donnait pour emblème une *hermine* avec ces mots : *Douce, blanche et fine.* Elle avait le pied mignon et dansait à ravir; elle avait une merveilleuse adresse des mains pour le dessin et pour tous les jolis ouvrages, des doigts de fée. Elle parle au reste librement d'elle-même et de ce qu'elle avait été :

« J'ai retrouvé, écrivait-elle après des années, madame de Castellane; elle est toujours la même, et elle s'est montrée plus charmante pour moi que jamais. Je l'avais connue très-intimement. « Dans notre jeunesse, elle, sa cousine mademoiselle Scherer, et « moi, nous étions, sans contredit, les trois plus jolies filles de « France. Nous avions les mêmes cheveux plus ou moins blonds, « les mêmes tailles fines et les mêmes petits pieds. Nous allions « toutes les trois nous promener dans les jardins des maraîchers de « la rue Saint-Sébastien pour y herboriser au milieu des choux et « chercher des papillons. Madame de Castellane n'a rien oublié de « tout cela; elle se rappelle parfaitement ma mère et sa belle figure « pâle, notre salon vert, et mille détails qui m'ont confondue « de la part d'une personne qui a tant vécu dans le grand monde « et tant vu de choses. Cette mémoire lui gagne mon cœur, et je

« veux cultiver et raviver cette amitié qui n'était qu'assoupie. »

Mademoiselle Newton épousa à vingt ans le colonel Le Tort des dragons de la garde, depuis général et aide de camp de l'Empereur, et qui fut tué d'une balle à Ligny, la veille de Waterloo. Peu d'années après, elle épousa en secondes noces M. Victor de Tracy, fils de l'illustre philosophe, et lui-même si distingué par un ensemble de qualités et de vertus qu'il a portées dans la carrière publique et qu'il aime à pratiquer dans la vie privée. M. de Tracy perdit madame de Tracy le 27 octobre 1850, et, dans son culte pieux pour sa mémoire, il a cru devoir recueillir, selon qu'elle l'avait désiré, quelques-uns des écrits où elle mettait de sa pensée et de son âme : c'est un portrait de plus, et le plus vivant, qu'il a voulu que les siens eussent toujours présent devant les yeux. L'un des amis de madame de Tracy, M. Teulet, a soigné l'édition toute domestique de ces volumes, qui offrent des parties d'étude sérieuse. Depuis le mariage de ses filles, madame de Tracy, soit à Paris, soit à sa campagne de Paray en Bourbonnais, donnait au moins six heures par jour à la lecture et au travail de l'esprit.

Le premier Essai est un récit fort agréable, une espèce de Journal d'un *Voyage à Plombières,* que fit mademoiselle Newton, âgée alors de dix-huit ans, en compagnie de madame de Coigny, celle dont le général Sébastiani avait épousé la fille (1). On était en 1808. Madame de Coigny, un peu à cause de son gendre et aussi par tout ce qu'elle

(1) Je m'étais trompé en cet endroit, lorsque l'article, pour la première fois, parut dans *le Moniteur;* j'avais voulu rattacher à madame de Coigny et à sa fille le souvenir de *la Jeune Captive.*

La Jeune Captive célébrée par André Chénier n'était ni la marquise de Coigny, née de Contlans, ni sa fille la comtesse Sébastiani, mais bien mademoiselle Aimée de Coigny, qui fut duchesse de Fleury et qui épousa depuis M. de Montrond ; elle avait repris son nom de famille, et elle n'en portait pas d'autre quand elle mourut le 17 janvier 1820. C'est à la comtesse Aimée de Coigny seule, à sa gracieuse figure, à son caractère facile et insouciant, que peuvent s'appliquer les traits particuliers sous lesquels André Chénier nous a peint si délicatement sa riante compagne d'infortune. Il y a bien des années déjà que M. Charles Labitte avait donné sur ce point tous les éclaircissements désirables. (*Études littéraires*, tome II, page 184.)

avait vu dans la Révolution, par reconnaissance pour celui qui nous en avait tirés, était grande admiratrice, et plus qu'on ne l'était d'ordinaire dans son monde, de l'Empereur et de son génie. Elle rompait là-dessus des lances avec ses parents et amis d'autrefois : et cependant, quand l'Empereur rencontrait madame de Coigny aux Tuileries, la sachant femme avant tout, prompte aux bons mots et aux reparties, il lui arrivait le plus souvent de lui demander : « Comment va la langue ? » Elle n'en était pas moins enthousiaste pour cela : « Voltaire et l'Empereur se disputaient le cœur de madame de Coigny. » Ajoutez qu'elle était devenue dévote et combinez le tout comme vous le pourrez : il en résultait, quoi qu'il en soit, un très-agréable composé, une vieille de grand air, vive, spirituelle, pas du tout ennuyée ni ennuyeuse. On assiste par le récit de madame de Tracy à ces conversations d'intérieur pendant les longues journées de Plombières. La jeune fille est plus occupée des fleurs, des rochers, des oiseaux et de toutes les beautés du paysage, que des choses publiques. Dans les lectures d'histoire qu'on lui fait faire, il lui semble qu'il n'y a pas de roi préférable à Louis XII ; l'écho des victoires l'atteint peu ; et cependant elle a aussi la marque de son temps, et lorsqu'il vient là pendant quelques jours un beau monsieur de Paris, très-riche, très-gai, très-galant pour elle, et qui cause politique avec madame de Coigny, qui apporte les dernières nouvelles et les commente avec cet esprit de dénigrement propre aux salons, elle n'est pas séduite, elle aperçoit d'abord ce qui manque à l'élégant monsieur en fait de chevaleresque, et celle dont le cœur est destiné à des cœurs braves finit par ce trait en le dépeignant : « Et puis il n'a été à aucune bataille, *et c'est vraiment ridicule.* »

Madame de Coigny aime les longues lectures régulières et qui se continuent, qui occupent et reposent : on lit donc Rulhière, *Histoire de l'Anarchie de Pologne*, toutes les *Révolutions* de Vertot, la *Guerre de Trente Ans* de Schiller, le *Siècle de Louis XIV*; toutes ces lectures ne sont pas également intéressantes. On en a un reflet très-vif dans le Journal de la jeune fille. Je n'ai jamais vu mieux rendre l'impres-

sion que m'a faite à moi-même Rulhière et son procédé d'histoire classique appliqué à des temps modernes, ce genre honorable mais froid, mais artificiel et qui a l'inconvénient de ne laisser aucune trace profonde : « Le bruit des violons (d'un bal voisin) a été couvert par notre lecture de l'*Histoire de Pologne* par Rulhière. Cela ne m'amuse guère... Madame de Coigny tâche de m'inspirer son goût pour Mockranowski, son admiration pour Radziwill, sa passion pour Braniki et tant de *ki*, toujours vaincus, toujours si malheureux, désolés, perdus, ruinés... » Elle ne peut s'empêcher (c'est bien l'image de la jeunesse) de se consoler de sa lecture en dansant toute seule sur les airs du bal d'en face qu'elle entend. Quelques jours après, on a la suite des impressions : « A propos de cela, nous avançons dans l'*Histoire de Pologne;* madame de Coigny se passionne à présent pour Caetan Soltick, et aussi pour Poniatowski, qui ressemble à Dalvimar. M. Rulhière fait trop de portraits; c'est du remplissage. Madame de Coigny dit que j'ai tort de trouver cette Histoire trop longue, et que c'est là une nécessité de ce genre de littérature. *Amen!* » Et plus loin : « Nous avons passé le reste de la soirée en Pologne avec M. Rulhière, qui n'en finit pas. Madame de Coigny est folle des princes Pulawski; je les aime aussi, mais je trouve toujours que les personnages n'ont pas l'air vrais, et ne sont pas touchants comme le Falkland des *Rébellions* de Clarendon. » Et enfin, après quelques jours encore : « Ce matin, nous avons fini l'*Histoire de Pologne*. Ouf! madame de Coigny dit que c'est fort bon de lire de temps en temps des ouvrages ennuyeux. J'ai été à la cuisine manger du miel en gâteaux, la cire est aussi bonne que le miel... »

Elle a ainsi de ces sauts de jeunesse d'une idée à l'autre, de ce qu'on peut appeler des transitions à la Sylphide. — Un autre jour, on lit *Mademoiselle de Clermont*, la jolie nouvelle de madame de Genlis, à la bonne heure! « Le soir, nous avons achevé *Mademoiselle de Clermont;* j'ai pleuré une heure durant, et madame de Coigny me disait : « Mais tout cela n'est pas vrai. » — « *Qu'est-ce* « *que cela fait,* lui ai-je répondu, *si cela en a l'air?* »

Le matin, au balcon, mademoiselle Newton lisait de l'anglais, *le Lay du dernier Ménestrel* de Walter Scott, alors sous sa première forme de poëte et avant le roman; *le Voyage du Pèlerin* de Bunyan, « ce livre que ma mère m'a donné, et qu'elle aimait tant, qui présente une ingénieuse allégorie des progrès que peut faire un pèlerin chrétien à travers les misères humaines; et plus on le relit, mieux on le comprend. » Elle lisait et relisait Shakspeare, c'était son livre de chaise de poste : « Bientôt je le saurai tout entier par cœur. Madame de Coigny n'aime pas assez Shakspeare; l'original lui donne trop de peine, et elle déteste les traductions impossibles... Je raconte à madame de Coigny mes lectures anglaises, et elle dit que ces lectures (aidées de Dieu) m'ont donné un esprit original et sain. »

Madame de Coigny avait raison; ces lectures croisées sont un excellent régime et fortifient une jeune nature. Elles font un solide *estomac* à l'esprit; elles enhardissent le goût, et on emprunte de leurs qualités à deux races. Madame de Coigny s'occupait avec intérêt de la jeune fille douce, vive et voltigeante qui s'épanouissait sous ses yeux : « Madame de Coigny me donne des leçons de prononciation, de ponctuation, et me recommande de faire des notes sur tout ce que je lis, et d'écrire tous les jours ce que je pense : c'est une façon de savoir si on est bête. »

Mais ce conseil que donnait madame de Coigny à mademoiselle Newton ne fut complet et ne put être suivi dans sa perfection que lorsque M. Boissonade, cet autre guide inattendu et dont l'autorité avait aussi de la grâce, y eut ajouté le sien :

« Un jour M. Boissonade me dit : « Vous ne savez pas lire. *Vous lisez comme si vous mangiez des cerises.* Une fois la lecture faite, vous ne pensez plus à ce que vous avez lu, et il ne vous en reste rien. Il ne faut pas lire toutes sortes de choses au hasard; il faut mettre de l'ordre dans ses lectures, y réfléchir et s'en rendre compte. »

« Peu lire et *penser beaucoup nos lectures,* » a dit Rousseau. C'est bien, mais avec la grâce de moins. Rousseau a gardé ses cerises pour un autre jour.

Madame de Coigny est vieille, et d'une vieillesse qui ne paraît pas trop chagrine; elle s'est rajeunie par ses filles, par son gendre; elle a au cœur un enthousiasme; elle ne croit pas qu'on soit à la fin du monde. L'humanité ne lui paraît pas meilleure de son temps qu'autrefois, mais elle ne lui paraît pas pire. Elle ne s'ennuie jamais; elle dit « que s'ennuyer est quelque chose de méprisable. » Elle est d'avis que tous les âges ont leur joie, et, tout en sentant ce qu'elle a perdu, elle n'est pas envieuse contre la jeunesse : « J'aide à madame de Coigny à finir ses petites bandes de tapisserie; elle dit qu'il n'y a plus à présent d'autres fleurs pour elle dans le monde que celles qu'elle fait à l'aiguille, mais que le monde est tout plein devant moi de véritables fleurs. »

Cependant la différence des sensations est continuelle, et l'on a sur chaque point comme une double note comparable entre les réflexions sensées de ce tiède hiver et les joies folâtres de ce jeune printemps :

« Avant dîner, nous avons été nous promener à la pluie, armées « de parasols. Le soir, nous avons lu du Schiller, et hier nous « avons fait exactement la même chose. Madame de Coigny m'a dit « que le temps paraissait passer plus vite quand on l'employait « d'une manière uniforme. Je croyais le contraire. J'apprends tous « les jours quelque chose. »

Et encore :

« Hier, nous avons été au Désert, et de là madame de Coigny a « voulu monter sur la montagne malgré le vent, les pierres, les « ronces et mille difficultés. Nous espérions, arrivées au sommet, « voir le soleil éclairer tout cela; mais il n'a pas paru. Alors ma- « dame de Coigny a dit : « Eh bien! ce que nous venons de faire là « est l'image de la vie, et c'est assez triste, n'est-ce pas? » C'était « au contraire très-amusant; car le brouillard, la pluie et le vent « ont aussi leur charme, et le mieux à faire est d'avoir le soleil en « soi-même. »

Cette différence naturelle entre les impressions de madame de

Coigny et celles de la jeune fille qui a en elle une étincelle de Mab et d'Oberon est piquante et n'a rien qui choque ; c'est plutôt une opposition qu'un désaccord. Là où je verrais une contradiction et une séparation tranchée, ce serait si l'on comparait cette vie nouvelle qui s'essaie en tous sens à ce qu'étaient les vieilles femmes spirituelles du dernier grand monde avant l'ouverture du siècle et avant la renaissance de 1800, madame Du Deffand, madame de Créqui par exemple; il y avait là goût parfait, jugement net, mais sécheresse; rien au delà. L'arbre encore altier semblait mort, la séve n'y montait plus. Ici tout ressent la vie, tout recommence, le printemps éclate, la jeunesse refait du bruit aux jeunes cœurs, et ils se rouvrent avec délices au sentiment de la nature :

« Je suis accoutumée déjà (dès le lendemain de l'arrivée) au « séjour de Plombières comme si j'y avais demeuré six mois; il « me semble que j'avais rêvé ces montagnes, ces cascades, et *tous* « *ces jolis sentiers qui ne mènent nulle part et qui vont toujours*... « Je m'endors chaque soir au son d'une musique quelconque, le bal « qui danse en face de nous, un voisin qui joue du violon à ravir, « et un grillon qui crie dans la cheminée. »

Madame de Coigny elle-même se prête à ces longues promenades *romantiques*, qui font l'étonnement des baigneurs, « ces promenades à travers tout pour n'arriver à rien. »

« Nous avons été nous promener après la pluie sur la montagne « couverte de grès qui forment un escalier. Il y avait des buveurs « d'eau dans les prés au-dessous, qui nous regardaient comme si « nous étions des chèvres. Chemin faisant, j'ai brouté des mûres et « cueilli du chèvrefeuille et *a sweet briar* (de l'églantier odorant). « En descendant, madame de Coigny est tombée plusieurs fois, mais « maintenant elle y est accoutumée. »

La jeune fille aime passionnément la nature ; elle la sent dans toutes ses créations, dans les fleurs, dans les arbres, dans les oiseaux. Pour ceux-ci elle a de bonne heure une prédilection, un art de les apprivoiser et de les élever, qui, avec les années, devien-

dra une science et ira jusqu'à une légère singularité; madame de Tracy n'en mangeait jamais. Elle n'en voulait qu'aux oiseaux de proie. Je laisse ce qui n'est que singulier, et je m'en tiens au talent. Est-il rien de plus riant, de plus frais, comme page et *vignette* d'histoire naturelle, que ce joli *Nid de mésange :*

« Ce matin, en faisant une promenade sur les bords de l'étang
« (il s'agit de l'étang de Paray, et ceci n'est plus du voyage de Plom-
« bières), j'ai joui d'un spectacle qui m'a confondue d'admiration,
« et que je vais tâcher de raconter. — Je m'étais appuyée contre
« un saule pour me reposer un instant, lorsque tout à coup un
« charmant petit oiseau sembla jaillir de l'écorce même de l'arbre;
« je voulus me rendre compte de ce phénomène, et voici ce que je
« vis en y regardant de très-près. A environ quatre pieds de terre,
« j'aperçus collé contre le tronc du saule une sorte de gros cocon à
« base élargie, et affectant la forme d'une petite bouteille ou plutôt
« d'une pomme de pin. Les parois extérieures de ce cocon étaient
« entièrement garnies d'un lichen argenté et moussu, recueilli sur
« l'arbre même et ajusté avec un art si merveilleux qu'on aurait pu
« passer vingt fois devant l'arbre sans croire à autre chose qu'à une
« rugosité de l'écorce. Je m'approchai avec précaution, et par une
« petite ouverture ménagée dans l'édifice, à environ un pouce du
« sommet, j'aperçus, ô merveille! ô prodige! ô spectacle incom-
« parable! j'aperçus vingt petites têtes et vingt petits corps rangés
« avec la plus parfaite symétrie dans ce petit réduit qui n'était guère
« plus grand que le creux de la main. C'était un nid de mésange
« que j'avais sous les yeux, un nid de cette mésange si jolie, si
« gracieuse, qui est, je crois, la plus petite de son espèce, et qui
« certainement n'est pas plus grosse qu'un roitelet. Quand on songe
« à toute la peine que ce pauvre petit oiseau a dû prendre pour con-
« struire un pareil édifice sans autre instrument que son bec et ses
« deux petites pattes, quand on pense à l'activité incessante qu'il
« est obligé de déployer pour nourrir une si nombreuse famille, on
« est partagé entre l'admiration et l'attendrissement. Et dire qu'il

« y a des gens assez stupides pour oser porter la main sur un pareil « chef-d'œuvre, assez cruels pour porter la désolation dans une si « charmante famille! Je m'empressai de m'éloigner, et, m'arrêtant « à quelque distance, j'eus l'indicible bonheur de voir la mère re- « gagner courageusement son nid et distribuer à sa jeune famille « deux belles chenilles vertes. »

Il n'y a rien de mieux dans les *Études de la Nature;* c'est de l'observation vivante et peinte, comme chez Bernardin de Saint-Pierre et Audubon.

Revenons à Plombières; les arbres ont part, comme les oiseaux, à l'affection et à la sympathie de la jeune voyageuse :

« Nous avons été dans un bois par le chemin d'Épinal, et là « nous avons vu des arbres extrêmement curieux. Un paysan qui « se trouvait là nous en a montré un qui passe pour avoir trois cents « ans : il surpasse en hauteur et en grosseur tous les autres, et il « est bien conservé pour son âge. Il y en a d'autres qui ressemblent « à des crocodiles, et qui offrent des bancs naturels où l'on est « assis comme dans des fauteuils. Toutes ces formes bizarres vien- « nent de ce que ces pauvres arbres sont torturés dans leur jeunesse « pour servir de clôture, et alors ils poussent comme ils peuvent et « se tortillent dans tous les sens. Je suis sûre que cela leur fait mal « et qu'ils respirent difficilement. Madame de Coigny m'a dit que « c'était peut-être vrai, et que ces arbres avaient l'air d'être les « arbres généalogiques des anciens souverains de ces contrées. Cela « nous a fait de la peine, et nous regardions avec plaisir le vieux « chêne échappé à cette cruelle éducation. »

L'impression encore ici est double entre la jeune fille et la marquise : celle-ci, qui songe d'abord au blason, voit une image des arbres généalogiques là où l'autre, sensible comme une Dryade, a vu surtout une fatigue de respiration et une souffrance.

Parmi les paysages *à l'aquarelle* qu'a tracés cette plume qui ne songe qu'à courir, j'en veux citer un encore, un dernier, qui est tout matinal et transparent, et comme traversé d'une brise rieuse :

« Ce matin, nous avons été nous promener sur le chemin de Re-
« miremont; nous sommes descendues vers un moulin dont j'aime-
« rais à être la meunière; l'eau est si claire qu'elle a l'air d'être
« doublée de satin vert, tant elle réfléchit avec netteté les arbres qui
« entourent le moulin. Tout auprès il y a une pierre énorme toute
« couverte de mousse, et qui a l'air d'être le tombeau d'un géant.
« Au bord de l'eau croissaient des champignons rouges que madame
« de Coigny prenait pour des homards; puis nous avons réfléchi que
« les homards ne sont rouges que lorsqu'ils sont bouillis. Nous
« avons ri comme des folles de cette idée de homards et de champi-
« gnons, d'histoire naturelle et de botanique. Le meunier, couvert
« de farine, est venu voir pourquoi nous faisions ce bruit. Il n'a
« rien compris à ce que madame de Coigny lui a dit; moi, je n'ai
« pu que lui rire au nez encore plus fort. Nous sommes rentrées
« enchantées, et apportant un énorme fagot de fleurs, de quoi
« nourrir trois vaches si j'en avais. — En aurai-je jamais des va-
« ches à moi? Pourquoi pas, si j'ai des prés? Madame de Coigny
« dit que j'aurai ce que je voudrai, parce que je n'ai envie de rien. »

Tout cela est gai, et jeune, et vivant; ce sont des tableaux faits sans qu'on y pense. On a blâmé, je le sais (et un savant juge), cette eau du moulin *si claire qu'elle a l'air d'être doublée de satin vert.* Et pourquoi ne le dirait-elle pas? c'est sa sensation exacte; elle a osé la rendre. Madame de Sévigné a bien parlé de ces belles *matinées de cristal* de l'automne. Les Anglais osent de ces choses dans leur poésie, dans leur peinture, et c'est pourquoi leurs poëtes peintres ont souvent plus de relief et de vérité que les nôtres.

La jeunesse allait si bien à mademoiselle Newton! sera-t-elle de celles qui sauront s'en passer un jour, qui sauront bien prendre la perte de ces grâces fugitives, et qui, ainsi qu'elle le disait dès lors, auront en elles le soleil au dedans?

Elle fut de celles-là, et à ce titre elle mérite d'être citée en exemple aux femmes auxquelles leur situation donne des loisirs et peut engendrer par là même plus de regrets :

« L'âge, disait-elle, » — et sans transition on la retrouve ici à plus de trente ans de distance ; elle avait vécu, souffert, aimé dans l'intervalle ; elle avait élevé sa famille et marié ses enfants ; — « l'âge, disait-elle donc, ne nous enlève que des choses qui nous « deviennent successivement inutiles, et qui sont remplacées par « d'autres qui valent souvent beaucoup mieux. Il ne s'agit que de « savoir les apprécier. *Si l'on perd la danse à trente ans, on acquiert* « *la liberté.* L'âge nous donne l'expérience et des sentiments meil- « leurs, que je préfère aux folles illusions de la jeunesse. Quant à « moi, lors même que j'en aurais le pouvoir, j'aimerais mieux con- « tinuer de marcher vers la fin que de revenir en arrière.

« Heureux, ajoutait-elle d'une manière charmante, ceux qui font « durer pendant quarante ans ce crépuscule qui sépare la dernière « jeunesse de la première vieillesse ! car c'est *l'âge d'argent,* pen- « dant lequel on fait tout ce qu'on veut et l'on dit ce qu'on pense. »

Elle écrivait cela dans sa retraite de Paray-le-Frésil, dans ce manoir paisible du Bourbonnais dont M. de Tracy fécondait le sol et défrichait utilement les bruyères, manoir qu'elle nous a complaisamment décrit et que nous croyons avoir vu. Oh ! ce n'est plus ici la joie de Plombières, ce n'est plus le mouvement, la danse, cette légèreté d'écureuil, ces gaietés de chèvre par les hauts sentiers. Dans la nature d'alentour comme en elle, tout s'est rassis peu à peu et comme tranquillisé :

« (25 juillet 1843.) — Paray est vert comme au printemps ; les « arbres y sont couverts de feuilles et d'oiseaux. Il règne partout « une fraîcheur, un calme, un silence qui font de ce lieu un véri- « table séjour de paix et de repos, *locus pacis et refrigerii.* Voici « une image fidèle de notre manoir :

An ancient lonely place : the path o'ergrown
With strawberries and sweet blue violets ;
Across the green, a quiet silver pond
Hidden and silent, as if fear'd to wake
The deep tranquility that dwelt and slept
Around the manor shadowed by trees.

« (Un ancien lieu solitaire; le sentier se perdant sous les fraises et « les douces violettes sombres; à travers le tapis de verdure, un « paisible étang d'argent caché et silencieux, comme s'il craignait « d'éveiller la profonde tranquillité qui habite et dort autour du ma- « noir ombragé d'arbres.) »

Mais elle a mieux fait que de traduire ces vers comme je viens de l'essayer; elle a rencontré la même impression que le poëte, et l'a vraiment égalé dans cette note si fidèle et si harmonieuse, trouvée à quelques jours de là :

« Il fait aujourd'hui un de ces jours grisâtres où la nature est si- « lencieuse, le paysage terne, les nuages presque immobiles; en un « mot, un de ces temps modestes où l'on craint de faire du bruit, « de peur de réveiller le vent ou d'amener le soleil. Je suis allée « rôder avec les enfants. Nous ne pouvions pas nous rassasier d'une « si tranquille journée. »

Quand elle arrive à Paray, c'est le repos qu'on lui ordonne; en quittant Paris, il ne lui reste que le souffle. « Le repos ou la mort, m'a dit le docteur en partant. — J'aime mieux le repos. » Sa santé est intérieurement épuisée; elle a des défaillances, des impuissances de vivre, qu'elle ne répare qu'avec des journées de silence et de la moindre action possible. Elle prend, comme elle dit, *de la paresse à haute dose*. Mais bientôt les esprits renaissent, le foyer intérieur se ranime, elle se remet à vivre, à penser, à écrire à ses amis ou à les appeler près d'elle, amis de choix et d'un commerce sérieux, parmi lesquels il est juste de nommer MM. Desages, Hippolyte Passy, Victor Jacquemont, de Corcelles, Rossi et quelques autres. Seule, elle s'occupe de sa musique, de ses oiseaux, de ses fleurs; il lui est impossible de ne pas mettre de la passion à tout ce qu'elle fait. Mais il faut bien parler des études principales que madame de Tracy s'était réservées pour ses dernières années, et qui semblent au premier abord en contradiction avec la vocation de la femme; elle nous dira elle-même pourquoi elle les avait entreprises :

« Il y a des jours où l'on éprouve un désir passionné de revoir

« ceux que l'on a perdus. J'ai retrouvé dans une boîte un morceau « de papier resté là depuis bien des années et sur lequel ma mère « avait écrit : *These pins for my lambs and for their mamma* (Épin- « gles pour mes chères petites et pour leur maman). La vue de ces « mots tracés il y a plus de vingt ans, le souvenir de ces épingles « choisies par Nancy (sa sœur), tout cela m'a bouleversée. J'ai « pleuré toute la matinée, et ensuite je me suis sentie consolée par la « certitude de retrouver un jour ceux qui ne sont plus. Ma première « pensée, en me livrant à l'étude des Pères de l'Église après le ma- « riage de mes filles, a été la curiosité de savoir ce qu'ils avaient dit « de l'âme, eux qui ne cherchaient point avec les mains cette âme « dont l'existence immortelle rend l'homme excusable de croire que « le monde tout entier a été créé exprès pour lui. »

Elle s'est donc mise à l'étude des Pères. Or il y avait en ces années trois personnes, trois femmes distinguées qui, dans la rue d'Anjou, s'occupaient à la fois de littérature sacrée et des Pères. On put en sourire ; pour moi, et sans me permettre ici d'opinion sur les deux autres femmes d'esprit, je ne vois rien que de simple aux raisons que se donnait madame de Tracy pour un tel choix de sérieuses occupations, et qui devaient être plus longues que la vie :

« J'ai organisé mon travail, et je suis décidée à traduire tout de « bon le livre des *Offices* de saint Ambroise, dont je n'avais fait que « de courts extraits. Quel bonheur d'avoir de la volonté et de l'apti- « tude pour une occupation quelconque ! que de charme à voir là, « devant moi, cette multitude de gros volumes que je n'aurai jamais « le temps de lire jusqu'au bout ! »

Malgré le *charme*, elle éprouvait des difficultés réelles, comme l'on peut croire. Elle était peu satisfaite, et avec raison, de la collection fragmentaire et monotone de l'abbé Guillon. Comprendre chaque Père de l'Église, le rendre avec la physionomie qui lui est propre, lui faire parler sa langue, le faire agir sur la scène où il a vécu, c'était son ambition première, et elle excédait ses forces : de plus savants qu'elle sont restés en chemin. A Paray, où elle poursui-

vait de préférence son travail, elle ne trouvait aucun secours; le curé du village n'était pas capable de la diriger, ni même de l'entendre : « Je lui demandais un jour ce qu'il pensait des Pères apostoliques; il n'en pensait absolument rien, ne sachant pas même leurs noms. En réalité, se hâtait-elle d'ajouter avec bon sens, la science n'est pas chose indispensable pour faire son salut, ni même pour travailler à celui des autres. Notre curé, sans être un érudit, n'en est pas moins un bon prêtre, et il me fait plaisir lorsqu'il vient manger des raisins avec moi. Je n'ai donc personne qui puisse me seconder dans mon travail; il me faut tout lire, tout chercher, tout écrire et tout recopier. » M. Rossi, à qui elle en parla, et qui certainement appréciait tout bas l'impossibilité, lui conseilla de ne recourir à personne, de se charger seule du fardeau, et de démêler ses idées à sa guise, sauf à les rectifier après. C'était considérer ce travail sous son vrai jour, c'est-à-dire comme un exercice individuel qu'elle se proposait et comme un passe-temps fructueux. Elle-même avait fini par l'envisager volontiers de cette manière, la seule raisonnable :

« Les difficultés m'effraient, et si je ne puis pas les surmonter, il « faudra bien que je me contente à mon tour de biographies et d'ex- « traits. Mais qu'importe! en tous cas, je retire chaque jour de mes « études un fruit inappréciable. Je goûte le bonheur d'avoir devant « moi une occupation plus longue que la vie. Ne pas savoir se créer « une occupation sérieuse lorsque la vieillesse commence, c'est vou- « loir mourir d'une mort anticipée. Que font de leur vie les femmes « oisives, quand elles ne peuvent plus la dépenser dans le monde? « elles la passent dans leur lit. La vieillesse est pour elles comme « l'Enfer du Dante, à la porte duquel on laisse toutes les espé- « rances. »

Les Pères de l'Église lui furent donc les meilleurs maîtres pour apprendre à vieillir sans cesser d'espérer.

Savoir vieillir! Madame de Tracy eut cet art, et la lecture attentive de ces volumes pourrait en donner une leçon. Que l'on ne dise pas que les hommes en ont moins besoin que les femmes. Le jour

où elle avait quarante ans, la duchesse de B...., belle et vertueuse, dans un bal auquel elle assistait, exprimait à une amie sa joie d'être délivrée enfin de cette jeunesse qui oblige à tant de mesures voisines des écueils, et d'avoir hautement acquis les droits de l'âge de raison. Le jour même où il avait quarante ans, M. de Chateaubriand passait toute une journée solitaire et mélancolique sous les ombrages de Champlâtreux, et à M. Molé, qui lui demandait la cause de sa tristesse, il livrait cet aveu pénible : « J'ai quarante ans. » M. de Chateaubriand était de l'avis de ce vieil élégiaque d'Ionie, de Mimnerme, celui qu'on a pu appeler le huitième sage de la Grèce ou le *sage du plaisir,* et qui mettait tout le prix de la vie dans les jouissances de la jeunesse ; Mimnerme demandait, pour extrême limite, à mourir à soixante ans. Mais Solon, cet autre sage, le réfutait et lui disait également en vers de se rétracter et de dire avec lui, en corrigeant légèrement son vœu : « C'est à quatre-vingts ans que je veux mourir. » Horace Walpole, qui avait bien cinquante ans, écrivait à madame Du Deffand, qui en avait bien près de soixante-dix : « Ah ! *ma petite*, passé vingt-cinq ans, que vaut tout le reste ? » Et le religieux Channing, au contraire, dans le dernier été qu'il passa sur la terre, entendant agiter en sa présence la question de savoir quel était l'âge le plus heureux de la vie, disait en souriant que c'était *à environ soixante ans:* il avait alors cet âge. Juste pensée du chrétien, pour qui le vieillard, quand il est saint, n'est qu'un épi plus mûr ! Et Sénèque lui-même n'a-t-il pas dit à son jeune ami Lucilius, dans un admirable langage : « *Viget animus, et gaudet non multum sibi esse cum corpore; magnam partem oneris sui posuit ; exsultat, et mihi facit controversiam de senectute : hunc ait esse florem suum...* — Mon esprit est plein de vigueur, et il se réjouit de n'avoir plus beaucoup à faire avec le corps ; il a déposé le plus lourd de son fardeau ; il bondit de joie, et me tient toutes sortes de discours sur la vieillesse : il dit que *c'est à présent sa fleur.* » Je trouve dans un livre d'hier, et sur ce même sujet de l'âge, cette autre pensée juste et ferme, et si poétiquement exprimée :

« Me promenant, par une belle journée d'octobre, dans les jardins « de la villa Pamphili, je fus frappé de la beauté merveilleuse d'un « grand nombre d'arbres verts que je n'avais point aperçus durant « l'été, cachés qu'ils étaient par l'épais feuillage des massifs, alors « dans tout l'éclat de la végétation, maintenant dépouillés. Humble « et patiente amitié, pensai-je, c'est ainsi qu'on t'oublie aux heures « splendides de la jeunesse et de l'amour; c'est ainsi que tu appa- « rais, douce et consolatrice, vers le soir de la vie, quand la pas- « sion est morte et l'existence dénudée (1). »

Évidemment, tout l'art de vieillir est de quitter, quand l'heure est venue, les désirs et les passions qui nous quittent; de ne pas se faire une passion unique et fixe de celle qui n'a qu'un temps et ne doit avoir qu'une ou deux saisons; de ne point opiniâtrer son imagination en arrière; d'adoucir par degrés quelques-unes de nos passions, et de les terminer en goûts; de saisir à propos, d'avancer, s'il se peut, quelques-uns de nos goûts derniers et durables, et d'en faire presque des passions. A chaque âge, à chaque étape de la vie, une hôtesse nouvelle, une joie proportionnée à la saison, et possible encore, nous accueille et nous reçoit. Sachons passer de l'une à l'autre, et ne garder de ce qui précède que ce qui est salutaire et bon. L'étude et l'amitié sont les consolatrices qui nous accompagnent le plus loin, et quelquefois jusqu'au bout. Mais tous ces conseils naturels, et qui reviennent à dire qu'il faut avoir l'esprit de son âge, ne sont rien encore et ne servent tout au plus qu'à adoucir les regrets, si une pensée plus haute n'intervient et n'y préside, si la Religion n'élève l'homme et ne lui enseigne l'art véritable d'espérer. Madame de Tracy nous en est un exemple, et elle nous montre combien les pensées d'au delà sont une ressource pour alimenter la vie du cœur. Dans un de ses derniers hivers, elle écrivait :

« Tout est couvert de neige, et me voici enfin dans une position « selon mon cœur, c'est-à-dire renfermée derrière un triple rem-

(1) *Pensées, Réflexions et Maximes*, par Daniel Stern, 1856.

« part de glaçons, de sapins verdoyants et de solitude absolue. Victor « écrit d'excellentes choses sur l'agriculture. J'achève les *Offices* de « saint Ambroise. Nous avons de bonnes nouvelles de nos enfants. « *All is well !* — Où peut-on être mieux qu'à Paray-le-Frésil ? »

Dans ce manoir sans vue, dans ce pays fermé et sans horizon, elle a l'horizon moral, et le rayon lui arrive de là. Elle en était venue à dire, elle que nous avons vue si légère et toute propre au cortége de la reine des fées dans ce voyage de Plombières :

« Il n'y a point d'autre jeunesse que la parfaite santé et la vigueur « d'esprit : quand on possède ces avantages, on est toujours jeune, « lors même qu'on aurait cent ans. »

Elle disait enfin :

« Ma santé se rétablit à vue d'œil... Je sors, je rentre, je marche. « Je me sens libre comme l'air et sauvage comme le vent. Tout « m'amuse et tout me plaît. Je trouve qu'à chaque jour suffit sa « joie, et je suis plus que jamais convaincue que notre bonheur « réside en nous-mêmes. L'on discutait l'autre jour devant moi la « question de savoir quels sont les sites qui offrent le plus de charme « à la campagne. Sont-ce les montagnes, les bois, les rivières ou « les prairies ? — La vraie philosophie, c'est de préférer ce qu'on a « et de voir toutes choses du bon côté. De même, le vrai Christia- « nisme consiste à faire à tous les êtres animés, bêtes et gens, le « plus de bien possible, et à attendre la mort sans crainte comme « sans impatience. »

Madame de Tracy a écrit une Notice pleine d'intérêt sur son illustre beau-père, le rigoureux idéologue. Elle a su rendre agréable et faire aimer une nature qui lui était si dissemblable, mais qu'elle embrasse par des côtés imprévus. Elle nous a exprimé en quelques traits heureux la physionomie même du savant et de l'homme :

« M. de Tracy était humilié de *croire*, il voulait *savoir* (1). »

(1) Un de nos amis et confrères, qui en ceci est bien de la religion de M. de Tracy, a pour devise et pour marque aux livres de sa bibliothèque : Μέμνησο ἀπιστεῖν. *Souviens-toi de ne pas croire.* — Le mot est emprunté du plus ancien des poëtes

« Il y a deux choses qui surprennent dans sa vie intime (de « M. de Tracy) : c'est d'avoir inventé une contredanse à laquelle il « donna son nom lorsqu'il était un beau danseur aux bals de la reine « et l'élégant colonel du régiment de Penthièvre, et d'avoir bien « longtemps après bâti une église avec les débris d'une grosse tour « qu'il fit abattre.

« M. de Tracy (vieux, et après la perte d'une affection qui lui « était tout) se livrait solitairement au sentiment du plus triste « abandon... Il craignait de déranger les autres, il ne les recher- « chait plus; il se plaisait à faire des observations sur son déclin « général : « *Je souffre, donc je suis,* » disait-il. — On le voyait à « sa fenêtre en contemplation devant les nuages qui passaient et se « succédaient. A quoi pensait-il donc en examinant ainsi le ciel ? « Nul ne l'a su. »

Je n'ai point à conclure ni à porter de jugement; je n'ai voulu qu'offrir à nos lecteurs un choix dans ces pages qu'il a été donné à peu de personnes de parcourir. On aura pourtant deviné les mérites et le caractère de celle qui les a écrites. Dans la société, dans la haute société surtout, qui a ses habitudes impérieuses et ses exigences, beaucoup de choses se sont envolées des âmes, la sincérité, la candeur, la joie, l'imagination, le sentiment vif de la vérité : madame de Tracy avait gardé en elle quelque chose de ces trésors. Penser par soi-même est fort rare en France dans le monde, et chez une femme c'est assez mal vu d'ordinaire; on s'en indigne ou l'on en sourit. Il y a deux manières de ne point penser par soi-même : c'est de répéter ce que disent les autres, ou bien aussi c'est de vouloir se faire un genre à part en disant tout le contraire des autres. Après le calque il n'y a rien de plus aisé que le contre-pied. Penser pour soi et pour ses amis, sans prétention à s'afficher; vouloir se former des opinions justes sur les choses essentielles, sans aspirer à les pro-

comiques, Épicharme, mais un peu détourné de son sens. Épicharme, cité par Polybe, se borne à donner un conseil pratique et familier : « Sois sobre, et souviens-toi de te méfier : ce sont les articulations du bon sens. »

duire; étudier, vivre, regarder, oser sentir et dire, est une marque de distinction dans une nature. Madame de Tracy eut cette marque de franchise; elle était restée très-vraie, *très elle-même*, et, avec un certain air de caprice, travaillant à s'améliorer toujours.

Je parle au point de vue du public, et je ne doute pas que de ces trois volumes qui sont presque inédits on n'en pût tirer un qui plairait à tout le monde, et qui placerait à un bon rang dans notre littérature morale le nom de madame de Tracy. On y mettrait le *Voyage de Plombières*, et tout aussitôt les *Pensées*, datées de Paray trente ans après : la jeunesse, et *l'âge d'argent :* le mot mérite de rester.

EUGÉNIE DE GUÉRIN (1).

Je voudrais faire partager à d'autres l'impression que j'ai reçue de la lecture de ce petit volume, rempli d'une suave et haute pensée.

Il faut se souvenir avant tout que, le 15 mai 1840, la *Revue des Deux Mondes* publia, avec une Notice de George Sand qui y servait de préface, un magnifique fragment d'un poëte mort l'année précédente à vingt-neuf ans, George-Maurice de Guérin. Ce morceau capital, intitulé *le Centaure*, révélait une nature de talent si neuve, si puissante, si vaste, que le mot de génie semblait naturellement s'y appliquer. Aujourd'hui c'est la sœur de ce poëte, et en tout digne de lui par l'imagination comme par le cœur, qui, morte à son tour, vient livrer, par les soins d'amis pieux, le parfum de son âme et de ses secrets épanchements.

Les deux destinées, celle du frère et de la sœur, sont si étroitement liées qu'il faut revenir à l'un quand on a à parler de l'autre, car elle ne nous entretiendra que de lui.

Maurice de Guérin descendait d'une ancienne famille noble, originaire de Venise, dit-on, mais établie depuis des siècles dans le midi de la France. Les de Guérin figuraient dans les Croisades, et

(1) *Reliquiæ*. Publié par Jules Barbey d'Aurevilly et G.-S. Trébutien. Caen, imprimerie de Hardel, 1855. Un vol. in-18, imprimé à petit nombre; ne se vend pas.

un Guérin, évêque de Senlis, est dit avoir présidé à l'ordonnance de la bataille de Bouvines. Cette famille revendique l'honneur d'avoir donné des grands-maîtres à l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, des cardinaux à l'Église, et un troubadour au beau siècle languedocien. « Garins d'Apchier, disent les manuscrits cités par Raynouard, fut un gentil châtelain du Gévaudan, vaillant et bon guerrier, et généreux, et bon trouvère et beau cavalier; et il sut tout ce qu'on pouvait savoir du bel art de galanterie et d'amour. » Il passe même pour avoir inventé une forme nouvelle de poésie. Cette fleur idéale qui décora l'antique maison dans sa splendeur va se retrouver au déclin et sur une ruine. C'est d'une dernière branche de cette noble race, déchue en fortune, mais restée intègre par les sentiments, que naquit Maurice de Guérin au château du Cayla près d'Alby, le 4 août 1810, le dernier de quatre enfants. Sa sœur Eugénie était l'aînée et avait cinq ans plus que lui. Elle lui fut de bonne heure une surveillante et un tendre guide. On lit dans le *Memorandum* tout consacré à la mémoire de son frère :

« 4 août (1840). — A pareil jour, vint au monde un frère que je devais bien aimer, bien pleurer, hélas! ce qui va souvent ensemble. J'ai vu son cercueil dans la même chambre, à la même place, où, toute petite, je me souviens d'avoir vu son berceau, quand on m'amena de Gaillac où j'étais, pour son baptême. Ce baptême fut pompeux, plein de fête; plus que pour aucun autre de nous, marqué de distinction. Je jouai beaucoup et je repartis le lendemain, aimant fort ce petit enfant qui venait de naître. J'avais cinq ans. Deux ans après, je revins, lui portant une robe que je lui avais faite. Je lui mis sa robe et le menai par la main le long de la garenne du nord, où il fit quelques pas tout seul, les premiers, ce que j'allai annoncer en grande joie à ma mère : *Maurice, Maurice a marché seul!* Souvenir qui me vient tout mouillé de larmes. »

Quelques années s'écoulèrent : « Maurice, dit encore sa sœur, était enfant imaginatif et rêveur : il passait de longs temps à considérer l'horizon, à se tenir sous les arbres. Il affectionnait singulière-

ment un amandier sous lequel il se réfugiait aux moindres émotions; je l'ai vu rester là debout des heures entières.

« Il est à la campagne, aux beaux jours d'été, des bruits dans les airs, que Maurice appelait *les bruits de la nature:* il les écoutait longuement, et voici de ses impressions :

« Oh! qu'ils sont beaux ces bruits de la nature, ces bruits répandus dans les airs, qui se lèvent avec le soleil et le suivent, qui suivent le soleil comme un grand concert suit un roi!

« Ces bruits des eaux, des vents, des bois, des monts et des vallées, les roulements des tonnerres et des globes dans l'espace, bruits magnifiques auxquels se mêlent les fines voix des oiseaux et des milliers d'êtres chantants... »

C'étaient là de ses jeux d'enfant. Il annonçait du goût pour l'état ecclésiastique. A onze ans il fut mis au petit séminaire de Toulouse; on a de lui à cette date une très-jolie lettre d'enfant pur et d'aimable Éliacin. A treize ans il fut envoyé à Paris au collége Stanislas. Il se sentit bientôt atteint de ce mal d'*ennui* qui fut celui des individus distingués dans les jeunes générations des trente premières années du siècle. En 1833 il alla à La Chesnaye en Bretagne, où M. de La Mennais avait eu l'idée de fonder un établissement d'études religieuses pour servir le Catholicisme; mais l'esprit du maître commençait déjà à se diriger ailleurs, et il allait aspirer à faire des élèves tout différents. Il ne paraît pas avoir donné une attention particulière à Guérin ni l'avoir deviné. Celui-ci, le long des étangs et sous les vieux chênes, rêva plus qu'il n'étudia. Il alla faire des excursions près des grèves, au bord des mers. Il était de la race directe des René. On a des vers de lui adressés en ce temps à M. Hippolyte Morvonnais, un poëte breton de ses amis, vers élevés, de douce inspiration et de ferme structure, mais qui rappellent un peu trop Victor Hugo dans ses *Feuilles d'Automne*. Il en fit d'autres où il imitait, pour le rhythme et le sentiment, la romance que chante Lautrec dans *le Dernier Abencerage : Combien j'ai douce souvenance!...* L'originalité de Maurice de Guérin n'était pas là;

elle était dans un sentiment de la nature, tel qu'aucun poëte ou peintre français ne l'a rendu à ce degré, sentiment non pas tant des détails que de l'ensemble et de l'universalité sacrée, sentiment de l'origine des choses et du principe souverain de la vie. Il l'a rendu dans sa composition du *Centaure* avec une séve débordante, jointe à une beauté de forme et d'art qui, dans un coup d'essai, déclare un maître. L'auteur suppose qu'un être de cette race intermédiaire à l'homme et aux puissantes espèces animales, un Centaure vieilli raconte à un mortel curieux, à Mélampe, qui cherche la sagesse et qui est venu l'interroger sur la vie des Centaures, les secrets de sa jeunesse et ses impressions de vague bonheur et d'enivrement dans ses courses effrénées et vagabondes. Par cette fiction hardie on est transporté tout d'abord dans un univers primitif, au sein d'une jeune nature, encore toute ruisselante de la vie et comme imprégnée du souffle des dieux. Jamais le sentiment mystérieux de l'âme des choses et de la vertu matinale de la nature, jamais la poétique et sauvage jouissance qu'elle fait éprouver à qui s'y replonge et s'y abandonne éperdument, n'a été exprimé chez nous avec une telle âpreté de saveur, avec un tel grandiose et une précision si parfaite d'images. Guérin, sous forme de Centaure, a fait là son *René* et raconté sa propre histoire, sa source réelle d'impressions, en la projetant dans les horizons fabuleux. Il a fait son *René*, son *Werther*, sans y mêler d'égoïsme et en se métamorphosant tout entier dans une personnification qui reste idéale, même dans ce qu'elle a de monstrueux : il n'a pris la croupe du Centaure que pour qu'elle pût le porter plus vite et plus loin. Il y a en tout cela une grande force. Il s'arrête aux limites et ne dit que ce qu'il faut dire. Son Centaure, vieilli et contristé, déclare au visiteur humain qui le consulte que, pour être allé avec tant d'ivresse et de fougue et avoir tant pressé et tourmenté l'immense nature, il n'a pas surpris le grand secret et n'a rien arraché à la nuit des origines ; qu'il a senti seulement le souffle errer, sans saisir le sens ni les paroles, et que l'incompréhensible est pour lui le dernier mot comme le premier. — Mais je n'ai pas à

analyser ici les productions de Guérin ; il me suffit d'en rappeler l'idée et d'en provoquer le réveil : ses OEuvres complètes, on nous l'annonce enfin, vont paraître, prose et vers, lettres et fragments d'art, grâce aux soins des mêmes amis qui se sont voués à l'honneur de son nom et à la conservation de sa mémoire. En ce moment j'ai surtout à parler de sa sœur.

Que devenait-elle cette sœur vigilante, pieuse, gardienne de l'autel et du foyer, pendant ces courses fougueuses et ces poursuites ardentes de son jeune frère? Elle s'inquiétait, elle tremblait pour lui, elle priait; elle se demandait : *Reviendra-t-il?* « Maurice, écrit-elle après l'avoir perdu, je te crois au Ciel. Oh ! j'ai cette confiance que tes sentiments religieux me donnent, que la miséricorde de Dieu m'inspire. Dieu si bon, si compatissant, si aimant, si Père, n'aurait-il pas eu pitié et tendresse pour un fils revenu à lui? Oh ! il y a trois ans qui m'affligent : je voudrais les effacer de mes larmes...

« J'avais tout mis en toi, dit-elle encore, comme une mère en son fils; j'étais moins sœur que mère. Te souviens-tu que je me comparais à Monique pleurant son Augustin, quand nous parlions de mes afflictions pour ton âme, cette chère âme dans l'erreur? Que j'ai demandé à Dieu son salut, prié, supplié ! Un saint prêtre me dit : *Votre frère reviendra*. Oh ! il est revenu, et puis m'a quittée pour le Ciel, — pour le Ciel, j'espère...

« J'écris ceci à la chambrette, cette chambrette tant aimée où nous avons tant causé ensemble, rien que nous deux. Voilà ta place, et là la mienne. Ici était ton portefeuille, si plein de secrets de cœur et d'intelligence, si plein de toi et de choses qui ont décidé de ta vie : je le crois, je crois que les événements ont influé sur ton existence. Si tu étais demeuré ici, tu ne serais pas mort. *Mort!* terrible et unique pensée de ta sœur. »

La vie de Guérin, qui fut tout entière dans les luttes et les orages du rêve intérieur, n'est marquée par aucun événement, même littéraire ; il ne pensa jamais à rien publier. Huit mois avant de mourir, il avait épousé une jeune personne indienne, élevée à Calcutta, et

venue à Paris depuis peu d'années : « C'est en effet, dit mademoiselle de Guérin, une ravissante créature en beauté, en qualités et vertu. Ève charmante, venue d'Orient pour un paradis de quelques jours. » Le mariage se célébra à l'Abbaye-aux-Bois. Le jeune couple habitait dans la rue du Cherche-Midi une petite maison, un pavillon dans un jardin au n° 36. La maladie dont Guérin portait le germe et trahissait déjà les indices au moment de son mariage fit de rapides progrès. Sa sœur, qui était venue du Cayla en 1838 et qui avait assisté à la noce, parvint, après quelques mois, à l'emmener de Paris, dont elle lui croyait l'air contraire et funeste. Elle en voulait au ciel de Paris. « ce *gris de fer* que vous voyez, qui vous déplaît et vous fait tant de mal à l'âme, écrivait-elle à un ami de son frère... Peut-être il aurait vécu davantage, se serait guéri dans cette douce chaleur, car l'air fait la vie. L'air de Paris l'a tué, je le crois; je le savais, et je ne pouvais pas le tirer de là. Ç'a été une de mes plus profondes souffrances de ce passé dont j'ai tant souffert. » Guérin, ramené au Cayla déjà mourant, y respira l'air natal, sourit au ciel bleu, retrouva ses impressions les plus chères, et, exhalant sa belle âme le 19 juillet 1839, alla reposer sous le gazon du cimetière d'Andillac. Sa sœur l'avait reconquis, hélas! et n'allait plus un seul instant le perdre du regard.

Une touchante et haute préoccupation anime à nos yeux cette sœur admirable, cette pure et sainte Vestale qui s'agenouille sur un tombeau. C'est peu de dire que mademoiselle de Guérin est chrétienne, elle l'est comme au temps de la foi la plus fervente et la plus austère; elle désire que son frère l'ait été aussi, chrétien, qu'il le soit redevenu; elle sent bien que c'est une grande et profonde infidélité à l'humble foi primitive que de poursuivre comme il l'a fait et d'embrasser aveuglément la vague nature en elle-même, et d'adorer le dieu Pan, ce plus redoutable des adversaires, le seul peut-être tout à fait dangereux; mais elle espère, elle a confiance dans les paroles et les sentiments suprêmes qu'elle lui a vus à l'heure qui pour elle est tout, à cette heure qui sonne l'éternité : « Ma plus grande conso-

lation, dit-elle en écrivant à un ami de son frère, je la trouve dans sa mort pieuse, dans ces sentiments primitifs de foi exprimés en prières, et dans la réception des derniers sacrements, dans cet ardent et dernier baiser au Crucifix. Je révèle cela, monsieur, à votre amitié, à cet intérêt chrétien qui suit l'âme dans l'autre vie. » Et comme cet ami (M. Morvonnais) devait écrire quelques pages sur Maurice (1), elle le suppliait de ne pas omettre ce trait final essentiel, mais absent des écrits, et sur lequel la Notice de la *Revue des Deux Mondes* n'avait pu que se taire : « Mais vous tous, ses amis, qui l'avez connu, faites mieux, et écartez, s'il vous plaît, de cette figure chrétienne, tout nuage philosophique et irréligieux. »

Sollicitude touchante, et qui tenait aux plus profondes racines de l'âme! Le christianisme de mademoiselle de Guérin était de cette trempe qui n'admet rien de vague, d'indécis, rien d'à côté ni d'à demi, et, dans son existence solitaire, sa pensée en s'élevant avait acquis toute sa fermeté : « Oh! tenons-nous là, pauvres humains, s'écriait-elle, tenons-nous à l'ancre immuable. Monsieur, je suis désolée de tant d'âmes perdues. Il me semble voir un Océan couvert de vaisseaux démâtés, dévoilés, faisant eau de toutes parts : ainsi m'apparaît le monde. Il y a de quoi dire : Heureux ceux qui l'ont quitté, qui ont, dans un beau jour, abordé au Ciel! » Il est vrai qu'elle ajoutait aussitôt, s'adressant à ce même ami de son frère, qu'affligeait le veuvage du cœur : « Si vous vous figurez dans vos tristesses une belle campagne avec une douce amitié, et que cela vous console, on a toujours cela avec son bon Ange, le céleste ami; consolation un peu spirituelle, si vous voulez, mais n'est-ce pas la meilleure? Hélas! les autres sont si souvent imparfaites! » La femme, avec son sourire et son indulgence, revenait donc à temps pour adoucir ce que la noble vierge féodale paraît avoir de trop rigoureuse austérité. C'est ainsi qu'elle disait adorablement, en parlant de certaines dévotions rurales et familières auxquelles elle aimait à prendre part :

(1) On peut les lire dans *l'Université Catholique* du mois de janvier 1841.

« Ces dévotions populaires me plaisent en ce qu'elles sont attrayantes dans leurs formes et offrent en cela de faciles moyens d'instruction. On drape le dessous de bonnes vérités qui ressortent toutes riantes, et gagnent les cœurs au nom de la Vierge et de ses douces vertus. J'aime le Mois de Marie et autres petites dévotions aimables que l'Église permet, qu'elle bénit, qui naissent aux pieds de la foi comme les fleurs aux pieds du chêne. »

Elle aussi était poëte ; elle avait le génie des mélancolies et le don des images, chaste Lucile, plus fidèle et aussi funèbre, et qui devait survivre à son René.

Mademoiselle de Guérin, retenue par toutes sortes de raisons et par celle aussi de la gêne domestique, n'était jamais venue, je crois, de sa retraite du Cayla à Paris que pour assister à ce mariage si voisin de la mort. Elle avait trente-trois ans. Pendant quelques mois elle vit le monde, le meilleur monde, celui dont elle était née. Elle y rencontra M. de Lamartine, M. Xavier de Maistre qui passait. Ceux qui l'ont connue alors disent ce que l'on croira sans peine, c'est qu'elle eut dès le premier jour la place que sa distinction et ses manières lui assuraient partout. Elle était de celles que la solitude n'ensauvage pas, mais qu'elle forme et qu'elle achève : sa délicatesse s'y était développée plus exquise et sans qu'aucun souffle l'altérât. Au printemps de 1839, elle quitta Paris pour aller passer quelques mois à Nevers et aux environs chez une amie. Ici nous sommes déjà dans sa confidence ; elle écrit sur un cahier ses pensées, toujours à l'intention de son frère, qu'elle a laissé à Paris souffrant :

« 10 avril (à Nevers)... Il fait beau ; on sent partout le soleil et un air de fleurs qui te feront du bien. Le printemps, la chaleur vont te guérir mieux que tous les remèdes. Je te dis ceci en espérance, seule dans une chambre d'ermite, avec chaise, croix et petite table sous petite fenêtre où j'écris. De temps en temps je vois le ciel et entends les cloches et quelques passants des rues de Nevers, la triste. Est-ce Paris qui me gâte, me rapetisse, m'assombrit tout ?

Jamais ville plus déserte, plus noire, plus ennuyeuse, malgré *les charmes qui l'habitent,* Marie et son aimable famille. Il n'est point de charme contre certaine influence. Oh! l'ennui! la chose la plus maligne, la plus tenace, la plus *emmaisonnée,* qui rentre par une porte quand on l'a chassée par l'autre, qui donne tant d'exercice pour ne pas la laisser maîtresse du logis! J'ai de tout essayé, jusqu'à tirer ma quenouille du fond de son étui où je l'avais depuis mon départ du Cayla. »

Mais la quenouille de la châtelaine n'y peut rien; l'ennui persiste : « Qu'il demeure donc, cet inexorable ennui, *ce fond de la vie humaine.* Supporter et se supporter, c'est la plus sage des choses. »

Après une lettre reçue de son frère, toute stagnation a cessé et sa pensée a repris son courant : « Ta lettre m'a fait du bien; c'est toi que j'entends encore; c'est de toi que j'entends que tu dors un peu, que l'appétit va se réveillant, que ta gorge s'adoucit. Oh! Dieu veuille que tout soit vrai! Combien je demande, désire et prie pour cette chère santé, tant de l'âme que du corps! Je ne sais si ce sont de bonnes prières que celles qu'on fait avec tant d'affection humaine, tant de vouloir sur le vouloir de Dieu. Je veux que mon frère guérisse; c'est là mon fonds, mais un fonds de confiance et de foi, et de résignation, ce me semble. La prière est un désir soumis. »

On a quitté Nevers, on est allé à une campagne voisine, aux Coques :

« Désert, calme, solitude, vie de mon goût qui recommence. Nevers m'ennuyait avec son petit monde, ses petites femmes, ses grands dîners, toilettes, visites et autres ennuis sans compensation. Après Paris, où plaisirs et peines au moins se rencontrent, terre et ciel, le reste est vide. La campagne, rien que la campagne ne peut me convenir.

« Notre caravane est partie de Nevers lundi à midi, l'heure où il fait bon marcher au soleil d'avril, le plus doux, le plus resplendissant. Je regardais avec charme la verdure des blés, les arbres qui

bourgeonnent le long des fossés qui se tapissent d'herbes et de fleurettes comme ceux du Cayla. Puis des violettes dans un tertre, et une alouette qui chantait en montant et s'en allant comme le musicien de la troupe. »

Paysage d'avril, quel pinceau autre que cette plume virginale nous le rendra aussi léger et aussi riant?

Le talent caché, inoccupé, cette part de génie qu'elle a reçue de naissance, remue par moments en elle et s'ennuie. Dans cette vie d'amitié, de silence, de gracieuse causerie, elle a des soupirs, des velléités d'au delà :

« Marie (*l'amie chez qui elle était*) fait de la musique dans le salon sous mes pieds, et je sens quelque chose qui lui répond dans ma tête. Oh! oui, *j'ai quelque chose là*. Que faut-il faire? Mon Dieu! un tout petit ouvrage où j'encadrerais mes pensées, mes points de vue, mes sentiments sur un objet... J'y jetterais ma vie, le trop-plein de mon âme qui s'en irait de ce côté. Si tu étais là, je te consulterais; tu me dirais si je dois faire et ce qu'il faudrait faire... Mais où viser? Un but, un but! Vienne cela, et je serai tranquille, et je me reposerai là dedans.

« L'oiseau qui cherche sa branche, l'abeille qui cherche sa fleur, le fleuve qui cherche sa mer, volent, courent jusqu'au repos : ainsi mon âme, ainsi mon intelligence, ô mon Dieu! jusqu'à ce qu'elle ait trouvé sa fleur, sa branche... Tout cela est au Ciel. »

C'est à ce dernier rendez-vous qu'elle aspire sans cesse et qu'elle renvoie le terme et la satisfaction de tous les désirs, de toutes les espérances, retardées seulement et interrompues. Elle le redira plus vivement un jour, et après avoir bu à la coupe de douleur : « Car, voyez-vous, je n'aime pas pour ce monde, ce n'est pas la peine; c'est le Ciel le lieu de l'amour. »

Le moindre incident, le moindre mouvement, dans cette vie tranquille, produit des jeux d'une fantaisie ou d'une affection pleine de grâce. Une lettre reçue, si elle apporte de l'espoir, lui rouvre tout un monde infini de souvenirs :

« 24 avril. — Que tout est riant! que le soleil a de vie! que l'air m'est doux et léger! Une lettre, des nouvelles, du mieux, cher malade, et tout est changé en moi, dedans, dehors. *Je suis heureuse aujourd'hui.* Mot si rare, que je souligne. Enfin, enfin cette lettre est venue! je l'ai là sous les yeux, sous la main, au cœur, partout. Je suis toute dans une lettre, toujours, tantôt triste, tantôt gaie. Dieu soit béni d'aujourd'hui de ce que j'apprends de ton sommeil, de ton appétit, de cette promenade aux Champs-Élysées avec Caro (*sa femme Caroline*), ton ange conducteur!... Causé longtemps avec Marie de cette lettre et de choses infinies qui s'y sont rattachées. Les enchaînements se font si bien de chose à autre, qu'on noue le monde par un cheveu quelquefois. »

Ce n'est pas toujours de Paris que les lettres lui viennent; elle en reçoit de son cher Midi et des amies d'enfance :

« 19 mai. — Une lettre de Louise, pleine d'intérêt pour toi, rien que cœur, esprit, charme d'un bout à l'autre, façon de dire qui ne se dit nulle part que dans ces rochers de Rayssac. La solitude fait cela; il y vient des idées qui ne ressemblent à rien du monde, inconnues, jolies comme des fleurs ou des mousses. »

Mais ces grâces vont cesser; la mort est venue; la douleur de mademoiselle de Guérin va prendre un caractère d'élévation et de constance qui ne lui permettra plus le sourire. Elle est au Cayla, toute à sa douleur religieuse, la mûrissant du côté du Ciel et n'admettant rien qui l'en puisse distraire. Recueillons-en quelques mots, quelques notes profondes.— Huit jours après les funérailles : « Toujours larmes et regrets. Cela ne passe pas, au contraire : les douleurs profondes sont comme la mer, avancent, creusent toujours davantage. Huit jours ce soir que tu reposes là-bas, à Andillac, dans ton lit de terre. O Dieu ! mon Dieu ! consolez-moi !...

« Aujourd'hui grande venue de lettres que je n'ai pas lues. Que lire là dedans? des mots qui ne disent rien. Toute consolation humaine est vide : que j'éprouve cruellement la vérité de ces paroles de *l'Imitation !* Ta berceuse est venue, la pauvre femme, toute larmes,

et portant gâteaux et figues que tu aurais mangés. Quel chagrin m'ont donné ces figues!... Et le ciel si beau, et les cigales, le bruit des champs, la cadence des fléaux sur l'aire, tout cela qui te charmerait me désole. Dans tout je vois la mort. Cette femme, cette berceuse qui t'a veillé et tenu un an malade sur ses genoux, m'a porté plus de douleur que n'eût fait un drap mortuaire. Déchirante apparition du passé : berceau et tombe...

« Maurice, mon ami, qu'est-ce que le Ciel, ce lieu des amis? Jamais ne me donneras-tu signe de là? Ne t'entendrai-je pas comme on dit que quelquefois on entend les morts?... »

Elle lit Pascal; elle lui emprunte des accents. Elle a des ardeurs de vie ascétique. Il y a des moments où, n'était son père, elle penserait à se faire sœur de charité : « Au moins ma vie serait utile. Qu'en faire à présent? je l'avais mise en toi, pauvre frère. » Elle se reproche de chercher des consolations dans les lettres d'amis : « Écrit à Louise comme à Marie; il fait bon écrire à celle-là. Et lui, pourquoi ne pas écrire? Ton frère (*l'ami le plus intime de Maurice*) serait-il mort aussi? Mon Dieu, que le silence m'effraie à présent! Pardonnez-moi tout ce qui me fait peur : l'âme qui vous est unie, qu'a-t-elle à craindre? Ne vous aimerais-je pas, mon Dieu, unique et véritable et éternel amour? Il me semble que je vous aime, comme disait le timide Pierre; — mais pas comme Jean, qui s'endormait sur votre cœur. Divin repos qui me manque! Que vais-je chercher dans les créatures? Me faire un oreiller d'une poitrine humaine? Hélas! j'ai vu comme la mort nous l'ôte. *Plutôt m'appuyer, Jésus, sur votre couronne d'épines!* »

Les paysages se peignent encore quelquefois sous sa plume par un charme involontaire, et ils font ressortir dans son éclat sombre l'unique pensée :

« 30 août. — Qu'il faisait bon ce matin dans la vigne, cette vigne aux raisins chasselas que tu aimais! En m'y voyant, en mettant le pied où tu l'avais mis, la tristesse m'a rempli l'âme. Je me suis assise à l'ombre d'un cerisier, et là, pensant au passé, j'ai

pleuré. Tout était vert, frais, doré de soleil, admirable à voir. Ces approches d'automne sont belles : la température adoucie, le ciel plus nuagé, des teintes de deuil qui commencent! Tout cela je l'aime, je m'en *savoure* l'œil, je m'en pénètre jusqu'au cœur, qui tourne aux larmes. *Vu seule,* c'est si triste! Toi, tu vois le Ciel! »

Cependant avec les mois et les années l'ombre s'étend; il se fait une sorte de calme monastique autour d'elle et en elle, la paix et la monotonie du désert : « Il fut un temps où je décrivais avec charme les moindres petites choses. Quatre pas dehors, une course au soleil à travers champs ou dans les bois, me laissaient beaucoup à dire. Est-ce parce que je disais à Lui, et que le cœur fournit abondamment? Je ne sais, mais n'ayant plus le plaisir de lui faire plaisir, ce que je vois n'offre pas l'intérêt que j'y trouvais jadis. Cependant rien au dehors n'est changé, c'est donc moi au dedans. Tout me devient d'une même couleur triste; toutes mes pensées tournent à la mort. »

C'est cette idée qui désormais l'environne et qui ne la quittera plus. Elle se reproche presque les affections humaines qu'elle garde, elle est près de s'en accuser : « Si le cœur s'employait ici, il n'y en aurait pas pour le Ciel. Je veux porter ce qui aime dans l'autre vie. »

L'apaisement gagne à mesure qu'elle sent qu'elle-même s'approche du retour vers le cher absent : « Ce grand ami perdu, il ne me faut rien moins que Dieu pour le remplacer, ou plutôt Dieu était là, mais il s'avance dans la place vide. Voilà ma vie brisée, mais appuyée, et puis les douceurs de la famille, les consolations domestiques, une église pour prier, c'est assez de quoi bénir Dieu et passer sereinement les jours qui restent. »

« Rien que les larmes, disait-elle, font croire à l'immortalité. » — Et de ses lectures : « Ce n'est pas pour m'instruire, c'est pour m'élever, que je lis. »

Mademoiselle de Guérin, dans sa piété de plus en plus épurée, caressait pourtant une idée encore terrestre, c'était de voir recueillis

en un volume les productions, les essais trop épars de ce frère chéri et qui, tout à la poésie, n'avait pas eu le temps de songer à la gloire. Le succès du fragment publié par la *Revue des Deux Mondes* l'avait avertie qu'il y avait pour Maurice un groupe fidèle, un public d'élite tout préparé : « Ne soyez pas en peine pour le cours de notre poëte, écrivait-elle à quelqu'un qui lui exprimait quelques doutes; son lit est creusé dans les pentes où coulent les fleuves d'or, et il n'a qu'à jaillir. Vraiment ce livre est attendu avec dévotion. Il y a encore bien des choses à recueillir, que je découvre par-ci par-là. Il se dispersait avec un détachement injuste, mon pauvre Maurice, n'estimait rien de lui, et il s'en est allé sans jouir d'aucun des dons dont il était si riche. C'est nous qui jouirons. Il y a dans ce bonheur une profonde tristesse qui ne se peut consoler. » Elle n'eut pas la satisfaction de voir se réaliser ce projet de monument.

Cette personne rare, cette sœur de génie, comparable par l'élévation et l'ardeur de la pensée à tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les sœurs fidèles, mademoiselle Eugénie de Guérin mourut vers le milieu de l'année 1848. M. Barbey d'Aurevilly, dans sa Notice, nous l'a montrée comme une muse antique ou mieux comme une vierge chrétienne tenant embrassé son frère : « ... Mais quelle grâce et quelle passion divine dans cette attitude éplorée qui résume toute une existence et la lie si étroitement autour d'une autre; car elle l'avait bercé et elle l'a enseveli! Eugénie de Guérin, morte, a gardé l'attitude de toute sa vie : on la revoit telle qu'elle fut toujours, ses chastes bras suspendus au cou de son frère, dans ces lettres où elle a laissé un peu de l'immortalité de son âme avant de la porter au Ciel. »

On doit des remercîments sincères aux deux éditeurs. M. Trébutien, qui, par ses soins, a fait imprimer l'ouvrage à Caen et, comme on disait autrefois, en a *procuré* l'édition, est bien connu des bibliophiles et des antiquaires. M. Barbey d'Aurevilly, qui a fait dès longtemps ses preuves dans le roman et dans la presse quotidienne, homme d'un talent brillant et fier, d'une intelligence haute et qui va

au grand, a une plume de laquelle on peut dire sans flatterie qu'elle ressemble souvent à une épée. Cette plume, si appréciée de ceux qui s'attachent à la véritable distinction, le sera également de tous le jour où lui-même il voudra bien consentir à en modérer les coups et les étincelles. La pensée, chez lui, naît tout armée, les images éclatent d'elles-mêmes : il n'a qu'à choisir et à en sacrifier quelques-unes pour faire aux autres une belle place, la place qui paraisse la plus naturelle. »

Les deux amis nous promettent une édition prochaine des Œuvres de Maurice de Guérin : nous les engageons à ne plus tarder, et notre vœu, qui, nous le pensons, ne pourra qu'être partagé de ceux qui auront lu cet extrait, c'est qu'aux Œuvres du frère ils ajoutent la meilleure partie des pages que le présent volume, réservé à un trop petit nombre, renferme et fait de loin admirer.

MADAME

LA DUCHESSE D'ANGOULÊME.

En venant un peu tard et après tous les autres organes de la publicité, pour rendre à notre manière hommage à une haute vertu et à une immense infortune, nous n'aurons qu'à répéter plus ou moins ce qui a été dit et senti par tous. Il est un point de vue pourtant, si un tel mot est permis en présence d'une figure si simple et si vraie, et la plus étrangère à toute attitude solennelle, il est un point de vue qui sera particulièrement le nôtre. Tout change, tout meurt ou se renouvelle; les races les plus antiques et les plus révérées ont leur fin; les nations elles-mêmes, avant de tomber et de finir, ont leurs manières d'être successives et revêtent des formes diverses de gouvernement dans leurs divers âges; ce qui était religion et fidélité dans un temps n'est plus que monument et commémoration du passé dans un autre; mais à travers tout, tant que la dépravation n'est pas venue, il y a quelque chose qui reste : l'humanité et les sentiments naturels qui la distinguent, le respect pour la vertu, pour le malheur, surtout immérité et innocent, la pitié qui elle-même n'est que le nom de la piété envers Dieu en tant qu'elle se retourne vers les infortunes humaines. En parlant de Madame la duchesse d'An-

goulême, c'est à tous ces sentiments indépendants de toute politique que nous nous adressons, c'est à la partie sensible et durable de notre être.

Le trait qui domine dans cette longue vie de souffrance, de martyre dès les jeunes ans, et toujours de bouleversement et de vicissitudes, est une vérité parfaite, une parfaite simplicité, et, on peut dire, une entière et inaltérable uniformité. Cette âme droite, juste et noble, s'était de bonne heure fixée, et, à aucun moment depuis, elle ne vacilla. Elle s'était fixée durant les années mêmes qui sont pour toute jeunesse celles de la légèreté, de la joie et de la première fleur, durant ces trois ans et quatre mois de captivité au Temple où elle vit mourir, l'un après l'autre, son père, sa mère, sa tante et son frère. Elle y était entrée avant d'avoir quatorze ans, elle en sortit le jour où elle en avait dix-sept. A cet âge, elle n'avait pas encore dans les traits du visage ces formes prononcées et un peu fortes sous lesquelles nous l'avons vue. Le portrait qu'on a d'elle à cette époque du Temple, un profil avec les cheveux négligemment noués, a de la finesse dans la correction, de la noblesse et de la gravité sans surcharge. Le malheur, en pesant sur son front, n'y a pas encore posé cette marque qui ne s'accusera que quelques années plus tard, et qui lui donnera, en vieillissant, de plus en plus de ressemblance avec Louis XVI. Mais à la fin de cette année 1795, si l'enveloppe gardait en elle quelque chose de la première jeunesse, l'âme était mûre, elle était faite et aguerrie désormais. Au fond même, l'organisation si forte et si saine avait reçu des atteintes. Le foie souffrait et avait sa blessure. Ce tendre rejeton d'une si longue et si illustre race était frappé et desséché peut-être jusque dans ses futurs rameaux. En sortant du Temple, si on ose se former l'idée de ces mystères de la douleur, il me semble que la vie comme l'âme de Madame Royale était achevée dans ce qu'elle avait d'essentiel; elle était fermée du côté de l'avenir : toutes ses sources et toutes ses racines étaient désormais dans le passé. Notre cœur, pour peu qu'il ait eu un jour dans la vie, fixe ou ramène notre sensibilité à une certaine heure,

qui est celle qu'on entend volontiers résonner lorsqu'on rentre en soi et qu'on rêve. Madame la duchesse d'Angoulême, qui ne rêvait pas, mais qui priait, quand elle rentrait en elle (et. sans avoir à y rentrer, elle y habitait sans cesse). entendait sonner cette même heure qui était celle de l'horloge du Temple et de l'agonie de ses parents.

Elle a raconté l'histoire de sa captivité et des événements arrivés au Temple depuis le jour où elle y entra jusqu'au jour où y mourut son frère, et elle l'a fait d'un style simple. correct. précis, sans un mot de trop. sans une phrase, comme il sied à un cœur profond et à un esprit juste parlant en toute sincérité des douleurs vraies, de ces douleurs véritablement ineffables et qui surpassent tout ce qu'on en peut dire. Elle s'y oublie elle-même et sans affectation, le plus qu'elle peut; et elle s'arrête au moment où meurt son frère, la dernière des quatre victimes immolées. Parlons d'elle ici plus qu'elle ne l'a fait elle-même.

Marie-Thérèse-Charlotte de France, née le 19 décembre 1778, était le premier enfant de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette. Il y avait sept ans déjà que la reine était mariée, quand un jour elle fit part aux personnes de son intérieur de sa première joie d'épouse et de ses futures espérances. Un an après environ, elle accoucha de Madame. Si jusque-là la timidité de Louis XVI auprès de sa jeune épouse avait été extrême, sa passion à ce moment ne l'était pas moins, et cette enfant, qui en était le premier fruit. devait être en grande partie son image. La bonté, la droiture, toutes les qualités solides et vertueuses de son père se transmirent directement au cœur de Madame, et Marie-Antoinette avec toute sa grâce ne put même empêcher qu'un peu de cette rudesse de geste ou d'accent. qui couvrait les vertus de Louis XVI, ne se glissât jusque dans la nature toute franche de sa fille. Elle oublia aussi de lui transmettre ce que les femmes ont si aisément, le désir de plaire et le naissant éveil d'une coquetterie même la plus innocente, ce semble. et la plus permise. Madame Royale n'en eut jamais l'idée ni le soupçon. Ou bien, s'il avait pu s'en mêler un peu à l'origine, ce peu disparut tout à fait

dans les épreuves de cette enfance et de cette jeunesse si opprimée et si désolée. Il ne faut pas cesser de le répéter pour comprendre Madame la duchesse d'Angoulême, tout ce qui s'appelle fleur et joie première, cet aspect enjoué et enchanté sous lequel, en entrant dans la vie, on voit si naturellement toutes choses, fut supprimé, flétri de bonne heure pour elle. Son âme, à peine à son premier duvet, fut tout de suite réduite et comme usée jusqu'à la trame: trame solide et indestructible qui résista et se fortifia sous toutes les atteintes, qui se trempa dans les larmes et dans la prière, mais qui rejetait loin d'elle, à l'égal d'un mensonge, tout ce qui eût été grâce et ornement. C'est que, pour elle qui avait pleuré de vraies larmes comme elle ne cessa d'en pleurer, ç'aurait été en effet un mensonge.

Si elle semble, par sa nature, avoir tenu plus de son père que de sa mère, il est une vertu, du moins, qu'elle tint de celle-ci, et qui manqua au pauvre Louis XVI pour le sauver : je veux dire la fermeté, le courage d'agir dans les moments décisifs. Dans sa vie auguste et modeste, et, en général, si étrangère à la politique, Madame la duchesse d'Angoulême eut une fois du moins, à Bordeaux, l'occasion de montrer qu'elle avait en elle ce courage d'action qui lui venait bien de sa mère et de son aïeule Marie-Thérèse. En 1830, de même; quand elle eut rejoint la famille royale à Rambouillet, après les fautes commises, sa première impression, comme en 1815, à Bordeaux, eût été de combattre et de résister.

Elle n'avait pas onze ans quand, avec les terribles journées d'octobre 1789, son rôle public aux côtés de sa mère commença. Il lui fallut paraître au balcon ou s'en retirer à la voix d'une populace furieuse, et, dans ces flux et reflux de l'orage populaire dont elle s'efforçait de deviner le sens, elle ne sentait bien qu'une seule chose, l'étreinte de la main de sa mère qui la pressait contre elle avec le froid de la mort.

En même temps, dans cette habitation des Tuileries, où la famille royale était resserrée, elle reçut, et de sa mère, de plus en plus grave, et de sa noble tante Élisabeth, et de son père, les leçons

d'une instruction positive et solide, et les exemples d'une religion domestique inaltérable. Elle était élevée au dedans comme l'enfant de la plus chaste et de la plus unie des nobles familles, avec les transes mortelles de plus et les angoisses jour et nuit.

Elle a raconté avec une simplicité naïve la fuite du 20 juin 1791 et le voyage de Varennes. Le roi et la reine s'étaient enfin décidés à fuir, et c'est dans la journée seulement qu'ils en prévinrent Madame Élisabeth. A cinq heures de l'après-midi, la reine alla se promener avec ses enfants à Tivoli. La jeune Marie-Thérèse avait remarqué que son père et sa mère avaient l'air très-agités et occupés dès le matin :

« Dans la promenade, dit-elle, ma mère me prit à part, me dit « que je ne devais pas m'inquiéter de tout ce que je verrais, et que « nous ne serions jamais longtemps séparés, que nous nous trouve- « rions bien vite. Mon esprit était bouché, et je ne compris rien du « tout à tout cela : elle m'embrassa, et me dit que si ces dames (les « dames de l'intérieur et de la suite) me demandaient pourquoi « j'étais si agitée, je devais dire qu'elle m'avait grondée et que je « m'étais raccommodée avec elle. Nous rentrâmes à sept heures, je « retournai chez moi bien triste, ne comprenant rien du tout à ce « que ma mère m'avait dit. »

C'est dans cette suite de transes, d'énigmes et de cauchemars pénibles que se passèrent pour elle les années et le songe d'ordinaire si léger de l'enfance.

En entrant au Temple il n'y avait plus d'énigme, et le voile tout entier se déchira. Le monde, pour elle, se présentait comme partagé nettement en deux, les bons et les méchants : les méchants, c'est-à-dire tout ce que l'imagination humaine, dans les heures de paix et de régularité sociale, ose à peine se représenter à nu, la brutalité dans toute sa grossièreté et sa bassesse, le vice et l'envie dans toute l'ivresse ignoble de leur triomphe et dans la cruauté de leurs raffinements; les bons, c'est-à-dire quelques-uns, touchés, pleurant, timides, adoucissant le mal à la dérobée et se cachant.

Pour que le jeune cœur de Madame Royale ne prît point à cette

heure une haine irréconciliable et un mépris sans retour pour la race humaine, pour qu'elle conservât sa sérénité, sa candeur, sa foi, son espérance au bien, il fallut les divins exemples et les secours qu'elle trouva autour d'elle, surtout dans sa tante Élisabeth, cette personne céleste; il fallut cette religion précise, pratique, dont nul esprit-fort n'aura jamais le droit de sourire, puisqu'elle seule est de force à soutenir et à consoler de telles douleurs. Un jour (20 avril 1793) le misérable Hébert, avec quelques municipaux, arriva dans la prison à dix heures du soir; les prisonniers venaient de se coucher :

« Nous nous levâmes précipitamment, dit Madame Royale. Ils « nous lurent un arrêté de la Commune qui ordonnait de nous « fouiller à discrétion, ce qu'ils firent exactement jusque sous les « matelas. Mon pauvre frère dormait; ils l'arrachèrent de son lit « avec dureté pour fouiller dedans; ma mère le prit tout transi de « froid. Ils ôtèrent à ma mère une adresse de marchand qu'elle avait « conservée, un bâton de cire à cacheter qu'ils trouvèrent chez ma « tante, et à moi ils me prirent un Sacré-Cœur de Jésus et une « prière pour la France. Leur visite ne finit qu'à quatre heures du « matin... Ils étaient furieux de n'avoir trouvé que des baga- « telles. »

Ce Sacré-Cœur de Jésus et cette prière pour la France se tiennent plus étroitement qu'il ne semble, et il fallait peut-être avoir toute la foi à l'un pour pouvoir à ce moment prier pour l'autre.

On a dit quelquefois que Madame la duchesse d'Angoulême avait une rancune contre la France, et qu'en rentrant en 1814 et en 1815 elle marqua involontairement cette disposition dans quelques-unes de ses paroles; car, pour des actes, il serait impossible d'en trouver un seul à lui reprocher. Mais les personnes qui l'ont le mieux connue, et qui sont le plus dignes de foi, assurent qu'une telle disposition était bien loin d'être la sienne. Elle était franche et vraie; elle était même un peu rude et brusque d'accueil, comme son père. Incapable d'une mauvaise pensée, mais aussi d'une feinte, si elle ne vous aimait pas, il lui était impossible de vous dire ou de vous laisser

croire le contraire. « C'était le plus loyal gentilhomme, me dit-on, et qui n'a jamais menti. » Elle aimait ses amis, elle pardonnait à ses ennemis; mais, dans la religion de sa race et de son malheur, elle croyait aux fidèles et aux infidèles, aux bons et aux méchants : peut-on s'en étonner?

Le récit qu'elle a tracé des événements du Temple fut écrit au Temple même dans les derniers mois de sa détention et quand on se fut relâché de l'extrême rigueur. Elle ne craint pas d'y indiquer quelques-uns des officiers municipaux qui, étant de garde à leur tour, entraient dans les chagrins de la famille royale et les adoucissaient par leurs égards et leur sensibilité :

« Nous connaissions de suite à qui nous avions affaire, dit-elle, « ma mère surtout, qui nous a préservés plusieurs fois de nous « livrer à de faux témoignages d'intérêt... Je connais tous ceux qui « s'intéressent à nous; je ne les nomme pas, de peur de les compromettre dans l'état où sont les choses, mais leur souvenir est « gravé dans mon cœur; si je ne puis leur en marquer ma reconnaissance, Dieu les récompensera; mais si un jour je puis les « nommer, ils seront aimés et estimés de toutes les personnes vertueuses. »

Cette jeune fille royale, qui croit naturellement au droit de sa race, veut exprimer par là que la fidélité à ses rois dans le malheur est un devoir et une vertu; mais, même quand il n'en serait pas tout à fait comme elle le pense, son expression droite et naïve ne l'a point trompée; elle dit vrai encore : car ce qui n'était plus un devoir de fidélité peut-être, en était un pour le moins d'humanité, et quiconque a passé le seuil du Temple en ces trois années et y a paru compatissant à de telles infortunes, mérite l'estime, de même que quiconque y a passé sans être touché au cœur ni serviable, a une mauvaise marque.

Dans ce récit exact, méthodique, sensé et touchant, Madame donne la mesure de sa raison précoce et de son bon jugement dans les choses de l'âme. Elle s'y montre très-frappée de la dignité de sa

mère qui, aux paroles de diverse sorte qu'on adressait aux nobles captifs, n'opposait le plus souvent que le silence : « Ma mère, comme à l'ordinaire, ne dit mot, écrit Madame à propos d'une nouvelle insultante qu'on leur annonçait, et elle n'eut pas même l'air d'entendre; souvent son calme si méprisant et son maintien si digne en imposèrent : c'était rarement à elle qu'on osait adresser la parole. » Ce n'est que le premier jour du procès de Louis XVI, quand elle le voit emmené pour être interrogé à la barre de la Convention, ce n'est que ce jour-là que Marie-Antoinette succombe à son inquiétude et qu'elle rompt son silence généreux : « Ma mère avait tout tenté auprès des municipaux qui la gardaient pour apprendre ce qui se passait; c'était la première fois qu'elle daignait les questionner. » Dans ce récit tout simple et que nul ne lira sans larmes, il y a des traits qui font une impression profonde, et dont la plume qui écrit ne se doute pas. Madame a un mal au pied (les engelures par suite du froid), et qui se complique d'un mal plus intérieur. Louis XVI, sur ces entrefaites, est condamné. Sa famille, qui avait espéré le revoir une dernière fois, et l'embrasser le matin même de sa mort, est dans la désolation qu'on peut concevoir :

« Mais rien, écrit Madame, n'était capable de calmer les an-« goisses de ma mère; on ne pouvait faire entrer aucune espérance « dans son cœur : il lui était devenu indifférent de vivre ou de mou-« rir. Elle nous regardait quelquefois avec une pitié qui faisait tres-« saillir. *Heureusement le chagrin augmenta mon mal, ce qui l'oc-« cupa*. On fit venir mon médecin... »

Heureusement, ce mot échappé par mégarde dans cette image de douleur fait un effet étrange et qu'une parole à la Bossuet n'égalerait pas.

C'est en songeant à ces scènes douloureuses du Temple que M. de Chateaubriand, qu'il ne faut pourtant pas confondre ici (comme on l'a fait trop souvent) avec Bossuet, a dit dans *Atala*, par la bouche du Père Aubry : « L'habitant de la cabane et celui des palais, tout souffre, tout gémit ici-bas; les reines ont été vues pleurant comme

de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois. »

Un poëte populaire, faisant allusion à cette phrase célèbre, mais continuant de mettre en opposition les classes, a dit :

> De l'œil des rois on a compté les larmes;
> Les yeux du peuple en ont trop pour cela!

Une pareille idée d'opposition ne se présentera jamais, je puis l'assurer, à celui qui viendra de relire le simple récit chrétien et humain de Madame Royale au Temple. Tout esprit de parti se désarme et expire en le lisant, et il n'y a place qu'à une compassion et à une admiration profondes. La douceur, la piété, la pudeur, animent ces pages de la jeune fille si froissée. Elle passe seule, avec Madame Élisabeth, l'hiver de 93-94 : « On nous tutoya beaucoup pendant l'hiver, dit-elle. Nous méprisions toutes les vexations, mais ce dernier degré de grossièreté faisait toujours rougir ma tante et moi. » Le plus cruel moment pour elle fut celui où, après la mort de son père, après la disparition de sa mère, de sa tante, ignorant le sort définitif de ces deux têtes si chères, dans les semaines qui précédaient le 9 thermidor, elle entendait de loin son frère, déjà en proie aux corrupteurs, et à qui le cordonnier Simon faisait chanter des chansons atroces :

« Pour moi, dit-elle, je ne demandais que le simple nécessaire; « souvent on me le refusait avec dureté. Mais au moins je me tenais « propre; j'avais du savon et de l'eau; je balayais la chambre tous « les jours; j'avais fini à neuf heures que les gardes entraient pour « m'apporter à déjeuner. Je n'avais pas de lumière; mais, dans les « grands jours, je souffrais moins de cette privation. On ne voulait « plus me donner de livres : je n'en avais que de piété, et des voyages « que j'avais lus mille fois. »

Enfin la Convention, après le 9 thermidor, s'adoucit : l'opinion publique se fit jour et la pitié osa murmurer. Un des commissaires chargés de visiter la jeune princesse au Temple l'a représentée dans

son attitude digne, souffrante et appauvrie ; tricotant, assise près de la fenêtre et loin du feu (car elle ne voyait pas assez clair pour son travail près de la cheminée), les mains enflées par le froid et pleines d'engelures (car on ne lui donnait pas assez de bois pour la chauffer à cette distance). On lui marqua pour la première fois des égards et le désir d'adoucir son sort. Son premier mouvement fut d'être incrédule, silencieuse, et de s'y refuser. A une question qui lui fut faite sur un piano qui était dans la chambre et qu'on supposait pouvoir la distraire : « Non, monsieur, répondit-elle, ce piano n'est pas à moi, c'est celui de la reine ; je n'y ai pas touché, et je n'y toucherai pas. » A une autre question sur sa bibliothèque, qui se composait de l'*Imitation de Jésus-Christ* et de quelques livres de piété, et qui était peut-être insuffisante pour la désennuyer : « Non, monsieur, répondit-elle encore ; ces livres sont précisément les seuls qui conviennent à ma situation. »

Ce moment qui s'écoula entre le 9 thermidor et la délivrance de la princesse aux derniers jours de l'année 1795, fut celui où toute une littérature royaliste essaya d'éclore autour d'elle. On lui fit des romances sentimentales qu'on lui chantait de loin, et dont le refrain l'avertissait que des amis veillaient désormais sur son sort. On y célébrait la chèvre et le chien qu'on lui avait accordés dans les derniers temps, et que, des fenêtres voisines, on apercevait avec elle dans le jardin de la prison. Madame la duchesse d'Angoulême a été ou a pu être le centre de toute une littérature contemporaine qu'on suivrait à la trace, depuis la romance de M. Lepitre, qui se chantait sous les murs du Temple, jusqu'au roman d'*Irma* ou *les Malheurs d'une Jeune Orpheline, Histoire indienne avec des romances*, publiée par madame Guénard en l'an VIII, jusqu'à l'*Antigone* de Ballanche qui couronne plus noblement cette littérature allégorique et mythologique en 1814. Mais un trait distinctif de Madame la duchesse d'Angoulême est d'être restée complétement étrangère à cette invasion un peu tardive de la sentimentalité publique. Son honneur est de n'avoir à aucun degré laissé la littérature, le roman, le drame,

s'introduire dans le sanctuaire, à jamais voilé, de sa douleur. « Je n'aime pas les scènes, » dit-elle un jour un peu brusquement à une femme qui, aux Tuileries, se jetait à ses pieds sur son passage pour la remercier d'un bienfait. Les scènes, elle en avait trop vu et de trop affreusement réelles, pour en supporter l'image. La sincérité profonde de son deuil et de son affliction filiale eut en cela le même effet qu'aurait pu désirer le goût le plus éclairé et le plus sévère. Toute cette littérature plus ou moins exaltée, et dans le goût de madame Cottin, qui s'agitait autour de la jeunesse de Madame Royale, ne l'atteignit évidemment en rien, et le récit qu'elle a tracé en 1795 des événements du Temple serait la critique de tous ces autres récits et de ces faux tableaux d'alentour, si on pouvait songer seulement à les rapprocher. Elle fit preuve d'un grand bon sens jusque dans l'extrême douleur.

Sortie de France, à Vienne, puis à Mittau où on la marie à son cousin, partout, dans les exils divers où la ballotta la fortune, elle est la même : la vie du Temple est là comme dans le fond de son oratoire, pour dominer chacune de ses journées et lui en dicter l'emploi. Soumise à son oncle, dans lequel elle voit à la fois un roi et un père, elle ne songe qu'à réunir toutes ses religions et à les pratiquer fidèlement. Une scène des plus touchantes et qui est très-bien racontée par un de ses historiens (M. Nettement), c'est lorsqu'à Mittau, en mai 1807, elle veut soigner et assister jusqu'à la fin l'abbé Edgeworth de Firmont, ce même prêtre qui avait accompagné Louis XVI jusqu'à l'échafaud. Une fièvre contagieuse s'était déclarée parmi les prisonniers français amenés à Mittau par suite des événements de la guerre. L'abbé Edgeworth, en leur donnant ses soins, avait contracté cette maladie, une espèce de typhus; et c'est en ces circonstances extrêmes que Madame d'Angoulême ne voulut jamais l'abandonner : « Moins il a connaissance de ses besoins et de sa position, disait-elle, plus la présence d'une amie lui est nécessaire... Rien ne m'empêchera de soigner moi-même l'abbé Edgeworth ; je ne demande à personne de m'accompagner. » Elle

voulait lui rendre, autant qu'il était en elle, ce qu'il avait apporté de consolation et de secours à Louis XVI mourant. Madame la duchesse d'Angoulême vécut et habita continuellement dans cet ordre de pensées, sans s'en laisser distraire un seul jour.

Madame d'Angoulême eut-elle jamais un vrai jour de bonheur depuis sa sortie du Temple? Y eut-il jamais place, dans ce cœur qui avait été saturé d'agonie dès sa tendre jeunesse, à une pure et véritable joie? Il est difficile, malgré tout, qu'elle n'en ait pas ressenti comme une source imprévue et jaillissante dans les grands moments de 1814, dans cette année qui devait lui sembler à chaque pas toute remplie des prodiges et des témoignages éclatants de la Providence. Cette sorte d'ivresse pourtant, si elle en ressentit quelque chose, ne résista point aux événements de Bordeaux, et à cette nouvelle épreuve si amère qu'elle fit de la fragilité et de l'infidélité humaines.

Elle était, on le sait, dans cette ville au moment où l'on apprit le débarquement de Napoléon en Provence (mars 1815). Madame d'Angoulême, obéissant à l'impulsion du sang maternel, eut l'idée d'une résistance; et, pour l'organiser, elle fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un noble et viril caractère. L'opinion de la ville lui était toute favorable et dévouée; c'étaient les troupes et la garnison qui semblaient incertaines, du moment que l'aigle et le grand capitaine reparaissaient. Mais elle, bien qu'avertie par les généraux, elle ne pouvait croire que cette fidélité fût douteuse, puisque, la veille encore, elle avait reçu de ces hommes, qu'elle considérait comme des braves, des hommages réitérés et des serments. Les historiens de la Restauration ont très-bien raconté ces scènes où figure Madame d'Angoulême, et tous s'accordent à louer son courage actif et son attitude. Elle parcourut les casernes, elle essaya d'électriser les soldats, elle les piqua d'honneur, rien n'y fit; elle trouvait les cœurs fermés et repris par leur vieil amour. Tous les efforts épuisés, et, au moment de partir, se tournant vers les généraux qui l'avaient suivie, elle leur dit qu'elle comptait sur eux du moins pour garantir

les habitants contre toute réaction : « Nous le jurons ! » s'écrièrent les généraux en levant la main. — Je ne vous demande pas de serments, répliqua-t-elle avec un geste de pitié dédaigneuse ; on m'en a fait assez, *je n'en veux plus* (1). » Ce mot altier, elle avait droit de le dire, et certes peu de personnes ont vu de leurs yeux plus qu'elle jusqu'où peuvent aller, selon les temps, ou la méchanceté ou la versatilité des hommes.

Mirabeau avait dit de Marie-Antoinette : « Le roi n'a qu'un homme, c'est sa femme. » Madame la duchesse d'Angoulême mérita que Napoléon dît quelque chose de pareil pour sa conduite à Bordeaux. Ces éloges, même en ce qu'ils ont d'un peu exagéré, servent d'indication de loin et s'enregistrent dans l'histoire.

La seconde Restauration ne put lui rendre aucune ivresse ; en rentrant aux Tuileries, elle y voyait Fouché, un régicide, ministre du roi. Sa religion droite et inviolable ne pouvait admettre un seul instant ces transactions monstrueuses que la politique elle-même a peine à comprendre, et que certainement elle n'exigeait pas. Depuis ce moment de 1815, on ne saurait rencontrer madame d'Angoulême dans aucun acte politique proprement dit, et toute sa vie fut de famille et d'intérieur.

J'ai interrogé sur son compte des hommes qui l'ont beaucoup approchée, et voici ce qui m'a été répondu. Chaque jour pour elle se ressemblait, excepté les jours funèbres et marqués par les plus douloureux anniversaires. Elle se levait de grand matin, à cinq heures et demie par exemple ; elle entendait vers six ou sept heures une messe pour elle seule. On conjecture qu'elle y communiait souvent, mais on ne la voyait pas communier, si ce n'est peut-être aux grands jours. Rien de solennel, aucun apparat ; elle était toute en humble chrétienne à l'acte religieux ; elle faisait discrètement et secrètement les choses saintes.

Elle vaquait de grand matin aux soins de son appartement et

(1) *Histoire des deux Restaurations*, par M. de Vaulabelle.

de sa chambre, aux Tuileries presque comme elle faisait au Temple.

Elle ne parlait jamais des choses pénibles et saignantes de sa jeunesse, sinon à très-peu de personnes de son intimité. Le 21 janvier et le 16 octobre, jours de la mort de son père et de sa mère, elle s'enfermait seule, ou quelquefois elle faisait demander, pour l'aider à passer ces journées cruelles, quelque personne avec laquelle elle était à l'unisson de deuil et de piété (feu madame de Pastoret par exemple).

Elle était aumônière à un degré qu'on ne sait pas, et qu'il est difficile d'approfondir; ceux qui étaient le plus au fait de ses charités et de ses œuvres en découvrent chaque jour qui sortent comme de dessous terre, et qu'on n'avait pas connues. Elle était en cela de la véritable lignée directe de saint Louis.

Sa vie était la plus régulière du monde et la plus simple, soit aux Tuileries, soit depuis dans l'exil. La conversation de son intérieur était fort naturelle. Dans les moments où le malheur faisait trêve autour d'elle, on remarquait qu'elle aurait eu volontiers dans l'esprit ou dans l'humeur une certaine gaieté dont elle n'eut, hélas! à faire que trop peu d'usage. Mais, dans l'intimité, aux meilleurs jours, elle se laissait quelquefois aller sinon à dire, du moins à écouter des choses assez gaies. Quand elle se sentait en pays sûr et ami, une certaine plaisanterie ne l'effrayait pas. Lorsqu'aux jours de fête il lui arrivait de faire représenter des pièces pour son spectacle, elle ne choisissait pas les plus sérieuses.

Même à travers l'habitude des peines, une sorte de joie enfin surnageait comme il arrive aux âmes austères et éprouvées que la religion a guidées et consolées dans tous les temps.

La politique n'était point son fait, elle n'aimait point les affaires. On n'influait pas sur elle. Sa politique, qui d'elle-même eût été sensée, se réglait toute en définitive sur les désirs du roi. Elle pensait que quand le roi voulait décidément quelque chose, il n'était pas permis d'y résister, si bon royaliste qu'on fût d'ailleurs. MM. de Villèle et Corbière, en résistant au roi, lui déplaisaient autant qu'auraient pu faire les libéraux eux-mêmes.

Elle était instruite dans le genre d'instruction de Louis XVI, elle lisait des livres d'histoire, de voyage, de morale, de religion. S'il manquait à ces lectures ce qui les eût vivifiées dans le sens mondain et littéraire, dans le sens politique et profane, si l'intelligence et le souffle du nouveau siècle ne pénétraient pas dans ces horizons tracés, peut-on s'en étonner? peut-on l'en plaindre? et n'y gagnait-elle pas bien plus qu'elle n'y perdait, par la foi constante et la stabilité de la confiance du côté du Ciel?

Les lettres qu'on a citées d'elle, et probablement toutes celles qu'elle a écrites, sont simples, sensées, un peu sèches au fond, et ne présentant rien de remarquable.

On cite peu de mots d'elle. Son cœur pourtant lui en fit trouver quelques-uns. A propos de la guerre d'Espagne, quand elle apprit la délivrance du roi Ferdinand par l'armée française, elle s'écria : « Il est donc prouvé qu'on peut sauver un roi malheureux! »

Dans son dernier exil à Frohsdorf, visitée, en décembre 1848, par un voyageur français (M. Charles Didier), celui-ci se hasarda à lui dire : « Madame, il est impossible que vous n'ayez pas vu dans la chute de Louis-Philippe le doigt de Dieu. » — « *Il est dans tout,* » répondit-elle avec simplicité, avec un tact qui vient de la religion et du cœur.

C'est cette même délicatesse morale qui, dans son union avec M. le duc d'Angoulême, lui fit oublier constamment ce qu'il pouvait y avoir d'inégal et à son avantage. Elle avait le soin de le laisser toujours en avant sur le premier plan : délicatesse d'autant plus vraie qu'on ne sait même si elle en a eu conscience.

J'ai dit l'ordre de sentiments où il faut se borner à la chercher et à l'admirer. Ne demandez à cette âme, de bonne heure froissée et dépouillée, ni coquetterie d'esprit ni grâce légère. Elle aurait considéré comme une profanation et comme un sacrilége l'idée de faire de son malheur et de celui des siens, de sa vertu et de l'intérêt respectueux qu'elle inspirait, un moyen de politique, de succès et d'attrait, même pour ce qu'elle croyait la bonne cause. Elle s'en serait accusée

devant Dieu, et, quand le souvenir direct de ce qu'elle avait perdu de cher lui apparaissait, elle ne savait que se voiler, se dérober en pleurant et sangloter.

C'est assez indiquer cette auguste physionomie que nul n'est tenté de méconnaître : solidité, bon sens, bonté, un certain fonds de gaieté, je l'ai dit, une simplicité parfaite, tels sont les traits dont se composait cette nature. La religion avec la charité y a mis le sceau sublime. Elle a eu la religion la plus pratique, la plus unie et la plus étrangère à tout effet sur autrui et à toute considération mondaine. On n'a jamais porté plus simplement, plus chrétiennement et plus naturellement à la fois un plus grand malheur.

Madame la duchesse d'Angoulême est morte à Frohsdorf le 19 octobre 1851, à l'âge de soixante-treize ans moins deux mois, et dans la vingt et unième année de son dernier exil. Son précédent exil avait duré dix-huit ans (sans compter les Cent-Jours). Il avait été précédé d'une prison au Temple de plus de trois ans, et d'une résidence forcée aux Tuileries de près de trois autres années au sein de l'émeute. C'est là le cadre de cette destinée de douleur et de sacrifice, sur laquelle l'Antiquité eût versé aussitôt la poésie et l'idéal, mais qui ne nous laisse entrevoir qu'une beauté intérieure, à demi voilée, comme il sied au christianisme.

FIN.

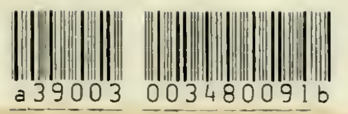
TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Marguerite, reine de Navarre	3
Marie Stuart	21
Madame de Motteville	37
La Grande Mademoiselle	57
Mademoiselle de Scudéry	77
Madame, duchesse d'Orléans	97
Madame de Sévigné	113
Madame de Maintenon. I.	121
Madame de Maintenon. II.	141
Madame de Caylus	157
La duchesse de Bourgogne	177
La duchesse du Maine	191
Madame de Lambert	213
Madame Necker	233
Madame Geoffrin	253
Marie-Antoinette	273
Goethe et Bettina	287
Madame Récamier	307
Madame Émile de Girardin	323
Madame de Tracy	343
Eugénie de Guérin	363
Madame la duchesse d'Angoulême	379

CLASSEMENT DES GRAVURES.

Marie Stuart . . . . *en regard du titre.*
Madame, duchesse d'Orléans. . . . . Page 97
Madame de Sévigné. 113
Madame de Maintenon. 121
Madame de Caylus 157
La duchesse de Bourgogne. 177
La duchesse du Maine. 191
Madame Necker 233
Madame Geoffrin 253
Marie-Antoinette 273
Bettina d'Arnim 287
Madame Récamier 307

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7.


a39003 003480091b

